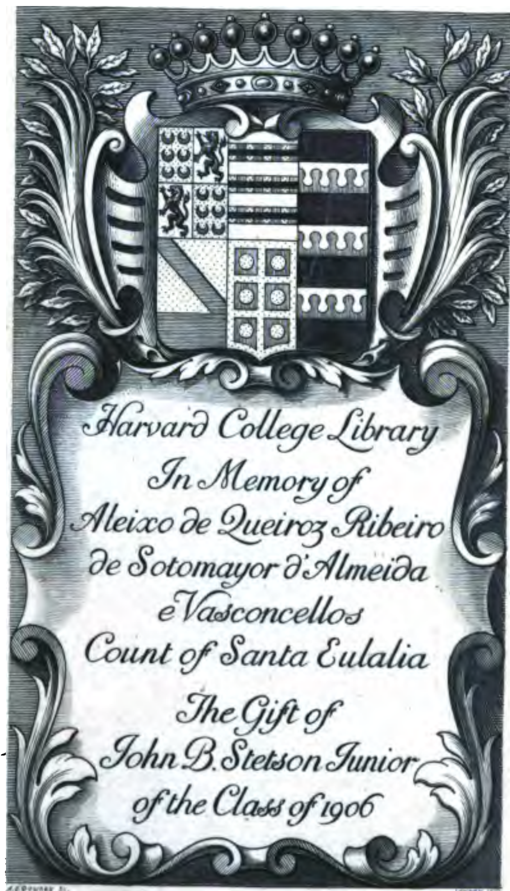



Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906

LES VIES

DES PLUS ILLUSTRES *PHILOSOPHES* DE L'ANTIQUITÉ.

TOME SECOND.

LES VIES
DES PLUS ILLUSTRES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ,

Avec leurs Dogmes, leurs Systêmes, leur Morale, & leurs Sentences les plus remarquables;

TRADUITES DU GREC DE DIOGÈNE LAERCE.

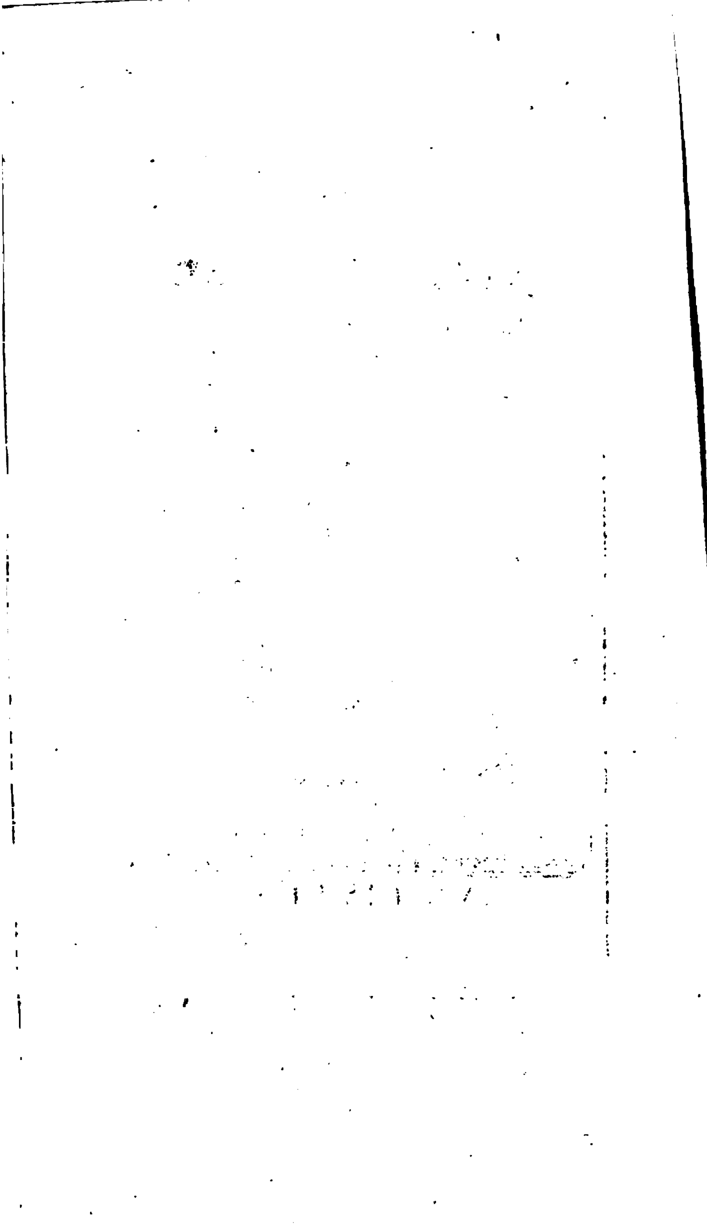
Auxquelles on a ajouté la Vie de l'AUTEUR, celles d'EPICTETE, de CONFUCIUS, & leur Morale; & un Abregé historique de la vie des Femmes Philosophes de l'Antiquité:

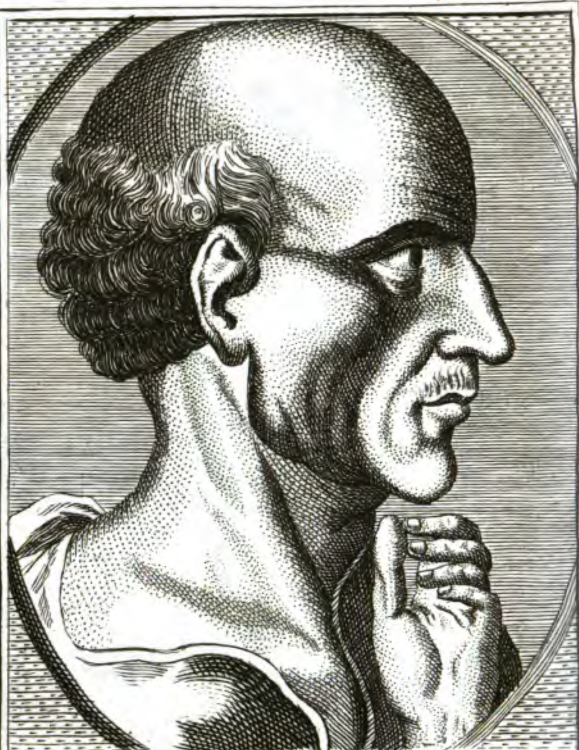
NOUVELLE EDITION, AVEC PORTRAITS.

TOME SECOND.

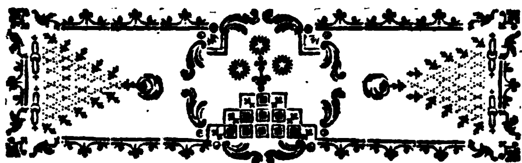


A AMSTERDAM,
CHEZ *J. H. SCHNEIDER*, Libraire.
M. DCC. LXI.





ANTISTHENES



LIVRE VI.



ANTISTHENE.

ANtisthène, fils d'un homme qui portoit le même nom, étoit d'Athènes. On dit pourtant qu'il n'étoit point né d'une Citoyenne de cette ville ; & comme on lui en faisoit un reproche, *La mere des Dieux*, repliqua-t'il, *est bien de Phrigie*. On croit que la sienne étoit de Thrace ; & ce fut ce qui donna occasion à Socrate de dire, après qu'Antisthène se fut extrêmement distingué à la bataille de Tanagre, qu'il n'auroit pas montré tant de courage, s'il eût été né de pere & de mere tous deux Athéniens ; & lui-même, pour se moquer des Athéniens qui faisoient valoir leur naissance, disoit que la qualité de naturels du

pays leur étoit commune avec les limaçons & les sauterelles.

Le Rhéteur Gorgias fut le premier maître que prit ce Philosophe ; de là vient que ses Dialogues sentent l'Art Oratoire, sur-tout celui qui est intitulé *De la vérité*, & ses *Exhortations*.

Hermippe raporte qu'il avoit eu dessein de faire dans la solemnité des Jeux Istmiques l'éloge & la censure des Athéniens, des Thébains & des Lacédémoniens ; mais que voyant un grand concours à cette solemnité, il ne le fit pas. Enfin il devint disciple de Socrate, & fit tant de progrès sous lui, qu'il engagea ceux qui venoient prendre ses leçons, à devenir ses condisciples auprès de ce Philosophe. Et comme il demeuroit au Pyrée, il faisoit tous les jours un chemin de quarante stades pour venir jusqu'à la Ville entendre Socrate. Il aprit de lui la patience, & ayant conçu le desir de s'élever au-dessus de toutes les passions, il fut le premier Auteur de la Philosophie Cynique. Il prouvoit l'utilité des travaux par l'éxemple du grand Hercule parmi les Grecs, & par celui de Cyrus parmi les Etrangers.

Il définissoit le Discours, *la science d'exprimer ce qui a été & ce qui est*. Il disoit aussi *qu'il souhaitoit plutôt d'être atteint de folie que de la volupté* ; & par raport aux femmes, *qu'un homme ne doit avoir de commerce qu'avec celles qui lui en sçauront gré*. Un jeune homme du Pont, qui

vouloit se rendre son disciple, lui ayant demandé de quelles choses il avoit besoin pour cela; *D'un livre neuf*, dit-il, *d'un style* (1) *neuf*, & *d'une tablette neuve*, voulant dire qu'il avoit principalement besoin d'esprit (2). Un autre qui cherchoit à se marier, l'ayant consulté, il répondit *que s'il prenoit une femme qui fût belle, elle ne seroit point à lui seul; & que s'il en prenoit une laide, elle lui deviendroit bien-tôt à charge.* Ayant un jour entendu Platon parler mal de lui, il dit, *qu'il lui arrivoit, comme aux Rois, d'être blâmé pour avoir bien fait.* Comme on l'initioit aux mystéres d'Orphée, & que le Prêtre lui disoit que ceux qui y étoient initiés, jouissoient d'un grand bonheur aux Enfers: *Pourquoi ne meurs-tu donc pas*, lui répliqua-t'il? On lui reprochoit qu'il n'étoit point né de deux personnes libres: *Je ne suis pas né non plus*, repartit-il, *de deux lutteurs, & cependant je ne laisse pas de sçavoir la lutte.* On lui demandoit aussi pourquoi il avoit si peu de disciples: *C'est que je ne les fais pas entrer chez moi avec une verge d'argent* (3), répondit-il.

(1) Sorte de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire.

(2) C'est un jeu de mots, qui consiste en ce que le terme Grec, qui signifie ici *neuf* ou *nouveau*, peut aussi signifier *& d'esprit.*

(3) Cela veut dire que les choses les plus chéres étoient les plus estimées. Les Cyniques ne prenoient point d'argent de leurs disciples. *Casaubon.*

Interrogé pourquoi il en agissoit rudement avec ses disciples : *Les Médecins*, dit-il, *traitent de même leurs malades.* Voyant un jour un adultére qui se sauvoit : *Malheureux*, lui cria-t'il, *quel péril n'aurois-tu pas pu éviter avec une obole !* Hécaton dans ses Discours, lui attribue d'avoir dit, *qu'il vaut mieux tomber entre les pattes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs ; parce que ceux-là ne font du mal qu'aux morts, au lieu que ceux-ci dévorent les vivans.* Interrogé sur ce qui pouvoit arriver de plus heureux à un homme, il répondit que *c'étoit de mourir content.* Un de ses amis se plaignant un jour à lui d'avoir perdu ses écrits, il lui dit, *qu'il auroit fallu mettre les choses qu'ils contenoient, dans son esprit, mais non sur du papier.* Il disoit que *les envieux sont consumés par leur propre caractére, comme le fer est rongé par la rouille qui s'y met ;* que *le moyen de s'immortaliser est de vivre pieusement & justement*, & que *quand on ne peut plus discerner les honnêtes gens d'avec les vicieux, c'est alors qu'un pays est perdu.*

Etant un jour loué par des gens d'un mauvais caractére, il dit, *que cela lui faisoit craindre qu'il n'eût fait quelque chose de mal.* Il disoit aussi, *qu'une société de freres, qui sont unis, est la meilleure de toutes les forteresses ;* & *qu'il falloit se munir principalement de biens, qu'on pût dans un naufrage sauver avec soi.* Comme on

le blâmoit de ce qu'il fréquentoit des gens vicieux, il répondit, *que les Médecins voient bien les malades, sans pour cela prendre la fiévre.* Il disoit encore, *qu'il étoit absurde, tandis qu'on prenoit tant de soin de séparer le froment de l'ivraie, & de purger une armée de gens inutiles, qu'on ne prît pas le même soin de purger la société des méchans qui la corrompent.* On lui demanda ce qui lui étoit revenu de l'étude de la Philosophie; *De sçavoir*, dit-il, *converser avec moi-même. Chantez*, lui dit quelqu'un dans un repas; *Et vous*, repliqua-t'il, *jouez-moi de la flûte.* Diogène lui demandant un habit, il lui dit, *qu'il n'avoit qu'à plier son manteau en double. Quelle est*, lui demanda-t'on, *de toutes les choses, qu'il faut aprendre, la plus nécessaire? Celle*, répondit-il, *d'oublier le mal.* Il exhortoit ceux qui étoient l'objet de la médisance, à la suporter comme si quelqu'un se jettoit des pierres à lui-même. Il taxoit Platon d'orgueil; & voyant un jour dans une pompe publique un cheval qui hennissoit, il dit à Platon: *vous me semblez avoir une fierté pareille à celle-là*, faisant allusion par ce discours à ce que Platon donnoit beaucoup de louanges au Cheval. Etant venu un jour auprès de ce Philosophe qui étoit malade, & voyant un vase dans lequel il avoit vomi: *Je vois bien*, dit-il, *la bile de Platon, mais non pas son orgueil.* Il conseilloit aux Athéniens de faire un Décret, par

lequel ils déclaraſſent que les ânes ſont des chevaux ; & comme on trouvoit ce diſcours déraiſonnable, il ajouta : *Ne choiſiſſez-vous pas pour Généraux des gens qui ne ſçavent rien, & qui n'ont d'autre droit que leur élection à la charge qu'ils rempliſſent ?* Quelqu'un lui diſant que beaucoup de gens lui donnoient des louanges : *Je ne ſçache pas non plus*, dit-il, *avoir fait quelque choſe de mauvais.* On raconte que comme il laiſſoit voir un côté de ſon manteau qui étoit déchiré, Socrate, qui s'en aperçut, lui dit : *Je vois ta vanité au travers des trous de ton manteau.* Phanias raporte dans ſon Livre des diſciples de Socrate, que quelqu'un ayant demandé à Antiſthène, *par quel moyen il pourroit acquérir un caractère bon & honnête*, il lui répondit : *En aprenant de ceux qui ſont plus inſtruits que vous, que les vices que vous avez ſont des choſes qu'il faut fuir.* Quelqu'un vantant beaucoup les plaiſirs d'une vie délicate, il dit, *qu'il ne les ſouhaitoit qu'aux enfans de ſes ennemis.* Ayant vu un jeune homme qui tâchoit de paroître tel que le Statuaire l'avoit repreſenté, il lui adreſſa ce diſcours : *Dis-moi, ſi une ſtatue d'airain ſçavoit parler, de quoi ſe vanteroit-elle ?* De ſa beauté, dit le jeune homme. *N'as-tu donc pas honte*, reprit-il, *de faire la même choſe, & d'imiter une matière inanimée ?* Un jeune homme du Pont lui ayant promis de prendre beaucoup de ſoin de lui, ſi-tôt qu'il auroit

reçu un navire chargé de choses salées qu'il attendoit, il prit un sac & mena le jeune homme avec lui chez une femme qui vendoit de la farine; & lui ayant dit d'en remplir son sac, comme elle lui demandoit de l'argent: *Ce jeune homme*, dit-il, *vous en donnera quand son navire, chargé de choses salées, sera arrivé.*

Antisthène passe aussi pour avoir fait bannir *Anytus*, & condamner *Mélitus* (1) à mort; car on dit qu'ayant rencontré de jeunes gens du Pont, que la réputation de Socrate avoit attirés, il les mena à Anytus, en leur disant, *qu'il étoit bien plus réglé dans ses mœurs que Socrate*: ce qui excita tellement l'indignation des assistans, que ce fut la cause du bannissement d'Anytus. Un jour, ayant vû passer une femme qui étoit ornée, il alla sur le champ à la maison de cette femme, & ordonna à son mari de produire son cheval & ses armes; lui disant que s'il étoit pourvû de ce dont il avoit besoin pour la guerre, il pouvoit permettre à sa femme de donner dans le luxe; sinon, qu'il devoit lui ôter ses ornemens.

On lui attribue encore les sentimens suivans. Il croyoit que *la vertu peut s'enseigner*: Que *les gens vertueux sont en même-tems nobles*: Que *la vertu suffit pour rendre heureux, n'ayant besoin*

(1) Anytus & Mélitus avoient été les principaux accusateurs de Socrate.

d'autre secours que d'une ame telle que celle de Socrate; que son objet sont les choses mêmes, & qu'elle n'a besoin, ni de beaucoup de paroles, ni d'une grande science : Que *le sage se suffit d'autant plus à lui-même, qu'il participe à tous les biens que les autres possédent :* Que *c'est un bien d'être dans l'obscurité, & qu'elle a les mêmes usages que le travail :* Que *le sage ne se régle pas dans la pratique des devoirs civils par les loix établies, mais par la vertu; qu'il se marie dans la vue d'avoir des enfans, choisissant pour cet effet une femme dont les agrémens puissent lui plaire; qu'il peut aussi former des liaisons de tendresse, sçachant seul quel en doit être l'objet* (1).

Dioclès lui attribue aussi ces maximes : Que *rien n'est étrange ni extraordinaire pour le sage :* Que *les gens d'un bon caractére sont ceux qui méritent le plus d'être aimés :* Que *ceux qui recherchent les bonnes choses, sont amis les uns des autres :* Qu'il *faut avoir pour compagnons de guerre des gens qui soient à la fois courageux & justes :* Que *la Vertu est une arme qui ne peut être ravie :* Qu'il *vaut mieux avoir à combattre avec un petit nombre de gens courageux contre une troupe de gens lâches &*

(1) Il ne s'agit point ici de l'amour des femmes; on ne peut douter pourtant qu'il ne s'agisse d'une tendresse honnête. Voici donc un de ces endroits des anciens Auteurs, qui prouve que le terme de l'original ne doit pas toujours être interprété dans un sens odieux.

sans cœur, que d'avoir à se défendre avec une pareille troupe contre un petit nombre des premiers : Qu'il *faut prendre garde de ne pas donner prise à ses ennemis, parce qu'ils sont les premiers qui s'aperçoivent des fautes qu'on fait :* Que *la vertu des femmes consiste dans les mêmes choses que celle des hommes :* Que *les choses qui sont bonnes sont aussi belles, & que celles qui sont mauvaises sont honteuses :* Qu'il *faut regarder les actions vicieuses comme étant étrangéres à l'homme :* Que *la prudence est plus assurée qu'un mur, parce qu'elle ne peut ni crouler, ni être minée :* Qu'il *faut élever dans son ame une forteresse qui soit imprenable.*

Antisthène enseignoit dans un Collége apellé *Cynosarge*, pas loin des portes de la ville ; & quelques-uns prétendent que c'est de là que la Secte Cynique a pris son nom. Lui-même étoit surnommé d'un nom qui signifioit un *Chien simple*, & au raport de Dioclès, il fut le premier qui doubla son manteau, afin de n'avoir pas besoin d'autre habillement. Il portoit une besace & un bâton ; & Néanthe dit, qu'il fut aussi le premier qui fit doubler sa veste. Sosicrate, dans son troisiéme Livre des *Successions*, remarque que Diodore Aspendien ajouta à la besace & au bâton l'usage de porter la barbe fort longue.

Antisthène est le seul des disciples de Socrate, qui ait été loué par Théopompe. Il dit, qu'il étoit d'un esprit fin, & qu'il menoit, comme il

vouloit, ceux qui s'engageoient en discours avec lui. Cela paroît aussi par ses Livres, & par le Festin de Xénophon. Il paroît aussi avoir été le premier Chef de la Secte Stoïque, qui étoit la plus austére de toutes ; ce qui a donné occasion au Poëte Athénée de parler ainsi de cette Secte :

O vous ! auteurs des Maximes Stoïciennes ; vous, dont les saints ouvrages contiennent les plus excellentes vérités, vous avez raison de dire que la vertu est le seul bien de l'ame : c'est elle qui protége la vie des hommes, & qui garde les cités. Et s'il y en a d'autres qui regardent la volupté corporelle comme leur derniére fin, ce n'est qu'une des Muses qui le leur a persuadé. (1)

C'est Antisthène qui a ouvert les voïes à Diogène pour son systême de la tranquillité, à Cratès pour celui de la continence, à Zénon pour celui de la patience ; de sorte qu'il a jetté les fondemens de l'édifice. En effet, Xénophon dit qu'il étoit fort doux dans la conversation, & fort retenu sur tout le reste.

On divise ses ouvrages en dix volumes. Le premier contient les piéces suivantes : *De la Diction, ou des figures du discours. Ajax, ou la harangue d'Ajax. Ulysse, ou de l'Odissée. L'Apologie d'Oreste. Des Avocats. L'Isographie, ou Désias, autrement Isocrate ;* piéce contre ce qu'Isocrate a

(1) Voyez la note sur ces vers dans la Vie de Zénon.

écrit sur *le manque de témoins*. Le tome II. contient les ouvrages suivans: *De la Nature des Animaux. De la Procréation des Enfans, ou des Noces, autrement l'Amoureux. Des Sophistes. Le Physiognomonique. Trois discours d'exhortation sur la Justice & la Valeur. De Théognis, quatriéme & cinquiéme discours*. Les piéces du tome III. sont intitulées: *Du Bien. De la Valeur. De la Loi, ou de la Police. De la Loi, ou de l'honnête & du juste. De la liberté & de la Servitude. De la Confiance. Du Curateur, ou de la soumission. De la Victoire, discours économique*. Le tome IV. contient *le Cyrus, le grand Hercule, ou de la force*. Le V. traite *de Cyrus, ou de la Royauté, & d'Aspasie*. Les piéces du tome VI. sont intitulées: *De la Vérité. De la Discussion, discours critique. Sathon, de la Contradiction, trois discours Du langage*. Le VII. tome traite, *De l'Erudition, ou des Noms, cinq livres. De la Mort. De la Vie & de la Mort. Des Enfers. De l'usage des Noms; piéce intitulée autrement, le Disputeur. Des Demandes & des Réponses. De la Gloire & de la Science, quatre livres. De la Nature, deux livres. Interrogation sur la Nature, deuxiéme livre. Des Opinions, ou le Disputeur. D'apprendre des questions*. Les piéces du tome VIII. sont intitulées, *de la Musique; des Interprétes; d'Homére; de l'Injustice & l'Impiété; de Calchas; de l'Emissaire; de la Volupté*. Dans le tome IX. il est parlé: *de l'Odyssée; du Bâton; de Minerve,*

autrement de Télémaque; d'Hélene & de Pénélope; de Protée; du Cyclope, ou d'Ulysse; de l'Usage du Vin, ou de l'Yvrognerie, autrement du Cyclope; de Circé; d'Amphiaraüs; d'Ulisse & de Pénélope; du Chien. Le tome X. traite: *d'Hercule, ou de Midas; d'Hercule, ou de la Prudence & de la Force; du Seigneur, ou de l'Amoureux; des Seigneurs, ou des Emissaires; de Ménexene, ou de l'Empire; d'Alcibiade; d'Archélaüs, ou de la Royauté.*

Ce sont-là les ouvrages d'Antisthène, dont le grand nombre a donné occasion à Timon de le critiquer, en apellant un ingénieux Auteur de bagatelles. Il mourut de maladie, & l'on dit que Diogène vint alors le voir, en lui demandant s'il avoit besoin d'un ami. Il vint aussi une fois chez lui, en portant un poignard; & comme Antisthène lui eut dit: *Qui me délivrera de mes douleurs*: Ceci, dit Diogène, en lui montrant le poignard; à quoi il répondit: *Je parle de mes douleurs, & non pas de la vie;* de sorte qu'il semble que l'amour de la vie lui ait fait porter sa maladie impatiemment. Voici une épigramme que j'ai faite sur son sujet.

Durant ta vie, Antisthène, tu faisois le devoir d'un chien & mordois, non des dents, mais par tes discours qui censuroient le vice. Enfin tu meurs de consomption. Si quelqu'un s'en étonne, & demande pourquoi cela arrive: Ne faut-il pas quelqu'un qui serve de guide aux Enfers?

Il y a eu trois autres Antisthènes; l'un, disciple d'Héraclite; le second, natif d'Ephèse; le troisiéme de Rhodes: ce dernier étoit historien.

Après avoir parlé des disciples d'Aristippe, & de ceux de Phœdon, il est tems de passer aux disciples d'Antisthène, qui sont les Cyniques & les Stoïciens.





DIOGÉNE.

DIogène fils d'Icese, Banquier, étoit de Sinope. Dioclès dit que son pere ayant la banque publique & altérant la monnoie, fut obligé de prendre la fuite; & Eubulide, dans le livre qu'il a écrit touchant Diogène, raporte que ce Philosophe le fit aussi, & qu'il fut chassé avec son pere; lui-même s'en accuse dans son livre, intitulé *Pardalis*. Quelques-uns prétendent qu'ayant été fait maître de la monnoie, il se laissa porter à altérer les espéces par les ouvriers, & vint à Delphes ou à Délos, patrie d'Apollon, qu'il interrogea pour sçavoir s'il feroit ce qu'on lui conseilloit; & que n'ayant pas compris qu'Apollon, en consentant qu'il changeât la monnoie, avoit parlé allégoriquement, (1) il corrompit la valeur de l'argent, & qu'ayant été surpris, il fut envoyé en éxil. D'autres disent qu'il se retira volontairement, craignant les suites de ce qu'il avoit fait. Il y en a aussi qui disent qu'il altéra de la monnoie qu'il avoit reçue de son pere; que celui-ci mourut en prison, & que Diogène prit la fuite & vint à Delphes, où ayant demandé à Apollon,

(1) L'oracle qu'il reçut, étoit : *Change la monnoie* : expression allégorique qui signifie, *Ne suis point la coutume.* Ménage.



DIOGENE . CINICVS

aussi d'un bâton lorsqu'il étoit incommodé, & dans la suite il le portoit par-tout, aussi-bien que la besace, non à la vérité en ville, mais lorsqu'il étoit en voyage, ainsi que le raporte Olympiodore, Patron des étrangers à Athènes, (1) & Polyeucte Rhéteur, aussi-bien que Lysanias, fils d'Æschrion. Ayant écrit à quelqu'un de vouloir lui procurer une petite maison, & celui-là tardant à le faire, il choisit pour sa demeure un tonneau, qui étoit dans le temple de la mere des Dieux. L'été il se vautroit dans le sable ardent, & l'hyver il embrassoit des statues de neige, s'exerçant par tous ces moyens à la patience. Il étoit d'ailleurs mordant & méprisant: il apelloit l'Ecole d'Euclide *un lieu de colere*, & celle de Platon, *un lieu de consomption*. Il disoit que *les Jeux Dyonisiaques étoient d'admirables choses pour les fous*, & que *ceux qui gouvernent le peuple ne sont que les ministres de la populace*. Il disoit aussi, que *lorsqu'il considéroit la vie, & qu'il jettoit les yeux sur la police des gouvernemens, la profession de la Médecine & celle de la Philosophie, l'homme lui paroissoit le plus sage des animaux; mais que lorsqu'il considéroit les interprétes des songes, les devins & ceux qui employoient leur ministére, ou l'attachement qu'on a pour la gloire & les richesses*,

(1) C'étoit une charge à Athènes. *Voyez le Trésor d'Etienne au mot de l'original.*

rien ne lui sembloit plus insensé que l'homme. Il répétoit souvent qu'il faut se munir dans la vie, *ou de raison, ou d'un licou.* Ayant remarqué un jour dans un grand festin que Platon ne mangeoit que des olives : *Pourquoi,* lui demanda-t'il, *sage comme vous êtes, n'ayant voyagé en Sicile que pour y trouver de bons morceaux, maintenant qu'on vous les presente, n'en faites-vous point usage ?* Platon lui répondit : *En vérité, Diogène, en Sicile même je ne mangeois la plûpart du tems que des olives. Si cela est,* répliqua-t'il, *qu'aviez-vous besoin d'aller à Syracuse? Le pays d'Athènes ne porte-t'il point assez d'olives ?* Phavorin dans son *Histoire diverse*, attribue pourtant ce mot à Aristippe. Une autre fois mangeant des figues, il rencontra Platon, à qui il dit qu'il pouvoit en prendre sa part ; & comme Platon en prit & en mangea, Diogène lui dit : qu'*il lui avoit bien dit d'en prendre, mais non pas d'en manger.* Un jour que Platon avoit invité les amis de Denys, Diogène entra chez lui, & dit, en foulant ses tapis : *Je foule aux pieds la vanité de Platon* ; à quoi celui-ci répondit: *Quel orgueil ne fais-tu point voir, Diogène, en voulant montrer que tu n'en as point !* D'autres veulent que Diogène dit : *Je foule l'orgueil de Platon*, & que celui-ci répondit : *Oui, mais avec un autre orgueil.* Sotion, dans son quatriéme livre, raporte cela avec une injure, en disant que *le Chien* tint ce discours à Platon : Diogène ayant un jour

prié ce Philosophe de lui envoyer du vin, & en même-tems des figues, Platon lui fit porter une cruche pleine de vin: sur quoi Diogène lui dit : *Si l'on vous demandoit combien sont deux & deux, vous répondriez qu'ils sont vingt. Vous ne donnez point suivant ce qu'on vous demande, & vous ne répondez point suivant les questions qu'on vous fait* : voulant par-là le taxer d'être grand parleur. Comme on lui demandoit dans quel endroit de la Gréce il avoit vu les hommes les plus courageux : *Des hommes ?* dit-il, *je n'en ai vu nulle part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone*. (1) Il traitoit une matiére sérieuse, & personne ne s'aprochoit pour l'écouter. Voyant cela, il se mit à chanter ; ce qui ayant attiré beaucoup de gens autour de lui, il leur reprocha, *qu'ils recherchoient avec soin ceux qui les amusoient de bagatelles, & qu'ils n'avoient aucun empressement pour les choses sérieuses*. Il disoit aussi, *qu'on se disputoit bien à qui sçauroit le mieux faire des fosses & ruer* ; (2) *mais non pas à qui se rendroit le meilleur & le plus sage*. Il admiroit les Grammairiens, *qui recherchoient avec soin quels avoient été les malheurs d'Ulysse, & ne connoissoient pas leurs propres maux* ; les Musiciens, *qui accordoient soigneusement les*

(1) Cela regarde le courage des enfans, qui se faisoient battre à l'envi devant l'autel de Diane. *Ménage*.

(2) Cela porte sur les jeux de combats, où l'on se donnoit des coups de pied, & où l'on faisoit des fosses pour les vaincus. *Ménage*.

cordes de leurs instrumens, & ne pensoient point à mettre de l'accord dans leurs mœurs; les Mathématiciens, *qui observoient le soleil & la lune, & ne prenoient pas garde aux choses qu'ils avoient devant les yeux*; les Orateurs, *qui s'apliquoient à parler de la justice, & ne pensoient point à la pratiquer*; les Avares, *qui parloient de l'argent avec mépris, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils aimassent plus*. Il condamnoit aussi ceux, *qui louent les gens de bien comme fort estimables en ce qu'ils s'élevoient au-dessus de l'amour des richesses, n'avoient eux-mêmes rien de plus à cœur que d'en acquérir*. Il s'indignoit *de ce qu'on faisoit des sacrifices aux Dieux pour en obtenir la santé, tandis que ces sacrifices étoient accompagnés de festins nuisibles au corps*. Il s'étonnoit *de ce que des esclaves, qui avoient des maîtres gourmans, ne voloient pas leur part des mets qu'ils leur voyoient manger*. Il louoit également ceux *qui vouloient se marier, & ceux qui ne se marioient point*; ceux *qui voyageoient sur mer, & ceux qui ne le faisoient pas*; ceux *qui se destinoient au gouvernement de la République, & ceux qui faisoient le contraire*; ceux *qui élevoient des enfans, & ceux qui n'en élevoient point*; ceux *qui cherchoient le commerce des Grands, & ceux qui l'évitoient*. (1) Il disoit aussi, *qu'il ne faut pas tendre la main à ses amis avec les doigts fermés*.

(1) Ce passage est obscur dans l'original, & les Interprêtes ne disent pas grand'chose pour l'éclaircir.

Ménippe, (1) dans *l'Encan de Diogène*, raporte que lorsqu'il fut vendu comme captif, on lui demanda ce qu'il sçavoit faire, & qu'il répondit, *qu'il sçavoit commander à des hommes*; ajoutant, en s'adressant au crieur, qu'il eût à crier: *Si quelqu'un vouloit s'acheter un maître*. Comme on lui défendoit de s'asseoir: *Cela ne fait rien*, dit-il, *on vend bien les poissons de quelque maniére qu'ils soient étendus*. Il dit encore, *qu'il s'étonnoit de ce que quand on achete un pot ou une assiette, on l'examine de toutes les maniéres; au lieu que quand on achetoit un homme, on se contentoit d'en juger par la vue*. Xéniade l'ayant acheté, il lui dit, *que quoiqu'il fût son esclave, c'étoit à lui de lui obéïr, tout comme on obéït à un Pilote ou à un Médecin, quoiqu'on les aït à son service*.

Eubulus raporte, dans le livre intitulé, *l'Encan de Diogène*, que la maniére d'instruire les enfans de Xéniade étoit de leur faire aprendre, outre les autres choses qu'ils devoient sçavoir, à aller à cheval, à tirer de l'arc, à manier la fronde, & à lancer un dard. Il ne permettoit pas non plus, lorsqu'ils étoient dans l'école des exercices, que leur maître les exerçât à la maniére des Athlétes, mais seulement autant que cela étoit utile pour les animer, & pour fortifier leur constitution. Ces enfans sçavoient aussi par cœur plusieurs choses

(1) Ménage croit qu'il faut corriger *Ménippe*.

qu'ils avoient aprises des Poëtes, des autres Ecrivains, & de la bouche de Diogène même, qui réduisoit en abregé les explications qu'il leur en donnoit, afin qu'il leur fût plus facile de les retenir. Il leur faisoit faire une partie du service domestique, & leur aprenoit à se nourrir legérement & à boire de l'eau. Il leur faisoit couper les cheveux jusqu'à la peau, renoncer à tout ajustement, & marcher avec lui dans les rues sans veste, sans souliers, en silence, & les yeux baissés; il les menoit aussi à la chasse. De leur côté ils avoient soin de ce qui le regardoit, & le recommandoient à leur pere & à leur mere.

Le même Auteur, que je viens de citer, dit qu'il vieillit dans la maison de Xéniade, dont les fils eurent soin de l'enterrer. Xéniade lui ayant demandé, *comment il souhaitoit d'être enterré*, il répondit, *le visage contre terre*; & comme il lui demanda la raison de cela, *Parce*, dit-il, *que dans peu de tems les choses qui sont dessous, se trouveront dessus;* faisant allusion à la puissance des Macédoniens, qui de peu de chose qu'ils avoient été commençoient à s'élever. Quelqu'un l'ayant mené dans une maison richement ornée, & lui ayant défendu de cracher, il lui cracha dans le visage, disant *qu'il ne voyoit point d'endroit plus sale où il le pût faire*: d'autres pourtant attribuent cela à Aristippe. Un jour il crioit: *Hommes, aprochez*; & plusieurs étant venus il les repoussa avec

son bâton, en disant : *J'ai apelé des hommes & non pas des excrémens* : cela est raporté par Hécaton au premier livre de ses *Chries.* (1) On attribue aussi à Alexandre d'avoir dit, *que s'il n'étoit pas né Alexandre, il auroit voulu être Diogène.* Ce Philosophe apelloit pauvres, non pas les sourds & les aveugles ; mais *ceux qui n'avoient point de besace.* Métrocles, dans ses *Chries*, raporte qu'étant entré un jour avec les cheveux à moitié coupés, dans un festin de jeunes gens, il en fut battu ; & qu'ayant écrit leurs noms, il se promena avec cet écriteau attaché sur lui, se vengeant par-là de ceux qui l'avoient battu, en les exposant à la censure publique. Il disoit *qu'il étoit du nombre des chiens qui méritent des louanges, & que cependant ceux qui faisoient profession de le louer, n'aimoient point à chasser avec lui.* Quelqu'un se vantoit en sa presence de surmonter des hommes aux Jeux Pythiques : *Tu te trompes*, lui dit-il, *c'est à moi de vaincre des hommes ; pour toi, tu ne surmontes que des esclaves.* On lui disoit qu'étant âgé, il devoit se reposer le reste de ses jours : *Hé quoi* répondit-il, *si je fournissois une carrière, & que je fusse arrivé près du but, ne devrois-je pas y tendre avec encore plus de force, au lieu de me reposer ?* Quelqu'un l'ayant invité à un régal, il refusa d'y

(1) Sorte de discours, roulant sur une sentence, ou sur quelques traits d'histoire.

aller, *parce que le jour précédent on ne lui en avoit point sçu gré.* Il marchoit nûs pieds sur la neige, & faisoit d'autres choses semblables, que nous avons raportées. Il essaya même de manger de la chair crue, mais il ne continua pas. Ayant trouvé un jour l'Orateur Démosthène, qui dînoit dans une taverne, & celui-ci se retirant, Diogène lui dit: *Tu ne fais, en te retirant, qu'entrer dans une taverne plus grande.* Des étrangers souhaitant de voir Démosthène, il leur montra son doigt du milieu tendu, en disant: *Tel est celui qui gouverne le peuple d'Athènes.* (1) Voulant corriger quelqu'un qui avoit laissé tomber du pain, & avoit honte de le ramasser, il lui pendit un pot de terre au coû, & dans cet équipage le promena par la Place *Céramique.* (2) Il disoit, *qu'il faisoit comme les maîtres de musique, qui changeoient leur ton pour aider les autres à prendre celui qu'il falloit.* Il disoit aussi que *beaucoup de gens passoient pour fous à cause de leurs doigts, parce que si quelqu'un portoit le doigt du milieu tendu, on le regardoit comme un insensé; ce qui n'arrivoit point, si on portoit le petit doigt tendu.* Il se plaignoit de ce que les choses précieuses coûtoient moins que celles qui ne l'étoient pas tant,

(1) C'est-à-dire qu'il étoit fou, comme cela est expliqué quelques lignes plus bas.

(2) On dit qu'on apelloit ainsi plusieurs endroits d'Athènes, & entre autres un endroit où on enterroit ceux qui étoient morts à la guerre. *Voyez le Trésor d'Etienne.*

disant, *qu'une statue coûtoit trois mille pièces, & qu'une mesure* (1) *de farine ne coûtoit que deux pièces de cuivre.*

Il dit encore à Xéniade, lorsque celui-ci l'eut acheté, *qu'il prît garde de faire ce qu'il lui ordonneroit;* & Xéniade lui ayant répondu: *Il me semble que les fleuves remontent vers leurs source* (2). *Si étant malade*, repliqua Diogène, *vous aviez pris un Médecin à vos gages, au lieu d'obéïr à ses ordres, lui répondriez-vous que les fleuves remontent vers leur source?* Quelqu'un voulant aprendre de lui la Philosophie, il lui donna un mauvais poisson à porter, & lui dit de le suivre. Le nouveau disciple, honteux de cette première épreuve, jetta le poisson & s'en fut. Quelque-tems après Diogène le rencontra, & se mettant à rire: *Un mauvais poisson*, lui dit-il, *a rompu notre amitié!* Dioclès raconte cela autrement. Il dit que quelqu'un ayant dit à Diogène: *Tu peux nous commander ce que tu veux*, le Philosophe lui donna un demi-fromage à porter; & que comme il refusoit de le faire, Diogène ajouta, *Un demi-fromage a rompu notre amitié.* Ayant vu un enfant qui buvoit de l'eau en se servant du creux

(1) Il y a dans le Grec *un Chenix*, mesure sur laquelle on n'est pas d'accord. *Voyez le Trésor d'Etienne.*

(2) C'est un proverbe, qui signifie ici: *Il me semble que les esclaves commandent à leurs maîtres.* Voyez les Proverbes d'Erasme, pag. 719.

creux de sa main, il jetta un petit vase qu'il portoit pour cela dans sa besace, en disant, *qu'un enfant le surpassoit en simplicité.* Il jetta aussi sa cuiller, ayant vu un autre enfant, qui, après avoit cassé son écuelle, ramassoit des lentilles avec un morceau de pain qu'il avoit creusé.

Voici un de ses raisonnemens : *Toutes choses apartiennent aux Dieux. Les sages sont amis des Dieux. Les amis ont toutes choses communes ; ainsi toutes choses sont pour les sages.* Zoïle de Perge raporte, qu'ayant vu une femme qui se prosternoit d'un maniére deshonnête devant les Dieux ; & voulant la corriger de sa superstition, il s'aprocha d'elle & lui dit : *Ne crains-tu point, dans cette posture indécente, que Dieu ne soit peut-être derriére toi ; car toutes choses sont pleines de sa presence.* Il consacra à Esculape un tableau, representant un homme qui venoit fraper des gens qui se prosternoient le visage contre terre. (1) Il avoit coutume de dire, *que toutes les imprécations, dont les Poëtes font usage dans leurs tragédies, étoient tombées sur lui, puisqu'il n'avoit ni ville, ni maison, & qu'il étoit hors de sa patrie, pauvre, vagabond, & vivant au jour la journée*, ajoutant qu'*il oposoit à la fortune le courage, aux loix la nature, la raison aux passions.* Pendant que

(1) On dit que parmi les rites d'adoration étoit celui de se mettre le visage contre terre en étendant tout le corps. *Mr. Casaubon.*

dans un lieu d'éxercice, nommé *Cranion* (1), il se chauffoit au soleil; Aléxandre s'aprocha & lui dit, qu'il pouvoit lui demander ce qu'il souhaitoit. *Je souhaite*, répondit-il, *que tu ne me fasses point d'ombre ici.* Il avoit été present à une longue lecture, & celui qui lisoit aprochant de la fin du livre, montroit aux assistans qu'il n'y avoit plus rien d'écrit : *Courage*, *amis*, dit Diogène, *je vois terre.* Quelqu'un, qui lui faisoit des Sillogismes, les ayant conclus par lui dire qu'il avoit des cornes, il se toucha le front & répondit, *c'est pourtant de quoi je ne m'aperçois point.* Un autre voulant lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement, il se contenta, pour toute réponse, de se lever & de se mettre à marcher. Quelqu'un discouroit beaucoup des Phénoménes célestes; *En combien de jours*, lui dit-il, *es-tu venu du ciel?* Un Eunuque de mauvaises mœurs, ayant écrit sur sa maison, » que rien de mauvais n'entre ici »: *Et comment donc*, dit Diogène, *le maître du logis pourra-t'il y entrer?* S'étant oint les pieds, au lieu de la tête, il en donna pour raison, que *lorsqu'on s'oignoit la tête, l'odeur se perdoit en l'air, au lieu que des pieds elle montoit à l'odorat.* Les Athéniens vouloient qu'il se fit initier à quelques mystéres, & lui disoient pour l'y engager, que les Initiés présidoient sur les autres aux Enfers. *Ne se*

(1) Nom d'un lieu d'éxercice à Corinthe.

seroit-il pas ridicule, répondit-il, *qu'Agésilas & Epaminondas croupissent dans la boue, & que quelques gens du commun fussent placés dans les Isles des bienheureux, parce qu'ils auroient été initiés?* Il vit des souris grimper sur sa table : *Voyez*, dit-il, *Diogène nourrit aussi des Parasites.* Platon lui ayant donné le titre de sa Secte, qui étoit celui de *Chien*, il lui dit : *Tu as raison ; car je suis retourné auprès de ceux qui m'ont vendu.* (1) Comme il sortoit du bain, quelqu'un lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se lavoient ; il dit que *non.* » Y a-t'il donc beaucoup » de gens, reprit l'autre? » *Oui*, dit Diogène. Il avoit entendu aprouver la définition que Platon donnoit de l'homme, qu'il apelloit un *Animal à deux pieds, sans plumes.* Cela lui fit naître la pensée de prendre un Coq, auquel il ôta les plumes, & qu'il porta ensuite dans l'école de Platon, en disant : *Voilà l'homme de Platon* ; ce qui fit ajouter à la définition de ce Philosophe, que *l'homme est un Animal à grands ongles.* On lui demandoit quelle heure convient le mieux pour dîner. *Quand on est riche*, dit-il, *on dîne lorsqu'on veut, & quand on est pauvre, lorsqu'on le peut.* Il vit les brebis des Mégariens, qui étoient cou-

(1) C'est une raillerie qui faisoit allusion à ce que Platon, après avoir été vendu par Denys, étoit retourné en Sicile.

vertes (1), pendant que leurs enfans alloient nûs ; il en prit occasion de dire, *qu'il valoit mieux être le bouc des Mégariens que leur enfant.* Quelqu'un l'ayant heurté avec une poutre, & lui disant ensuite de prendre garde : *Est-ce*, répondit-il, *que tu veux me fraper encore ?* Il apelloit ceux qui gouvernent le peuple, des *Ministres de la populace* ; & nommoit les couronnes des *ampoules de la gloire.* Une fois il alluma une chandelle en plein jour, disant *qu'il cherchoit un homme.* Il se tenoit quelquefois dans un endroit, d'où il faisoit découler de l'eau sur son corps ; & comme les assistans en avoient pitié, Platon, qui étoit present, leur dit : *Si vous avez pitié de lui, vous n'avez qu'à vous retirer* ; voulant dire que ce qu'il en faisoit, étoit par vaine gloire. Quelqu'un lui ayant donné un coup de poing : *En vérité*, dit-il, *je pense à une chose bien importante que je ne sçavois pas ; c'est que j'ai besoin de marcher avec un casque.* Un nommé Midias lui ayant donné des coups de poing, en lui disant qu'il y avoit trois mille piéces toutes comptées pour sa récompense, Diogène prit le lendemain des courroïes, comme celles des combattans du Ceste, & lui dit en le frapant : *Il y a trois mille piéces comptées pour toi.* Lysias,

(1) Cela se faisoit, afin que la laine fût plus douce. *Note de* Ménage, *qui cite* Varron.

Apoticaire, lui demanda s'il croyoit qu'il y eût des Dieux : *Comment*, dit-il, *ne croirois-je pas qu'il y en a, puisque je crois que tu est l'ennemi des Dieux ?* Quelques-uns attribuent pourtant ce mot à Théodore. Ayant vu quelqu'un qui recevoit une aspersion religieuse, il lui dit : *Pauvre malheureux! ne vois-tu pas que comme les aspersions ne peuvent pas réparer les fautes que tu fais contre la Grammaire, elles ne répareront pas plus celles que tu commets dans la vie ?* Il reprenoit les hommes, par raport à la priére, de ce *qu'ils demandoient des choses qui leur paroissoient être des biens, au lieu de demander celles qui sont des biens réels.* Il disoit de ceux qui s'effrayent des songes, qu'*ils ne s'embarrassent point de ce qu'ils font pendant qu'ils sont éveillés, & qu'ils donnent toute leur attention aux imaginations qui se presentent à leur esprit pendant le sommeil.* Un Héraut ayant dans les Jeux Olympiques, proclamé Dioxippée Vainqueur d'hommes, Diogène répondit : *Celui dont tu parles, n'a vaincu que des esclaves ; c'est à moi de vaincre des hommes.*

Les Athéniens aimoient beaucoup Diogène. On conte qu'un garçon ayant brisé son tonneau, ils le firent punir, & donnérent un autre tonneau au Philosophe. Denys le Stoïcien raporte qu'ayant été pris après la bataille de Chéronée & conduit auprès de Philippe, ce Prince lui demanda qui il étoit, & qu'il répondit : *Je suis*

l'espion de ta cupidité; ce qui émut tellement Philippe, qu'il le laissa aller. Un jour Aléxandre chargea un nommé *Athlias* de porter à Athènes une lettre pour Antipater. Diogène, qui étoit present, dit qu'on pouvoit dire de cette lettre *qu'Athlias l'envoyoit d'Athlias par Athlias à Athlias.* (1) Perdicéas l'ayant menacé de le faire mourir s'il ne se rendoit auprès de lui; il répondit, *qu'il ne feroit rien de fort grand par-là, puisqu'un escarbot, ou l'herbe Phalange, pouvoient faire la même chose.* Bien au contraire, il renvoya pour menace à Perdicéas, *qu'il vivroit plus heureux, s'il vivoit sans voir Diogène.* Il s'écrioit souvent que *les Dieux avoient mis les hommes en état de mener une vie heureuse; mais que le moyen de vivre ainsi n'étoit pas connu de ceux qui aiment les tartes, les onguens, & autres choses semblables.* Il dit à un homme qui se faisoit chausser par son Domestique, *qu'il ne seroit heureux que lorsqu'il se feroit aussi moucher par un autre; ce qui arriveroit, s'il perdoit l'usage des mains.* Il vit un jour les Magistrats qui présidoient aux choses saintes (2), accuser un homme d'avoir volé une phiole dans le Trésor; sur quoi il dit,

(1) Jeu de mots sur *Athlios*, terme Grec qui signifie *misérable.*

(2) Gr. *Les Hiéromnémones.* Etienne dit qu'on apeloit spécialement ainsi les députés de chaque ville au Conseil des Amphictyons.

que les grands voleurs accusoient les petits. Voyant aussi un garçon qui jettoit des pierres contre une potence : *Courage*, lui dit-il, *tu atteindras au but.* De jeunes gens, qui étoient autour de lui, lui dirent, qu'ils auroient bien soin qu'il ne les mordît pas. *Tranquilisez-vous, mes enfans*, leur dit-il, *les Chiens ne mangent point de betteraves* (1). Il dit aussi à un homme qui se croyoit relevé par la peau d'un lion dont il étoit couvert, *Cessés de deshonorer les enseignes de la vertu.* Quelqu'un trouvoit que Callisthène étoit fort heureux d'être si magnifiquement traité par Aléxandre : *Au contraire*, dit-il, *je le trouve bien malheureux de ne pouvoir dîner & souper que quand il plaît à Alexandre.* Lorsqu'il avoit besoin d'argent, il disoit, *qu'il en demandoit à ses amis, plutôt comme une restitution que comme un présent.* Un jour qu'étant au Marché, il faisoit des gestes indécents, il dit, *qu'il seroit à souhaiter qu'on pût ainsi apaiser la faim.* Une autre fois il vit un jeune garçon qui alloit souper avec de grands Seigneurs ; il le tira de leur compagnie, & le reconduisit chez ses parens, en leur recommandant de prendre garde à lui. Un autre jeune homme, qui étoit fort paré, lui ayant fait quelques questions, il dit, *qu'il ne lui répondroit pas qu'il ne*

(1) La betterave passoit pour l'emblême de la fadeur. *Ménage.*

lui eût fait connoître s'il étoit homme ou femme. Il vit aussi un jeune homme dans le bain, qui versoit du vin d'une phiole dans une coupe, dont l'écoulement rendoit un son (1). *Mieux tu réussis*, lui dit-il, *moins tu fais bien.* Etant à un souper, on lui jetta des os comme à un chien : il vengea cette injure, en s'aprochant de plus près de ceux qui la lui avoient faite, & en salissant leurs habits. Il apeloit les Orateurs & tous ceux qui mettoient de la gloire à bien dire, *des gens trois fois hommes*, en prenant cette expression dans le sens de *trois fois malheureux.* Il disoit qu'un riche ignorant ressemble *à une brebis couverte d'une toison d'or.* Ayant remarqué sur la maison d'un gourmand qu'elle étoit à vendre : *Je sçavois bien*, dit-il, *qu'étant si pleine de crapule, tu ne manquerois pas de vomir ton maître.* Un jeune homme se plaignoit qu'il étoit obsédé par trop de monde ; *Et toi*, lui dit-il, *cesses de donner des marques de tes mauvaises inclinations.* Etant un jour entré dans un bain fort sale : *Où se lavent*, dit-il, *ceux qui se sont lavés ici ?* Tout le monde méprisoit un homme qui jouoit grossiérement du luth, lui seul lui donnoit des louanges ; & comme on lui en demandoit la raison, il répondit que c'étoit

(1) Espéce de jeu dont les jeunes gens tiroient un augure sur le succès de leurs inclinations. *Aldobrandin & le Trésor d'Etienne.*

parce que quoiqu'il jouât mal de cet instrument, il aimoit mieux gagner sa vie de la sorte que de se mettre à voler. Il saluoit un joueur de luth, que tout le monde abandonnoit, en lui disant : *Bon jour, Coq ;* & cet homme lui ayant demandé pourquoi il l'apeloit de ce nom, il lui dit que c'étoit *à cause qu'il éveilloit tout le monde par sa mélodie.* Ayant remarqué un jeune garçon qu'on faisoit voir, il remplit son giron de lupins (1), & se plaça vis-à-vis de lui : sur quoi le monde qui étoit là, ayant tourné la vue sur Diogène, il dit qu'il s'étonnoit de ce qu'on quittoit l'autre objet pour le regarder. Un homme fort superstitieux, le menaçoit de lui casser la tête d'un seul coup. *Et moi,* lui dit-il, *je te ferai trembler en éternuant de ton côté gauche.* Hégésias lui ayant demandé l'usage de quelqu'un de ses écrits, il lui dit : *Si tu voulois des figues, Hégésias, tu n'en prendrois pas de peintes ; tu en cueillerois de véritables. Il y a donc de la folie en ce que tu fais de négliger la véritable maniére de t'exercer l'esprit pour chercher la science dans les Livres.* Quelqu'un lui reprochoit qu'il étoit banni de son pays : *Misérable !* dit-il, *c'est-là ce qui m'a rendu Philosophe.* Un autre lui disant pareillement, » Ceux de Synope t'ont chassé de leur pays « il répondit : *Et moi je les ai condamnés à y rester.* Il vit

(1) Légume amer, un peu plus gros qu'un pois.

un jour un homme, qui avoit été vainqueur aux Jeux Olympiques, menant paître des brebis, & lui dit : *Brave homme, vous êtes bien-tôt passé d'Olympe à Némée* (1). On lui demandoit ce qui rendoit les Athlétes si insensibles, il répondit : *C'est qu'ils sont composés de chair de bœuf & de pourceau.* Une autre fois il éxigeoit qu'on lui érigeât une statue ; & comme on vouloit sçavoir le sujet d'une pareille demande, il dit : *Je m'accoutume par-là à ne point obtenir ce que je souhaite.* La pauvreté l'ayant obligé d'abord à demander de l'assistance, il dit à quelqu'un, qu'il prioit de subvenir à ses besoins : *Si tu as donné à d'autres, donnes-moi aussi ; & si tu n'as encore donné à personne, commences par moi.* Un Tyran lui demanda quel airain étoit le meilleur pour faire des statues : *Celui*, dit-il, *dont on a fait les statues d'Harmodius & d'Aristogiton* (2). Etant interrogé de quelle maniére Denys se servoit de ses amis ; *comme on se sert des bourses*, dit-il. *On les suspend quand elles sont pleines, & on les jette quand elles sont vuides.* Un nouveau marié avoit écrit sur sa maison : *Hercule, ce glorieux Vainqueur, fils de Jupiter, habite ici ; que rien de mauvais n'y entre.* Diogène y mit cette autre inscription : *Troupes auxiliaires après la guerre finie.* Il apel-

(1) Jeu de mots, qui signifie, *vous êtes passé des Jeux Olympiques dans les Paturages.*
(2) Libérateurs d'Athènes.

ſoit l'amour de l'Argent *la Métropole de tous les maux*. Un diſſipateur mangeoit des olives dans une taverne, Diogène lui dit: *Si tu avois toujours dîné ainſi, tu ne ſouperois pas de même*. Il apeloit les hommes vertueux, *les Images des Dieux*; & l'amour, *l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire*. On lui demandoit quelle étoit la condition la plus miſérable de la vie: il répondit, que c'étoit celle *d'être vieux & pauvre*. Un autre lui demanda quelle étoit celle de toutes les bêtes qui mordoit le plus dangereuſement; *C'eſt*, dit-il, *le calomniateur parmi les bêtes ſauvages*, *& le flateur parmi les animaux domeſtiques*. Une autre fois voyant deux Centaures qui étoient fort mal repreſentés; *lequel*, dit-il, *eſt le plus mauvais?* Il diſoit qu'*un diſcours, fait pour plaire, étoit un filet enduit de miel*; & que le *ventre eſt comme le gouffre Charybde, l'abîme des biens de la vie*. Ayant apris qu'un nommé Didyme avoit été pris en adultére: *Il eſt digne*, dit-il, *d'être pendu de la maniére la plus honteuſe*. » Pour» quoi, lui dit-on, l'or eſt-il ſi pâle? » *C'eſt*, répondit-il, *parce que beaucoup de gens cherchent à s'en emparer*. Sur ce qu'il vit une femme qui étoit portée dans une litiére, il dit, *qu'il faudroit une autre cage pour un animal ſi farouche*. Une autre fois il vit un eſclave fugitif qui étoit ſur un puits, & lui dit: *Jeune homme, prends garde de tomber*. Voyant dans un bain un jeune garçon qui

avoit dérobé des habits, il lui demanda *s'il étoit là pour prendre des onguens, ou d'autres vêtemens?* Sur ce qu'il vit des femmes qui avoient été pendues à des oliviers: *Quel bonheur!* s'écria-t'il, *si tous les arbres portoient des fruits de cette espéce.* Il vit aussi un homme qui déroboit des habits dans les sépulchres, & lui dit: *Ami, que cherches-tu ici? Viens-tu dépouiller quelqu'un des morts?* (1) On lui demandoit s'il n'avoit ni valet, ni servante. *Non*, dit-il: » Qui est celui, reprit-on, » qui vous enterrera lorsque vous serez mort? *Celui*, repliqua-t'il, *qui aura besoin de ma maison.* Voyant un jeune homme, fort beau, qui dormoit inconsidérément, il le poussa & lui dit: *Réveilles-toi, de peur que quelqu'un ne te lance un trait inattendu* (2). Sur ce qu'un autre faisoit de grands festins, il lui dit: *Mon fils, tes jours ne seront pas de longue durée; tu fréquentes les Marchés* (3). Platon, en discourant sur les idées, ayant parlé de la qualité de *Table* & de *Tasse* considérée abstraitement, Diogène lui dit: *Je vois bien ce que c'est qu'une Table & une Tasse, mais pour la qualité de Table & de Tasse* (4), *je ne la vois point.* A Quoi Platon répondit,

(1) Vers d'Homére. *Ménage.*
(2) Vers d'Homére. *Ménage.*
(3) Parodie d'un vers d'Homére: *Ménage.*
(4) Il n'y a point de terme qui réponde à celui de l'original, que le terme barbare de *Tableté* & de *Tasseté*, qu'a employé *Feugerelles.*

Tu parles fort bien. En effet, tu as des yeux qui sont ce qu'il faut pour voir une Table & une Tasse ; mais tu n'as point ce qu'il faut pour voir la qualité de Table & de Tasse ; sçavoir, l'entendement. On lui demanda ce qui lui sembloit de Socrate ; il répondit que *c'étoit un foû.* Quand il croyoit qu'il falloit se marier : *Les jeunes gens, pas encore*, dit-il; *& les vieillards, jamais.* Ce qu'il vouloit avoir pour recevoir un soufflet : *Un casque*, repliqua-t'il. Voyant un jeune homme qui s'ajustoit beaucoup, il lui dit : *Si tu fais cela pour les hommes, c'est une chose inutile ; & si tu le fais pour les femmes, c'est une chose mauvaise.* Une autre fois il vit un jeune garçon qui rougissoit : *Voilà de bonnes dispositions*, lui dit-il, *c'est la couleur de la vertu.* Il entendit un jour deux Avocats, & les condamna tous deux, disant que *l'un avoit dérobé ce dont il s'agissoit, & que l'autre ne l'avoit point perdu.* » Quel vin aimes-tu » mieux boire ? lui dit quelqu'un. « *Celui des autres*, reprit-il. On lui raporta que beaucoup de gens se moquoient de lui ; il répondit : *Je ne m'en tiens point pour moqué.* Quelqu'un se plaignoit des malheurs qu'on rencontre dans la vie, à quoi il répondit, que *le malheur n'étoit point de vivre, mais de mal vivre.* On lui conseilloit de chercher son esclave qui l'avoit quitté : *Ce seroit bien*, dit-il, *une chose ridicule que mon esclave Manès pût vivre sans Diogène, &*

que Diogène ne pût vivre sans Manès. Pendant qu'il dînoit avec des olives, quelqu'un aporta une tarte; ce qui lui fit jetter les olives, en disant : *Hôte! cédez la place aux Tyrans*, (1) & cita en même-tems ces autres paroles : *Il jetta l'olive.* (2) On lui demanda de quelle race de Chiens il étoit? *Quand j'ai faim*, dit-il, *je suis Chien de Malthe*, (3) *& quand je suis rassasié, je suis Chien Molosse. Et de même qu'il y a des gens qui donnent beaucoup de louanges à certains chiens, quoiqu'ils n'osent pas chasser avec eux, craignant la fatigue; de même aussi vous ne pouvez pas vous associer à la vie que je mene, parce que vous craignez la douleur.* Quelqu'un lui demanda s'il étoit permis aux Sages de manger des tartes : *Aussi-bien qu'aux autres hommes*, dit-il. » Pourquoi, lui dit un autre, donne-t'on communément aux mendians, & point aux Philosophes? » *Parce que*, répondit-il, *on croit qu'on pourra devenir plutôt aveugle & boiteux que Philosophe.* Il demandoit quelque chose à un avare, & celui-là tardant à lui donner, il lui dit : *Pensez, je vous prie, que ce que je vous demande est pour ma nourriture, & non pas pour mon en-*

(1) Vers d'Euripide, qui signifie ici que le pain commun doit faire place à celui qui est plus exquis. *Ménage.*

(2) Parodie d'un vers d'Homere, qui renferme un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre en François. *Ménage.*

(3) Chien de Malthe, c'est-à-dire flatteur. Chien Molosse, c'est-à-dire mordant. *Ménage.*

terrement. Quelqu'un lui reprochant qu'il avoit fait de la fausse monnoïe, il lui répondit : *Il est vrai qu'il fut un tems où j'étois ce que tu es à present ; mais ce que je suis maintenant, tu ne le seras jamais.* Un autre lui reprochoit aussi cette faute passée : *Ci-devant*, reprit-il, *étant enfant, je salissois aussi mon lit : je ne le fais plus à present.* Etant à Minde, il remarqua que les portes de la ville étoient fort grandes, quoique la ville elle-même fût fort petite, & se mit à dire : *Citoyens de Minde, fermez vos portes, de peur que votre ville n'en sorte.* Un homme avoit été attrapé volant de la pourpre ; Diogène lui apliqua ces paroles : *Une fin éclatante & un sort tragique l'ont surpris.* (1) Cratérus le prioit de se rendre auprès de lui : *J'aime mieux*, dit-il, *manger du sel à Athènes, que de me trouver aux magnifiques festins de Cratérus.* Il y avoit un Orateur, nommé Anaximénes, qui étoit extrêmement gros. Diogène, en l'accostant, lui dit : *Tu devrois bien faire part de ton ventre à nous autres pauvres gens ; tu serois soulagé d'autant, & nous nous en trouverions mieux.* Un jour que ce Rhéteur traitoit quelque question, Diogène, tirant un morceau de salé, s'attira l'attention de ses auditeurs, & dit, sur ce qu'Anaximénes s'en fâcha : *Une obole de salé a fini la dispute d'Anaximénes.* Comme on lui re-

(1) Vers du cinquiéme livre de l'Iliade.

prochoit qu'il mangeoit en plein Marché, il répondit, que *c'étoit sur le Marché que la faim l'avoit pris*. Quelques-uns lui attribuent aussi la repartie suivante à Platon. Celui-ci l'ayant vu éplucher des herbes, il s'aprocha & lui dit tout bas : » Si tu avois fait ta cour à Denys, tu ne » serois pas réduit à éplucher des herbes «. *Et toi*, lui repartit Diogène, *si tu avois épluché des herbes, tu n'aurois pas fait ta cour à Denys*. Quelqu'un lui disant. » La plûpart des gens se moquent » de vous «, il répondit : *Peut-être que les ânes se moquent aussi d'eux ; mais comme ils ne se soucient pas des ânes, je ne m'embarrasse pas non plus d'eux*. Voyant un jeune garçon qui s'apliquoit à la Philosophie, il lui dit : *Courage, fais qu'au lieu de plaire par ta jeunesse, tu plaises par les qualités de l'ame*. Quelqu'un s'étonnoit du grand nombre de dons sacrés qui étoient dans l'Antre de (1) Samothrace : *Il y en auroit bien davantage*, lui dit-il, *s'il y en avoit de tous ceux qui ont succombé sous les périls*. D'autres attribuent ce mot à Diagoras de Melos. Un jeune garçon alloit à un festin, Diogène lui dit : *Tu en reviendras moins sage*. Le lendemain le jeune garçon l'ayant rencontré, lui dit : » Me voilà de retour » du festin, & je n'en suis pas devenu plus mau- » vais.

(1) On y sacrifioit à Hécate, & on y faisoit des dons en action de graces pour les périls dont on avoit été préservé. *Ménage*.

lo vais. « *Je l'avoue*, répondit Diogène, *tu n'es pas plus mauvais, mais plus relâché.* Il demandoit quelque chose à un homme fort difficile, qui lui dit : » Si vous venez à bout de me le persuader ». *Si je pouvois vous persuader quelque chose*, répondit Diogène, *ce seroit d'aller vous étrangler.* Revenant un jour de Lacédémone à Athènes, il rencontra quelqu'un qui lui demanda d'où il venoit, & où il alloit ; *De l'apartement des hommes à celui des femmes* (1), répondit-il. Une autre fois qu'il revenoit des Jeux Olympiques, on lui demanda s'il y avoit beaucoup de monde ; *Oui*, dit-il, *beaucoup de monde ; mais peu d'hommes.* Il disoit que les gens, perdus de mœurs, ressemblent aux figues qui croissent dans les précipices, & que les hommes ne mangent point ; mais qui servent aux corbeaux & aux vautours. Phryné ayant offert à Delphes une Vénus d'or, il l'apella *la preuve de l'Intempérance des Grecs.* Aléxandre s'étant un jour presenté devant lui, & lui ayant dit : » Je suis le grand Monarque Aléxan» dre «. *Et moi*, répondit-il, *je suis Diogène le Chien.* Quelqu'un lui demanda ce qu'il avoit fait pour être apelé *Chien* ; à quoi il répondit : *C'est que je carresse ceux qui me donnent quelque chose, que j'aboïe après d'autres qui ne me donnent rien*,

(1) Voyez sur ces apartemens des femmes un passage de *Cor. Népos* dans sa Préface.

& que je mords les méchans. Un homme préposé à garder des figues, lui en ayant vû cueillir une, lui dit: » Il n'y a pas long-tems qu'un homme se pendit à cet arbre «. *Eh bien*, répondit-il, *je le purifierai.* Un autre, qui avoit vaincu aux Jeux Olympiques, fixoit ses regards sur une Courtisanne : *Voyez*, dit Diogène, *ce Bélier de Mars, qu'une jeune fille tire par le cou.* Il disoit que *les belles Courtisannes ressemblent à de l'eau miellée, mêlée de poison.* Dînant un jour à la vue de tout le monde, ceux qui étoient autour de lui, l'apelérent *Chien: Vous l'êtes vous-mêmes*, dit-il, *puisque vous vous rassemblez autour de moi pour me voir manger.* Deux personnes d'un caractére efféminé l'évitoient avec soin. *Ne craignez pas*, leur dit-il, *le Chien ne mange point de betteraves.* On lui demandoit d'où étoit un jeune homme qui s'étoit laissé débaucher: *De Tégée*, (1) dit-il. Ayant vu un mauvais lutteur qui éxerçoit la profession de Médecin, il lui demanda, *par quel hazard il abbatoit à present ceux qui sçavoient le vaincre autrefois ?* Le fils d'une Courtisanne jettoit une pierre parmi du monde assemblé ; *Prens garde*, dit-il, *que tu n'atteignes ton pere.* Un jeune garçon lui montrant une épée qu'il avoit reçue d'une maniére

(1) Le mot Grec signifie la ville de Tégée, & un mauvais lieu. *Ménage.*

peu honnête, il lui dit : *L'épée est belle, mais la poignée ne l'est pas.* Il entendit louer quelqu'un de qui il avoit reçu un présent : *Et moi*, dit-il, *ne me louez-vous pas de ce que j'ai été digne de le recevoir?* Quelqu'un lui redemandant son manteau, il lui fit cette réponse : *Si vous me l'avez donné, il est à moi ; si vous me l'avez prêté pour m'en servir, j'en fais usage.* Il répondit à un autre, qui avoit été aposté pour lui dire qu'il y avoit de l'or caché dans son habit : *Je le sçais bien ; c'est pour cela que je couche dessus quand je dors.* « Quel gain, lui demanda-t'on, vous » raporte la Philosophie ? *Quand il n'y en auroit pas d'autre*, répondit-il, *elle fait que je suis préparé à tout événement.* Un autre lui demanda d'où il étoit ? *Je suis*, dit-il, *Citoyen du Monde.* Voyant quelqu'un qui offroit des sacrifices pour avoir un fils, il le blâma de ce qu'il n'en offroit point par raport au caractére dont seroit ce fils. On lui demandoit sa quote-part de la collecte qu'on faisoit pour les pauvres, il répondit par ce vers : *Dépouillez les autres ; mais abstenez-vous de toucher Hector* (1). Il apeloit les Courtisannes les *Reines des Rois*, parce qu'elles demandent tout ce qui leur plaît. Les Athéniens ayant décerné à Aléxandre les honneurs de Bacchus ; il leur dit : *Je vous prie, faites aussi que je sois Sérapis.*

(1) Vers d'Homére. *Ménage.*

On le blâmoit de ce qu'il entroit dans des endroits sales ; *Et le Soleil*, dit-il, *entre bien dans les latrines*, *sans en être sali*. Un jour qu'il prenoit son repas dans un Temple, il y vit aporter des pains mal-propres ; il les prit & les jetta au loin, en disant, *qu'il ne devoit entrer rien d'impur dans les lieux saints*. Quelqu'un l'interrogea pourquoi, tandis qu'il ne sçavoit rien, il professoit la Philosophie : Il répondit : *Quand je ne ferois que contrefaire la sagesse*, *en cela même je serois Philosophe*. Un autre lui presenta son enfant, dont il lui vantoit le génie & la température ; *Si cela est*, lui dit-il, *en quoi a-t'il donc besoin de moi ?* Il disoit que ceux qui parlent des choses honnêtes & ne les pratiquent pas, ressemblent à un instrument de Musique, (1) qui n'a ni ouie, ni sentiment. Il entroit au Théâtre, en tournant le dos à ceux qui en sortoient ; & comme on lui en demandoit la raison, il répondit, *que c'étoit ce qu'il avoit toujours tâché de faire toute sa vie*. (2) Il reprit un homme qui affectoit des airs efféminés. *N'êtes-vous pas honteux*, lui dit-il, *de vous rendre pire que la Nature ne vous a fait ? Vous êtes homme, & vous vous efforcez de vous rendre femme*. Une autre fois il vit un homme, déréglé dans ses mœurs,

(1) Le mot Grec est *Cistre*, Selon H. Etienne, c'étoit un instrument à vingt-quatre cordes.

(2) C'est-à-dire, *le contraire des autres*.

qui accordoit une harpe. (1) *N'avez-vous pas honte*, lui reprocha-t'il, *de sçavoir accorder les sons d'un morceau de bois, & de ne pouvoir accorder votre ame avec les devoirs de la vie?* Quelqu'un lui disoit, » Je ne suis pas propre à la Philosophie. » *Pourquoi donc*, lui repliqua-t'il, *vivez-vous, puisque vous ne vous embarrassez pas de vivre bien?* Il entendit un homme parler mal de son pere, & lui dit: *Ne rougissez-vous pas d'accuser de manque d'esprit celui par qui vous en avez?* Voyant un jeune homme d'un extérieur honnête, qui tenoit des discours indécens: *Quelle vergogne!* lui dit-il, *de tirer une épée de plomb d'une gaine d'yvoire?* On le blâmoit de ce qu'il buvoit dans un cabaret: *J'étanche ici ma soif*, répondit-il, *tout comme je me fais faire la barbe chez un barbier.* On le blâmoit aussi de ce qu'il avoit reçu un petit manteau d'Antipater; il employa ce vers pour réponse: *Il ne faut pas rejetter les précieux dons des Dieux.* (2) Quelqu'un le heurta d'une poutre, en lui disant, *Prens garde*: il lui donna un coup de son bâton, & lui repliqua, *Prens garde toi-même.* Témoin qu'un homme suplioit une Courtisanne, il lui dit: *Malheureux! pourquoi tâches-tu de parvenir à ce dont il vaut bien mieux être privé?* Il dit aussi à un homme, qui

(1) Selon H. Etienne, c'étoit un instrument à vingt cordes.

(2) Vers d'Homere.

étoit parfumé: *Prenez garde que la bonne odeur de votre tête ne rende votre vie de mauvaise odeur.* Il disoit encore, que *comme les serviteurs sont soumis à leurs maîtres, les méchans le sont à leurs convoitises.* Quelqu'un lui demandoit pourquoi les esclaves étoient apellés d'un nom qui signifie *Pieds d'hommes*; il répondit: *parce qu'ils ont des pieds comme les hommes, & une ame formée comme la tienne, puisque tu fais cette question.* Il demandoit une mine à un luxurieux; & interrogé pourquoi il souhaitoit de celui-là une mine, tandis qu'il ne demandoit qu'une obole à d'autres; il répondit: *C'est que j'espére desormais recevoir des autres; au lieu qu'il n'y a que les Dieux qui sachent si tu me donneras jamais quelque chose de plus.* On lui reprochoit qu'il demandoit des dons, pendant que Platon s'abstenoit de pareilles demandes. *Il en fait aussi*, dit-il; *mais c'est en aprochant sa tête de l'oreille, de peur que d'autres ne le sachent.* Voyant un mauvais tireur d'arc, il fut s'asseoir à l'endroit où étoit le but, alléguant que c'étoit *de peur que cet homme ne l'attrapât.* Il disoit que les amoureux sont la dupe de l'idée qu'ils se forment de la volupté. On lui demandoit si la mort étoit un mal: *Comment seroit-ce un mal*, répondit-il, *puisqu'on ne la sent pas?* Alexandre s'étant subitement presenté devant lui, lui demandoit si sa presence ne lui causoit point de crainte, il répondit: *En quelle qualité voulez-vous que je*

vous craigne ? Est-ce comme bon, ou comme mauvais? » Comme bon, dit Aléxandre *u. Eh !* reprit Diogène, *comment peut-on craindre ce qui est bon ?* Il apeloit l'instruction *la prudence des jeunes gens, la consolation des Vieillards, la richesse des pauvres, & l'ornement des riches.* L'adultére Dydimon étoit occupé à guérir les yeux d'une fille. Diogène lui dit : *Prenez garde qu'en guérissant les yeux de cette fille, vous ne lui blessiez la prunelle* (1). Quelqu'un lui disant que ses amis lui tendoient des piéges : *Que fera-t'on*, répondit-il, *s'il faut vivre avec ses amis comme avec ses ennemis?* Interrogé sur ce qu'il y avoit de plus beau parmi les hommes, il répondit que *c'étoit la franchise.* Il entra un jour dans une école, où il vit plusieurs images des Muses & peu d'écoliers. Il dit au Maître : *Vous avez bien des disciples, graces aux Dieux.*

Il faisoit publiquement ses fonctions naturelles, celle de manger, aussi-bien que les autres ; & il avoit coutume de s'excuser par ces sortes de raisonnemens : *S'il n'est pas déplacé de prendre ses repas, il ne l'est pas non plus de les prendre en plein Marché : or il n'est pas malhonnête de manger ; il ne l'est donc pas aussi de manger*

(1) Il y a ici un jeu de mots, en ce que le même terme signifie *une fille* & *la prunelle.*

publiquement. (1) Il lui arrivoit aussi souvent de faire des gestes indécens, & disoit pour excuse, qu'*il n'hésiteroit point d'en faire pour apaiser la faim, s'il le pouvoit.* On lui attribue d'autres discours, qu'il seroit trop long de raporter. Il distinguoit deux sortes d'éxercices, celui de l'ame & celui du corps. Concevant que l'occupation que l'éxercice donne continuellement à l'imagination, facilite la pratique de la vertu, il disoit que l'un de ces sortes d'éxercices est imparfait sans l'autre, la bonne disposition & la force se manifestant dans la pratique de nos devoirs, telle qu'elle a lieu par raport au corps & à l'ame. Il alleguoit, pour marque de la facilité que l'exercice donne pour la vertu, l'adresse qu'acquiérent les Artisans & ceux qui font des ouvrages manuels, à force de s'y apliquer. Il faisoit encore remarquer la différence qu'il y a entre les Musiciens & les Athlétes, selon que l'un s'aplique au travail plus que l'autre; & disoit que si ces gens-là avoient aporté le même soin à éxercer leur ame, ils n'auroient pas travaillé inutilement. En un mot, il étoit dans le principe que rien de tout ce qui concerne la vie ne se fait bien sans éxercice, & que par ce moyen on peut venir

(1) C'est ici le grand reproche qu'on a fait aux Cyniques. Il n'y a pas moyen d'excuser leur grossiéreté, qui alloit jusqu'au vice: elle fait voir que toute Philosophie, purement humaine, se ressent du desordre de l'esprit humain.

venir à bout de tout. Il concluoit de là, que si, renonçant aux travaux inutiles, on s'aplique à ceux qui sont selon la nature, on vivra heureusement; & qu'au contraire le manque de jugement rend malheureux. Il disoit même que si on s'accoutume à mépriser les voluptés, on trouvera ce sentiment très-agréable, & que comme ceux qui ont pris l'habitude des voluptés, s'en passent difficilement; de même si on s'exerce à mener une vie contraire, on prendra plaisir à les mépriser. C'étoient là les principes qu'il enseignoit, & qu'il pratiquoit en même-tems, remplissant ainsi l'esprit du mot, *Changes la monnoye*, (1) parce que par cette maniére de vivre il suivoit moins la coutume que la nature. Il donnoit pour caractére général de sa vie, qu'elle ressembloit à celle d'Hercule, en ce qu'il préféroit la liberté à tout. Il disoit que les Sages ont toutes choses communes, & se servoit de ces raisonnemens : *Toutes choses apartiennent aux Dieux. Les Sages sont amis des Dieux. Les amis ont toutes choses communes : ainsi toutes choses sont pour les Sages.* Il prouvoit d'une maniére semblable que la Société ne peut être gouvernée sans loix. *Il ne sert de rien d'être civilisé, si l'on n'est dans une ville. La Société d'une ville consiste en cela même qu'on soit civilisé. Une ville*

(1) C'est-à-dire, *Ne suis pas l'esprit de la multitude.*

n'est rien sans loix : la civilité est donc une loi. Il se moquoit de la noblesse, de la gloire & d'autres choses semblables, qu'il apelloit *des Ornemens du vice*, disant que les loix de Société, établies par la constitution du monde, sont les seules justes. Il croyoit que les femmes devoient être communes, & n'estimoit point le mariage, ne soumettant l'union des deux sexes qu'à la condition du consentement réciproque : de là vient qu'il croyoit aussi que les enfans devoient être communs. Il ne regardoit pas comme mauvais de recevoir des choses saintes, & de manger des animaux ; il pensoit même qu'il étoit permis de manger de la chair humaine, & alléguoit là-dessus les mœurs des peuples étrangers. Il ajoutoit aussi qu'à la lettre toutes choses sont les unes dans les autres, & les unes pour les autres ; qu'il y a de la chair dans le pain, & du pain dans les légumes ; que par raport aux autres corps, ils ont tous des pores insensibles, dans lesquels s'insinuent des corpuscules détachés & attirés par la respiration. C'est ce qu'il explique dans la tragédie de *Thyeste*, si tant est que les tragédies, qui courent sous son nom, soient de lui, & non de Philiscus d'Ægine, un de ses amis ; ou de Pasiphon, Lucanien, que Phavorin, dans son *Histoire diverse*, dit avoir écrites après la mort de Diogène.

Il négligeoit la Musique, la Géométrie, l'As-

trologie & autres Sciences de ce genre, comme n'étant ni utiles, ni néceſſaires. Au reſte il avoit la répartie fort prompte, comme il paroît par ce que nous avons dit.

Il ſouffrit courageuſement d'être vendu. Se trouvant ſur un vaiſſeau qui alloit à Ægine, il fut pris par des Corſaires, dont Scirpalus étoit le Chef, & fut conduit en Créte, où on le vendit. Comme le Crieur demandoit ce qu'il ſçavoit faire, il répondit; *Commander à des hommes.* Montrant enſuite un Corinthien, qui avoit une belle bordure à ſa veſte (c'étoit Xéniade dont nous avons parlé; *Vendez-moi*, dit-il, *à cet homme-là; il a beſoin d'un Maître.* Xéniade l'acheta, & l'ayant mené à Corinthe, il lui donna ſes enfans à élever, & lui confia toutes ſes affaires, qu'il adminiſtra ſi bien, que Xéniade diſoit par-tout *qu'un bon Génie étoit entré chez lui.*

Cléoméne raporte, dans ſon livre de *l'Education des Enfans*, que les amis de Diogène voulurent le racheter; mais qu'il les traita de gens ſimples, & leur dit que les lions ne ſont point eſclaves de ceux qui les nourriſſent; qu'au contraire ils en ſont plutôt les maîtres, puiſque la crainte eſt ce qui diſtingue les eſclaves, & que les bêtes ſauvages ſe font craindre des hommes.

Il poſſedoit au ſuprême dégré le talent de la perſuaſion; de ſorte qu'il gagnoit aiſément par ſes diſcours tous ceux qu'il vouloit. On dit

qu'Onéſicrite d'Ægine, ayant envoyé à Athènes le plus jeune de ſes deux fils, nommé Androſthène, celui-ci vint entendre Diogène, & reſta auprès de lui. Le pere envoya enſuite l'aîné, ce même Philiſcus dont nous avons fait mention, & qui fut pareillement retenu. Enfin étant venu lui-même après eux, il ſe joignit à ſes fils, & s'apliqua à la Philoſophie, tant Diogène ſçavoit la rendre aimable par ſes diſcours. Il eut auſſi pour diſciples Phocion, ſurnommé *le Bon*, Stilpon de Mégare, & pluſieurs autres, qui furent revêtus d'emplois politiques.

On dit qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & on parle diverſement de ſa mort. Les uns croyent qu'il mourut d'un épanchement de bile, cauſé par un pied de bœuf cru qu'il avoit mangé ; d'autres diſent qu'il finit ſa vie en retenant ſon haleine. De ce nombre eſt Cercidas de Mégalopolis, ou de Créte, dans ſes *Poëſies Mimiambes*, (1) où il parle ainſi :

Cet ancien Citoyen de Synope, portant un bâton, une robe double, & ayant le ciel pour couverture, eſt mort ſans aucun ſentiment de douleur, en ſe ſerrant les levres avec les dents, & en retenant ſon haleine. Ce qui prouve que Diogène étoit véritablement fils de Jupiter, & un Chien céleſte.

D'autres diſent que voulant partager un poly-

1) Certaine meſure, apellée *Iambique*.

pe (1) à des chiens, il y en eut un qui le mordit tellement au nerf du pied, qu'il en mourut. Mais, comme dit Antisthène dans ses *Successions*, ses amis ont conjecturé qu'il étoit mort en retenant sa respiration. Il demeuroit dans un Collége, situé vis-à-vis de Corinthe, & qui s'apelloit *Cranium*. Ses amis étant venus le voir selon leur coutume, le trouvérent envelopé dans son manteau; mais se doutant qu'il ne dormoit pas, par la raison qu'il ne donnoit guéres de tems au sommeil, ils défirent son manteau; & comme ils le trouvérent expiré, ils crurent qu'il étoit mort volontairement par un desir de sortir de la vie. Il y eut à cette occasion une dispute entre ses amis, pour sçavoir à qui l'enséveliroit. Ils furent même prêts d'en venir aux mains, jusqu'à ce que leurs peres & leurs supérieurs étant survenus, la dispute fut accordée, & Diogène enterré près de la porte qui conduit à l'Isthme. On lui érigea un tombeau, sur lequel on mit un chien de pierre de Paros. Ses concitoyens lui firent même l'honneur de lui élever des statues d'airain, avec cette inscription.

Le tems consume l'airain; mais ta gloire, ô Diogène! durera dans tous les âges. Tu as seul fait connoître aux mortels le bonheur dont ils peuvent

(1) Sorte de poisson, qui avoit huit pieds ou nageoires. *Voyez le Trésor d'Etienne.*

jouir par eux-mêmes, & leur a montré le moyen de passer doucement la vie.

Nous avons aussi fait à sa louange l'épigramme suivante.

Diogène, dis-moi quel accident t'amène aux Enfers? C'est la morsure d'un Chien féroce.

Il y a des Auteurs qui disent qu'en mourant, il ordonna qu'on jettât son corps sans lui donner de sépulture, afin qu'il servît de pâture aux bêtes sauvages; ou qu'on le mît dans une fosse, couverte d'un peu de poussiére. D'autres disent qu'il voulut être jetté dans l'Elisson (1) pour être utile à ses freres. Démétrius, dans son livre intitulé *Equivoques*, dit qu'Alexandre mourut à Babylone le même jour que Diogène mourut à Corinthe. (2) Or il étoit déja vieux dans la CXIII. Olympiade.

On lui attribuë les ouvrages suivans: *Des Dialogues*, intitulés *Cephalio. Ichthyas. Le Geai. Le Léopard. Le Peuple d'Athènes. La République. L'Art de la Morale. Des Richesses. De l'Amour. Théodere. Hypsias. Aristarque. De la Mort. Des Lettres. Sept Tragédies*, qui sont: *Hélene*, *Thyeste*, *Hercule*, *Achille*, *Médée*, *Chrysippe*, *Oedipe*. Mais Sosicrate, dans le premier livre

(1) C'est le nom d'un fleuve. Pausanias, *Voyage de Corinthe*, *chap.* 2.

(2) Diogène passoit l'hyver à Athènes, & l'été à Corinthe, au raport de Dion Chrysostôme. *Ménage*.

de *la Succession*, & Satyrus, dans le quatriéme livre des *Vies*, assurent, qu'il n'y a aucun de ces ouvrages qui soit de Diogène; & le dernier des Auteurs que je viens de citer, donne les Tragédies à Philiscus d'Ægine, ami de Diogène. Sotion, dans son septiéme livre, dit que nous n'avons de Diogène que les ouvrages qui portent pour titre : *De la Vertu. Du Bien. De l'Amour. Le Mendiant. Le Courageux. Le Léopard. Casandre. Céphalio, Philiscus, Aristarque, Sisyphe, Ganymède.* Il ajoute des *Chries* & des *Lettres*.

Il y a eu cinq Diogènes. Le premier étoit d'Apollonie, & fut Physicien. Il commence ainsi son ouvrage : *Je crois que la premiére chose que doit faire un homme qui veut traiter quelque sujet, c'est de poser un principe incontestable.* Le second étoit de Sicyone ; il a écrit sur le Péloponnèse. Le troisiéme est le Philosophe dont nous parlons. Le quatriéme fut Stoïcien ; il nâquit à Seleucie, & fut apellé *Babylonien* à cause du voisinage des villes. Le cinquiéme fut de Tarse ; il a écrit sur des Questions Poëtiques qu'il tâche de résoudre. Il faut encore remarquer sur ce Philosophe qu'Athénodore, dans le huitiéme livre de ses *Promenades*, raporte qu'il avoit toujours l'air luisant, à cause de la coutume qu'il avoit de s'oindre le corps.



MONIME.

MOnime, né à Syracuse, fut disciple de Diogène, & domestique d'un certain Banquier de Corinthe, comme le raporte Sosicrate. Xéniade, qui avoit acheté Diogène, venoit souvent auprès de Monime & l'entretenoit de la vertu de Diogène, de ses actions & de ses discours. Cela inspira tant d'inclination à Monime pour le Philosophe, qu'il affecta d'être tout d'un coup saisi de folie. Il jettoit la monnoïe du change & tout l'argent de la banque; de sorte que son Maître le renvoya. Dès-lors il s'attacha à Diogène, fréquenta aussi Cratès le Cynique & autres personnes semblables; ce qui donna de plus en plus à son Maître lieu de croire qu'il avoit entiérement perdu l'esprit.

Il se rendit fort célébre; aussi Ménandre, Poëte comique, parle de lui dans une de ses piéces, intitulée *Hippocome*.

MEN. *O! Philon, il y a eu un certain Monime, homme sage, mais obscur, & portant une petite besace.*

PHIL. *Voilà trois besaces, dont vous avez parlé.*

MEN. *Mais il a prononcé une sentence, dont le sens figuré n'a rien de ressemblant, ni à celle-ci,*


MONIMUS

Connois-toi toi-même, *ni aux autres dont on fait tant de cas; elle leur est fort supérieure. Le Mendiant, cet homme plein de crasse, a dit que tout ce qui fait le sujet de nos opinions, n'est que fumée.* (1) Monime avoit une fermeté d'esprit qui le portoit à mépriser la gloire & à rechercher la vérité seule. Il a composé des ouvrages d'un style gai, mais qui cachoit un sens sérieux; (2) il a aussi donné deux autres ouvrages sur les *Passions*, & un troisiéme d'*Exhortation*.

(1) Grotius rend ces vers tout autrement. Il y a là-dessus une longue note de *Ménage*. Je suis une de celles de *Méibom*.

(2) On dit que c'étoit la maniére des Philosophes Cyniques. *Ménage*.





ONESICRITE.

IL y a des Auteurs qui veulent qu'Onéficrite nâquit à Ægine ; mais Démétrius de Magnéfie dit qu'il étoit d'Aftypalée. (1) Il fut un des plus célébres difciples de Diogène.

Il y eut entre lui & Xénophon une efpéce de conformité, en ce que celui-ci fut Capitaine de Cyrus, & celui-là d'Alexandre ; en ce que Xénophon traita de l'éducation de Cyrus, & Onéficrite de celle d'Alexandre ; en ce que le premier fit l'éloge de Cyrus, & le fecond le panégyrique d'Alexandre. Onéficrite a même quelque chofe d'aprochant de Xénophon pour la maniére de s'exprimer, excepté qu'il lui eft auffi inférieur qu'une copie l'eft à l'original.

Diogène eut auffi pour difciples Menandre, furnommé *Drymus* & admirateur d'Homére ; Hégéfée de Synope, furnommé *le Colier* ; & Philifcus d'Ægine, dont nous avons fait mention.

(1) Pline en fait une Ifle du nombre de celles qu'on apelloit *Sporades*, & qu'on dit être des Ifles de l'Archipel. *Hift. Nat.* Liv. 4. ch. 12. & Liv. 8. ch. 59.



CRATÈS.

CRatès, fils d'Asconde, nâquit à Thèbes, & fut aussi un illustre disciple du Philosophe Cynique, quoiqu'Hippobote conteste ce fait, & lui donne pour Maître Bryson l'Achéen. On lui attribue ces vers burlesques : » Il y a une » ville qui se nomme *Besace*, située au milieu » d'un sombre faste ; mais belle, opulente, arrosée, n'ayant rien, où n'aborde jamais un insensé parasite, ni un voluptueux qui cherche à se » réjouir avec sa Courtisanne. Elle produit du » thym, de l'ail, des figues & du pain ; autant de biens, pour lesquels ses habitans ne » sont jamais en guerre les uns contre les autres. » On n'y prend point les armes, ni par convoitise pour l'argent, ni par ambition pour la » gloire »

On lui attribue aussi ce Journal de dépense : *Il faut donner à un Cuisinier dix mines, à un Médecin une dragme, à un flatteur cinq talens, de la fumée à un homme à conseil, un talent à une Courtisanne, & trois oboles à un Philosophe* : On l'apelloit l'*Ouvreur de portes*, parce qu'il entroit dans toutes les maisons pour y donner des préceptes. Il est auteur de ces vers :

le deuxiéme livre de ses *Commentaires*, raporte une chose assez plaisante. Comme il demandoit un jour quelque grace au Principal du College, il lui toucha les cuisses, ce que celui-ci ayant trouvé mauvais, l'autre lui dit : *Pourquoi ? Ces membres du corps ne vous apartiennent-ils pas autant que les genoux ?*

Cratès étoit dans le sentiment, qu'il est impossible de trouver quelqu'un éxemt de faute, & qu'il en est de cela comme de la grenade, où l'on trouve toujours quelque grain pourri. Ayant fâché Nicodrome le joueur de cithre, (1) il en reçut un soufflet, dont il se vengea par une tablette qu'il se mit au front avec ces mots : *C'est Nicodrome de qui je le tiens.* Il faisoit profession d'injurier les Courtisannes, & s'accoutumoit par-là à ne point épargner les reproches. Démétrius de Phalere lui envoya quelques pains avec du vin, il lui fit cette piquante réponse, *qu'il voudroit que les fontaines produisissent du pain*; d'où il paroît qu'il buvoit de l'eau. Blâmé des inspecteurs des chemins & des rues d'Athènes de ce qu'il s'habilloit de toile : *Je vous ferai voir Théophraste vêtu de même*, leur répondit-il. Comme ils ne l'en croyoient pas sur sa parole, il les mena à la boutique d'un barbier, où il le

(1) Je mets le mot Grec, parce qu'on traduit le mot Latin, qui y correspond, par *Luth*, *Guitarre* & *Harpe*.

leur montra pendant qu'il se faisoit faire la barbe. Tandis qu'à Thèbes il recevoit des coups du Principal du College, d'autres disent d'Euthycrate à Corinthe, sans s'embarrasser beaucoup du châtiment, il répondit par ces vers: *L'ayant pris par un pied, il le précipita du Temple.* (1)

Dioclès dit que celui qui le traînoit par le pied, étoit Ménédème d'Erethrée, homme d'un bel extérieur, & qui passoit pour avoir participé aux débauches d'Asclépiade Phliasien. Cratès lui en ayant fait un reproche, Ménédème en fut fâché, & le tira comme nous venons de le dire, lorsqu'il répondit par le vers que nous avons cité.

Zénon de Cittie raporte dans ses *Chries*, qu'il cousoit quelquefois une peau de brebis à son manteau, sans la tourner de l'autre côté. (2) Il étoit fort dégoûtant pour sa saloperie, & lorsqu'il se préparoit à ses éxercices, on le tournoit en ridicule; mais il avoit coutume de dire, les mains levées: *Courage, Cratès, comptes sur tes yeux & sur le reste de ton corps. Tu verras ceux qui se moquent de toi à present, saisis de maladie, te dire heureux & se condamner eux-mêmes pour leur négligence.* Il disoit qu'il falloit s'appliquer à la Philosophie, *jusqu'à ce qu'on regar-*

(1) Vers d'Homere.
(2) La version Latine a traduit, *sans se mettre en peine qu'on le trouvât laid*; mais les derniers mots ne sont point dans l'original.

dit les Généraux d'armée comme n'étant que des conducteurs d'ânes. Il disoit aussi que ceux qui se trouvent dans la compagnie des flatteurs, ne sont pas moins abandonnés que les veaux parmi les loups, parce que les uns & les autres, au lieu d'être avec ceux qui leur conviennent, sont environnés de piéges.

A la veille de sa mort, il se chanta à lui-même ces vers : *Tu t'en vas, cher ami, tout courbé ; tu descends aux Enfers, vouté de vieillesse.* En effet il ployoit sous le poids des années. Alexandre lui ayant demandé s'il vouloit qu'on rétablît sa patrie, il lui répondit : *A quoi cela serviroit-il, puisqu'un autre Alexandre la détruiroit de nouveau ? D'ailleurs le mépris que j'ai pour la gloire, & ma pauvreté, me tiennent lieu de patrie ; ce sont des biens que la fortune ne peut ravir.* Il finit par dire : *Je suis citoyen de Diogène, qui est au-dessus des traits de l'envie.* Ménandre, dans sa piéce des *Gemeaux*, parle de lui en ces termes : » Tu te » proméneras avec moi, couvert d'un manteau, » aussi-bien que la femme de Cratès le Cyni- » que. » Il maria ses filles à ses disciples, & les leur confia d'avance pendant trente jours, pour voir s'ils pourroient vivre avec elles, dit le même Auteur.

MÉTROCLE.



MÉTROCLE.

UN des disciples de Cratès fût Métrocle, frere d'Hipparchie, mais auparavant disciple de Théophraste le Péripatéticien. Il avoit la santé si dérangée par les flatuosités continuelles ausquelles il étoit sujet, que ne pouvant les retenir pendant les éxercices d'étude, il se renferma de désespoir, résolu de se laisser mourir de faim. Cratès le sçut, il alla le voir pour le consoler, après avoir mangé exprès des lupins. Il tâcha de lui remettre l'esprit, & lui dit qu'à moins d'une espéce de miracle, il ne pouvoit se délivrer d'un accident auquel la nature avoit soumis tous les hommes plus ou moins. Enfin ayant lâché lui-même quelques vents, il acheva de le persuader par son éxemple. Depuis lors il devint son disciple & habile Philosophe.

Hécaton, dans le premier livre de ses *Chries*, dit que Métrocle jetta au feu ses écrits, sous prétexte que c'étoient des fruits de rêveries de l'autre monde & de purés bagatelles. D'autres disent qu'il brula les Leçons de Théophraste, en prononçant ces paroles : (1) *Aproche, Vulcain*;

(1) C'est un vers d'Homére, *Mer. Casaubon* remarque que les Anciens affectoient de faire allusion dans leurs discours à des vers d'Homére. *Ménage* a ici une note, beaucoup moins solide que celle de *Casaubon*.

Thétis a besoin de toi. Il disoit qu'il y a des choses qui s'acquiérent par argent, comme une maison; d'autres par le tems & la diligence, comme l'instruction. Il disoit aussi que les richesses sont nuisibles, à moins qu'on n'en fasse un bon usage. Il mourut dans un âge avancé, s'étant étouffé lui-même.

Il eut pour disciples Théombrote & Cléomene, dont le premier instruisit Démétrius d'Alexandrie. Cléomene eut pour auditeurs Timarque d'Aléxandrie & Echecle d'Ephèse; mais celui-ci fut principalement disciple de Théombrote qui forma Ménédème, duquel nous parlerons ci-après. Ménippe de Synope devint aussi un illustre disciple de Théombrote.





HIPPARCHIE.

HIpparchie, sœur de Métrocle, l'une & l'autre de Maronée, se laissa aussi éblouir par les discours du Philosophe Cratès. Elle en aimoit tant les propos & la vie, qu'aucun de ceux qui la recherchoient en mariage, ne put la faire changer. Richesse, noblesse, beauté, rien ne la touchoit; Cratès lui tenoit lieu de tout. Elle menaça même ses parens de se défaire elle-même, si on ne la marioit avec lui. Ils s'adressérent à Cratès, qu'ils priérent de la détourner de son dessein; il fit tout ce qu'ils voulurent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur elle, il se leva, lui montra le peu qu'il possedoit, & lui dit: *Voilà l'époux que vous souhaitez, voilà tous ses biens. Consultez-vous là-dessus; vous ne pouvez m'épouser, à moins que vous ne preniez la résolution de vous associer à mes études.* Elle accepta le parti, s'habilla comme le Philosophe, & le suivit par-tout, lui permettant d'en agir publiquement avec elle comme mari, & allant avec lui mendier des repas. Quelque jour Lysimaque en donnoit un, elle s'y trouva, & y disputa contre Théodore surnommé l'*Athée*, en lui oposant le Sophisme suivant: *Tout ce que Théodore peut faire sans s'attirer de reproche, Hippar-*

chie le peut aussi, sans mériter qu'on la blâme. Or si Théodore se frape lui-même, il ne sera injustice à personne; ainsi, si Hipparchie frappe Théodore, elle n'en commettra envers qui que ce soit. Théododore ne répondit rien à ce raisonnement, il se contenta de tirer Hipparchie par la juppe. Cette action ne l'émut, ni ne la déconcerta; & sur ce qu'il lui adressa ensuite ces paroles, » Qui » est cette femme qui a laissé sa navette au» près de sa toile? » (1) elle répondit, *C'est moi, Théodore; mais trouvez-vous que j'aye pris un mauvais parti d'employer à m'instruire le tems que j'aurois perdu à faire de la toile?* On conte d'elle plusieurs autres traits de cette nature.

Il y a un livre de Cratès, qui porte le titre de *Lettre*, & qui contient une excellente Philosophie, dont le style aproche beaucoup de celui de Platon. Il composa aussi des Tragédies, qui renferment des traits de la plus sublime Philosophie, tels que ceux-ci: *Je n'ai dans ma patrie, ni tour, ni toît qui m'apartienne; mais toutes les villes & les maisons de la terre sont les lieux où je puis habiter.* (2).

Il mourut fort vieux, & fut enterré en Béotie.

(1) Vers d'Euripide.

(2) *Ménage* conjecture que tout ce passage sur Cratès se pourroit expliquer d'Hipparchie.



MENIPPE.

MEnipe fut Philosophe Cynique, Phénicien d'origine, & esclave, selon Achaïcus dans ses *Discours de Morale*. Dioclès dit que son Maître étoit de Pont, & qu'il s'apelloit *Bato*; mais à force de demander & d'amasser de l'argent, Ménippe vint à bout d'acheter le droit de Citoyen de Thébès.

Il n'a rien fait qui soit digne d'éloge. Ses livres ne sont pleins que de bouffonneries, en quoi ils ressemblent à ceux de Méléagre, son contemporain. Hermippe avance qu'il pratiqua l'usure jusqu'à s'attirer le nom *d'Usurier de journée.* (1) Il exerça aussi l'usure navale (2) & prêta sur gages; de sorte qu'il amassa beaucoup de bien. Mais enfin on lui tendit des piéges; il perdit tout ce qu'il avoit grapillé, & finit sa vie, en se pendant lui-même de desespoir. Voici des vers satyriques que j'ai composés à son sujet:

Vous connoissez Ménippe, Phénicien d'origine: mais de la nature des chiens de Crete, cet Usurier

(1) C'est-à-dire, qui recevoit chaque jour l'usure de ce qu'il avoit avancé. *Aldobrandin.*

(2) Il y a ici des variations. Voyez *Ménage.* On cite aussi les *Pandectes.* Erasme dit qu'on prenoit une plus forte usure de ceux qui alloient sur mer. *Chil.* 1167.

de journée ; c'est ainsi qu'on l'apelloit. Vous sçavez comment sa maison, ayant été forcée à Thèbes, il perdit tous ses biens ; mais s'il eût bien connu la nature du chien, (1) se seroit-il pendu pour cette raison ?

Il y a des Auteurs qui croyent que les ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui ; mais de Denys & de Zopyre de Colophon, qui les firent par amusement, & les lui donnérent pour les mettre en ordre.

Il y a eu six Ménippes. Le premier, auteur de l'*Histoire des Lydiens* & de l'*Abrégé de Xanthus*. Le second est celui dont nous parlons. Le troisiéme étoit un Sophiste de Stratonice, originaire de Carie. Le quatriéme fut Statuaire. Le cinquiéme & le sixiéme furent Peintres. Apollodore a parlé de ces deux derniers.

Ménippe le Cynique a composé treize Volumes d'œuvres, qui sont : *Les Mânes. Des Préceptes. Des Lettres amusantes*, dans lesquelles il introduit les Dieux. *Des Traités sur les Physiciens, les Mathématiciens & les Grammairiens. Sur la Naissance d'Epicure. L'observation du vingtiéme jour du mois par les Epicuriens*, sans d'autres Ecrits sur des matiéres de ce genre.

(1) C'est-à-dire, s'il eût été vrai Philosophe Cynique.



MÉNÉDEME.

MEnédème fut disciple de Colotès de Lampsaque. Hippobote dit que son goût pour les prodiges l'avoit rendu si extravagant, que sous la figure d'une Furie il se promenoit, en criant, *qu'il étoit venu des Enfers pour observer ceux qui faisoient mal, & pour en faire raport aux Démons à son retour dans ces lieux.*

Voici dans quel équipage il se montroit en public. Il se revêtoit d'une robe de coûleur foncée, laquelle lui descendoit jusqu'aux talons, & qu'il lioit d'une ceinture rouge. Il se couvroit la tête d'un chapeau Arcadien, (1) où étoient représentés les douze signes du Zodiaque, & sa chaussure ressembloit au Cothurne tragique. Il portoit une longue barbe, & tenoit à la main une baguette de bois de frêne.

Voilà les Vies des Philosophes Cyniques, considérés chacun en particulier. Ajoutons quelque chose, des sentimens qu'ils soutenoient en commun ; car nous regardons leur Philosophie comme formant une Secte particuliére, & non, ainsi que le prétendent quelques-uns, un simple genre de vie. Un de leurs dog-

(1) C'est-à-dire fort grand. *Ménage.*

mes est donc de retrancher, à l'éxemple d'Ariston de Chio, du nombre des connoissances nécessaires tout ce qui regarde la Logique & la Physique; & de ne s'apliquer qu'à la Morale, jusques-là que ce que quelques-uns attribuent à Socrate, Dioclès le fait dire à Diogène. C'est-à-dire, qu'il faut s'étudier à connoître ce qui se passe de bon & de mauvais en nous-mêmes. Ils rejettent aussi l'étude des Humanités, & Antisthène dit que *ceux qui sont parvenus à la sagesse, ne s'apliquent point aux Lettres, pour n'être point distraits par des choses étrangères.* Ils méprisent pareillement la Géométrie, la Musique & autres sciences semblables, puisque Diogéne répondit à quelqu'un qui lui montroit un cadran, que *c'étoit une invention fort utile pour ne pas passer le tems de dîner.* Il dit aussi à un autre qui lui faisoit voir de la Musique, *qu'on gouverne des villes entiéres par de bonnes maximes, & qu'on ne parviendra jamais à bien conduire une seule maison par la musique.*

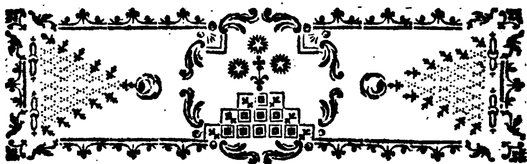
Les Philosophes Cyniques établissent pour fin, de vivre selon la vertu, comme dit Antisthène dans *Hercule*; en quoi ils pensent comme les Stoïciens. En effet, il y a de l'affinité entre ces deux Sectes; de là vient qu'on a apellé la Philosophie Cynique *un chemin abregé pour arriver à la Vertu.* Ainsi vécut aussi Zénon le Citien. Ils observent une grande simplicité de

de vie, ne prennent de nourriture qu'autant qu'elle est nécessaire, & ne se servent d'autre habillement que du manteau. Ils méprisent la richesse, la gloire & la noblesse. Plusieurs ne se nourrissent que d'herbes, & ils ne boivent absolument que de l'eau froide. Ils n'ont de couvert que celui qu'ils rencontrent, ne fût-ce qu'un tonneau, à l'imitation de Diogène, qui disoit que *comme ce qui distingue principalement les Dieux, c'est qu'ils n'ont besoin de rien ; de même celui-là leur ressemble le plus qui fait usage de moins de choses.*

Ils croyent, comme dit Antisthène dans *Hercule*, que la vertu se peut aprendre, & que lorsqu'on l'a acquise, elle ne peut se perdre. Ils disent que le Sage est digne d'être aimé, qu'il ne péche point, qu'il est ami de celui qui lui ressemble, & qu'il ne se fie nullement à la fortune. Ils apellent *indifférentes* les choses qui sont entre le vice & la vertu ; en quoi ils suivent les sentimens d'Ariston de Chio.

Voilà pour ce qui regarde les Philosophes Cyniques. Venons à present aux Stoïciens, qui ont eu pour Chef Zénon, disciple de Cratès.





LIVRE VII.



ZÉNON.

ZÉnon, fils de Mnaſée, ou de Démée, étoit de Cittie en Chypre. C'eſt une petite ville Grecque, où s'étoit établie une Colonie de Phéniciens. Il avoit le coû un peu panché d'un côté, ſuivant Timothée l'Athénien dans ſon livre des *Vies*. Apollonius Tyrien nous le dépeint mince de corps, aſſez haut de taille & bazané; ce qui fut cauſe que quelqu'un le ſurnomma *Sarment d'Egypte*, dit Chryſippe dans le premier livre de ſes *Proverbes*. Il avoit les jambes groſſes, lâches & foibles; auſſi évitoit-il la plûpart du tems les repas, ſelon le témoignage de Perſée dans ſes *Commentaires de Table*. Il aimoit beaucoup, dit-



ZENO

on les figues vertes, & à se chauffer au soleil.

Nous avons fait mention qu'il eut Cratès pour Maître. On veut qu'ensuite il prit les leçons de Stilpon, & que pendant dix ans il fut auditeur de Xénocrate, au raport de Timocrate dans *Dion*. Polémon est encore un Philosophe, dont il fréquenta l'école. Hécaton & Apollonius Tyrien, dans le premier livre sur *Zénon*, raportent que ce Philosophe ayant consulté l'oracle pour sçavoir quel étoit le meilleur genre de vie qu'il pût embrasser, il lui fut répondu que c'étoit celui qui le feroit converser avec les morts. Il comprit le sens de l'oracle, & s'apliqua à la lecture des Anciens. Voici comment il entra en connoissance avec Cratès. Il avoit négocié de la pourpre en Phénicie, qu'il perdit dans un naufrage près du Pirée. Pour lors déja âgé de trente ans, il vint à Athènes, où il s'assit auprès de la boutique d'un Libraire, qui lisoit le second livre des *Commentaires de Xénophon*. Touché de ce sujet, il demanda où se tenoient ces hommes-là? Le hazard voulut que Cratès vint à passer dans ce moment. Le Libraire le montra à Zénon, & lui dit : » Vous n'avez qu'à suivre celui-là. » Depuis lors il devint disciple de Cratès; mais quoiqu'il fût d'ailleurs propre à la Philosophie, il avoit trop de modestie pour s'accoutumer au mépris que les Philosophes Cyniques faisoient de la honte. Cratès, voulant l'en

guérir, lui donna à porter un pot de lentilles à la place *Céramique*. Il remarqua qu'il se couvroit le visage de honte, il cassa d'un coup de son bâton le pot qu'il portoit ; de sorte que les lentilles se répandirent sur lui. Aussi-tôt Zénon prit la fuite, & Cratès lui cria : *Pourquoi t'enfuis-tu, petit Phénicien ? tu n'as reçu aucun mal.* Néanmoins cela fut cause qu'il quitta Cratès quelque-tems après.

Ce fut alors qu'il écrivit son *Traité de la République*, dont quelques-uns dirent, en badinant, qu'il l'avoit composé *sur la queuë d'un Chien.* (1) Il fit aussi d'autres ouvrages ; sur *la Vie, conforme à la Nature ;* sur *les Inclinations*, ou sur *la Nature de l'Homme ;* sur *les Passions ;* sur *le Devoir ;* sur *la Loi*, sur *l'Erudition Grecque ;* sur *la Vûe ;* sur *l'Univers ;* sur *les Signes ;* sur *les Sentimens de Pythagore* : sur *les Préceptes généraux*, sur *la Diction* ; *cinq Questions sur Homére ; de la Lecture des Poëtes*, outre un *Art de Solutions*, & des *Argumens*, au nombre de deux Traités ; des *Commentaires*, & la *Morale de Cratès*. C'est à quoi se réduisent ses œuvres.

Enfin il quitta Cratès, & fut ensuite pendant vingt ans disciple des Philosophes dont nous avons parlé ; à propos de quoi on raporte qu'il

(1) Selon *Mr. Casaubon*, c'est une allusion à la Constellation du Chien.

dit : *J'arrivai à bon port lorsque je fis naufrage.* D'autres veulent qu'il se soit énoncé en ces termes à l'honneur de Cratès ; d'autres encore ; qu'ayant apris le naufrage de ses marchandises pendant qu'il demeuroit à Athènes, il dit : *La fortune fait fort bien, puisqu'elle me conduit par là à l'étude de la Philosophie.* Enfin on prétend aussi qu'il vendit ses marchandises à Athènes, & qu'il s'occupa ensuite de la Philosophie.

Il choisit donc le Portique, apellé *Pœcile*, (1) qu'on nommoit aussi *Pisianactée.* Le premier de ces noms fut donné au Portique, à cause des diverses peintures dont Polygnote l'avoit enrichi ; mais sous les trente Tyrans mille quatre cens citoyens y avoient été mis à mort. Zénon, voulant effacer l'odieux de cet endroit, le choisit pour y tenir ses discours. Ses disciples y vinrent l'écouter, & furent pour cette raison apellés *Stoïciens*, aussi-bien que ceux qui suivirent leurs opinions. Auparavant, dit Epicure dans ses *Lettres*, on les distinguoit sous le nom de *Zénoniens.* On comprenoit même antérieurement sous la dénomination de *Stoïciens* les Poëtes qui fréquentoient cet endroit, comme le raporte Eratosthène dans le huitiéme livre de son *Traité de l'Ancienne Comédie* ; mais les disciples

(1) Le mot *Pœcile* signifie varié. Cet endroit étoit situé sur le Marché. *Ménage.* Le mot Stoïcien vient d'un terme qui signifie *Portique.*

» be à la foibleſſe du corps, fruit d'une vieilleſſe » de quatre-vingt ans, je crois pouvoir me » diſpenſer de me rendre auprès de votre per- » ſonne. Souffrez donc que je ſubſtitue à ma » place quelques-uns de mes Compagnons d'étu- » de, qui ne me ſont point inférieurs en dons de » l'eſprit, & qui me ſurpaſſent pour la vigueur » du corps. Si vous les fréquentez, j'oſe me » promettre que vous ne manquerez d'aucun des » ſecours qui peuvent vous rendre parfaitement » heureux. »

Ceux que Zénon envoya à Antigone, furent Perſée, & Philonide Thébain. Epicure a parlé d'eux, comme d'amis de ce Roi, dans ſa lettre à ſon frere Ariſtobule. (1)

Il me paroît à propos d'ajouter ici le Decret que rendirent les Athéniens à l'honneur de Zénon; le voici.

Décret.

Sous l'Archontat d'Arrenidas, la Tribu d'Acamantis, la cinquiéme en tour, exerçant le Pritanéat, la troiſiéme dixaine de jours du mois de Septembre, le vingt-troiſiéme du Pritanéat courant, l'Aſſemblée principale des Préſidens a pris ſes concluſions ſous la préſidence d'Hippo, fils de Cratiſto-

(1) D'autres corrigent, Ariſtodeme.

tele, de Xympetéon & de leurs Collegues; Thrason, fils de Thrason du bourg d'Anacaïe, disant ce qui suit:

» Comme Zénon, fils de Mnasée, Cittien » de naissance, a employé plusieurs années dans » cette ville à cultiver la Philosophie; qu'il s'est » montré homme de bien dans toutes les au- » tres choses ausquelles il s'est adonné; qu'il a » exhorté à la vertu & à la sagesse les jeunes » gens qui venoient prendre ses instructions; » & qu'il a excité tout le monde à bien faire par » l'exemple de sa propre vie, toujours conforme » à sa doctrine; le Peuple a jugé, sous de fa- » vorables auspices, devoir récompenser Zénon » Cittien, fils de Mnasée, & le couronner » avec justice d'une Couronne d'or, pour sa ver- » tu & sa sagesse. De plus, il a été résolu de lui » élever une tombe publique dans la place *Céra-* » *mique*, cinq hommes d'Athènes étant désignés, » avec ordre de fabriquer la Couronne & de cons- » truire la tombe. Le present Décret sera cou- » ché par l'Ecrivain sur deux Colomnes, dont il » pourra en dresser une dans l'Académie, & » l'autre dans le Lycée. Les dépenses de ces » Colomnes se feront par l'Administrateur des » deniers publics, afin que tout le monde sça- » che que les Athéniens honorent les gens de » bien, autant pendant leur vie qu'après leur » mort. »

Zénon, Antigone dit qu'il avoit perdu en lui un homme qu'il ne pouvoit assez admirer, & qu'il envoya Thrason aux Athéniens pour les prier d'enterrer le corps du Philosophe dans la place *Céramique*. On demandoit à ce Prince pourquoi il admiroit tant Zénon. Il répondit que c'étoit » parce que ce Philosophe, malgré les grands » présens qu'il avoit reçus de lui, n'en étoit » devenu ni plus orgueilleux, ni plus hu- » milié »

Zénon étoit fort curieux, & aportoit beaucoup de soin à ses recherches. De là vient que Timon, dans ses *Vers satiriques*, l'apostrophe en ces termes :

J'ai vû une vieille goulue de Phénicienne à l'ombre de son orgueil, avide de tout ; mais ne retenant rien, non plus qu'un petit panier percé, & ayant moins d'esprit qu'un violon. (1)

Il étudioit avec Philon le Dialecticien. Comme étant jeune, il disputoit assidûment avec lui, cette fréquentation l'accoutuma à n'avoir pas moins d'admiration pour ce compagnon d'étude que pour Diodore son Maître. (2)

Zénon avoit souvent autour de lui des gens mal-propres & mal vêtus ; ce qui donna occasion à

(1) Etienne traduit le mot de l'original *un instrument à quatre cordes*. C'étoit aparemment une espéce de violon.

(2) Il y a des variations sur ce passage.

Timon de l'accuser qu'il aimoit à attrouper tout ce qui se trouvoit de gens pauvres & inutiles dans la ville. Il avoit l'air triste & chagrin, ridoit le front, tiroit la bouche, & paroissoit fort grossier. Il étoit d'une étrange lézine, mais qu'il traitoit de bonne économie. Il reprenoit les gens d'une maniére concise & modérée, en amenant la chose de loin. Par éxemple, il dit à un homme fort affecté, qui passoit lentement par-dessus un égout: *Il a raison de craindre la bouë; car il n'y a pas moyen de s'y mirer.* Un Philosophe Cynique, n'ayant plus d'huile dans sa phiole, vint le prier de lui en donner. Il lui en refusa; & comme il s'en alloit, il lui dit de considérer qui des deux étoit le plus effronté. Un jour qu'il se sentoit de la disposition à la volupté, & qu'il étoit assis avec Cléanthe auprès de Chrémonide, il se leva tout à coup. Cléanthe en ayant marqué de la surprise: *J'ai apris*, dit-il, *que les bons Médecins ne trouvent point de meilleur remède que le repos contre les inflammations.* Il étoit couché à un repas au-dessus de deux personnes, dont l'une poussoit l'autre du pied. S'en étant aperçu, il se mit aussi à pousser du genou, & dit à celui qui se retourna sur lui: *Si cela vous incommode, combien n'incommodez-vous pas votre voisin?* Un homme aimoit beaucoup les enfans: *Sachez*, lui dit Zénon, *que les Maîtres qui sont toujours avec les enfans, n'ont pas plus d'esprit qu'eux.* Il disoit

marques. (1) Un jeune homme, parlant beaucoup en sa presence, il l'interrompit par ces paroles: *Mes oreilles se sont fondues dans ta langue.* (2) Il répondit à un bel homme qui ne pouvoit se figurer que le Sage dût avoir de l'amour, *Il n'y a rien de plus misérable que l'homme qui brille par la beauté du corps.* Il accusoit la plûpart des Philosophes de manquer de sagesse dans les grandes choses, & d'expérience dans les petites, & qui sont sujettes au hazard. Il citoit Daphesius sur ce qu'entendant un de ses disciples entonner un grand air de Musique, il lui donna un coup pour lui aprendre que ce n'est pas dans la grandeur d'une chose que consiste sa bonté; mais que sa bonté est renfermée dans sa grandeur. Un jeune drôle disputoit plus hardiment qu'il ne lui convenoit: *Jeune homme*, lui dit Zénon, *je ne te dirai pas ce que j'ai rencontré aujourd'hui.* On raconte qu'un autre jeune homme Rhodien, beau, riche, mais qui n'avoit d'autre mérite de plus, vint se fourrer parmi ses disciples. Zénon, qui ne se soucioit pas de le recevoir, le fit d'abord asseoir sur les dégrés, qui étoient pleins de poussiére, afin qu'il y salît ses habits. Ensuite il le mit dans la place des pauvres, à dessein d'achever de gâter ses ajustemens, jusqu'à ce qu'enfin le

(1) Selon *Kuknius*, il faut traduire, *de faire des gestes d'aplandissement*; l'un vaut l'autre pour le sens.

(2) C'est-à-dire qu'il devoit écouter autant qu'il parloit.

le jeune homme, rebuté de ces façons, prit le parti de se retirer.

Il disoit que rien ne sied plus mal que l'orgueil, sur-tout aux jeunes gens, & qu'il ne suffit pas de retenir les phrases & les termes d'un bon discours; mais qu'il faut s'apliquer à en saisir l'esprit, afin de ne pas le recevoir comme on avale un bouillon, ou quelque autre aliment. Il recommandoit la bienséance aux jeunes gens dans leur démarche, leur air & leur habillement, & leur citoit fréquemment ces vers d'Euripide sur Capanée.

Quoi qu'il eût de quoi vivre, il ne s'énorgueillissoit pas de sa fortune; il n'avoit pas plus de vanité que n'en a un nécessiteux. Zénon soutenoit que rien ne rend moins propre aux Sciences que la Poësie; & que le tems étoit de toutes les choses celle dont nous avons le plus besoin. Interrogé sur ce qu'est un ami, il dit que *c'étoit un autre soi-même.* On raconte qu'un esclave qu'il punissoit pour cause de vol, imputant cette mauvaise habitude à sa destinée, il répondit: *Elle a aussi réglé que tu en serois puni.* Il disoit que la beauté est l'agrément (1) de la voix; d'autres veulent qu'il ait dit que la voix est l'agrément de la beauté. Le Domestique d'un de ses amis parut devant lui, tout meurtri de coups: *Je vois*, dit-il au Maître,

(1) Il y a dans le Grec, *la fleur* de la voix.

les marques de votre passion. Examinant quelqu'un qui étoit parfumé, il s'informa qui étoit cet homme qui sentoit la femme. Denys *le Transfuge*, demandoit à Zénon d'où vient il étoit le seul à qui il n'adressât point de corrections ; il répondit que *c'étoit parce qu'il n'avoit point de confiance en lui.* Un jeune garçon parloit inconsidérément : *Nous avons*, lui dit-il, *deux oreilles & une seule bouche, pour nous aprendre que nous devons beaucoup plus écouter que parler.* Il assistoit à un repas, où il ne disoit mot : on voulut en sçavoir la raison : *Afin*, répondit-il, *que vous raportiez au Roi qu'il y a ici quelqu'un qui sçait se taire.* Il faut remarquer que ceux à qui il faisoit cette réponse, étoient venus exprès de la part de Ptolomée pour épier la conduite du Philosophe & en faire raport à leur Prince. On demandoit à Zénon comment il en agiroit avec un homme qui l'accableroit d'injures : *Comme avec un Envoyé que l'on congédie sans réponse*, repliqua-t'il. Apollonius Tyrien raporte que Cratès le tira par son habit pour l'empêcher de suivre Stilpon, & que Zénon lui dit : *Cratès, on ne peut bien prendre les Philosophes que par l'oreille. Quand vous m'aurez persuadé, tirez-moi par là ; autrement si vous me faites violence, je serai bien present de corps auprès de vous, mais j'aurai l'esprit auprès de Stilpon.*

Hippobote dit qu'il conversa avec Diodore

sous lequel il s'apliqua à la Dialectique. Quoiqu'il y eût déja fait de grands progrès, il ne laissoit pas, pour dompter son amour-propre, de courir aux instructions de Polémon. On raconte qu'à cette occasion celui-ci lui dit : » En vain, Zénon, » vous vous cachez ; nous sçavons que vous vous » glissez ici par les portes de notre jardin pour » dérober nos Dogmes, que vous habillez ensuite » à la Phénicienne. » (1) Un Dialecticien lui montra sept idées de Dialectique dans un Syllogisme, apellé *mesurant*. (2) Il lui demanda ce qu'il en vouloit, & l'autre en ayant exigé cent drachmes, il en paya cent de plus, tant il étoit curieux de s'instruire.

On prétend qu'il est le premier qui employa le mot de *devoir*, & qu'il en fit un Traité. Il changea aussi deux vers d'Hésiode de cette maniére : *Il faut aprouver celui qui s'instruit de ce qu'il entend dire de bon ; & plaindre celui qui veut tout aprendre par lui-même.* (3) Il croyoit en effet que tel, qui prêtoit attention à ce que l'on disoit, & sçavoit en profiter, étoit plus louable que tel autre qui devoit toutes ses idées à ses propres méditations, parce que celui-ci ne faisoit paroître que de l'in-

(1) Diodore étoit de la Secte Mégarique. Ces Philosophes enseignoient dans un jardin. *Ménage*.
(2) C'est le nom d'une espéce de Syllogisme. Les Anciens apelloient leurs Syllogismes de divers noms.
(3) Hésiode avoit dit tout le contraire.

telligence, au lieu que celui-là, en se laissant persuader, joignoit la pratique à l'intelligence. On lui demandoit pourquoi, lui qui étoit si sérieux, s'égayoit dans un repas ? *Les lupins*, dit-il, *quoiqu'améres, perdent leur amertume dans l'eau.* Hécaton, dans le deuxiéme livre de ses *Chries*, confirme qu'il se relâchoit de son humeur dans ces sortes d'occasions, qu'il disoit qu'il valoit mieux cheoir par les pieds que par la langue, & que quoiqu'une chose ne fût qu'à peu près bien faite, elle n'en étoit pas pour cela une de peu d'importance. D'autres donnent cette pensée à Socrate.

Zénon, dans sa maniére de vivre, pratiquoit la patience & la simplicité. Il se nourrissoit de choses qui n'avoient pas besoin d'être cuites, & s'habilloit legérement. De là vient ce qu'on disoit de lui, que *ni les rigueurs de l'hyver, ni les pluïes, ni l'ardeur du soleil, ni les maladies accablantes, ni tout ce qu'on estime communément, ne purent jamais vaincre sa constance, laquelle égala toujours l'assiduité avec laquelle il s'attacha jour & nuit à l'étude.*

Les Poëtes Comiques même n'ont pas pris garde que leurs traits envenimés tournoient à sa louange, comme quand Philémon lui reproche dans une *Comédie aux Philosophes*.

Ses mets sont des figues, qu'il mange avec du pain; sa boisson est l'eau claire. Ce genre de vie

s'accorde avec une nouvelle Philosophie qu'il enseigne, & qui consiste à endurer la faim; encore ne laisse-t'il pas de s'attirer des disciples.

D'autres attribuent ces vers à Posidippe. Au reste il est même presque passé en Proverbe de dire: *Plus tempérant que le Philosophe Zénon.* Posidippe, dans sa Piéce intitulée, *Ceux qui ont changé de lieu*, dit: *Dix fois plus sobre que Zénon.*

En effet, il surpassoit tout le monde, tant du côté de la tempérance & de la gravité, qu'à l'égard de son grand âge, puisqu'il mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans qu'il passa heureusement sans maladie, quoique Persée, dans ses *Récréations Morales*, ne lui donne que soixante & douze ans au tems de son décès. Il en avoit vingt-deux lorsqu'il vint à Athènes, & présida à son école cinquante-huit ans, à ce que dit Apollonius. Voici qu'elle fut sa fin. En sortant de son école, il tomba & se cassa un doigt. Il se mit alors à fraper la terre de sa main, & après avoir proféré ce vers de la *Tragédie* de Niobé, *Je viens, pourquoi m'apelles-tu?* Il s'étrangla lui-même. Les Athéniens l'enterrérent dans la place *Céramique*, & rendirent témoignage à sa vertu, en statuant à son honneur le Décret dont nous avons parlé. L'Epigramme suivante est celle qu'Antipater de Sidon composa à sa louange.

Cigît Zénon, qui fit les délices de Cittie sa pa-

trie. Il est monté dans l'Olympe, non en mettant le mont Ossa sur le mont Pelion; car ces travaux ne sont pas des effets de la vertu d'Hercule. La sagesse seule lui a servi de guide dans la route qui méne sans détour au Ciel.

Celle-ci est de Zénodote le Stoïcien, disciple de Diogène.

Zénon, toi dont le front chauve fait le plus bel ornement, tu as trouvé l'art de se suffire à soi-même dans le mépris d'une vaine richesse. Auteur d'une science mâle, ton génie a donné naissance à une Secte, qui est la mere d'une courageuse indépendance. L'Envie ne peut même te reprocher d'avoir eu la Phénicie pour patrie. Mais ne fut-elle pas celle de Cadmus, à qui la Gréce est redevable de la source où elle a puisé son érudition? Athenée, Poëte Epigrammatiste, en a fait une sur tous les Stoïciens en général; la voici.

O vous! Auteurs des maximes Stoïciennes, vous dont les saints ouvrages contiennent les plus excellentes vérités, que vous avez raison de dire que la vertu est le seul bien de l'Ame! Elle seule protége la vie des hommes, & garde les Cités. Si d'autre regardent la volupté corporelle comme leur derniére fin, ce n'est qu'une des Muses qui le leur a persuadé. (1)

(1) C'est-à dire Thalie, nom d'une des Graces de la Fable, & aussi d'une des Muses qui présidoit sur les fruits de la terre. De là vient que Thalie signifie quel-

Aux particularités de la mort du Philosophe j'ajouterai des vers de ma façon insérés dans mon Recueil de vers de toutes sortes de mesures.

On varie sur le genre de mort de Zénon de Cittie. Les uns veulent qu'il finit sa vie, épuisé d'années ; les autres soutiennent qu'il la perdit pour s'être privé de nourriture ; quelqu'autres encore prétendent que s'étant blessé par une chute, il frapa la terre de sa main & dit : » Je viens de moi-même, ô mort ! » pourquoi m'apelles-tu » ?

En effet, il y a des Auteurs qui assurent qu'il mourut de cette derniére maniére, & voilà ce qu'on a à dire sur la mort de ce Philosophe. Démétrius de Magnésie, dans son livre *des Poëtes de même nom*, raporte que Mnasée, pere de Zénon, alloit souvent à Athènes pour son négoce ; qu'il en raportoit des ouvrages philosophiques des disciples de Socrate ; qu'il les donnoit à son fils ; que celui-ci, qui n'étoit encore qu'un enfant, prenoit déja dès-lors du goût pour la Philosophie ; que cela fut cause qu'il quitta sa patrie & vint à Athènes, où il s'attacha à Cratès. Le même Auteur ajoute qu'il est vraisemblable qu'il mit fin aux erreurs où l'on

quefois la volupté. Voyez le *Trésor d'Etienne*. La fin de ces vers paroît désigner les Epicuriens. *Méiboom*. Autre. Diogène Laërce les a déja raportés dans la vie d'Antisthène.

étoit tombé au sujet des Enonciations. (1) On dit aussi qu'il juroit par le Caprier, (2) comme Socrate par le Chien. Il y a cependant des Auteurs, du nombre desquels est Cassius *le Pyrrhonien*, qui accusent Zénon; premiérement, de ce qu'au commencement de sa *République* il avance que l'étude des Humanités est inutile; en second lieu de ce qu'il déclare esclaves & étrangers, ennemis les uns des autres, tous ceux qui ne s'apliquent pas à la vertu, sans même exclure les parens à l'égard de leurs enfans, les freres à l'égard de leurs freres, & les proches, les uns à l'égard des autres. Ils l'accusent de plus d'assurer dans sa *République*, qu'il n'y a que ceux qui s'adonnent à la vertu, à qui apartienne réellement la qualité de parens, d'amis, de citoyens & de personnes libres; de sorte que les Stoïciens haïssent leurs parens & leurs enfans qui ne font pas profession d'être sages. Un autre grief est d'avoir enseigné, comme Platon dans sa *République*, que les femmes doivent être communes, & d'avoir insinué dans un ouvrage, qui contient deux cens versets, (3) qu'il ne faut avoir

(1) Terme de Logique, qui revient à celui de proposition.

(2) Plante. Voyez *Etienne*, *Pline*, *Richelet*.

(3) Le mot de *versets* n'est point dans l'original. *Aldobrandin* ne sçait personne qui ait expliqué *ces deux sens*. *Ménage* croit que c'est un ouvrage, & se fonde sur un endroit pareil de la Vie de Chrysippe, où il est parlé d'un ouvrage sur Jupiter & Junon.

avoir dans les villes ni Temples, ni Tribunaux de justice, ni Lieux d'éxercice; qu'il est à propos de ne pas se pourvoir d'argent, soit pour voyager, ou pour faire des échanges; que les hommes & les femmes doivent s'habiller uniformement, sans laisser aucune partie du corps à découvert.

Chrysippe, dans son livre sur *la République*, atteste que celui de Zénon sous le même titre est de la composition de ce Philosophe. Il a aussi écrit sur l'amour dans le commencement d'un ouvrage, intitulé, de *l'art d'aimer*. Il traite encore de pareils sujets dans ses *Conversations*. Quelques-uns de ces reproches, qu'on fait aux Stoïciens se trouvent dans Cassius & dans le Rhéteur Isidore, qui dit, que le Stoïcien Athénodore, à qui on avoit confié la garde de la bibliothéque de Pergame, biffa des livres des Philosophes de sa Secte tous les passages dignes de censure; mais qu'ensuite ils furent restitués lorsqu'Athénodore ayant été découvert, courut risque d'en être puni (1). Voilà pour ce qui regarde les dogmes qu'on condamne dans les Stoïciens.

(1) Le sçavant *le Clerc* a fait usage de cet éxemple dans son *Art Critique*, T. 2. p. 277. où il parle des corruptions frauduleuses des Manuscrits, & on peut remarquer, par cet éxemple même, que ce qui empêche qu'on ne puisse inférer de là le Pyrrhonisme historique, c'est que des corruptions considérables, comme celle-là, ne pouvoient guéres rester cachées.

Il y a eu huit Zénons. Le premier eſt celui d'Elée, duquel nous parlerons ci-après. Le ſecond eſt le Philoſophe dont nous avons décrit la Vie. Le troiſiéme, natif de Rhodes, a donné en un volume l'Hiſtoire de ſon pays. Le quatriéme, Hiſtorien, a traité de l'expédition de Pyrrhus en Italie & en Sicile, outre un Abregé, qu'on a de lui, des Faits des Romains & des Carthaginois. Le cinquiéme, diſciple de Chryſippe, a peu écrit, mais a laiſſé beaucoup de diſciples. Le ſixiéme qui fut Médecin de la Secte d'Hérophile, avoit du génie, mais peu de capacité pour écrire. Le ſeptiéme, Grammairien, a compoſé des Epigrammes & d'autres choſes. Le huitiéme, natif de Sidon & Philoſophe Epicurien, avoit tout à la fois de l'eſprit & du talent pour l'élocution.

Zénon eut beaucoup de diſciples, dont les plus célébres furent Perſée, Cittien, & fils de Démétrius. Quelques-uns le font ami, d'autres domeſtique de Zénon, & l'un de ceux qu'Antigone lui avoit envoyés pour l'aider à écrire. On dit auſſi que ce Prince lui confia l'éducation de ſon fils Alcyonée, & que voulant ſonder ſes ſentimens, il lui fit porter la fauſſe nouvelle que les ennemis avoient ravagé ſes terres. Comme Perſée en témoignoit du chagrin : » Vous voyez, » lui dit Antigone, que les richeſſes ne ſont pas » indifférentes «. On lui attribue les ouvrages

suivans : *De la Royauté. De la République de Lacédémone. Des Noces. De l'Impiété. Thyeste. De l'Amour. Des Discours d'exhortation. Des Conversations. Quatre Discours,* intitulés, *Chries. Des Commentaires*, & *sept Discours sur les Loix de Platon.*

Zénon eut encore pour disciples Ariston de Chio, fils de Miltiade, lequel introduisit le dogme de l'Indifférence (1) ; Herille de Carthage, qui établissoit la science pour fin ; Denys d'Héraclée, qui changea de sentiment pour s'abandonner à la volupté, à cause d'un mal qui lui survint aux yeux, dont la violence ne lui permettoit plus de soutenir que la douleur est indifférente ; Sphérus, natif du Bosphore ; Cléonthe d'Asse, fils de Phanius, qui succéda à l'école de son Maître. Zénon avoit coutume de le comparer à ces tablettes enduites de cire forte, sur lesquelles les caractéres se tracent avec peine ; mais s'y conservent plus long-tems. Au reste après la mort de Zénon, Sphérus devint disciple de Cléanthe, dans la Vie duquel nous nous réservons de parler de ce qui le regarde personnellement. Hippobote range au nombre des disciples de Zénon Athénodore de Soles, Philonide de Thébes, Calippe de Corinthe, Posidonius d'Aléxandrie & Zénon de Sidon.

(1) C'est-à-dire, qui en faisoit le souverain bien. *Is. Casaubon.*

J'ai crû qu'il étoit à propos d'exposer en général les dogmes des Stoïciens dans la Vie particuliére de Zénon, puisqu'il en a institué la Secte. Nous avons une liste de ses ouvrages, qui sont plus sçavans que ceux de tous ses sectateurs. Voici les sentimens qu'ils tiennent en commun; nous les raporterons sommairement à notre ordinaire.

Les Stoïciens divisent la Philosophie en trois parties; en Physique, Morale, & Logique. Cette division, faite premiérement par Zénon le Cittien dans son Traité du *Discours*, a été ensuite adoptée par Chrysippe dans la premiere partie de sa *Physique*, par Apollodore Ephillus (1) dans le premier livre de son *Introduction aux Opinions*, par Eudromus dans ses *Elémens de Morale*, par Diogène de Babylone & par Posidonius. Apollodore donne à ces diverses parties de la Philosophie le nom de *Lieux*, Chrysippe & Eudromus celui d'*Espéces*; d'autres les apellent *Genres*. Ils comparent la Philosophie à un Animal, dont ils disent que les os & les nerfs sont la Logique, les chairs la Morale, & l'ame la Physique. Ils la mettent aussi en parallèle avec un œuf, dont ils apliquent l'extérieur à la Logique, ce qui suit à la Morale, & l'intérieur à la Physique. Ils

(1) *Ménage* corrige le nom *Ephillus*; il est pourtant dans *Vossius*, Hist. Gr.

employent encore la comparaiſon d'un champ fertile, dont ils prennent figurément la haye pour la Logique, les fruits pour la Morale, & la terre ou les arbres pour la Phyſique. D'autres ſe repreſentent la Philoſophie comme une Ville bien entourée de murailles & ſagement gouvernée, ſans donner la préférence à aucune des trois parties. Quelques-uns même parmi eux les prennent pour un mêlange qui conſtitue un corps de ſcience, & les enſeignent indiſtinctement comme mêlées enſemble.

Il y en a qui, ainſi que Zénon dans ſon livre du *Diſcours*, Chryſippe, Archedème & Eudromus, admettent la Logique pour la premiére, la Phyſique pour la ſeconde, & la Morale pour la troiſiéme. Diogène de Ptolemaïs commence par la Morale, & Apollodore la place dans le ſecond rang. Phanias, au premier livre des *Amuſemens de Poſidonius*, dit que ce Philoſophe ſon ami, de même que Panetius, commencent par la Phyſique. Des trois parties de la Philoſophie, Cléanthe en fait ſix, la Dialectique, la Rhétorique, la Morale, la Politique, la Phyſique & la Théologie. D'autres ſont du ſentiment de Zénon de Tarſe, qui regarde ces parties, non comme une diviſion de diſcours, mais comme différentes branches de la Philoſophie elle-même.

La plûpart partagent la Logique en deux ſciences, dont l'une eſt la Rhétorique, & l'autre la

Dialectique, à quoi quelques-uns ajoutent une espéce de science définie, qui a pour objet les régles & les jugemens; mais que quelques autres divisent de nouveau, en tant que concernant les régles & les jugemens, elle conduit à découvrir la vérité, à laquelle ils raportent la diversité des opinions. Ils se servent de cette science définie pour reconnoître la vérité, parce que c'est par les idées qu'on a des choses, que se conçoivent les choses mêmes. Les Stoïciens apellent la Rhétorique, *l'Art de bien dire & de persuader*, & nomment la Dialectique *la Méthode de raisonner proprement par demandes & réponses*; aussi la définissent-ils de cette maniére: *La Science de connoître le vrai & le faux, & ce qui n'est ni l'un, ni l'autre.* (1) Ils assignent à la Rhétorique trois parties, qui consistent à délibérer, à juger & à démontrer. Ils y distinguent l'invention, l'expression, l'arrangement, l'action, & partagent un discours oratoire en éxorde, narration, réfutation & conclusion. Ils établissent dans la Dialectique une division en choses dont la figure porte la signification, & en d'autres dont la connoissance git dans la voix (2), celles-ci étant encore divisées en choses déguisées sous la fiction, & dont le sens dépend de termes propres, d'a-

(1) Je crois que cela veut dire *vraisemblable*.
(2) En Grec *lieux de la voix*.

tributs & d'autres choses semblables, de genres & d'espéces directes, de même que du discours, des modes & des syllogismes, tant de ceux de mots que de ceux de choses, tels que les argumens *vrais* & *faux*, les *Négatifs* & leurs pareils, les *défectueux*, les *ambigus*, les *concluans*, les *cachés* & les *cornus*, les *imperfonnels* & les *mesurans* (1). Suivant ce que nous venons de dire de la voix, ils en font un lieu particulier de la Dialectique, fondés sur ce que par l'articulation on démontre certaines parties du raisonnement, les solécismes, les barbarismes, les vers, les équivoques, l'usage de la voix dans le chant, la Musique, & selon quelques-uns, les périodes, les divisions & les distinctions.

Ils vantent beaucoup les Syllogismes pour leur grande utilité, en ce qu'aigusant l'esprit, ils leur ouvrent le chemin aux démonstrations, qui contribuent beaucoup à rectifier les sentimens. Ils ajoutent que l'arrangement & la mémoire aident à débrouiller de sçavantes propositions majeures, (2) que ces sortes de raisonnemens sont propres à forcer le consentement & à former des

(1) Ce sont, comme on l'a remarqué plus haut, divers noms de Syllogismes qu'on ne pourroit rendre autrement que par de longues périphrases. L'argument, nommé *impersonnel*, est expliqué à la fin de cette Dialectique; ce sont ceux qui ne désignent personne.

(2) Voyez le Trésor d'Etienne au mot *Lemme*.

conclusions; que le Syllogisme est un discours raisonné & fondé sur ces principes; la démonstration, un discours où l'on rassemble tout ce qui tend à inférer des choses qui sont plus connues, des conséquences pour les choses qui le sont moins; l'imagination (1), une impression dans l'ame, par comparaison de l'empreinte d'un anneau sur la cire. Selon eux, il y a deux sortes d'imaginations; celles que l'on saisit, & celles qu'on ne peut saisir (2). Les imaginations de la premiére espéce, à laquelle ils raportent la connoissance des choses, sont produites par un objet éxistant, dont l'image s'imprime suivant ce qu'il est en effet. Les imaginations de l'autre espéce ne naissent point d'un objet qui éxiste, ou dont, quoiqu'éxistant, l'esprit ne reçoit pas d'impression conforme à ce qu'il est réellement.

Les Stoïciens tiennent la Dialectique pour une science absolument nécessaire, laquelle, à leur avis, comprend la vertu en général & tous ses dégrés en particulier; la circonspection à éviter les fautes, & à sçavoir quand on doit acquiescer, ou non; l'attention à suspendre son jugement, & à s'empêcher qu'on ne céde à la vraisemblan-

(1) Ce mot est pris ici au sens de chose imaginée, ou de representation d'un objet.

(2) Il y a en Grec *imaginations compréhensibles & incompréhensibles*. Cicéron, *Questions Academ. L.* 1. vers la fin, prend le mot de *comprendre* au sens de *saisir*. Is. Casaubon croit qu'il manque quelque mot dans ce passage.

te ; la résistance à la conviction, de crainte qu'on ne se laisse enlacer par les argumens contraires ; l'éloignement pour la fausseté & l'assujettissement de l'esprit à la saine raison. Ils définissent la science elle-même, ou une compréhension certaine, ou une disposition à ne point s'écarter de la raison dans l'éxercice de l'imagination. Ils soutiennent que le sage ne sçauroit faire un bon usage de sa raison sans le secours de la Dialectique ; que c'est elle qui nous aprend à démêler le vrai & le faux, à discerner le vraisemblable, & à déveloper ce qui est ambigu ; qu'indépendamment d'elle, nous ne saurions ni proposer de solides questions, ni rendre de pertinentes réponses ; que ce déréglement dans le discours s'étend jusqu'aux effets qu'il produit, de maniére que ceux, qui n'ont pas soin d'éxercer leur imagination, n'avancent que des absurdités & des vetilles ; qu'en un mot ce n'est qu'à l'aide de la Dialectique que le Sage peut se faire un fond de sagacité, de finesse d'esprit, & de tout ce qui donne du poids aux discours, puisque le propre du Sage est de bien parler, de répondre solidement à une question, autant de choses qui apartiennent à un homme versé dans la Dialectique. Voilà en abregé ce que pensent ces Philosophes sur les parties qui entrent dans la Logique.

Mais pour dire encore en détail ce qui touche leur ſcience introductrice, nous raporterons mot à mot ce qu'en dit Dioclès de Magnéſie dans ſa *Narration ſur les Philoſophes.*

Les Stoïciens traitent premiérement de ce qui regarde l'entendement & les ſens, en tant que le moyen, par lequel on parvient à connoître la vérité des choſes, eſt originairement l'imagination, & entant que l'acquieſcement, la compréhenſion & l'intelligence des choſes, qui va devant tout le reſte, ne peuvent ſe faire ſans l'opération de cette faculté. C'eſt elle qui précéde; enſuite vient l'entendement, dont la fonction eſt d'exprimer par le diſcours les idées qu'il reçoit de l'imagination.

Au reſte, elle différe d'une impreſſion fantaſtique. Celle-ci n'eſt qu'une opinion de l'eſprit, comme ſont les idées qu'on a dans le ſommeil; au lieu que l'autre eſt une impreſſion dans l'ame, qui emporte un changement, comme l'établit Chryſippe dans ſon douziéme livre de l'*Ame :* car il ne faut point conſidérer cette impreſſion comme ſi elle reſſembloit à celle que fait un cachet, parce qu'il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe pluſieurs impreſſions par une même choſe ſur le même ſujet. On entend par *imagination*, celle produite par un objet éxiſtant, imprimée & ſcellée dans l'ame de la maniére dont il éxiſtent; or, telle n'eſt pas l'imagination qui naîtroit d'un objet non éxiſtant,

Les Stoïciens distinguent les impressions de l'imagination en celles qui sont sensibles, & celles qui ne le sont point. Les premiéres nous viennent par le sens commun (1), ou par les organes particuliéres des sens. Les impressions non sensibles de l'imagination sont formées par l'esprit, comme sont les idées des choses incorporelles, & en général de celles dont la perception est l'objet de la raison. Ils ajoutent que les impressions sensibles se font par des objets éxistans, ausquels l'imagination se soumet & se joint, & qu'il y a aussi des impressions aparentes de l'imagination, qui se font de la même maniére que celles qui naissent d'objets éxistans. Ils distinguent aussi ces impressions en raisonnables & non raisonnables, dont les premiéres sont celles des êtres doués de raison; les secondes celles des animaux qui n'en ont point. Celles-là, ils les apellent des *pensées*, & ne donnent point de nom aux secondes. Ils distingent encore les impressions de l'imagination en celles qui renferment de l'Art, & celles où il ne s'en trouve pas, parce qu'une image fait une autre impression sur un Artiste que sur un homme qui ne l'est point. La sensation, suivant les Stoïciens, est un principe spirituel, qui tirant son origine de la partie principale de

(1) Le mot signifie ici l'organe commun des sensations.

l'ame, atteint jusqu'aux sens. Ils entendent aussi par-là les perceptions qui se font par les sens, & la disposition des organes des sens, à laquelle ils attribuent la foiblesse d'esprit qui paroît dans quelques-uns. Ils nomment aussi sensation l'*action des sens.*

Au sentiment de ces Philosophes, il y a des choses que l'on comprend par les sens; c'est ainsi qu'on discerne ce qui est blanc d'avec ce qui est noir, & ce qui est rude d'avec ce qui est moû. Il y en a aussi d'autres que l'on conçoit par la raison; telles sont les choses qu'on assemble par la voïe de la démonstration, comme celles qui regardent les Dieux & leur providence.

Ils disent que l'entendement connoît de différentes maniéres les choses qu'il aperçoit; les unes par incidence, les autres par ressemblance; d'autres par analogie, d'autres encore par transposition; celles-ci par composition, celles-là par oposition. Par incidence, il connoît les choses sensibles; par ressemblance, les choses dont l'intelligence dépend d'autres qui leur sont ajointes: c'est ainsi qu'on connoît Socrate par son image. L'analogie fait connoître les choses qui emportent augmentation, comme l'idée de Titye & de Cyclope, & celles qui emportent diminution, comme l'idée de Pygmée: c'est aussi par une analogie, tirée des plus petits corps sphériques, qu'on juge que la terre a un centre. L'esprit pense par transposition, lorsque par

exemple, on supose des yeux dans la poitrine; par composition, comme quand on se figure un homme demi-cheval; par oposition, relativement à la mort. On pense par translation aux choses qu'on a dites, ou au lieu; à ce qui est juste & bon, par une action de la Nature; enfin on pense par privation, comme quand on se represente un homme sans mains. Voilà encore quelques-unes de leurs opinions sur l'imagination, les sens & l'entendement.

Ces Philosophes établissent pour source de la vérité, ou pour moyen de la connoître, l'imagination comprenant, ou saisissant son objet; c'est-à-dire, recevant les impressions d'un objet éxistant, comme le remarquent Chrysippe, livre douziéme de sa *Physique*, Antipater & Apollodore. Il est vrai que Boethus admet plus de sources de la vérité, l'entendement, les sens, les affections & la science; mais Chrysippe, dans son premier livre du *Discours*, s'éloigne de son sentiment, & ne reconnoît d'autres sources de la vérité que les sens & les notions communes. Ces derniéres sont une idée naturelle des choses universelles. Quelques autres des plus anciens Stoïciens dérivent de la droite raison la source de la vérité, témoin Posidonius dans son Traité sur cette matiére.

Suivant l'avis unanime du plus grand nombre des Stoïciens, la premiére partie de l'étude de

ſelon quleques-uns, un élément indéclinable du diſcours & qui ſignifie quelque choſe de composé par raport à un, ou à pluſieurs, comme, *J'écris*, ou *Je parle*; la conjonction, une partie indéclinable, qui unit les diverſes parties du diſcours; l'article, un élément du diſcours qui a les cas des déclinaiſons, & qui diſtingue les genres des noms & les nombres, comme *il*, *elle*, *ils*, *elles*.

Le diſcours doit avoir cinq ornemens, l'helléniſme, l'évidence, la briéveté, la convenance & la grace. Par l'helléniſme on entend une diction exempte de fautes, conçue en termes d'art, & non vulgaires; l'évidence, une expreſſion diſtincte & qui expoſe clairement la penſée; la briéveté renferme une maniére de parler qui embraſſe tout ce qui eſt néceſſaire à l'intelligence d'une choſe. La convenance requiert que l'expreſſion ſoit apropriée à la choſe dont on parle. La grace du diſcours conſiſte à éviter les termes ordinaires. (1) Le barbariſme eſt une maniére de parler vicieuſe, & contraire à l'uſage des Grecs bien élevés; le ſolécisme, un diſcours, dont les parties ſont mal arrangées.

Le

(1) La maniére de parler en termes ordinaires étoit ce qu'on apelloit *Idiotiſme*. Elle conſiſtoit à exprimer chaque choſe par les termes qui lui étoient propres, & c'étoit, dit-on, le ſtyle des gens ſans lettres, l'éloquence conſiſtant à employer des termes recherchés. *Ménage*.

Le vers, dit Posidonius dans son *Introduction à la Diction*, est une façon de parler mesurée, une composition nombrée & puisée des régles de la prose. Ils donnent pour éxemple de rythme, ces mots suivans : *L'immense Terre : Le divin Ether*. La poësie est un ouvrage significatif en vers, & qui renferme une imitation des choses divines & humaines.

La définition est, comme dit Antipater dans le premier livre de *ses Définitions*, un discours exprimé suivant un éxacte analyse, ou même une explication, selon Chrysippe dans son livre sur cette matiére. La description est un discours figuré qui conduit aux matiéres, ou une définition plus simple qui exprime la force de la définition. Le genre est une collection de plusieurs idées de l'esprit, conçues comme inséparables; telle est l'idée d'*animal*, laquelle comprend celle de toutes les espéces d'animaux particuliers. Une idée de l'esprit est un être imaginaire, formé par la pensée, & qui n'a pour objet aucune chose qui est ou qui agit, mais qui la considére comme si elle étoit, ou comme si elle agissoit d'une certaine maniére; telle est la representation qu'on se fait d'un cheval, quoi qu'il ne soit pas present. L'espèce est comprise sous le genre, comme l'idée d'*homme* est comprise sous l'idée d'*animal*. *Plus général* est ce qui étant genre, n'a point de genre au-dessus de lui, com-

me l'idée d'*éxiſtant*. *Plus ſpécial*, eſt ce qui étant eſpéce, n'a point d'eſpéce au-deſſous de lui, comme *Socrate*.

La diviſion a pour objet le genre diſtingué dans les eſpéces qui lui apartiennent, comme cette phraſe, *Parmi les animaux les uns ſont raiſonnables, les autres privés de raiſon*. La contre-diviſion ſe fait du genre dans les eſpéces à rebours, comme par voye de négation; par éxemple dans cette période, *Des choſes qui éxiſtent, les unes ſont bonnes, les autres ne le ſont point*. La ſous diviſion eſt la diviſion de la diviſion, comme dans cet éxemple, *Des choſes qui exiſtent, les unes ſont bonnes, les autres point; & parmi celles qui ne ſont pas bonnes, les unes ſont mauvaiſes, les autres indifférentes*. *Partager*, c'eſt ranger les genres ſuivant leurs lieux, comme dit Crinis; tel eſt ce qui ſuit, *Parmi les biens, les uns regardent l'ame, les autres le corps*.

L'équivoque eſt une maniére de parler conçue en termes, qui, pris tels qu'ils ſont exprimés & dans leur ſens propre, ſignifient pluſieurs choſes dans le même pays; de ſorte qu'on peut s'en ſervir pour dire des choſes différentes. C'eſt ainſi que les mots, qui en Grec ſignifient, *La joueuſe de flute eſt tombée*, peuvent ſignifier auſſi dans la même Langue *La maiſon eſt tombée trois fois*.

La Dialectique eſt, comme dit Poſidonius, la ſcience de diſcerner le vrai, le faux, & ce qui eſt

neûtre. Elle a pour objet, selon Chrisippe, les signes & les choses signifiées. Ce que nous venons de dire regarde leurs idées sur la théorie de la voix.

Sous la partie de la dialectique, qui comprend les matiéres & les choses signifiées par la voix, les Stoïciens rangent ce qui regarde les expressions; les énonciations parfaites, les propositions, les syllogismes, les discours imparfaits, les attributs & les choses dites directement, ou renversées. L'expression, qui naît d'une representation de la raison, est de deux espéces, que les Stoïciens nomment expressions *parfaites* & *imparfaites*. Ces derniéres n'ont point de sens complet, comme: *Il écrit*; les autres, au contraire, en ont un, comme, *Socrate écrit*. Ainsi les expressions imparfaites sont celles qui n'énoncent que les attributs, & les parfaites servent à énoncer les propositions, les syllogismes, les interrogations & les questions. L'attribut est ce qu'on déclare de quelqu'un, ou une chose composée qui se dit d'un ou de plusieurs, comme le définit Apollodore; ou bien c'est une expression imparfaite, construite avec un cas droit pour former une proposition. Il y a des attributs accompagnés de nom & de verbe, comme, *Naviger parmi des rochers*; (1) d'autres exprimés d'une maniére droite,

(1) On croit qu'il manque ici quelque chose. *Ménage.*

d'une maniére renversée, & d'une maniére neûtre. Les premiers sont construits avec un des (1) cas obliques pour former un attribut, comme; *Il entend, il voit, il dispute.* Les renversés se construisent avec une particule passive, comme; *Je suis entendu, je suis vû.* Les neûtres n'apartiennent ni à l'une, ni à l'autre de ces classes, comme, *Etre sage, se promener.* Les attributs réciproques sont ceux qui, quoiqu'exprimés d'une maniére renversée, (2) ne sont pas renversés, parce qu'ils emportent une action; telle est l'expression de *se faire raser*, dans laquelle celui qui est rasé, désigne aussi l'action qu'il fait lui-même. Au reste, les cas obliques sont le génitif, le datif, & l'accusatif.

On entend par proposition (3) l'expression d'une chose vraye ou fausse, ou d'une chose qui forme un sens complet, & qui se peut dire en elle-même, comme l'enseigne Chrysippe dans ses *Définitions de Dialectique.* » La Proposition, dit-il, » est l'expression de toute chose qui se peut affir- » mer, ou nier en elle-même, comme, *Il fait* » *jour*, ou *Dion se proméne.* » On l'apelle proposi-

(1) Il appelle ici *droits* les verbes actifs. *Aldobrandin.*

(2) Cette construction paroît donner à connoître que le terme de l'original, que nous avons traduit *renversé*, & qui est assez difficile à rendre, est pris par Diogène pour signifier le passif.

(3) Il y a en Grec *Axiôme*; mais le sens fait voir que Ciceron a fort bien traduit ce mot par *Enonciation*, ou *Proposition.*

tion, relativement à l'opinion de celui qui l'énonce; car celui qui dit qu'*il fait jour*, paroît croire qu'il *fait jour* en effet. Si donc *il fait* effectivement *jour*, la proposition devient vraye; au lieu qu'elle est fausse s'il *ne fait pas jour*. Il y a de la différence entre proposition, interrogation, question, ordre, adjuration, imprécation, suposition, apellation, & ressemblance de proposition. La proposition est toute chose qu'on énonce en parlant, soit vraye, ou fausse. L'interrogation est une énonciation complette, aussi-bien que la proposition; mais qui requiert une réponse, comme cette phrase, *Est-il jour?* Cette demande n'est ni vraye, ni fausse: c'est proposition, lorsqu'on dit *Il fait jour*, c'est interrogation quand on demande, *Fait-il jour?* La question est quelque chose à quoi on ne peut répondre oui ou non, comme à l'interrogation; mais à laquelle il faut répondre, comme on diroit, *Il demeure dans cet endroit*. L'ordre est quelque chose que l'on dit en commandant, comme, *Va-t'en aux rives d'Inachus*. L'apellation est quelque chose qu'on dit, en nommant quelqu'un, comme, *Agamemnon, fils d'Atrée, glorieux Monarque de plusieurs peuples*. La ressemblance d'une proposition est un discours qui renfermant la conclusion d'une proposition, déchoit du genre des propositions par quelque particule abondante, ou passive, comme dans ces vers:

N'est-ce pas ici le beau séjour de ces vierges ?
Ce Bouvier ressemble aux enfans de Priam.

Il y a encore une chose qui différe de la proposition, en ce qu'elle s'exprime d'une maniére douteuse, comme si on demandoit si *vivre & ressentir de la douleur ne sont pas des choses jointes ensemble ?* Car les interrogations, les questions & autres choses semblables ne sont ni vrayes, ni fausses ; au lieu que les propositions sont, ou l'une, ou l'autre. Il y a des propositions simples & non simples, comme disent Chrysippe, Archédeme, Athénodore, Antipater & Crinis. Les simples consistent dans une ou plus d'une proposition où il n'y a aucun doute, comme : *Il fait jour.* Celles, qui ne sont pas simples, consistent dans une ou plus d'une proposition douteuse ; dans une proposition douteuse, comme : *S'il fait jour* ; dans plus d'une, comme, *S'il fait jour, il fait clair.* Dans la classe des propositions simples il faut ranger les énonciations, les négations, les choses qui emportent privation, les attributs, les attributs entant qu'ils apartiennent à un sujet particulier, & ce qui est indéfini. Dans la classe des propositions non simples on doit placer celles qui sont conjointes, adjointes, compliquées, séparées, causales, celles qui expriment la principale partie d'une chose, & celles qui en expriment la moindre. On a un éxemple d'une proposition énonciative dans ces paroles : *Il ne fait*

point jour. De l'eſpéce de ces ſortes de propoſitions ſont celles qu'on apelle *ſurénonciatives*, qui contiennent la négation de la négation, comme quand on dit : *Il ne fait pas non jour*, on poſe qu'*il fait jour.* Les propoſitions négatives ſont compoſées d'une particule négative & d'un attribut, comme, *Perſonne ne ſe promene.* Les privatives ſe forment d'une particule privative & d'une expreſſion ayant force de propoſitions comme, *Cet homme eſt inhumain.* Les propoſitions ; attributives ſont compoſées d'un cas droit de déclinaiſon & d'un attribut, comme, *Dion ſe proméne.* Les propoſitions attributives particuliéres ſe conſtruiſent d'un cas droit démonſtratif & d'un attribut, comme, *Cet homme ſe proméne*, les indéfinies ſe font par une, ou pluſieurs particules indéfinies, comme : *Quelqu'un ſe proméne*, *Il ſe remue.* Quant aux propoſitions non ſimples, celles qu'on nomme *conjointes*, ſont, ſelon Chryſippe dans ſa *Dialectique*, & Diogène dans ſon *Art Dialecticien*, formées par la particule conjonctive *ſi*, cette particule voulant que d'une premiére choſe poſée, il s'enſuive une ſeconde, comme : *S'il fait jour, il fait clair.* Les propoſitions adjointes ſont, dit Crinis dans ſon *Art de la Dialectique*, des propoſitions unies par la conjonction *puiſque*, leſquelles commencent & finiſſent par deux expreſſions qui forment autant de propoſitions, comme : *Puiſqu'il fait jour, il fait clair*

Cette conjonction sert à signifier que posé une première chose, il en suit une seconde, & que la première est aussi vraye. Les propositions compliquées sont celles qui se lient ensemble par quelques conjonctions qui les compliquent, comme, *Et il fait jour & il fait clair.* Les séparées sont celles que l'on déjoint par la particule disjonctive, *ou* comme, *Ou il fait jour, ou il fait nuit;* & cette particule sert à signifier que l'une des deux propositions est fausse. Les propositions causales sont composées du mot de *parce que*, comme, *Parce qu'il fait jour, il fait clair.* Ce mot indique que la premiére chose, dont on parle, est en quelque sorte la cause de la seconde. Les propositions qui expriment la principale partie d'une chose, sont celles où entre la particule conjonctive *plutôt*, placée entre des propositions comme, *Il fait plutôt jour que nuit;* les propositions, qui expriment une chose par la moindre partie, sont le contraire des précédentes, comme, *Il fait moins nuit que jour.* Il faut encore remarquer que des propositions, oposées l'une à l'autre, quant à la vérité & à la fausseté, l'une renferme la négation de l'autre, comme, *Il fait jour & il ne fait point jour.* Ainsi une proposition conjointe est vraye, lorsque l'oposé du dernier terme est en contradiction avec le premier, comme, *S'il fait jour, il fait clair.* Cette proposition est vraye, parce que l'oposé

du

du dernier terme, qui seroit, *il ne fait point clair*, est en contradiction avec le premier *il fait jour*. Pareillement une proposition conjointe est fausse, lorsque l'oposé du dernier terme n'est point contraire au premier, comme, *s'il fait jour, Dion se proméne*; car la proposition *Dion ne se proméne point*, n'est pas contraire à celle qu'*il fait jour*. Une proposition adjointe est vraïe, lorsque commençant par l'expression d'une vérité, elle finit en exprimant une chose qui en résulte; comme, *Puisqu'il fait jour, le soleil est au-dessus de la terre*; au contraire une proposition adjointe est fausse, lorsqu'elle commence par une fausseté, ou qu'elle ne finit pas par une vraye conséquence; comme si l'on disoit, pendant qu'il feroit jour, *Puisqu'il fait nuit, Dion se proméne*.

Une proposition causale est vraye, lorsque commençant par une chose vraye, elle finit par une conséquence, quoique le terme, par lequel elle commence, ne soit pas une conséquence de celui par lequel elle finit; par éxemple, dans cette proposition, *parce qu'il fait jour, il fait clair*. Ce qu'on dit qu'*il fait clair*, est une suite de ce qu'on dit qu'*il fait jour*; mais qu'il fasse jour n'est pas une suite de ce qu'il fait clair.

Une proposition probable tend à emporter un acquiescement, comme, *si quelque chose en a mis une autre au monde, elle en est la mere*; cela n'est cependant pas vrai, puisqu'une poule n'est pas la

mere de l'œuf. Les propositions se distinguent aussi en possibles & impossibles, aussi-bien qu'en nécessaires & non-nécessaires. Les possibles sont celles qu'on peut recevoir comme vrayes, parce qu'il n'y a rien hors d'elles qui empêche qu'elles ne soient vrayes, comme, *Dioclès est vivant.* Les impossibles sont celles qui ne peuvent être reçues pour vrayes, comme, *La terre vole.* Les propositions nécessaires sont celles qui sont tellement vrayes, qu'on ne peut les recevoir pour fausses; ou qu'on peut bien en elles-mêmes recevoir pour fausses; mais qui par les choses, qui sont hors d'elles, ne peuvent être fausses, comme, *La vertu est utile.* Les non-nécessaires sont celles qui sont vrayes, mais peuvent aussi être fausses, les choses, qui sont hors d'elles, ne s'y oposant point, comme, *Dion se promène.* Une proposition vraisemblable est celle que plusieurs aparences peuvent rendre vraye, comme, *Nous vivrons demain.* Il y a encore entre les propositions d'autres différences & changemens qui les rendent fausses ou oposées, & dont nous parlerons plus au long.

Le raisonnement, comme dit Crinis, est composé d'un, ou de plus d'un lemme, de l'assomtion & de la conclusion; par exemple, dans cet argument, *S'il fait jour, il fait clair : or il fait jour; donc il fait clair.* Le lemme est cette proposition, *S'il fait jour, il fait clair*; l'assom-

tion, celle-ci, Il *fait jour*; la c
autre, *Donc il fait clair.* Le m
une figure du raisonnement; tel
le premier a lieu, le second a lieu
mier a lieu; donc le second a lieu
de raisonné (1) est un composé d
me, *Si Platon vit, platon respir*
est vrai; donc le second l'est au
genre a été introduit pour servir
nemens prolixes, afin de n'être po
primer une trop longue assomtion
la conclusion, & de pouvoir les
cette maniére de parler abregée,
vrai, donc le second l'est aussi. Les
sont, ou concluans, ou non concluan
qui ne concluent point, l'oposé
sion est contraire à la liaison de
comme, *S'il fait jour, il fait cla*
jour, donc Dion se proméne. Les
concluans sont de deux sortes:
apellés du même nom que leur g
dire, *concluans*; les autres, *syllo*
derniers sont ceux qui, ou ne démo
ou conduisent à des choses qui n
pas au moyen d'une ou de quelqu
comme seroient celles-ci, *Si Di*

(1) Le mot Grec, que je traduis *Mo*
Mode raisonné *Logotrope.*

Dion se remue donc. Ceux qui portent spécialement le nom de *concluans*, sont ceux qui concluent, sans le faire syllogistiquement, comme, *il est faux qu'il fasse en même-tems jour & nuit: or il fait jour; il ne fait donc pas nuit.* Les raisonnemens non-syllogistiques sont ceux, qui, aprochant des Syllogismes pour la crédibilité, ne concluent pourtant pas, comme, *si Dion est un cheval, Dion est un animal: or Dion n'est point un cheval, ainsi Dion n'est pas non plus un animal.*

Les raisonnemens sont aussi vrais, ou faux. Les vrais sont ceux, dont les conclusions se tirent de choses vrayes, comme celui-ci, *si la Vertu est utile, le vice est nuisible.* Les faux sont ceux qui ont quelque chose de faux dans les prémisses, ou qui ne concluent point, comme, *s'il fait jour, il fait clair: or il fait jour; donc Dion est en vie.* Il y a encore des raisonnemens possibles & impossibles, néceſſaires & non-néceſſaires, & d'autres qui ne se démontrent point, parce qu'ils n'ont pas besoin de démonstration. On les déduit diversement; mais Chrysippe en compte cinq classes, qui servent à former toutes sortes de raisonnemens, & s'emploïent dans les raisonnemens concluans, dans les syllogistiques & dans ceux qui reçoivent des modes. Dans la premiére classe des raisonnemens qui ne se démontrent point, sont ceux que l'on compose d'une propo-

ſition conjointe & d'un antécédent, par lequel la propoſition conjointe commence, & dont le dernier terme forme la concluſion, comme, *ſi le premier eſt vrai; le ſecond l'eſt auſſi: or le premier eſt vrai; donc le ſecond l'eſt auſſi.* La ſeconde claſſe renferme les raiſonnemens, qui, par le moyen de la propoſition conjointe & de l'opoſé du dernier terme, ont l'opoſé de l'antécédent pour concluſion; comme, *s'il fait jour, il fait clair: or il fait nuit; il ne fait donc pas jour.* Car dans ce raiſonnement l'aſſomtion eſt priſe de l'opoſé du dernier terme; & la concluſion, de l'opoſé de l'antécédent. La troiſiéme claſſe de ces raiſonnemens contient ceux dans leſquels, par le moyen d'une énonciation compliquée, on infére d'une des choſes qu'elle exprime le contraire du reſte, comme, *Platon n'eſt point mort & Platon vit; mais Platon eſt mort; donc Platon ne vit point.* A la quatriéme claſſe apartiennent les raiſonnemens dans leſquels, par le moyen des propoſitions ſéparées, on infére de l'une de ces propoſitions ſéparées une concluſion contraire au reſte, comme, *où c'eſt le premier, ou c'eſt le ſecond: mais c'eſt le premier; ce n'eſt donc pas le ſecond.* Dans la cinquiéme claſſe des raiſonnemens qui ne ſe démontrent point, ſont ceux qui ſe conſtruiſent de propoſitions ſéparées, & dans leſquels de l'opoſé de l'une des choſes qui y ſont dites, on infére le reſte; comme,

Ou il fait jour, ou il fait nuit : mais il ne fait point nuit ; il fait donc jour.

Suivant les Stoïciens, une vérité suit de l'autre, comme de cette vérité qu'*il fait jour* suit celle qu'*il fait clair* ; & tout de même une fausseté suit de l'autre, comme s'il est faux qu'*il soit nuit*, il est aussi faux qu'*il fasse des ténébres*. On peut inférer aussi une vérité d'une fausseté, comme de celle-ci, que *la terre vole*, on infére cette vérité, que *la terre éxiste*. Mais d'une vérité on ne peut point inférer une fausseté, comme de ce que la terre éxiste, il ne s'ensuit point qu'elle vole. Il y a aussi des raisonnemens embarrassés qu'on nomme diversement, *couverts*, *cachés*, les *sorites*, ceux dits *Cornus*, & les *impersonnels*, ou qui ne désignent personne. Voici un éxemple du raisonnement caché, *N'est-il pas vrai que deux sont un petit nombre ? Que trois sont un petit nombre, & que ces nombres ensemble sont un petit nombre ? n'est-il pas vrai aussi que quatre sont un petit nombre, & ainsi de suite jusqu'à dix ? or deux sont un petit nombre ; donc dix en sont un pareil.* Les raisonnemens, qui ne désignent personne, sont composés d'un terme fini & d'un terme indéfini, & ont assomtion & conclusion, comme, *Si quelqu'un est ici, il n'est point à Rhodes.*

Telles sont les idées des Stoïciens sur la Logique, & c'est ce qui les fait insister sur l'opinion que le Sage doit toujours être bon Dialecticien.

Ils prétendent que toutes choses se discernent par la théorie du raisonnement, en tant qu'elles apartiennent à la Physique, & de nouveau encore en tant qu'elles apartiennent à la Morale. Car ils ajoutent que pour ce qui regarde la Logique, elle n'a rien à dire sur la légitimité des noms concernant la maniére dont les Loix ont statué par raport aux actions, mais qu'y ayant un double usage dans la vertu de la Dialectique, l'un sert à considérer ce qu'est une chose, & l'autre comment on la nomme; & c'est-là l'emploi qu'ils donnent à la Logique.

Les Stoïciens divisent la partie morale de la Philosophie en ce qui regarde les panchans, les biens & les maux, les passions, la vertu, la fin qu'on doit se proposer, les choses qui méritent notre premiére estime, les actions, les devoirs, & ce qu'il faut conseiller & dissuader. C'est ainsi que la Morale est divisée par Chrysippe, Archedeme, Zénon de Tarse, Apollodore, Diogène, Antipater & Posidonius; car Zénon Cittien & Cléanthe, comme plus anciens, ont traité ces matiéres plus simplement, s'étant d'ailleurs plus apliqués à diviser la Logique & la Physique.

Les Stoïciens disent que le premier panchant d'un être animal, est qu'il cherche sa conservation, la nature se l'attachant dès sa naissance, suivant ce que dit Chrysippe dans son premier livre des *Fins*, que le premier attachement de tout

animal a pour objet sa constitution & l'union de ses parties, puisqu'il n'est pas vraisemblable que l'animal s'aliéne de lui-même, ou qu'il ait été fait, ni pour ne point s'aliéner de lui-même, ni pour ne pas s'être attaché; de sorte qu'il ne reste autre chose à dire, sinon que la nature l'a disposé pour être attaché à lui-même, & c'est par-là qu'il s'éloigne des choses qui peuvent lui nuire, & cherche celles qui lui sont convenables.

Ils traitent de fausse l'opinion de quelques-uns que la volupté est le premier panchant qui soit donné aux animaux; car ils disent que ce n'est qu'une addition, si tant est même qu'il faille apeller la volupté ce sentiment qui naît après que la nature, ayant fait sa recherche, a trouvé ce qui convient à la constitution. C'est de cette maniére que les animaux ressentent de la joye, & que les plantes végétent. Car, disent-ils, la nature ne met point de différence entre les animaux & les plantes, quoiqu'elle gouverne celles-ci sans le secours des panchans & du sentiment, puisqu'il y a en nous des choses qui se font à la maniére des plantes, & que les panchans, qu'ont les animaux, & qui leur servent à chercher les choses qui leur conviennent, étant en eux comme un surabondant, ce à quoi portent les panchans est dirigé par ce à quoi porte la nature; enfin que la raison ayant été donnée aux animaux raisonnables par une surintendance plus parfaite, vivre

ſelon la raiſon peut être fort bien une vie ſelon la nature, (1) parce que la raiſon devient comme l'artiſant qui forme le panchant.

C'eſt pour cela que Zénon a dit le premier dans ſon livre de la *Nature de l'Homme*, que la fin, qu'on doit ſe propoſer, conſiſte à vivre ſelon la nature; ce qui eſt la même choſe que vivre, car c'eſt à cela que la nature nous conduit. Cléanthe dit la même choſe dans ſon livre de la *Volupté*, auſſi-bien que Poſidonius, & Hécaton dans ſon livre des *Fins*. C'eſt auſſi une même choſe de vivre ſelon la vertu, ou de vivre ſelon l'expériénce des choſes qui arrivent par la nature, comme dit Chriſippe dans ſon livre des *Fins*, parce que notre nature eſt une partie de la nature de l'Univers. Cela fait que la fin, qu'on doit ſe propoſer, eſt de vivre en ſuivant la nature; c'eſt-à-dire, ſelon la vertu que nous preſcrit notre propre nature, & ſelon celle que nous preſcrit la nature de l'Univers, ne faiſant rien de ce qu'a coutume de défendre la Loi commune, qui eſt la droite raiſon répandue par-tout, & la même qui eſt en Jupiter, qui conduit par elle le gouvernement du Monde. Ils ajoutent qu'en cela même conſiſte la vertu & le bonheur d'un homme heureux, de régler toutes ſes actions de maniére qu'elles produiſent l'harmonie du gé-

(1) Je ſuis une correction de *Ménage*.

nie, qui réside en chacun avec la volonté de celui qui gouverne l'Univers. En effet, Diogène dit expressément que la fin qu'on doit se proposer, consiste à bien raisonner dans le choix des choses qui sont selon la nature. Archedeme la fait consister à vivre en remplissant tous les devoirs. Chrysippe par la *nature* entend une nature à laquelle il faut conformer sa vie; c'est-à-dire, la nature commune, & celle de l'homme en particulier. Mais Cléanthe n'établit, comme devant être suivie, que la nature commune, & n'admet point à avoir le même usage celle qui n'est que particuliére. Il dit que la vertu est une disposition conforme à cette nature, & qu'elle doit être choisie pour l'amour d'elle-même, & non par crainte, par espérance, ou par quelque autre motif qui soit hors d'elle; que c'est en elle que consiste la félicité, parce que l'ame est faite pour jouir d'une vie toujours uniforme, & que ce qui corrompt un animal raisonnable, ce sont quelquefois les vraisemblances des choses extérieures, & quelquefois les principes de ceux avec qui l'on converse, la nature ne donnant jamais lieu à cette dépravation.

Le mot de *vertu* se prend différemment. Quelquefois il signifie en général la perfection d'une chose, comme celle d'une statue; quelquefois il se prend pour une chose qui n'est pas un sujet de spéculation, comme la santé; d'autres fois pour

une chose qui est un sujet de spéculation, comme la prudence. Car Hécaton dit, dans son premier livre des *Vertus*, que parmi celles qui sont un sujet de science, il y en a qui sont aussi spéculatives; sçavoir celles qui sont composées des observations qu'on a faites, comme la prudence & la justice; & que celles, qui ne sont point spéculatives, sont celles qui considérées dans leur production, sont composées de celles qui sont spéculatives, comme la santé & la force. Car de la prudence, qui est une vertu de spéculation, résulte ordinairement la santé, comme de la structure des principales pierres d'un bâtiment résulte sa consistance. On apelle ces vertus non-spéculatives, parce qu'elles ne sont pas fondées sur des principes; qu'elles sont comme des additions, & que les méchans peuvent les avoir; telles sont, par éxemple, la santé & la force. Posidonius, dans son premier livre de la *Morale*, allégue comme une preuve que la vertu est quelque chose de réellement éxistant, les progrès qu'y ont fait Socrate, Diogène & Antisthène, & comme une preuve de l'éxistence réelle du vice, cela même qu'il est oposé à la vertu. Chrysippe dans son premier livre des *Fins*, Cléanthe, Posidonius dans ses *Exhortations*, & Hécaton disent aussi que la vertu peut s'acquérir par l'instruction, & en donnent pour preuve qu'il y a des gens, qui de méchans deviennent bons.

Panétius distingue deux sortes de vertus, l'une spéculative & l'autre pratique. D'autres en distinguent trois sortes, & les apellent *Vertus Logique*, *Physique* & *Morale*. Posidonius en compte quatre sortes, Cléanthe & Chrysippe un plus grand nombre, aussi-bien qu'Antipater. Apollophane n'en compte qu'une, à laquelle il donne le nom de *Prudence*. Il y a des vertus primitives, & d'autres qui leur sont subordonnées. Les primitives sont la prudence; la force, la justice & la tempérance, qui renferment, comme leurs espéces, la grandeur d'ame, la continence, la patience, le génie, le bon choix. La prudence a pour objet la connoissance des biens & des maux, & des choses qui sont neûtres; la justice celles des choses qu'il faut choisir & éviter, & des choses qui sont neûtres par raport à celles-là. La grandeur d'ame est une situation d'esprit, élevée au-dessus des accidens communs aux bons & aux méchans.

La continence est une disposition constante pour les choses qui sont selon la droite raison, ou une habitude à ne point se laisser vaincre par les voluptés. La patience est une science, ou une habitude par raport aux choses dans lesquelles il faut persister, ou ne point persister, aussi-bien que par raport à celles de cette classe qui sont neûtres. Le génie est une habitude à comprendre promptement ce qu'éxige le de-

voir. Le bon choix eſt la ſcience de voir quelles choſes on doit faire, & de quelle maniére on doit les éxécuter pour agir utilement.

On diſtingue pareillement les vices en primitifs & ſubordonnés. Ceux-là ſont l'imprudence, la crainte, l'injuſtice, l'intempérance. Les ſubordonnés ſont l'incontinence, la ſtupidité, le mauvais choix; & en général les vices conſiſtent dans l'ignorance des choſes, dont la connoiſſance eſt la matiére des vertus.

Par le bien les Stoïciens entendent en général ce qui eſt utile, ſous cette diſtinction particuliére en ce qui eſt effectivement utile, & ce qui n'eſt pas contraire à l'utilité. De là vient qu'ils conſidérent la vertu, & le bien qui en eſt une participation, de trois diverſes maniéres; combien par la cauſe d'où il procéde, par éxemple, une action conforme à la vertu; & comme bien par celui qui le fait; par éxemple, un homme qui s'aplique avec ſoin à la vertu. (1) Ils définiſſent autrement le bien d'une maniére plus propre, en l'apellant *la perfection de la nature raiſonnable*, ou de la nature entant que raiſonnable. Quant à la vertu, ils s'en font cette idée. Ils regardent comme des participations de la vertu, tant les actions qui y ſont conformes,

(1) On croit que la troiſiéme diſtinction manque, c'eſt-à-dire, *comme bien par la nature de l'action*. Ménage.

mêlés une heureuse postérité & une bonne vieillesse ; mais la science est un bien simple. Les vertus sont un bien toujours présent ; mais il y en a qu'on n'a pas toujours, comme la joye, ou la promenade.

Les Stoïciens caractérisent ainsi le bien. Ils l'apellent avantageux, convenable, profitable, utile, commode, honnête, secourable, desirable & juste. Il est avantageux, en ce que les choses qu'il procure, nous sont favorables ; convenable, parce qu'il est composé de ce qu'il faut ; profitable, puisqu'il paye les soins qu'on prend pour l'acquérir, de manière que l'utilité qu'on en retire, surpasse ce qu'on donne pour l'avoir ; utile, par les services que procure son usage ; commode, par la louable utilité qui en résulte ; honnête, parce qu'il est modéré dans son utilité ; secourable, parce qu'il est tel qu'il doit être pour qu'on en retire de l'aide ; desirable, parce qu'il mérite d'être choisi pour sa nature ; juste, parce qu'il s'accorde avec l'équité, & qu'il engage à vivre d'une manière sociable.

L'honnête, suivant ces Philosophes, est le bien parfait ; c'est-à-dire, celui qui a tous les nombres requis (1) par la nature, ou qui est parfaitement

(1) Les Stoïciens mettoient des nombres dans la vertu. *Tout devoir est composé de certains nombres.* Marc Antonin, V, §. 26. *Dacier* a traduit, *d'un certain nombre de choses.*

faitement mefuré. Ils diftinguent quatre efpéces dans l'honnêteté; la juftice, la force, la bienféance, la fcience, & difent que ce font-là les parties qui entrent dans toutes les actions parfaitement honnêtes. Ils fupofent auffi dans ce qui eft honteux quatre efpéces, analogues à celles de l'honnêteté; l'injuftice, la crainte, la groffiéreté, la folie. Ils difent que l'honnête fe prend dans un fens fimple, entant qu'il comprend les chofes louables & ceux qui poffédent quelque bien qui eft digne d'éloge; que l'honnête fe prend auffi pour défigner la bonne difpofition aux actions particuliéres qu'on doit faire; qu'il fe prend encore autrement pour marquer ce qui eft bien réglé, comme quand nous difons que *le fage feul eft bon & honnête*. Ils difent de plus qu'il n'y a que ce qui eft honnête qui foit bon, comme le raportent, Hécaton dans fon troifiéme livre des *Biens*, & Chryfippe dans fon ouvrage fur l'*Honnête*. Ils ajoutent que ce bien honnête eft la vertu, de même que ce qui en eft une participation. C'eft-à-dire, précifément que tout ce qui eft bien eft honnête, & que le bien eft équivalent à l'honnête, puifqu'il lui eft égal; car dès qu'une chofe eft honnête lorfqu'elle eft bonne, il s'enfuit auffi qu'elle eft bonne, fi elle eft honnête.

Ils font dans l'opinion que tous les biens font égaux, que tout bien mérite d'être recherché, & qu'il n'eft fujet, ni à augmentation, ni à dimi-

nution. Ils disent que les choses du monde se partagent en celles qui sont des biens, en celles qui sont des maux, & en celles qui ne sont ni l'un ni l'autre. Ils apellent *biens* les vertus, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, & les autres. Ils donnent le nom de *maux* aux choses contraires à celles-là, à l'imprudence, à l'injustice & au reste. Celles qui ne sont ni biens, ni maux, n'aportent ni utilité, ni dommage, comme la vie, la santé, la volupté, la beauté, la force de corps, la richesse, la gloire, la noblesse, & leurs oposés, comme la mort, la maladie, la douleur, l'oprobre, l'infirmité, la pauvreté, l'obscurité, la bassesse de naissance, & les choses pareilles à celles-là; ainsi que le raportent Hécaton dans son septiéme livre des *Fins*, Apollodore dans sa *Morale*, & Chrysippe, qui disent que ces choses-là ne sont point matiére de biens, mais des choses indifférentes, aprouvables dans leur espéce. Car comme l'attribut propre de la chaleur est de réchauffer & de ne pas refroidir, de même le bien a pour propriété d'être utile & de ne pas faire de mal. Or les richesses & la santé ne font pas plus de bien que de mal, ainsi, ni la santé, ni les richesses ne sont pas un bien. Ils disent encore qu'on ne doit pas apeller *bien* une chose dont on peut faire un bon & un mauvais usage. Or on peut faire un bon & un mauvais usage de la santé &

des richesses ; ainsi ni l'un ni l'autre ne doivent passer pour être un bien. Cependant Posidonius les met au nombre des biens. Ils ne regardent pas même la volupté comme un bien, suivant Hécaton dans son dix-neuviéme livre des *Biens*, & Chrysippe dans son livre de la *Volupté* ; ce qu'ils fondent sur ce qu'il y a des voluptés honteuses, & que rien de ce qui est honteux n'est un bien. Ils font consister l'utilité à régler ses mouvemens & ses démarches selon la vertu ; & ce qui est nuisible, à régler ses mouvemens & ses démarches selon le vice.

Ils croyent que les choses indifférentes sont telles de deux maniéres. D'abord elles sont indifférentes en tant qu'elles ne font rien au bonheur, ni à la misére, telles que les richesses, la santé, la force de corps, la réputation & autres choses semblables. La raison en est, qu'on peut être heureux sans elles, puisque c'est selon la maniére dont on en use, qu'elles contribuent au bonheur, ou à la misére. Les choses indifférentes sont encore telles, entant qu'il y en a qui n'excitent ni le desir, ni l'aversion, comme seroit d'avoir sur la tête un nombre de cheveux égal ou inégal, & d'étendre le doigt, ou de le tenir fermé. C'est en quoi cette derniére sorte d'indifférence est distincte de la premiére, suivant laquelle il y a des choses indifférentes, qui ne laissent pas d'exciter le panchant, ou l'aversion.

De là vient qu'on en préfére quelques-unes, quoique par les mêmes raisons on devroit aussi préférer les autres, ou les négliger toutes.

Les Stoïciens distinguent encore les choses indifférentes en celles qu'on aprouve, (1) & celles qu'on rejette. Celles qu'on aprouve, renferment quelque chose d'estimable; celles qu'on rejette, n'ont rien dont on puisse faire cas. Par *estimable* ils entendent d'abord ce qui contribue en quelque chose à une vie bien réglée; en quel sens tout bien est estimable. On entend aussi par-là un certain pouvoir, ou usage mitoyen par lequel certaines choses peuvent contribuer à une vie conforme à la nature; tel est l'usage que peuvent avoir pour cela les richesses & la santé. On apelle encore *estime* le prix auquel une chose est apréciée par un homme qui s'entend à en estimer la valeur; comme par exemple, lorsqu'on échange une mesure d'orge contre une mesure & demi (2) de froment.

Les choses indifférentes & aprouvables sont donc celles qui renferment quelque sujet d'estime; tels sont, par raport aux biens de l'ame, le génie, les Arts, les progrès & autres semblables; tels, par raport aux biens du corps, la

(1) Nous préférons les expressions *aprouver* & *rejetter*, justifiées par la définition de Diogène, à d'autres plus littérales, mais qui ne forment pas de sens en François.

(2) Je suis une correction de *Kühnius*.

vie, la ſanté, la force, la bonne diſpoſition; l'uſage de toutes les parties du corps, la beauté; tels encore, par raport aux biens extérieurs, la richeſſe, la réputation, la naiſſance & autres pareils. Les choſes indifférentes à rejetter ſont, par raport aux biens de l'ame, la ſtupidité, l'ignorance des Arts & autres ſemblables; par raport aux biens du corps, la mort, la maladie, les infirmités, une mauvaiſe conſtitution, le défaut de quelque membre, la difformité & autres pareils; par raport aux biens extérieurs, la pauvreté, l'obſcurité, la baſſeſſe de condition, & autres ſemblables. Les choſes indifférentes neûtres ſont celles qui n'ont rien qui doive les faire aprouver, ou rejetter. Parmi celles de ces choſes qui ſont aprouvables, il y en a qui le ſont par elles-mêmes, qui le ſont par d'autres choſes, & qui le ſont en même-tems par elles-mêmes, & par d'autres. Celles aprouvables par elles-mêmes, ſont le génie, les progrès & autres ſemblables; celles aprouvables par d'autres choſes, ſont les richeſſes, la nobleſſe & autres pareilles; celles aprouvables par elles-mêmes & par d'autres, ſont la force des ſens bien diſpoſés & l'uſage de tous les membres du corps. Ces derniéres ſont aprouvables par elles-mêmes, parce qu'elles ſont ſuivant l'ordre de la nature: elles ſont auſſi aprouvables par d'autres choſes, parce qu'elles ne procurent pas peu d'utilité. Il en eſt

de même dans un ſens contraire des choſes qu'on rejette.

Les Stoïciens apellent *devoir* une choſe qui emporte qu'on puiſſe rendre raiſon pourquoi elle eſt faite ; comme par éxemple, que c'eſt une choſe qui ſuit de la nature de la vie : en quel ſens l'idée de devoir s'étend juſqu'aux plantes & aux animaux ; car on peut remarquer des obligations dans la condition des unes & des autres. Ce fut Zénon qui ſe ſervit le premier du mot Grec qui ſignifie *devoir*, & qui veut dire originairement, *venir de certaines choſes.* Le devoir même eſt l'opération des inſtitutions de la nature ; car dans les choſes qui ſont l'effet des panchans, il y en a qui ſont des devoirs, il y en a qui ſont contraires aux devoirs ; il y en a qui ne ſont ni devoirs, ni contraires au devoir. Il faut regarder comme des devoirs toutes les choſes que la raiſon conſeille de faire ; par éxemple, d'honorer ſes parens, ſes freres, ſa patrie, & de converſer amicalement avec ſes amis. Il faut enviſager comme contraire au devoir tout ce que ne dicte pas la raiſon ; par éxemple, de ne pas avoir ſoin de ſon pere & de ſa mere, de mépriſer ſes proches, de ne pas s'accorder avec ſes amis, de ne point eſtimer ſa patrie, & autres pareils ſentimens. Enfin les choſes, qui ne ſont ni devoirs, ni contraires au devoir, ſont celles que la raiſon, ni ne conſeille, ni ne diſſuade de faire,

comme de ramasser une paille, de tenir, une plume, une brosse & autres choses semblables. Outre cela, il y a des devoirs qui ne sont point accompagnés de circonstances qui y obligent, & d'autres que de pareilles circonstances accompagnent. Les premiers sont, par éxemple, d'avoir soin de sa santé, de ses sens & autres semblables; les seconds, de se priver quelquefois d'un membre du corps, & de renoncer à ses biens. Il en est de même d'une maniére analogue des choses contraires au devoir. Il y a aussi des devoirs qui toujours obligent, & d'autres qui n'obligent pas toujours. Les premiers sont de vivre selon la vertu; les autres sont par éxemple, de faire des questions, de répondre, & autres semblables. La même distinction a lieu par raport aux choses contraires au devoir. Il y a même un certain devoir dans les choses moyennes; tel est celui de l'obéïssance des enfans envers leurs précepteurs.

Les Stoïciens divisent l'ame en huit parties; car ils regardent, comme autant de parties de l'ame, les cinq sens, l'organe de la voix & celui de la pensée, qui est l'intelligence elle-même, ausquelles ils joignent la faculté générative. Ils ajoutent que l'erreur produit une corruption de l'esprit, d'où naissent plusieurs passions, ou causes de troubles dans l'ame. La passion même, suivant Zénon, est une émotion raisonnable &

contraire à la nature de l'ame, ou un panchant qui devient excessif. Il y a quatre genres de passions supérieures, selon Hécaton dans son deuxiéme livre des *Passions*, & selon Zénon dans son ouvrage sous le même titre. Ils les nomment la tristesse, la crainte, la convoitise, la volupté. Au raport de Chrysippe dans son livre des *Passions*, les Stoïciens regardent les passions comme étant des jugemens de l'esprit; car l'amour de l'argent est une opinion que l'argent est une chose honnête, & il en est de même de l'yvrognerie, de la débauche & des autres. Ils disent que la tristesse est une contraction déraisonnable de l'esprit, & lui donnent pour espéces la pitié, le mécontentement, l'envie, la jalousie, l'affliction, l'angoisse, l'inquiétude, la douleur, & la consternation. La pitié est une tristesse semblable à celle qu'on a pour quelqu'un qui souffre sans l'avoir mérité; le mécontentement, une tristesse qu'on ressent du bonheur d'autrui; l'envie, une tristesse que l'on conçoit de ce que les autres ont des biens qu'on voudroit avoir; la jalousie, une tristesse qui a pour objet des biens qu'on a en même tems que les autres; l'affliction, une tristesse qui est à charge; l'angoisse, une tristesse pressante, & qui presente une idée de péril; l'inquiétude, une tristesse entretenue, ou augmentée par les réfléxions de l'esprit; la douleur, une tristesse, mêlée de tourment; la consternation, une tristesse

de

déraisonnable qui ronge le cœur, & empê
ne prenne garde aux choses qui sont pré

La crainte a pour objet un mal qu'o
On range sous elle la frayeur, l'apréh
travail, la confusion, la terreur, l'épou
l'anxiété. La frayeur est une crainte tre
l'apréhension du travail, la crainte d'u
qui donnera de la peine; la terreur, un
l'impression qu'une chose extraordinair
l'imagination; l'épouvante, une crainte
pagnée d'extinction de voix; l'anxiété, l
sion que produit un sujet inconnu; la co
un desir déraisonnable, auquel on rapo
soin, la haine la discorde, la colére,
l'animosité, la fureur. Le besoin est un
poussé & mis comme hors de la possess
chose souhaitée, vers laquelle, il tend
tiré; la haine, un desir de nuire à quel
croît & s'augmente; la discorde, le desi
raison dans une opinion; la colére, le
punir quelqu'un d'un tort qu'on croit
reçu; l'amour un desir auquel un bon e
point disposé, car c'est l'envie de se con
fection d'un sujet qui nous frape par un
aparente. L'animosité est une colére in
qui attend l'occasion de paroître, ain
est representée dans ces vers.

Quoiqu'il digére sa bile pour ce jour
conserve sa colére jusqu'à ce qu'elle soit ass

fureur eſt une colére qui emporte. Quant à la volupté, c'eſt une ardeur pour une choſe qui paroît ſouhaitable. Elle comprend la délectation, le charme, le plaiſir qu'on prend au mal, la diſſolution. La délectation eſt le plaiſir qui flatte l'oreille ; le plaiſir malicieux, celui qu'on prend aux maux d'autrui ; le charme, une ſorte de renverſement de l'ame, ou une inclination au relâchement ; la diſſolution, le relâchement de la vertu. De même que le corps eſt ſujet à de grandes maladies, comme la goutte & les douleurs qui viennent aux jointures ; de même l'ame eſt ſoumiſe à de pareils maux, qui ſont l'ambition, la volupté & les vices ſemblables. Les maladies ſont des dérangemens, accompagnés d'affoibliſſement & cette opinion ſubite qu'on prend d'une choſe qu'on ſouhaite, eſt un dérangement de l'ame. Comme le corps eſt auſſi ſujet à des accidens, tels que les catharres & les diarrheés ; ainſi il y a dans l'ame certains ſentimens qui peuvent l'entraîner, tels que le panchant à l'envie, la dureté, les diſputes & autres ſemblables.

On compte trois bonnes affections de l'ame, la joye, la circonſpection, la volonté. La joye eſt contraire à la volupté, comme étant un ardeur raiſonnable ; la circonſpection contraire à la crainte, comme conſiſtant dans un éloignement raiſonnable. Le Sage ne craint jamais : mais il eſt circonſpect. La volonté eſt contraire à la

convoitiſe, en ce que c'eſt un deſir raiſonnable. Et comme il y a des ſentimens qu'on range ſous les paſſions primitives, il y en a auſſi qu'on place ſous les affections de cette eſpéce. Ainſi à la volonté on ſubordonne la bienveillance, l'humeur pacifique, la civilité, l'amitié; à la circonſpection, la modeſtie & la pureté, à la joye, le contentement, la gayeté, la bonne humeur.

Les Stoïciens prétendent que le Sage eſt ſans paſſions, parce qu'il eſt éxemt de fautes. Ils diſtinguent cette apathie d'une autre mauvaiſe qui reſſemble à celle-ci, & qui eſt celle des gens durs, & que rien ne touche. Ils diſent encore que le Sage eſt ſans orgueil, parce qu'il n'eſtime pas plus la gloire que le deshonneur; mais qu'il y a un autre mauvais mépris de l'orgueil, qui conſiſte à ne pas ſe ſoucier comment on agit. Ils attribuent l'auſtérité aux Sages, parce qu'ils ne cherchent point à paroître voluptueux dans leur commerce, & qu'ils n'aprouvent pas ce qui part des autres & porte ce caractére. Ils ajoutent qu'il y a une autre auſtérité, qu'on peut comparer au vin rude dont on ſe ſert pour les médecines, mais qu'on ne preſente point à boire. Ils diſent encore que les Sages ſont éloignés de tout déguiſement, qu'ils prennent garde à ne ſe pas montrer meilleurs qu'ils ne ſont par un extérieur compoſé, ſous lequel on cache ſes défauts & on n'étale que ſes bonnes qualités. Ils n'u-

ſent point de feintes, ils la banniſſent même de la voix & de la phyſionomie.

Ils ne ſe ſurchargent point d'affaires, & ſont attentifs à ne rien faire qui ſoit contraire à leur devoir. Ils peuvent boire du vin, mais ils ne s'enyvrent pas; ils ne ſe livrent pas non plus à la fureur. Cependant il peut arriver qu'ils ayent de monſtrueuſes imaginations, & excitées par un excès de bile, ou dans un tranſport de délire, non par une conſéquence du ſyſtême qu'ils ſuivent, mais par un défaut de nature. Ils ne s'affligent point, parce que la triſteſſe eſt une contraction déraiſonnable de l'ame, comme dit Apollodore dans ſa *Morale*. Ce ſont des eſprits céleſtes, qui ont comme un génie qui réſide au-dedans d'eux-mêmes; en cela bien différens des méchans, leſquels ſont privés de cette preſence de la Divinité. De là vient qu'un homme peut être dit *Athée* de deux maniéres, ou parce-qu'il a des inclinations qui le mettent en opoſition avec Dieu, ou parce qu'il compte la Divinité pour rien du tout; ce qui cependant n'eſt pas commun à tous les méchans. Selon les Stoïciens, les Sages ſont pieux, étant pleinement inſtruits de tout ce qui a raport à la religion. Ils qualifient la piété *la Connoiſſance du culte divin*, & garantiſſent la pureté de cœur à ceux qui offrent des ſacrifices. Les Sages haïſſent le crime, qui bleſſe la majeſté des Dieux; ils en ſont les favoris pour

leur sainteté & leur justice. Eux seuls peuvent se vanter d'en être les vrais ministres par l'attention qu'ils aportent dans l'éxamen de ce qui regarde les sacrifices, les dédicaces de Temples, les purifications, & autres cérémonies relatives au service divin. Les Stoïciens établissent comme un devoir, dont ils font gloire aux Sages, d'honorer, immédiatement, après les Dieux, pere & mere, freres & sœurs, ausquels l'amitié pour leurs enfans est naturelle, au lieu qu'elle ne l'est pas dans les méchans. Selon Chrysippe dans le quatriéme livre de ses *Questions morales*, Persée & Zénon, ils mettent les péchés au même dégré, fondés sur ce qu'une vérité, n'étant pas plus grande qu'une autre vérité, un mensonge plus grand qu'un autre mensonge, une tromperie par conséquent n'est pas plus petite qu'une autre fourberie, ni un péché moindre qu'un autre: & de même que celui qui n'est éloigné que d'une stade de Canope, n'est pas plus dans Canope que celui qui en est à cent stades de distance; tout de même aussi celui qui péche plus, & celui qui péche moins, sont tout aussi peu l'un que l'autre dans le chemin du devoir. Néanmoins Héraclide de Tarse, disciple d'Antipater, son compatriote, & Athénodore croyent que les péchés ne sont point égaux. Rien n'empêche que le Sage ne se mêle du Gouvernement, à moins que quelque raison n'y mette obstacle, dit Chrysippe dans le premier

livre de ses *Vies*, parce qu'il ne peut que servir à bannir les vices & à avancer la vertu. Zénon, dans sa *République*, permet au Sage de se marier & d'avoir des enfans. Il ne juge pas par opinion, c'est-à-dire, qu'il ne donne son acquiescement à aucune fausseté; il suit la vie des Philosophes Cyniques, parce qu'elle est un chemin abregé pour parvenir à la vertu, remarque Apollodore dans sa *Morale*. Il lui est permis de manger de la chair humaine, si les circonstances l'y obligent. Il est le seul qui jouisse du privilége d'une parfaite liberté, au lieu que les méchans croupissent dans l'esclavage, puisque l'une est d'agir par soi-même, & que l'autre consiste dans la privation de ce pouvoir. Il y a aussi tel esclavage qui git dans la soumission, & tel autre qui est le fruit de l'acquisition, & dont la sujettion est une suite. A cet esclavage est oposé le droit de seigneur, qui est aussi mauvais.

Non-seulement les Sages sont libres, ils sont même Rois, puisque la royauté est un empire indépendant, & qu'on ne sçauroit contester aux Sages, dit Chrysippe dans un ouvrage où il entreprend de prouver que Zénon a pris dans un sens propre les termes dont il s'est servi. En effet, ce Philosophe avance que celui, qui gouverne, doit connoître le bien & le mal; discernement qui n'est pas donné aux méchans. Les Sages sont aussi les seuls propres aux emplois de Magis-

trature, de Barreau & d'éloquence ; autant de postes que les méchans ne sçauroient dignement remplir. Ils sont irrépréhensibles, parce qu'ils ne tombent point en faute ; ils sont innocens, puisqu'ils ne portent préjudice à personne, ni à eux-mêmes ; mais aussi ils ne se piquent point d'être pitoyables, ne pardonnent point à ceux qui font mal, & ne se relâchent pas sur les punitions établies par les Loix. Céder à la clémence, se laisser émouvoir par la compassion, sont des sentimens dont ne peuvent être susceptibles ceux qui ont à infliger des peines, & à qui l'équité ne permet pas de les regarder comme trop rigoureuses. Le Sage ne s'étonne pas non plus des phénoménes & des prodiges de la nature, qui se manifestent inopinément des lieux d'où exhalent des odeurs empestées, du flux & reflux de la mer, des sources d'eau minérale & des feux souterrains. Né pour la société, fait pour agir, pour s'apliquer à l'éxercice, pour endurcir le corps à la fatigue, il ne lui convient pas de vivre solitairement, éloigné du commerce des hommes. Un de ses vœux, disent Posidonius, dans son premier livre des *Devoirs*, & Hécaton dans son treiziéme livre de ses *Paradoxes*, est de demander aux Dieux les biens qui lui sont nécessaires. Les Stoïciens estiment que la vraye amitié ne peut avoir lieu qu'entre des Sages, parce qu'ils s'aiment par conformité de sentimens. Ils veulent que l'amitié soit une

communauté des choſes néceſſaires à la vie, & que nous diſpoſions de nos amis comme nous diſpoſerions de nous-mêmes ; auſſi comptent-ils la pluralité de ces ſortes de liaiſons parmi les biens que l'on doit deſirer, & que l'on chercheroit en vain dans la fréquentation des méchans. Ils conſeillent de n'avoir aucune diſpute avec des inſenſés, toujours prêts à entrer en fureur, & ſi éloignés de la prudence, qu'ils ne font & n'entreprennent rien que par des boutades qui tiennent de la folie. Le Sage, au contraire, fait toutes choſes avec poids & meſure, ſemblable au Muſicien Iſménias, qui jouoit parfaitement bien tous les airs de flûte. Tout eſt au Sage en vertu de la pleine puiſſance à lui accordée par la Loi. Quant aux méchans & aux inſenſés, ils ont bien droit ſur certaines choſes ; mais on doit les comparer à ceux qui poſſédent des biens injuſtement. Au reſte, nous diſtinguons le droit de poſſeſſion qui apartient au public, d'avec le pouvoir d'uſage (1).

Les Stoïciens penſent que les vertus ſont tellement unies les unes avec les autres, que celui qui en a une, les a toutes, parce qu'elles naiſſent en général du même fond de réfléxions, comme le diſent Chryſippe dans ſon livre des *Ver-*

(1) C'eſt-à-dire, que toutes choſes apartiennent aux Sages, en tant qu'ils ſont propres à faire un bon uſage de tout. C'eſt une maniére de parler, comme quelques autres traits de ce portrait du Sage.

tus; Apollodore dans sa *Physique ancienne*, & Hécaton dans son troisiéme livre des *Vertus*. Car un homme vertueux joint la spéculation à la pratique, & celle-ci renferme les choses qui demandent un bon choix, de la patience, une sage distribution & de la persévérance. Or, comme le Sage fait certaines choses par esprit de choix, d'autres avec patience, celles-ci avec équité, celles-là avec persévérance, il est en même-tems prudent, courageux, juste & tempérant. Chaque vertu se raporte à son chef particulier. Par éxemple, les choses qui éxigent de la patience, sont le sujet du courage; le choix de celles qui doivent être laissées & de celles qui sont neûtres, est le sujet de la prudence. Il en est ainsi des autres, qui ont toutes un sujet d'éxercice particulier. De la prudence viennent la maturité & le bon sens; de la tempérance procédent l'ordre & la décence; de la justice naissent l'équité & la candeur; du courage, proviennent la constance, la résolution.

Les Stoïciens ne croyent pas qu'il y ait de milieu entre le vice & la vertu, en cela contraires à l'opinion des Péripatéticiens, qui établissent que les progrès sont un milieu de cette nature. Ils se fondent sur ce que comme il faut qu'un morceau de bois soit droit ou courbé, il faut de même qu'on soit juste, & qu'il ne peut y avoir de superlatif à l'un ou à l'autre égard. Ce raisonnement

eſt le même qu'ils ſont ſur les autres vertus. Chryſippe dit que la vertu peut ſe perdre ; Cléanthe ſoutient le contraire. Le premier allégue pour cauſes, qui peuvent faire perdre la vertu, l'yvrognerie & la mélancolie ; le ſecond s'apuye ſur la ſolidité des idées qui forment la vertu. Ils diſent qu'on doit l'embraſſer, puiſque nous avons honte de ce que nous faiſons de mauvais ; ce qui démontre que nous ſçavons que l'honnêteté ſeule eſt le vrai bien. La vertu ſuffit auſſi pour rendre heureux, diſent avec Zénon Chryſippe dans ſon premier livre des *Vertus*, & Hécaton dans ſon deuxiéme livre des *Biens*. Car ſi la grandeur d'ame, qui eſt une partie de la vertu, ſuffit pour que nous ſurpaſſions tous les autres, la vertu elle-même eſt auſſi ſuffiſante pour rendre heureux, d'autant plus qu'elle nous porte à mépriſer les choſes que l'on répute pour maux. Néanmoins Panétius & Poſidonius prétendent que ce n'eſt point aſſez de la vertu, qu'il faut encore de la ſanté, de la force du corps & de l'abondance néceſſaire. Une autre opinion des Stoïciens eſt que la vertu requiert qu'on en faſſe toujours uſage, comme dit Cléanthe, parce qu'elle ne peut ſe perdre, & que lorſqu'il ne manque rien à la perfection de l'ame, le Sage en jouit à toutes ſortes d'égards.

Ils croyent que la juſtice eſt ce qu'elle eſt, & non telle par inſtitution. Ils parlent ſur le même

ton de la Loi & de la droite raiſon ; ainſi que le raporte Chryſippe dans ſon livre de l'*Honnête*. Ils penſent auſſi que la diverſité des opinions ne doit pas engager à renoncer à la Philoſophie ; puiſque par une pareille raiſon il faudroit auſſi quitter toute la vie, dit Poſidonius dans ſes *Exhortations*. Chryſippe trouve encore l'étude des Humanités fort utile. Aucun droit, ſelon les Stoïciens, ne lie les hommes envers les autres animaux, parce qu'il n'y a entr'eux aucune reſſemblance, dit encore Chryſippe dans ſon premier livre de la *Juſtice*, de même que Poſidonius dans ſon premier livre du *Devoir*. Le Sage peut prendre de l'amitié pour de jeunes gens qui paroiſſent avoir de bonnes diſpoſitions pour la vertu. C'eſt ce que raportent Zénon dans ſa *République*, Chryſippe dans ſon premier livre des *Vies*, & Apollodore dans ſa *Morale*. Ils définiſſent cet attachement, *un goût de bienveillance qui naît des agrémens de ceux qu'il a pour objet, & qui ne va point juſqu'à des ſentimens plus forts ; mais demeure renfermé dans les bornes de l'amitié* (1). On en a un exemple dans Thraſon, qui, quoiqu'il eût ſa maîtreſſe en ſa puiſſance, s'abſtint d'en abuſer, parce qu'elle le haïſſoit (2). Ils apellent donc cet-

(1) Il faut prendre garde à cette définition, parce qu'elle juſtifie les anciens Philoſophes du reproche qu'on a fait à quelques-uns d'avoir de mauvais attachemens.

(2) *Caſaubon* croit cet endroit défectueux.

te inclination un *Amour d'amitié*, qu'ils ne taxent point de vicieuse, ajoutant que les agrémens de la premiére jeunesse sont une fleur de la vertu.

Selon Bion, des trois sortes de vies, spéculative, pratique & raisonnable, la derniére doit être préférée aux autres, parce que l'animal raisonnable est naturellement fait pour s'apliquer à la contemplation & à la pratique. Les Stoïciens présument que le Sage peut raisonnablement s'ôter la vie, soit pour le service de sa patrie, soit pour celui de ses amis, ou lorsqu'il souffre de trop grandes douleurs, qu'il perd quelque membre, ou qu'il contracte des maladies incurables. Ils croyent encore que les Sages doivent avoir communauté de femmes, & qu'il leur est permis de se servir de celles qu'on rencontre. Telle est l'opinion de Zénon dans sa *République*, de Chrysippe dans son ouvrage sur cette matiére, de Diogène le Cynique & de Platon. Ils la fondent sur ce que cela nous engage à aimer tous les enfans, comme si nous en étions les peres, & que c'est le moyen de bannir la jalousie que cause l'adultére. Ils pensent que le meilleur Gouvernement est celui qui est mêlé de la Démocratie, de la Monarchie & de l'Aristocratie. Voilà quels sont les sentimens des Stoïciens sur la Morale. Ils avancent encore sur ce sujet d'autres choses, qu'ils prouvent par des argumens particuliers ; mais c'en

est assez de ce que nous avons dit sommairement sur les articles généraux.

Quant à la Physique, ils en divisent le systême en plusieurs parties; c'est-à-dire, en ce qui regarde les corps, les principes, les élémens, les Dieux, les prodiges, le lieu & le vuide. C'est-là ce qu'ils apellent *la division par espéces.* Celle qui est par genres, renferme trois parties; l'une du monde, l'autre des élémens, la derniére des causes. L'explication de ce qui regarde le monde se divise en deux parties. La premiére est une considération du monde, où l'on fait entrer les questions des Mathématiciens sur les étoiles fixes & errantes, comme si le soleil & la lune sont des astres aussi grands qu'ils paroissent sur le mouvement circulaire & autres semblables. L'autre maniére de considérer le monde apartient aux Physiciens. On y recherche quelle est son essence, & si le soleil & les astres sont composés de matiére & de forme, si le monde est engendré ou non, s'il est animé ou sans ame, s'il est conduit par une Providence, & autres questions de cette nature. La partie de la Physique, qui traite des causes, est aussi double. La premiére comprend les recherches des Médecins & les questions qu'ils traitent sur la partie principale de l'ame; sur les choses qui s'y passent; sur les germes & autres sujets semblables. La seconde comprend aussi des matiéres que les Mathématiciens s'attribuent, com-

me la maniére dont se fait la vision; quelle est la cause du phénoméne que forme un objet vû dans un miroir; comment se forment les nuées, les tonnerres, les cercles qui paroissent autour du soleil & de la lune, les cométes, & autres questions de cette nature.

Ils établissent deux principes de l'Univers, dont ils apellent l'un *Agent* & l'autre *Patient*. Le principe patient est la matiére, qui est une substance sans qualités. Le principe qu'ils nomment agent, est la raison qui agit sur la matiére; sçavoir Dieu, qui étant éternel, crée toutes les choses qu'elle contient. Ceux qui établissent ce dogme, sont Zénon Cittien dans son livre de la *Substance*, Cléanthe dans son livre des *Atômes*, Chrysippe dans le premier livre de sa *Physique* vers la fin, Archedème dans son livre des *Elémens*, & Posidonius dans son deuxiéme livre du *Systême Physique*. Ils mettent une différence entre les principes & les élémens. Les premiers ne sont ni engendrés, ni corruptibles; les seconds se corrompront par un embrasement. Les principes sont aussi incorporels & sans forme, au lieu que les élémens en ont une. Le corps, dit Apollodore dans sa *Physique*, est ce qui a trois dimensions, la longueur, la largeur & la profondeur; & c'est ce qu'on apelle un corps solide. La superficie est composée des extrémités du corps, & elle n'a que de la longueur & de la largeur, sans profondeur.

C'est ainsi que l'explique Posidonius dans son troisiéme livre des *Météores*, considérés, tant selon la maniére de les entendre que selon leur subsistence. (1) La ligne est l'extrémité de la superficie, ou une longueur sans largeur; ou bien ce qui n'a que de la longueur. Le point est l'extrémité de la ligne, & forme la plus petite marque qu'il y ait. Les Stoïciens disent que l'entendement, la destinée & Jupiter ne sont qu'un même Dieu, qui reçoit plusieurs autres dénominations; que celui qui par le moyen des principes qui sont en lui, change toute la substance d'air en eau; & que comme les germes sont contenus dans la matiére, il en est de même de Dieu, considéré comme raison séminale du monde; que cette raison demeure dans la substance aqueuse, & reçoit le secours de la matiére pour les choses qui sont formées ensuite; enfin qu'après cela, Dieu a créé premiérement quatre élémens, le feu; l'eau, l'air & la terre. Il est parlé de ces élémens dans le premier livre de Zénon sur l'*Univers*, dans le premier livre de la *Physique* de Chrysippe, & dans un ouvrage d'Archedème sur les *Elémens*.

Ils définissent l'élément ce qui entre le premier dans la composition d'une chose, & le dernier

(1) Il paroît y avoir ici quelque équivoque, ou obscurité, & il n'y a point de note.

dans sa résolution. Les quatre élemens constituent ensemble une substance sans qualités, qui est la matiére. Le feu est chaud, l'eau humide, l'air froid, la terre seche, & il y a aussi quelque chose de cette qualité dans l'air. Le feu occupe le lieu le plus élevé, & ils lui donnent le nom d'*éther*. C'est-là que fut formé premiérement l'orbe des étoiles fixes, puis celui des étoiles errantes, & placent ensuite l'air après l'eau. Enfin la terre occupe le lieu le plus bas, qui est en même-tems le centre du monde.

Ils prennent le mot de *monde* en trois sens; premiérement pour Dieu même, qui s'aproprie la substance universelle, qui est incorruptible, non engendré, l'auteur de ce grand & bel ouvrage, qui enfin au bout de certaines révolutions de tems, engloutit en lui-même toute la substance, & l'engendre de nouveau hors de lui-même. Ils donnent aussi le nom de *monde* à l'arrangement des corps célestes, & apellent encore ainsi la réunion des deux idées précédentes. Le monde est la disposition de la substance universelle en qualités particuliéres, ou comme dit Posidonius dans ses *Elémens sur la Science des choses célestes*, l'assemblage du ciel & de la terre, & des natures qu'ils contiennent; ou bien l'assemblage des Dieux, des hommes, & des choses qui sont créées pour leur usage. Le ciel est la derniére circonférence dans laquelle réside tout ce qui participe

cipe à la Divinité. Le monde est gouverné avec intelligence & conduit par une Providence, comme s'expliquent Chrysippe dans ses livres des *Elémens des choses célestes*, & Posidonius dans son treiziéme livre des *Dieux*. On supose dans ce sentiment que l'entendement est répandu dans toutes les parties du monde, comme il l'est dans toute notre ame, moins cependant dans le unes & plus dans les autres. Il y en a de certaines où il n'a qu'un usage de faculté, comme dans les os & les nerfs; il y en a encore dans lesquelles il agit comme entendement; par exemple, dans la partie principale de l'ame. C'est ainsi que le monde universel est un animal doué d'ame & de raison, dont la partie principale est l'éther, comme le dit Antipater Tyrien dans son huitiéme livre du *Monde*. Chrysippe, dans son premier livre de la *Providence*, & Posidonius dans son livre des *Dieux*, prennent le ciel pour la partie principale du monde: Cléanthe admet le soleil; mais Chrysippe, d'un avis encore plus différent, prétend que c'est la partie la plus pure de l'éther, qu'on apelle aussi *le Premier des Dieux*, qui pénétre, pour ainsi dire, comme un sens, dans les choses qui sont dans l'air, dans les animaux & dans les plantes; mais qui n'agit dans la terre que comme une faculté.

Il n'y a qu'un monde, terminé, & de forme sphérique, forme la plus convenable pour le mou-

vement, comme dit Posidonius dans son quinziéme livre du *Systême Physique*, avec Antipater dans ses livres du *Monde*. Le monde est environné extérieurement d'un vuide infini, & incorporel. Ils apellent *incorporel* ce qui, pouvant être occupé par des corps, ne l'est point. Quant à l'intérieur du monde, il ne renferme point de vuide, mais tout y est nécessairement uni ensemble par le raport & l'harmonie que les choses célestes ont avec les terrestres. Il est parlé du vuide dans le premier livre de Chrysippe sur cet article, & dans son premier livre des *Systêmes Physiques*, aussi-bien que dans la *Physique* d'Apollophane, dans Apollodore, & dans Posidonius au deuxiéme livre de son traité de *Physique*. Ils disent que les choses incorporelles sont semblables, & que le tems est incorporel, étant un intervalle du mouvement du monde. Ils ajoutent que le passé & le futur n'ont point de bornes, mais que le present est borné. Ils croyent aussi que le monde est corruptible, puisqu'il a été produit; ce qui se prouve parce qu'il est composé d'objets qui se comprennent par les sens, outre que si les parties du monde sont corruptibles, le tout l'est aussi. Or les parties du monde sont corruptibles, puisqu'elles se changent l'une dans l'autre; ainsi le monde est corruptible aussi. D'ailleurs si on peut prouver qu'il y a des choses qui changent de maniére qu'elles soient dans un état plus mauvais

qu'elles n'étoient, elles sont corruptibles. Or cela a lieu par raport au monde, car il est sujet à des excès de sécheresse & d'humidité. Voici comment ils expliquent la formation du monde. Après que la substance (1) eut été convertie de feu en eau par le moyen de l'air, la partie la plus grossiére s'étant arrêtée & fixée, forma la terre; la moins grossiére se changea en air; & la plus subtile produisit le feu; de sorte que de leur mêlange provinrent ensuite les plantes, les animaux & les autres genres. Ce qui regarde cette production du monde & sa corruption, est traité par Zénon dans son livre de l'*Univers* par Chrysippe dans son premier livre de la *Physique*, par Posidonius dans son premier livre du *Monde*, par Cléanthe, & par Antipater dans son dixiéme livre sur le même sujet. Au reste Panétius soutient que le monde est incorruptible. Sur ce que le monde est un animal doué de vie, de raison & d'intelligence, on peut voir Chrysippe dans son premier livre de *la Providence*, Apollodore dans sa *Physique* & Posidonius. Le monde est un animal au sens de substance, doué d'une ame sensible; car ce qui est un animal est meilleur que ce qui ne l'est point; or il n'y a rien de plus excellent que le monde; donc le monde est un animal. Qu'il est doué d'une ame, c'est ce qui pa-

(1) La matiére. Voyez ci-dessus.

roît par la nôtre, laquelle en est une portion détachée : Boëthe nie cependant que le monde soit animé. Quant à ce que le monde est unique, on peut consulter Zénon, qui l'affirme dans son livre de l'*Univers*, Chrysippe, Apollodore dans sa *Physique*, & Posidonius dans le premier livre de son *Systême Physique*. Apollodore dit qu'on donne au monde le nom de *tout*, & que ce terme se prend aussi d'une autre maniére pour désigner le monde avec le vuide qui l'environne extérieurement. Il faut se souvenir que le monde est borné, mais que le vuide est infini.

Pour ce qui est des astres, les étoiles fixes sont emportées circulairement avec le ciel ; mais les étoiles errantes ont leur mouvement particulier. Le soleil fait sa route obliquement dans le cercle du Zodiaque, & la lune a pareillement une route pleine de détours. Le soleil est un feu très-pur, dit Posidonius dans son dix-septiéme livre des *Météores*, & plus grand que la terre, selon le même Auteur dans son seiziéme livre du *Systême Physique*. Il le dépeint de forme sphérique, suivant en cela la proportion du monde. Il paroît être un globe igné, parce qu'il fait toutes les fonctions du feu ; plus grand que le globe de la terre, puisqu'il l'éclaire en tout sens, & qu'il répand même sa lumiére dans toute l'étendue du ciel. On conclut encore de l'ombre, que forme la terre en guise de cône, que le so-

leil la surpasse en grandeur, & que c'est pour cette raison qu'on l'aperçoit par-tout. La lune a quelque chose de plus terrestre, comme étant plus près de la terre. Au reste, les corps ignés ont une nourriture, aussi-bien que les autres astres. Le soleil se nourrit dans l'Océan, étant une flamme intellectuelle. La lune s'entretient de l'eau des riviéres, parce que, selon Posidonius dans son sixiéme livre du *Systême Physique*, elle est mêlée d'air & voisine de la terre, d'où les autres corps tirent leur nourriture. Ces Philosophes croyent que les astres sont de figure sphérique, & que la terre est immobile. Ils ne pensent pas que la lune tire sa lumiére d'elle-même, ils tiennent au contraire qu'elle la reçoit du soleil. Celui-ci s'éclipse, lorsque l'autre lui est oposée du côté qui regarde la terre, dit Zénon dans son livre de l'*Univers*. En effet, le soleil disparoît à nos yeux pendant sa conjonction avec la lune, & reparoît lorsque la conjonction est finie. On ne sçauroit mieux remarquer ce phénoméne que dans un bassin où l'on a mis de l'eau. La lune s'éclipse, lorsqu'elle tombe dans l'ombre de la terre. De là vient que les éclipses de lune n'arrivent que quand elle est pleine, quoiqu'elle soit tous les mois vis-à-vis du soleil; car comme elle se meut obliquement vers lui, sa latitude varie selon qu'elle se trouve au Nord ou au Midi. Mais lorsque la latitude se rencontre avec

celle du soleil & avec celle des corps qui sont entre-deux, & qu'avec cela elle est oposée au soleil ; alors s'ensuit l'éclipse. Posidonius dit que le mouvement de sa latitude se rencontre avec celle des corps intermédiaires dans l'Ecrevisse, le Scorpion, le Bélier & le Taureau.

Dieu, selon les Stoïciens, est un animal immortel, raisonnable, parfait, ou intellectuel dans sa félicité, inaccessible au mal, lequel prend soin du monde & des choses y contenues. Il n'a point de forme humaine, il est l'architecte de l'Univers, & le pere de toutes choses. On donne aussi vulgairement la qualité d'architecte du monde à cette partie de la Divinité qui est répandue en toutes choses, & qui reçoit diverses dénominations, eu égard à ses différens effets. On l'apelle *Jupiter*, parce que, selon la signification de ce terme, c'est d'elle que viennent toutes choses, & qu'elle est le principe de la vie, ou qu'elle est unie à tout ce qui vit; *Minerve*, parce que sa principale action est dans l'éther; *Junon*, entant qu'elle domine dans l'air; *Vulcain*, entant qu'elle préside au feu artificiel; *Neptune*, entant qu'elle tient l'empire des eaux; *Cérès*, entant qu'elle gouverne la terre. Il en est de même des autres dénominations sous lesquelles on la distingue relativement à quelque propriété. Le monde entier & le ciel sont la substance de Dieu, disent Zénon, Chrysippe dans son livre onziéme des

Dieux, & Posidonius dans son premier livre, intitulé de même. Antipater, dans son septiéme livre du *Monde*, compare la substance divine à celle de l'air, & Boëthe, dans son livre de la *Nature*, veut qu'elle ressemble à la substance des étoiles fixes.

Quant à la nature, tantôt ils donnent ce nom à la force qui unit les parties du monde, tantôt à celle qui fait germer toutes choses sur la terre. La nature est une vertu, qui, par un mouvement qu'elle a en elle-même, agit dans les semences; achevant & unissant dans des espaces de tems marqués ce qu'elle produit, & formant des choses pareilles à celles dont elle a été séparée. (1) Au reste elle réunit dans cette action l'utilité avec le plaisir, comme cela paroît par la formation de l'homme. Toutes choses sont soumises à une destinée, disent Chrysippe dans ses livres sur ce sujet, Posidonius dans son deuxiéme livre sur la même matiére, & Zénon aussi-bien que Boëthe, dans son onziéme livre de la *Destinée*. Cette destinée est l'enchaînement des causes, ou la raison par laquelle le monde est dirigé.

Les Stoïciens prétendent que la divination a un fondement réel, & qu'elle est même une prévision. Ils la réduisent en Art par raport à cer-

(1) C'est-à-dire, je crois, dont elle a été séparée avec les semences dans lesquelles elle agit.

tains événemens, comme disent Zénon, Chrysippe dans son deuxiéme livre de la *Divination*, Athénodore, & Posidonius dans son douziéme livre du *Systême Physique*, ainsi que dans son cinquiéme livre de la *Divination*. Panétius est d'un sentiment contraire ; il refuse à la divination ce que lui prêtent les autres.

Ils disent que la substance de tous les êtres est la matiére premiére. C'est le sentiment de Chrysippe dans son premier livre de *Physique*, & celui de Zénon. La matiére est ce dont toutes choses, quelles qu'elles soient, sont produites. On l'apelle *substance* & *matiére* en deux sens, entant qu'elle est substance & matiére dont toutes choses sont faites, & entant qu'elle est substance & matiére de choses particuliéres. Comme matiére universelle, elle n'est sujette, ni à augmentation, ni à diminution comme matiére de choses particuliéres, elle est susceptible de ces deux accidens. La substance est corporelle & bornée, disent Antipater dans son deuxiéme livre de la *Substance*, & Apollodore dans sa *Physique*. Elle est aussi paisible, selon le même Auteur ; car si elle n'étoit pas muable, les choses, qui se font, ne pourroient en être faites. De là vient aussi qu'elle est divisible à l'infini. Chrysippe trouve cependant que cette division n'est point infinie, parce que le sujet qui reçoit la division n'est point infini ; mais il convient que la division ne finit point.

Les

Les mêlanges se font par l'union de toutes les parties, & non par une simple addition de l'une à l'autre, ou de maniére que celles-ci environnent celles-là, comme dit Chrysippe dans son troisiéme livre de *Physique*. Par éxemple, un peu de vin, jetté dans la mer, résiste d'abord en s'étendant, mais s'y perd ensuite.

Ils croyent aussi qu'il y a certains Démons, qui ont quelque sympathie avec les hommes, dont ils observent les actions, de même que des Héros, qui sont les ames des gens de bien.

Quant aux effets qui arrivent dans l'air, ils disent que l'hyver est l'air refroidi par le grand éloignement du soleil; le printems, l'air tempéré par le retour de cet astre; l'été, l'air échauffé par son cours vers le nord; & l'automne l'effet de son départ vers les lieux d'où viennent les vents (1). La cause de ceux-ci est le soleil, qui convertit les nuées en vapeurs. L'arc-en-ciel est composé de rayons, réfléchis par l'humidité des nuées, ou, comme dit Posidonius dans son traité des *Choses célestes*, c'est l'aparence d'une portion du soleil, ou de la lune vue dans une nuée pleine de rosée, concave & continue, qui se manifeste sous la forme d'un cercle,

(1) Il manque ici quelque chose dans le Grec; on y suplée par toute une période. J'ai mieux aimé suivre *Fougerolles*, qui ne suplée qu'un mot, quoiqu'il ne soit pas d'ailleurs heureux dans presque tout ce livre.

de la même maniére qu'un objet vû dans un miroir. Les cometes, tant celles qui sont chevelues, que les autres qui ressemblent à des torches, sont des feux produits par un air épais, qui s'éléve jusqu'à la sphére de l'éther. L'étoile volante est un feu rassemblé, qui s'enflamme dans l'air, & qui étant emporté fort rapidement, paroît à l'imagination avoir une certaine longueur. La pluïe se forme des nuées, qui se convertissent en eau lorsque l'humidité, élevée de la terre, ou de la mer par la force du Soleil, ne trouve pas à être employée à d'autre effet. La pluïe condensée par le froid, se résoud en gelée blanche. La grêle est une nuée compacte, rompue par le vent; la neige, une nuée compacte qui se change en une matiére humide, dit Posidonius dans son huitiéme livre du *Systême Physique*. L'éclair est une inflammation des nuées, qui s'entrechoquent & se déchirent par la violence du vent, dit Zénon dans son livre de l'*Univers*. Le tonnerre est un bruit, causé par les nuées, qui se heurtent & se fracassent. La foudre est une forte & subite inflammation, qui tombe avec impétuosité sur la terre par le choc, ou la rupture des nuées, & selon d'autres, un amas d'air enflammé & rudement poussé sur la terre. L'ouragan est une sorte de foudre, qui s'élance avec une force extrême, ou un assemblage de vapeurs embrasées, & détachées d'une nuée qui se brise. Le tourbillon est une nuée

environnée de feu & accompagnée d'un vent qui sort des cavités de la terre, ou jointe à un vent comprimé dans les souterrains, comme l'explique Posidonius dans son huitiéme livre. Il y en a de différente espéce. Les uns causent les tremblemens de terre, les autres les gouffres; ceux-ci des inflammations, ceux-là des bouillonnemens.

Voici comme ils conçoivent l'arrangement du monde. Ils mettent la terre au milieu, & la font servir de centre; ensuite ils donnent à l'eau, qui est de forme sphérique, le même centre qu'à la terre; de sorte que celle-ci se trouve être placée dans l'eau; après ce pernier élément, vient l'air qui l'environne comme une sphére. Ils posent dans le ciel cinq cercles, dont le premier est le cercle arctique qu'on voit toujours; le second, le tropique d'été; le troisiéme, le cercle équinoctial; le quatriéme, le tropique d'hyver; le cinquiéme, le cercle antarctique, qu'on n'aperçoit pas. On apelle ces cercles *Paralleles*, parce qu'ils ne se touchent point l'un l'autre, & qu'ils sont décrits autour du même Pôle. Le zodiaque est un cercle oblique, qui pour ainsi dire, traverse les cercles parallèles. La terrre est aussi partagée en cinq zônes: en zône septentrionale au-delà du cercle arctique, inhabitable par sa froideur; en zône tempérée; en zône torride, ainsi nommée à cause de sa chaleur, qui la

rend inhabitable; en zône tempérée, comme celle qui lui est oposée, & en zône australe, aussi inhabitable pour sa froidure que le sont les deux autres.

Les Stoïciens se figurent que la nature est un feu plein d'art, lequel renferme dans son mouvement une vertu générative; c'est-à-dire, un esprit, qui a les qualités du feu & celles de l'art. Ils croyent l'ame douée de sentiment, & l'apellent *un esprit formé avec nous*; aussi en font-ils un corps qui subsiste bien après la mort, mais qui cependant est corruptible. Au reste ils tiennent que l'ame de l'Univers, dont les ames des animaux sont des parties, n'est point sujette à corruption.

Zénon Cittien, Antipater dans ses livres de l'*Ame*, & Posidonius nomment l'ame *un Esprit doué de chaleur*, qui nous donne la respiration & le mouvement. Cléanthe est d'avis que toutes les ames se conservent jusqu'à la conflagration du monde; mais Chrysippe restreint cette durée aux ames des Sages. Ils comptent huit parties de l'ame; les cinq sens, les principes de génération, la faculté de parler, & celle de raisonner. La vue est une figure conoïde, formée par la lumiére entre l'œil & l'objet vû, dit Chrysippe dans son deuxiéme livre de *Physique*. Selon l'opinion d'Apollodore, la partie de l'air, qui forme la pointe du cône, est tournée vers l'œil, & la ba-

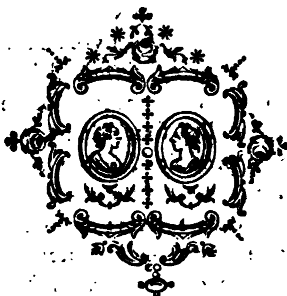
ſe vers l'objet, comme ſi on écartoit l'air avec un bâton pour rendre l'objet viſible. L'ouïe ſe fait par le moyen de l'air qui ſe trouve entre celui qui parle & celui qui écoute, lequel, frapé orbiculairement, enſuite agité en ondes, s'inſinue dans l'oreille de la même maniére qu'une pierre, jettée dans l'eau, l'agite & y cauſe une ondulation. Le ſommeil conſiſte dans un relâchement des ſens occaſionné par la partie principale de l'ame. Ils donnent pour cauſe des paſſions les changemens de l'eſprit.

La ſemence, diſent les Stoïciens, eſt une choſe propre à en produire une pareille à celle dont elle a été ſéparée. Par raport aux hommes, elle ſe mêle avec les parties de l'ame, en ſuivant la proportion de ceux qui s'uniſſent. Chryſippe, dans ſon deuxiéme livre de *Phyſique*, apelle les ſemences un *Eſprit joint à la ſubſtance;* ce qui paroît par les ſemences qu'on jette à terre, & qui, lorſqu'elles ſont flétries, n'ont plus la vertu de rien produire, parce que la force en eſt perdue. Sphœrus aſſure que les ſemences proviennent des corps entiers; de ſorte que la vertu générative apartient à toutes les parties du corps. Il ajoute que les germes des animaux femelles n'ont point de fécondité, étant foibles, en petite quantité & de nature aqueuſe.

La partie principale de l'ame eſt ce qu'elle

renferme de plus excellent. C'est-là que se forment les images que l'ame conçoit, que naissent les panchans, les desirs, & tout ce qu'on exprime par la parole. On place cette partie de l'ame dans le cœur.

Ceci, je crois, peut suffire pour ce qui regarde les sentimens des Stoïciens sur la Physique, autant qu'ils concernent l'ordre de cet ouvrage. Voyons encore quelques différences d'opinions, qui subsistent entre ces Philosophes.





ARISTIPPUS.

ARISTON.

ARiston *le Chauve*, natif de Chio, & surnommé *Sirene*, faisoit consister la fin qu'on doit se proposer, à être indifférent sur ce où il n'y a ni vice, ni vertu. Il n'exceptoit aucune de ces choses, ne panchoit pas plus pour les unes que pour les autres, & les regardoit toutes de même œil. *Le Sage*, ajoutoit-il, *doit ressembler à un bon Acteur, soit qu'il joue le rôle de Thersite* (1), *ou celui d'Agamemnon, s'en acquite d'une manière également convenable.* Il vouloit qu'on ne s'appliquât, ni à la Physique, ni à la Logique, sous prétexte que l'une de ces sciences étoit au-dessus de nous, & que l'autre ne nous intéressoit point. La Morale lui paroissoit être le seul genre d'étude qui fût propre à l'homme. Il comparoit les raisonnemens de la Dialectique aux toiles d'araignées, qui quoiqu'elles semblent renfermer beaucoup d'art, ne sont d'aucun usage. Il n'étoit ni de l'avis de Zénon, qui croyoit qu'il y a plusieurs sortes de vertus, ni de celui des Philosophes Mégariens, qui disoient que la vertu est une chose unique, mais à laquelle on donne plusieurs

(1) Homme laid & grossier.

noms. Il la définissoit *la manière dont il se faut conduire par raport à une chose.* Il enseignoit cette Philosophie dans le Cynosarge (1), & devint ainsi Chef de Secte. Miltiade & Diphilus furent apellés *Aristoniens* du nom de leur Maître. Au reste il avoit beaucoup de talent à persuader, & étoit extrêmement populaire dans ses leçons. De là cette expression de Timon :

Quelqu'un, sorti de la famille de cet Ariston, qui étoit si affable.

Dioclès de Magnésie raconte qu'Ariston s'étant attaché à Polémon, changea de sentiment à l'occasion d'une grande maladie où tomba Zénon. Il insistoit beaucoup sur le dogme Stoïcien, que le Sage ne doit point juger par simple opinion. Persée, qui contredisoit ce dogme, se servit de deux freres jumeaux, dont l'un vint lui confier un dépôt, que l'autre vint lui redemander, & le tenant ainsi en suspens, il lui fit sentir son erreur. Il critiquoit fort & haïssoit Arcésilas ; de sorte qu'un jour ayant vû un monstrueux taureau qui avoit une matrice, il s'écria : *Hélas! voilà pour Arcésilas un argument contre l'évidence* (2). Un Philosophe Académicien lui soutint qu'il n'y avoit rien de certain. *Quoi!* dit-il, *ne voyez-vous pas*

(1) Nom d'un Temple d'Hercule à Athènes. *Pausanias*, Voyage de l'Attique, ch. 18.

(2) Il fut le premier qui soutint le pour & le contre.

celui qui est assis à côté de vous? » Non, répon» dit l'autre «. Sur quoi Ariston *reprit : Qui vous a ainsi aveuglé ? qui vous a ôté l'usage des yeux* (1) ?

On lui attribue les ouvrages suivans : *Deux livres d'Exhortations. Des Dialogues sur la Philosophie de Zénon. Sept autres Dialogues d'école. Sept Traités sur la Sagesse. Des Traités sur l'Amour. Des Commentaires sur la vaine Gloire. Quinze livres de Commentaires. Trois livres de choses mémorables. Onze livres de Chries. Des Traités contre les Orateurs. Des Traités contre les Repliques d'Alexinus. Trois Traités contre les Dialecticiens. Quatre livres de Lettres à Cléanthe.*

Panétius & Soficrate disent qu'il n'y a que ces lettres qui soient de lui, & attribuent les autres ouvrages de ce catalogue à Ariston le Péripatéticien.

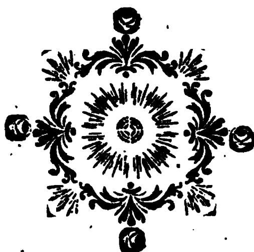
Selon la voix commune, celui dont nous parlons étant chauve, fut frapé d'un coup de soleil; ce qui lui causa la mort. C'est à quoi nous avons fait allusion dans ces vers Choliambes (2) que nous avons composés à son sujet.

Pourquoi vieux & chauve, Ariston, donnois-tu ta tête à rôtir au soleil? En cherchant plus de cha-

(1) Vers d'un Poëte inconnu. *Ménage.*
(2) Sorte de vers Iambes.

fit couper les cheveux à Herille ; ce qui réussit au gré du Philosophe. Ses œuvres sont intitulées : *De l'exercice. Des Passions. De l'Opinion. Le Législateur. L'accoucheur* (1). *Antipheron le Précepteur. Le Faiseur de préparations. Le Directeur. Mercure, Médée. Dialogues sur des Questions morales.*

(1) Dialogues, qui portoient ce nom. Nous avons conservé le mot dans la Vie de Platon, en mettant *Dialogues Maeutiques.*





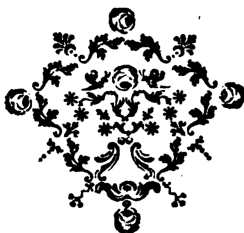
DENYS.

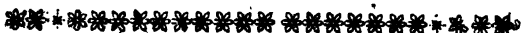
DEnys, surnommé *le Transfuge*, établissoit la volupté pour fin. Le goût pour ce systême lui vint d'un accident aux yeux, mais si violent, que n'en pouvant souffrir l'excès, il se dépouilla du préjugé que la douleur est indifférente. Il étoit fils de Théophante, & natif de la ville d'Héraclée. Dioclès dit qu'il fut premiérement disciple d'Héraclide son concitoyen, ensuite d'Alexinus, puis de Menedème, & en dernier lieu de Zénon.

Il eut d'abord beaucoup d'amour pour les Lettres, & s'apliqua à toutes sortes d'ouvrages de Poësie, jusques-là qu'étant devenu partisan d'Aratus, il tâcha de l'imiter. Il renonça ensuite à Zénon & se tourna du côté des Philosophes Cyrénaïques, dont il prit tellement les sentimens, qu'il entroit publiquement dans les lieux de débauche, & se vautroit, sous les yeux d'un chacun, dans le sein des voluptés. Etant octogénaire, il mourut à force de se passer de nourriture. On lui attribue les ouvrages suivans : *Deux livres de l'Apathie : deux de l'Exercice : quatre de la Volupté.* Les autres ont pour titres : *de la Richesse : des Agrémens : de la Douleur : de l'usage des*

Hommes. Du Bonheur. Des Anciens Rois. Des choses qu'on loue. Des Mœurs étrangeres. . . . .

Tels sont ceux qui ont fait classe à part, en s'éloignant des opinions des Stoïciens. Zénon eut pour successeur Cléanthe, de qui nous avons maintenant à parler.





CLÉANTHE.

CLéanthe, fils de Phanius, nâquit dans la ville d'Affe, témoin Antifthène dans fes *Succeffions*. Sa premiére profeffion fut celle d'Athlete. Il vint à Athènes, n'ayant, dit-on, que quatre drachmes pour tout bien. Il fit connoiffance avec Zénon, fe donna tout entier à la Philofophie, & perfévéra toujours dans le même deffein. On a confervé le fouvenir du courage avec lequel il fuportoit la peine, jufques-là que contraint par la misére de fervir pour domeftique, il pompoit la nuit de l'eau dans les jardins, & s'occupoit le jour à l'étude; ce qui lui attira le furnom de *Puifeur d'eau*. On raconte auffi qu'apellé en Juftice pour rendre raifon de ce qu'il faifoit pour vivre & fe porter fi bien, il comparut avec le témoignage du jardinier dont il arrofoit le jardin, & que l'ayant produit avec le certificat d'une marchande chez laquelle il blutoit la farine, il fut renvoyé abfous. A cette circonftance on ajoute que les Juges de l'Aréopage, épris d'admiration, décretérent qu'il lui feroit donné dix Mines; mais que Zénon l'empêcha de les accepter. On dit auffi qu'Antigone lui en donna trois mille, & qu'un jour qu'il conduifoit de jeunes gens à quelque fpectacle, une bouffée de vent ayant levé fon habit, il parut fans vefte; tellement que touchés

de ſon état, les Athéniens, au raport de Démétrius de Magnéſie dans ſes *Synonimes*, lui firent préſent d'une veſte de couleur de ſaffran. L'hiſtoire porte qu'Antigone ſon diſciple lui demanda pourquoi il pompoit de l'eau, & s'il ne faiſoit rien de plus, & qu'à cette queſtion Cléanthe répondit: *Eſt-ce que je ne bêche & n'arroſe point la terre? ne fais-je pas tout au monde par amour pour la Philoſophie?* Zénon lui-même l'exerçoit à ces travaux, & vouloit qu'il lui aportât chaque fois un obole de ſon ſalaire. En ayant raſſemblé une aſſez grande quantité, il les montra à ſes amis, & leur dit: *Cléanthe pourroit, s'il le vouloit, entretenir un autre Cléanthe, tandis que ceux qui ont de quoi ſe nourrir, cherchent à tirer d'autres les choſes néceſſaires à la vie, quoiqu'ils ne s'apliquent que foiblement à la Philoſophie.* De là vient qu'on lui donna le nom de *ſecond Hercule*. Il avoit beaucoup d'inclination pour la ſcience, & peu de capacité d'eſprit, à laquelle il ſupléoit par le travail & l'aſſiduité. De là ce que dit Timon:

Quel eſt ce belier qui ſe gliſſe par-tout dans la foule, cet hébêté Vieillard, ce bourgeois d'Aſſe, ce grand parleur, qui reſſemble à un mortier?

Il enduroit patiemment les riſées de ſes compagnons. Quelqu'un l'ayant apellé *âne*, il convint qu'il étoit celui de Zénon, dont il pouvoit ſeul porter le paquet. On lui faiſoit honte de ſa timidité. *C'eſt un heureux défaut*, dit-il; *j'en commets moins des fautes.*

Il préféroit sa pauvreté à l'opulence. *Les riches*, disoit-il, *jouent à la boule; mais moi, j'ôte à la terre sa dureté & sa stérilité à force de travail.* Il lui arrivoit quelquefois, en bêchant, de parler en lui-même. Ariston le prit un jour sur le fait & lui demanda, » Qui grondez-vous? Il se mit à rire & répondit: *Je murmure contre un Vieillard, qui quoique chauve, manque de bon sens.* Quelqu'un trouvoit mauvais qu'Arcésilas négligeât les devoirs de la vie. *Taisez-vous*, dit Cléanthe, *& ne méprisez pas ce Philosophe. Quoiqu'il anéantisse par ses discours les devoirs de la vie, il les établit par ses actions.* » Je n'aime pas les » flatteurs, interrompit Arcésilas. *Aussi n'est-ce pas*, reprit Cléanthe, *vous flatter que de dire que vos actions & vos discours se contredisent.* Quelqu'un le pria de lui aprendre quel précepte il devoit le plus souvent inculquer à son fils. *Celui*, dit-il, *qu'exprime ce vers* d'Electre, *Silence, vas doucement.* Un Lacédémonien lui vantoit le travail comme un bien. *Mon cher fils*, lui répondit-il avec transport, *je vois que tu es né d'un sang généreux.* Hécaton, dans son traité des *Usages*, raporte qu'un jeune garçon d'assez bonne mine lui tint ce raisonnement. Si celui qui se donne un coup au ventre, est dit se fraper cette partie du corps, ne sera-t'il pas dit se donner un coup à la hanche s'il se frape à cet endroit? *jeune homme* lui dit Cléanthe, *gardes cela pour toi; mais saches*

que les termes analogues ne désignent pas toujours des choses, ni des actions analogues. Quelqu'autre garçon discouroit en sa presence. Il lui demanda s'il avoit du sentiment ? Oui, dit l'autre ; *Et comment donc se fait-il*, répliqua Cléanthe, *que je ne sente pas que tu en ayes* ? Un jour Sosithée le Poëte déclama contre lui sur le Théâtre en ces termes : *Ceux que la folie de Cléanthe mene comme des bœufs* ; mais quoiqu'il fût présent, il ne perdit point contenance. Les spectateurs aplaudirent à son sang froid, & chassérent le déclamateur. Celui-ci, s'étant ensuite repenti de l'avoir injurié, Cléanthe l'excusa, & dit qu'il ne lui conviendroit pas de conserver du ressentiment pour une petit injure, tandis que Bacchus & Hercule ne s'irritent pas des insultes que leur font les Poëtes.

Il comparoit les Péripatéticiens aux instrumens de Musique, qui rendent des sons agréables ; mais ne s'entendent pas eux-mêmes. On raconte qu'ayant un jour avancé l'opinion de Zénon, qui soutient que l'on peut juger des mœurs par la physionomie, quelques jeunes gens d'humeur bouffonne lui amenérent un campagnard libertin qui avoit les marques d'un homme endurci aux travaux de la campagne, & priérent Cléanthe de leur aprendre quel étoit son caractére. Il hésita quelque-tems, & ordonna au personnage de se retirer. Cet homme en tournant le dos, com-

mença à éternuer ; sur quoi Cléanthe dit : *Je suis au fait de ses mœurs ; il est dévoué à la mollesse.* Un homme s'entretenoit en lui-même. *Tu parles*, lui dit-il, *à quelqu'un qui n'est pas mauvais.* Un autre lui reprochant de ce qu'à un âge si avancé il ne finissoit pas ses jours. *J'en ai bien la pensée*; répondit-il, *mais lorsque je considère que je me porte bien à tous égards, que je puis lire, que je suis en état d'écrire, je change d'avis.* On raporte que faute d'avoir dequoi acheter du papier, il couchoit par écrit sur des cranes & des os de bœuf tout ce qu'il entendoit dire à Zénon. Cette maniére de vivre lui acquit tant d'estime, que quoique Zénon eût quantité d'autres disciples de mérite, il fut celui qu'il choisit pour lui succéder.

Il a laissé d'excellens ouvrages, dont voici le catalogue. *Du tems : deux livres sur la physiologie de Zénon : quatre livres d'Explication d'Héraclite : du sentiment : de l'Art : contre Démocrite : contre Aristarque : contre Hérille : deux livres des panchans : de l'antiquité : un traité des Dieux : des Géans : des Nôces : du poëte : trois livres des devoirs : des bons conseils : des Agrémens : un ouvrage d'exhortation : des vertus : du bon Naturel : sur Gorgippe : de l'envie : de l'amour : de la liberté : de l'art d'aimer : de l'honneur : de la gloire : le politique : des conseils : des loix : des jugemens : de l'éducation : trois livres du*

discours : de la fin : de l'honnête : des actions : de la science : de la royauté : de l'amitié : des repas : un ouvrage sur ce que la vertu des hommes & des femmes est la même. Un autre sur ce que le Sage doit s'apliquer à enseigner : un autre de discours, intitulé *chries : deux livres de l'usage : de la volupté : des choses propres : des choses ambiguës : de la dialectique : des modes : du discours : des prédicamens.* Voilà ses œuvres.

Il mourut de cette maniére. Ayant la gencive enflée & pourrie, les Médecins lui prescrivirent une abstinence de toute nourriture pendant deux jours; ce qui lui procura un si grand soulagement, que les Médecins, étant revenus au bout de ce tems-là, lui permirent de vivre comme à son ordinaire. Il refusa de suivre leur avis, sous prétexte qu'il avoit déja fourni toute sa carriére; de sorte qu'il mourut volontairement d'inanition au même âge que Zénon, disent quelques-uns, & après avoir pris dix-neuf ans les leçons de ce Philosophe : Voici des vers de notre façon à son sujet.

J'admire la conduite de Cléanthe; mais je loue encore plus la Mort, qui voyant ce Vieillard accablé d'années, trancha le fil de ses jours, & voulut que celui qui avoit tant puisé d'eau dans cette vie, se reposât dans l'autre.

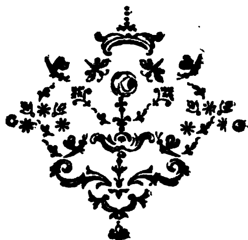


SPHŒRUS.

SPhœrus du Bosphore fut, comme nous l'avons dit, disciple de Cléanthe, après avoir été celui de Zénon. Ayant fait des progrès dans l'étude, il se rendit à Alexandrie auprès de Ptolomée Philopator. Un jour que la conversation tomba sur la question si le Sage doit juger des choses par simple opinion, Sphœrus décida négativement. Le Roi pour le convaincre de son erreur, ordonna qu'on lui presentât des grenades de cire moulée. Sphœrus les prit pour du fruit naturel; sur quoi le Roi s'écria, qu'il s'étoit trompé dans son jugement. Sphœrus répondit sur le champ & fort à propos, qu'il n'avoit pas jugé décisivement, mais probablement que ce fussent des grenades, & qu'il y a de la différence entre une idée qu'on admet positivement, & une autre qu'on reçoit comme probable. Mnésistrate le reprenoit de ce qu'il n'attribuoit point à Ptolomée la qualité de Roi; *Aussi ne l'est-il pas*, dit-il, *entant qu'il régne; mais entant qu'il est Ptolomée, aimant la sagesse.*

On a de lui les ouvrages suivans : *deux livres du monde : des élémens de la semence : de la fortune : des plus petites choses : contre les atômes & les simulacres : des sens : Les cinq dissertations d'Héraclite : de la morale : des devoirs : des*

panchans : deux livres des passions : des dissertations : de la royauté : de la république de Lacédémone : trois livres sur Lycurgue & Socrate : de la loi : de la divination : des dialogues d'amour, des philosophes Erétriens : des similitudes : des définitions : de l'habitude : trois livres des choses sujettes à contradiction : du discours : de l'opulence : de la gloire : de la mort : deux livres sur le systême de la dialectique : des prédicamens : des ambiguités : des lettres.





cinq volumes. Mais la raiſon de cette multitude de productions, eſt qu'il traitoit pluſieurs fois le même ſujet, qu'il mettoit par écrit tout ce qui lui venoit dans la penſée, qu'il retouchoit ſouvent ce qu'il avoit fini, & qu'il farciſſoit ſes compoſitions d'une infinité de preuves. Il avoit tellement pris cette habitude, qu'il tranſcrivit preſque toute entiére la *Médée d'Euripide* dans quelques opuſcules, juſques-là que quelqu'un, qui avoit cet ouvrage entre les mains, & à qui un autre demandoit ce qu'il contenoit, répondit que c'étoit la *Médée de Chryſippe*. De-là vient auſſi qu'Apollodore l'Athénien, dans ſa *Collection des Dogmes Philoſophiques*, voulant prouver que quoiqu'Epicure ait enfanté ſes ouvrages, ſans puiſer dans les ſources des autres, ſes livres ſont beaucoup plus nombreux que ceux de Chryſippe, dit que ſi on ôtoit des écrits de celui-ci ce qui apartient à autrui, il ne reſteroit que le papier vuide. Tels ſont les termes dans leſquels s'exprime Apollodore à cette occaſion. Dioclès raporte qu'une vieille femme, qui étoit auprès de Chryſippe, diſoit qu'ordinairement il écrivoit cinq cens verſets par jour. Hécaton aſſure qu'il ne s'aviſa de s'apliquer à la Philoſophie que parce que ſes biens avoient été confiſqués au profit du Roi. Il avoit la complexion délicate & la taille fort courte, comme il paroît par ſa ſtatue dans la place Céramique, & qui eſt preſque cachée par une autre ſtatue équeſtre, placée près de là; ce qui

donna

donne occasion à Carnéade de l'apeller *Chrypsippe*, au lieu de Chrysippe (1). On lui reprochoit qu'il n'alloit pas aux leçons d'Ariston, qui avoit un grand nombre de disciples. *Si j'avois pris garde au grand nombre*, répondit-il, *je ne me serois pas adonné à la Philosophie*. Un Dialecticien obsédoit Cléanthe, & lui proposoit des sophismes. *Cessez*, lui dit Chysippe, *de détourner ce sage Vieillard de choses plus importantes, & gardez vos raisonnemens pour nous, qui sommes plus jeunes*. Un jour qu'il étoit seul avec quelqu'un à parler tranquillement sur quelque sujet, d'autres s'aprochérent & se mêlérent de la conversation. Chrysippe s'apercevant que celui qui lui parloit, commençoit à s'échauffer dans la dispute, lui dit: *Ah! (2) frere, je vois que ton visage se trouble. Quittes promptement cette fureur & donnes-toi le tems de penser raisonnablement*. Il étoit fort tranquille lorsqu'il étoit à boire, excepté qu'il remuoit les jambes; de sorte que sa servante disoit qu'il n'y avoit que les jambes de Chrysippe qui fussent yvres. Il avoit une si haute opinion de lui-même, que quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils, il répondit, *à moi*; *Car si je sçavois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier sous lui la Philoso-*

(1) *Chrypsippe* veut dire caché par un cheval, & *Chrysippe* signifie un cheval d'or.

(2) Vers d'Euripide dans Oreste. *Ménage*.

phie. Aussi lui apliqua-t'on ces paroles, *Celui-là seul a des* (1) *lumiéres ; les autres ne font que s'agiter comme des ombres.* On disoit aussi de lui, que s'il n'y avoit point de Chrysippe, il n'y auroit plus d'école au Portique. Enfin Sotion, dans le huitiéme livre de ses *Successions*, remarque que lorsqu'Arcésilas & Lacydes vinrent à l'Académie, il se joignit à eux dans l'étude de la Philosophie, & que ce fut ce qui lui donna lieu d'écrire contre la coutume & celle qu'il avoit suivie dans ses ouvrages, en se servant des argumens des Académiciens, sur les grandeurs & les quantités (2).

Hermippe dit que Chrysippe, étant occupé dans le Collége Odéen, fut apellé par ses disciples pour assister au sacrifice, & qu'ayant bû du vin doux pur, il lui prit un vertige, dont les suites lui causérent la mort cinq jours après. Il mourut âgé de soixante & treize ans dans la CXLIII. Olympiade, selon Apollodore dans ses *Chroniques.* Nous lui avons composé cette Epigramme.

Alleché par le vin, Chrysippe en boit jusqu'à ce que la tête lui tourne. Il ne se soucie plus ni du Portique, ni de sa patrie, ni de sa vie ; il abandonne tout pour courir au séjour des morts.

Il y en a qui prétendent qu'il mourut à force d'avoir trop ri, voici à propos de quoi. Ayant

(1) Vers d'Homére sur Tiresias.

(2) C'est à dire, qu'il combattit ses principes & l'évidence des sens. *Kuhnius.*

vû un âne manger ses figues, il dit à la vieille femme qui demeuroit avec lui, qu'il falloit donner à l'animal du vin pur à boire, & que là-dessus il éclata si fort de rire, qu'il en rendit l'esprit. Il paroît que le mépris faisoit partie de son caractére, puisque d'un si grand nombre d'ouvrages écrits de sa main, il n'en dédia pas un seul à aucun Prince. Il ne se plaisoit qu'avec sa Vieille, dit Démétrius dans ses *Synonimes*. Ptolomée ayant écrit à Cléante de venir lui-même le voir, ou du moins de lui envoyer quelqu'autre, Sphœrus s'y en fut; mais Chrysippe refusa d'y aller. Démétrius ajoute qu'après avoir mandé auprès de lui les fils de sa sœur, Aristocréon & Philocrate, il les instruisit, & qu'ensuite s'étant attiré des disciples, il fut le premier qui s'enhardit à enseigner en plein air dans le Lycée.

Il y a eu un autre Chrysippe de Gnide, Médecin de profession, & de qui Erasistrate avoue avoir apris beaucoup de choses. Un second Chrysippe fut le fils de celui-ci, Médecin de Ptolomée, & qui par une calomnie fut fouetté & mis à mort. Un troisiéme fut disciple d'Erasistrate, & le quatriéme écrivit sur les occupations de la Campagne.

Le Philosophe, dont nous parlons, avoit coutume de se servir de ces sortes de raisonnemens. Celui qui communique les mystéres à des gens qui ne sont pas initiés, est un impie: or, celui

qui préside aux mystéres, les communique à des personnes non initiées ; donc celui qui préside aux mystéres, est un impie. Ce qui n'est pas dans la ville, n'est point dans la maison : or, il n'y a point de puits dans la ville ; donc il n'y en a pas dans la maison. S'il y a quelque part une tête, vous ne l'avez point : or, il y a quelque part une tête que vous n'avez point ; donc vous n'avez point de tête. Si quelqu'un est à Mégare, il n'est point à Athènes : or l'homme est à Mégare ; donc il n'y a point d'homme à Athènes ; & au contraire, s'il est à Athènes, il n'est point à Mégare. Si vous dites quelque chose, cela vous passe par la bouche : or, vous parlez d'un chariot, ainsi un chariot vous passe par la bouche. Ce que vous n'avez pas jetté vous l'avez : or, vous n'avez pas jetté des cornes, donc vous avez des cornes. D'autres attribuent cet argument à Eubulide.

Certains Auteurs condamnent Chrysippe comme ayant mis au jour plusieurs ouvrages honteux & obscènes. Ils citent celui sur les *Anciens Physiciens*, où il se trouve une piéce d'environ six cens versets, contenant une fiction sur Jupiter & Junon, mais qui renferme des choses qui ne peuvent sortir que d'une bouche impudique. Ils ajoutent que malgré l'obscénité de cette histoire, il la prôna comme une Histoire Physique, quoiqu'elle convienne bien moins aux Dieux qu'à des lieux de débauche. Aussi ceux qui ont parlé

des *Tablettes*, n'en ont point fait usage, pas même Polémon, ni Hypsicrate, ni Antigone; mais c'est une fiction de Chrysippe. Dans son livre de la *République*, il ne se déclare pas contre les mariages entre pere & fille, entre mere & fils; il ne les aprouve pas moins ouvertement dès le commencement de son Traité sur *les Choses qui ne sont point préférables par elles-mêmes*. Dans son troisiéme livre du *Droit*, ouvrage d'environ mille versets, il veut qu'on mange les corps morts. On allégue encore contre lui ce qu'il avance dans le deuxiéme livre de son ouvrage sur les Biens & l'Abondance, où il éxamine comment & pourquoi le Sage doit chercher son profit: que si c'est pour la vie même, il est indifférent de quelle maniére il vive; que si c'est pour la volupté, il n'importe pas qu'il en jouisse ou non; que si c'est pour la vertu, elle lui suffit seule pour le rendre heureux. Il traite du dernier ridicule les gains que l'on fait, soit en recevant des présens de la main des Princes, parce qu'ils obligent à ramper devant eux, soit en obtenant des bienfaits de ses amis, parce qu'ils changent l'amitié en commerce d'intérêt, soit en recueillant du fruit de la sagesse, parce qu'elle devient mercenaire. Tels sont les points contre lesquels on se récrie.

Mais comme les ouvrages de Chrysippe sont fort célébres, j'ai crû en devoir placer ici le catalogue, en les rangeant suivant leurs différentes

classes. *Propositions sur la Logique : que les matières de Logique sont du nombre des recherches d'un Philosophe. Six Traités sur les Définitions de la Dialectique à Métrodore. Un Traité des Noms suivant la Dialectique à Zénon. Un Traité sur l'Art de la Dialectique à Aristagoras. Quatre de Propositions conjointes qui sont vraisemblables, à Dioscoride. De la Logique concernant les choses.* Première collection : *Un Traité des Propositions. Un de celles qui ne sont point simples. Deux de ce qui est composé à Athénade. Trois des Négations à Aristagoras. Un des Choses qui peuvent être Prédicamens, à Athénodore. Deux de celles qui se disent privativement. Un à Théarus. Trois des meilleures Propositions à Dion. Quatre de la Différence des tems indéfinis. Deux des Choses qui se disent relativement à certains tems. Deux des Propositions parfaites.* Seconde collection : *Un Traité des Choses vrayes, exprimées disjonctivement, à Gorgippide. Quatre des Choses vrayes, exprimées conjonctivement, au même. Un de la Distinction au même. Un touchant ce qui est par conséquence. Un des choses ternaires, aussi à Gorgippide. Quatre des Choses possibles à Cliton. Un sur les Significations des Mots par Philon. Un sur ce qu'il faut regarder comme faux.* Troisiéme collection : *Deux Traités des Préceptes. Deux d'Interrogations. Quatre de Réponses. Un Abregé d'Interrogations. Un autre de Réponses. Deux livres de De-*

mandes, & deux de Solutions. Quatriéme collection : *Dix Traités de Prédicamens à Métrodore. Un des Cas de déclinaison droits & obliques à Philarque. Un des Conjonctions à Apollonide. Quatre des Prédicamens à Pasylus.* Cinquiéme collection : *Un Traité des cinq Cas de déclinaison. Un des Cas définis énoncés suivans le sujet. Un d'apellatifs. Deux de subinsinuation à Stesagorus. Des Régles de Logique par raport aux mots & au discours.* Premiére collection : *Six Traités d'Expressions au singulier & au plurier. Cinq d'Expressions à Sosigéne & Alexandre. Quatre d'Anomalies d'Expressions à Dion. Trois de Syllogismes Sorites, considérés par raport aux mots. Un de Solécismes. Un de Discours solécisans à Denys. Un de la Diction à Denys.* Seconde collection : *Cinq Traités d'Elémens du Discours, & de choses qui sont le sujet du Discours. Quatre de la construction du Discours. Trois de la construction & des Elémens du Discours à Philippe. Un des Elémens du Discours à Nicias. Un des choses qu'on dit rélativement à d'autres.* Troisiéme collection : *Deux Traités contre ceux qui ne font point usage de la Division. Quatre d'Ambiguités à Apolla. Un des Figures équivoques. Deux des Figures équivoques conjointes. Deux sur ce que Panthoede a écrit des Equivoques. Cinq Traités d'Introduction aux Ambiguités. Un Abregé d'Equivoques à Epicrate. Deux de choses réunies, servant d'Introduction à la matiére des Equivoques.* Col-

lection sur les discours & figures de Logique. Première collection : *Cinq Traités sur l'Art des Discours & des Modes à Dioscoride. Trois des Discours. Deux de la constitution des figures à Stésagoras. Un d'Assemblage de Propositions figurées. Un Traité de Discours conjoints & réciproques. Un à Agathon, ou des Problêmes conséquens. Un de Conclusions à Aristagoras. Un sur ce qu'un même Discours peut être diversement tourné par le moyen des figures. Deux sur les difficultés qu'on opose à ce qu'un même Discours puisse être exprimé par Syllogisme & sans Syllogisme. Trois sur ce qu'on objecte touchant les Solutions des Syllogismes. Un à Timocrate sur ce que Philon a écrit des figures. Deux de Logique composée à Timocrate & Philomathes : Un des discours & des figures.* Deuxiéme collection : *Un Traité à Zénon sur les Discours concluans. Un au même sur les Syllogismes qu'on nomme* premiers, *& qui ne sont pas démonstratifs. Un sur l'Analyse de Syllogismes. Deux des discours trompeurs à Pasylus. Un de Considérations sur les Syllogismes, c'est-à-dire, Syllogismes introductifs à Zénon. Cinq des Syllogismes, dont les figures sont fausses. Un d'Analyses de discours Syllogistiques dans les choses où manque la démonstration; savoir, Questions figurées, à Zénon & Philomathes;* mais ce dernier ouvrage passe pour supposé. Troisiéme collection : *Un Traité des discours incidens à Athénade,* ouvrage supposé. *Trois de discours incidens*

vers le milieu, ouvrages supofés de même. *Un Traité contre les Disjonctifs d'Aménius.* Quatriéme collection : *Trois Traités de Questions politiques à Méléagre. Un Traité de discours hypothétiques sur les Loix, au même. Deux Traités de discours hypothétiques pour servir d'Introduction. Deux autres de discours, contenant des Considérations hypothétiques. Deux Traités de Résolutions d'hypothétiques* d'*Hedyllus. Trois Traités de Résolutions d'hypothétiques d'Aléxandre ;* ouvrage supofé. *Deux Traités d'Expositions à Laodamas.* Cinquiéme collection : *Un Traité d'Introduction à ce qui est faux, à Aristocréon. Un de discours faux pour Introduction, au même. Six Traités du Faux, au même.* Sixiéme collection : *Un Traité contre ceux qui croyent qu'il n'y a pas de différence entre le Vrai, & le Faux. Deux contre ceux qui dévelopent les discours faux en les coupant, à Aristrocréon. Un Traité où l'on démontre qu'il ne faut point partager les infinis. Trois pour réfuter les difficultés contre l'opinion qu'il ne faut point diviser les infinis, à Pasylus. Un Traité des Solutions suivant les Anciens, à Dioscoride. Trois de la Solution de ce qui est faux, à Aristocréon. Un Traité de la Solution des hypothétiques d'Hédylle, à Aristocréon & Apollas.* Septiéme collection : *Un Traité contre ceux qui disent qu'un discours faux supose des assomptions fausses. Deux de la Négation, à Aristocréon. Un contenant des discours négatifs pour s'exer-*

cer. Deux des discours sur les Opinions, & des Argumens arrêtans à Onetor. Deux des Argumens cachés à Athénade. Huitiéme collection : *Huit Traités de l'Argument, intitulé* Personne, *à Ménecrate. Deux des discours, composés de choses définies & de choses infinies, à Pasylus. Un de l'Argument, intitulé* Personne, *à Epicrate.* Neuviéme collection : *Deux Traités des Sophismes à Héraclide & Pollis. Cinq des discours ambigus de Dialectique à Dioscoride. Un contre l'Art d'Arcésilas à Sphœrus.* Dixiéme collection : *Six Traités contre l'Usage à Métrodore. Sept sur l'Usage à Gorgipide. Articles de la Logique*, différens des quatre chefs généraux dont on a parlé, & qui contiennent *diverses Questions de Logique* qui ne sont pas réduites en corps. *Trente-neuf Traités de Questions* particularisées. En tout, les ouvrages de Chrysippe sur la Logique se montent à trois cens onze volumes.

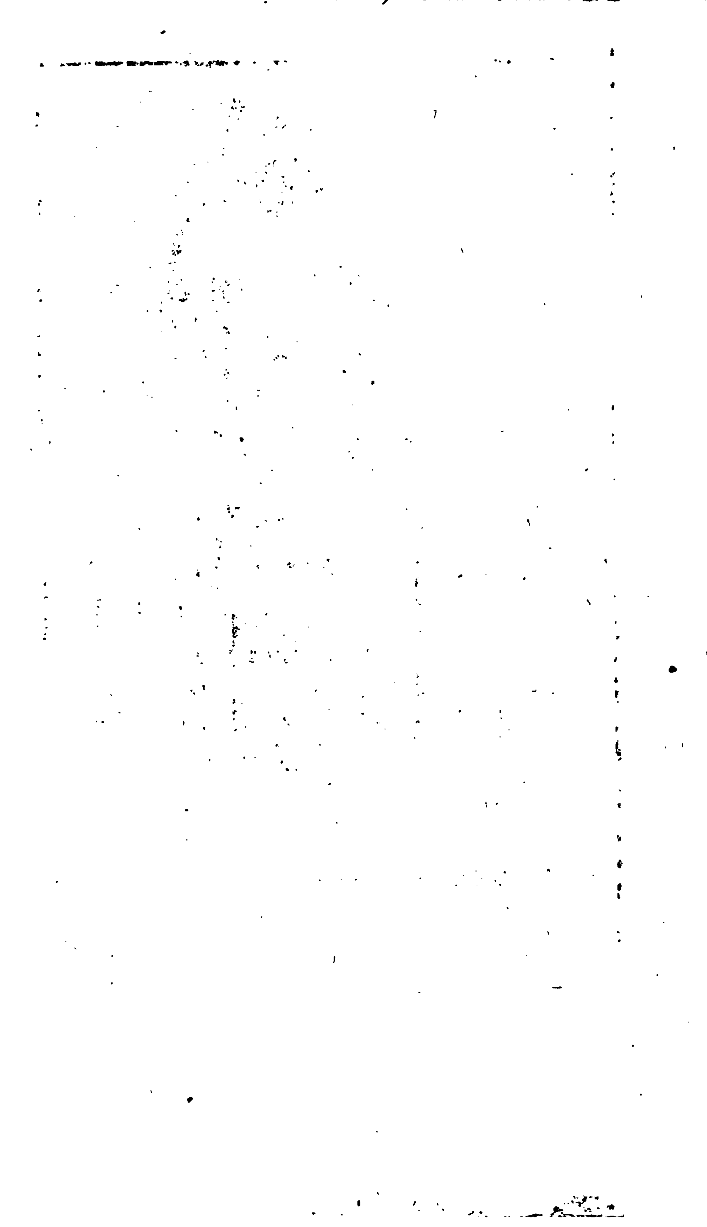
Ses ouvrages de Morale, qui roulent sur la maniére de rectifier les notions morales, contiennent ce qui suit : Premiére collection : *Un Traité de la description du discours à Théospore. Un Traité de Questions morales. Trois d'Assomptions vraisemblables pour des opinions à Philomates. Deux de définitions selon des gens civilisés, à Métrodore. Deux de définitions selon des gens rustiques, à Métrodore. Sept de définitions selon leurs genres, au même. Deux des définitions suivant d'autres*

systêmes, au même. Deuxiéme collection : *Trois Traités des choses semblables à Aristoclée. Sept des définitions à Métrodore.* Troisiéme collection : *Sept Traités des difficultés qu'on fait mal à propos contre les Définitions à Laodamas. Deux de choses vraisemblables sur les définitions à Dioscoride. Deux des Genres & des Espéces à Gorgippide. Un des distinctions. Deux des choses contraires à Denys. Choses vraisemblables sur les distinctions, les Genres & les Espéces. Un Traité des choses contraires.* Quatriéme collection : *Sept Traités de l'Etymologie à Dioclès ; quatre autres Traités au même.* Cinquiéme collection : *Deux Traités des Proverbes à Zénodote. Un des Poëmes à Philomathes. Deux de la maniére dont il faut écouter les Poëmes. Un contre les Critiques à Diodore. De la Morale, considérée par raport aux notions communes, aux systêmes & aux vertus qui en résultent.* Collection premiére : *Un Traité contre les Peintures à Timonacte. Un sur la maniére dont nous parlons & pensons. Deux des notions à Laodamas. Deux de l'Opinion à Pythonacte. Un Traité pour prouver que le Sage ne doit point juger par opinion. Quatre de la compréhension, de la Science & de l'Ignorance. Deux du discours. De l'usage du discours à Leptena.* Deuxiéme collection : *deux Traités pour prouver que les Anciens ont jugé de la Dialectique par démonstration à Zénon. Quatre de la Dialectique à Aristocréon. Trois des choses qu'on*

opose aux Dialecticiens. Quatre de la Rhétorique à Dioscoride. Troisiéme collection : *Trois Traités de l'habitude à Cléon. Quatre de l'Art & du défaut d'Art à Aristocréon. Quatre de la différence des Vertus à Diodore. Un pour faire voir que les Vertus sont des qualités. Deux des Vertus à Pollis. De la Morale par raport aux biens & aux maux.* Premiére collection : *Dix Traités de l'Honnête & de la Volupté à Aristocréon. Quatre pour prouver que la Volupté n'est point la fin qu'il faut se proposer. Quatre pour prouver que la Volupté n'est pas un bien. Des choses qu'on dit.* (1).

(1) Le reste de ce Catalogue manque. Voyez dans *Ménage* plusieurs titres d'ouvrages de Chrysippe, qui sont recueillis d'ailleurs. Au reste, il faut remarquer sur tout ce Catalogue que si quelques-uns de ces titres ne sont peut-être pas rendus éxactement, c'est que le sens des termes Grecs n'est pas toujours clair.







PITAGORAS



LIVRE VIII.



PYTHAGORE.

APRÈS avoir parlé de la Philosophie Ionique qui dut son commencement à Thalès, & des hommes célébres qu'elle a produits, venons à la Secte Italique, dont Pythagore fut le fondateur. Hermippe le dit fils de Mnésarque, Graveur de cachets ; Aristoxene le fait naître Tyrrhénien, dans l'une des Isles dont les Athéniens se mirent en possession lorsqu'ils en eurent chassé les Tyrrhéniens ; quelques-uns lui donnent Marmacus pour pere, pour ayeul Hippasus, fils d'Eutyphron, & pour bisayeul Cléonyme, fugitif de Phliunte. Ils ajoutent que Marmacus demeuroit à Samos ; que pour cette raison Pythagore fut

ſurnommé *Samien*; qu'étant venu de là à Lesbos, Zoïle ſon oncle paternel le recommanda à Phérécyde; qu'il y fabriqua trois coupes d'argent, & qu'il en fit préſent à chacun des trois Prêtres d'Egypte. Il eut des freres, dont l'aîné ſe nommoit *Eunome*, & le puîné *Tyrrhenus*. Son domeſtique s'apeloit *Zamolxis*, auquel, dit Hérodote, ſacrifient les Getes, dans la ſupoſition qu'il eſt Saturne.

Pythagore fut donc diſciple de Phérécide de Syros, après la mort duquel il ſe rendit à Samos & y étudia ſous Hermodamante, déja avancé en âge, & neveu de Créophile. Jeune & plein d'envie de s'inſtruire, Pythagore quitta ſa patrie, & ſe fit initier à tous les myſtéres, tant de la religion des Grecs, que des religions étrangéres. Il paſſa enfin en Egypte, muni de lettres de recommandation que Polycrate lui donne pour Amaſis. Antiphon, dans l'ouvrage où il parle de ceux qui ſe ſont diſtingués par la vertu, raporte qu'il aprit la langue Egyptienne, & fréquenta beaucoup les Chaldéens. Etant en Créte avec Epiménide, il déſcendit dans la caverne du mont Ida, & après être entré dans les ſanctuaires des Temples d'Egypte, où il s'inſtruiſit des choſes les plus ſecrettes de la religion, il revint à Samos, qu'il trouva oprimée par Polycrate. Il en ſortit pour aller ſe fixer à

Crotone en Italie, où il donna des Loix aux Italiotes (1). Il se chargea du maniment des affaires publiques, qu'il administra conjointement avec ses disciples, qui étoient au nombre de trois cens ou à peu près; mais avec tant de sagesse, qu'on pouvoit avec justice regarder leur gouvernement comme une véritable Aristocratie.

Héraclide du Pont raporte que Pythagore disoit ordinairement qu'autrefois il fut Æthalide, & qu'on le crut fils de Mercure; que Mercure lui ayant promis de lui accorder la grace qu'il souhaiteroit, hormis celle d'être immortel, il lui demanda le don de conserver la mémoire de tout ce qui lui arriveroit pendant sa vie & après sa mort; qu'effectivement il se rapeloit toutes les choses qui s'étoient passées pendant son séjour sur la terre, & qu'il se réservoit ce don de souvenir pour l'autre monde; que quelque-tems après l'octroi de cette faveur, il anima le corps d'Euphorbe, lequel publia qu'un jour il devint Æthalide; qu'il obtint de Mercure que son ame voltigeroit perpétuellement de côté & d'autre; qu'elle s'insinueroit dans tels arbres ou animaux qu'il lui plairoit; qu'elle avoit éprouvé tous les tourmens qu'on endure aux Enfers, & les suplices des autres ames détenues dans ce lieu. A

(1) Habitans des pays qu'on apeloit *la Grande Gréce*.

ce détail Pythagore ajoutoit qu'Euphorbe étant mort, son ame passa dans Hermotime, qui, pour persuader la chose, vint à Branchide, où étant entré dans le Temple d'Apollon, il montra le bouclier y attaché par Ménélas; que ce fut à son retour de Troye qu'il consacra à ce Dieu le bouclier, déja tout pourri, & dont le tems n'avoit épargné que la face d'yvoire; qu'après le décès d'Hermotime, il revêtit le personnage de Pyrrhus, pêcheur de Delos; que lui Pythagore avoit present à l'esprit tout ce qui s'étoit fait dans ces différentes métamorphoses; c'est-à-dire, qu'en premier lieu il avoit été Æthalide, en second lieu Euphorbe, en troisiéme lieu Hermotime, en quatriéme lieu Pythagore, & qu'enfin il avoit la mémoire récente de tout ce qu'on vient de dire.

Il y en a qui prétendent que Pythagore n'a rien écrit; mais ils se trompent grossiérement, n'eût-on d'autre garand qu'Eraclide le Physicien. Il déclare ouvertement que Pythagore, fils de Mnésarque, s'est plus que personne éxcercé à l'histoire, & qu'ayant fait un choix des écrits de ce genre, il a donné des marques de science, de profonde érudition, & fourni des modèles de l'art d'écrire. Héraclide s'exprimoit en ces termes, parce que dans l'éxorde de son Traité de *Physique*, Pythagore se sert de ces expressions: *Par l'air que je respire, par l'eau que je*

bois,

lois, je ne souffrirai pas qu'on méprise cette science. On attribue trois ouvrages à ce Philosophe, un de *l'Institution*, un de *la Politique*, & un de *la Physique*; mais ce qu'on lui donne, apartient à Lysis de Tarente, Philosophe Pythagoricien, qui s'étant réfugié à Thèbes, fut précepteur d'Epaminondas. Héraclide, fils de Sérapion, dit dans l'*Abregé de Sotion*, que Pythagore composa premiérement un Poëme sur l'*Univers*; ensuite un Discours des *Mystéres*, qui commence par ces mots: *Jeunes gens, respectez en silence ces choses saintes*; en troisiéme lieu un Traité sur l'*Ame*; en quatriéme lieu un sur la *Piété*; en cinquiéme lieu un autre qui a pour titre, *Hélothale, pere d'Epicharme de Co*; en sixiéme lieu un ouvrage, intitulé *Crotone*, & d'autres. Quant au *Discours mystique*, on le donne à Hippasus, qui le composa exprès pour décrier Pythagore. Il y a encore plusieurs ouvrages d'Aston de Crotone, qui ont couru sous le nom du même Philosophe. Aristoxène assure que Pythagore est redevable de la plûpart de ses dogmes de Morale à Thémistoclée, Prêtresse de Delphes. Ion de Chio, dans ses *Triagmes* (1), dit qu'ayant fait un Poëme, il l'attribua à Orphée. On veut aussi qu'il soit l'auteur d'un ouvrage, intitulé *Considérations*, &

(1) Ouvrage, ainsi nommé de ce que le sujet, sur lequel il roule, est de prouver que toutes choses sont composées de trois. *Ménage*.

qui commence par ces mots : *N'offenses personne.*

Soficrate, dans ses *Successions*, dit que Pythagore, interrogé par Léonte, Tyran de Phliasse, qui il étoit, lui répondit : *Je suis Philosophe*, & qu'il ajouta que la vie ressembloit aux solemnités des Jeux publics où s'assembloient diverses sortes de personnes, les uns pour disputer le prix, les autres pour y commercer, d'autres pour être spectateurs & pour réformer leurs mœurs, en quoi ils sont les plus louables ; qu'il en est de même de la vie ; que ceux-ci naissent pour être esclaves de la gloire, ceux-là des richesses qu'ils convoitent, & d'autres, qui, n'ayant d'ardeur que pour la vérité, embrassent la Philosophie. Ainsi parle Soficrate ; mais dans les trois opuscules dont nous avons fait mention, ce propos est attribué à Pythagore, comme l'ayant dit en général. Il désaprouvoit les priéres que l'on adressoit aux Dieux pour soi-même en particulier, à cause de l'ignorance où l'on est de ce qui est utile. Il apelle l'yvresse *un Mal causé à l'esprit*. Il blâmoit tout excès, & disoit qu'il ne faut ni excéder dans le travail, ni passer les bornes dans les alimens. Quant à l'amour, il en permettoit l'usage en hyver, le défendoit absolument en été, & consentoit qu'on s'y livrât, mais fort peu, en automne & au printems. Néanmoins il s'expliquoit sur le tout, qu'il n'y avoit aucune saison dans laquelle cette passion ne fût nuisible à la santé,

jusque-là, qu'ayant été requis de dire son sentiment sur le tems qu'il croyoit le plus propre à satisfaire cette passion, il répondit : *Celui où vous formerez le dessein de vous énerver.*

Il partageoit de cette maniére les différens tems de la vie. Il donnoit vingt ans à l'enfance, vingt à l'adolescence, vingt à la jeunesse, & autant à la vieillesse ; ces différens âges correspondant aux saisons, l'enfance au printems, l'adolescence à l'été, la jeunesse à l'automne, la vieillesse à l'hyver. Par l'*adolescence*, Pythagore entendoit l'âge de pubérté, & l'âge viril par *la jeunesse.* Selon Timée, il fut le premier qui avança que les amis doivent avoir toutes choses communes, & qui dépeignit l'amitié *une Egalité de biens & de sentimens.* Conformément au principe du Philosophe, ses disciples se dépouilloient de la propriété de leurs biens, mettoient leurs facultés en masse, & s'en faisoient une fortune à laquelle chacun avoit part avec autant de droit l'un que l'autre. Il falloit qu'ils observassent un silence de cinq ans, pendant lesquels ils ne devoient être qu'attentifs à écouter. Aucun n'étoit admis à voir Pythagore qu'après cette épreuve finie. Alors ils étoient conduits à sa maison, & avoient la permission de fréquenter son école. Hermippe, dans son deuxiéme livre sur *Pythagore*, assure qu'ils ne se servoient point de planches

de cyprès pour la construction de leurs sépulcres, par scrupule de ce que le sceptre de Jupiter étoit fait de ce bois.

Pythagore passe pour avoir été fort beau de sa personne, tellement que ses disciples croyoient qu'il étoit Apollon, venu des régions Hyperborées. On raconte qu'un jour étant deshabillé, on lui vit une cuisse d'or. Il s'est même trouvé des gens qui n'ont point hésité de soutenir que le fleuve Nessus l'apela par son nom pendant qu'il le traversoit. On lit dans Timée, livre dixiéme de ses *Histoires*, qu'il disoit que les filles, qui habitent avec des hommes sans changer d'état, doivent être censées Déesses, Vierges, Nymphes, & ensuite nommées Matrones. Anticlide, dans son deuxiéme livre d'*Aléxandre*, veut qu'il ait porté à sa perfection la Géométrie, des premiers élémens de laquelle Mœris avoit été l'inventeur; qu'il s'apliqua sur-tout à l'Arithmétique qui fait partie de cette science, & qu'il trouva la régle d'une corde (1). Il ne négligea pas non plus l'étude de la Médecine. Apollodore *le Calculateur* raporte qu'il immola une Hécatombe lorsqu'il eut découvert que le côté de l'hypoténuse du triangle rectangle est égal

(1) *Ménage* semble expliquer cela de quelque invention de Musique. Il y a aussi un instrument à une corde, qu'*Etienne* dit avoir été inventé par les Arabes; mais peut-être cela porte-t'il sur ce qui suit.

aux deux autres ; sur quoi furent composés ces vers : *Pythagore trouva cette fameuse ligne pour laquelle il offrit aux Dieux un grand sacrifice en actions de graces.*

On prétend aussi qu'il fût le premier qui forma des Athlétes, en leur faisant manger de la viande, & qu'il commença par Euryméne, dit Phavorin dans le troisiéme livre de ses *Commentaires*. Cet Auteur ajoute, dans le huitiéme livre de son *Histoire diverse*, que jusqu'alors ces gens ne s'étoient nourris que de figues séches, de fromages mous & de froment. Mais d'autres soutiennent que ce fut Pythagore le Baigneur qui prescrivit cette nourriture aux Athlétes, & non celui-ci, lequel, tant s'en faut qu'il leur eût ordonné de se repaître de viande, défendoit au contraire de tuer les animaux, comme ayant en commun avec les hommes un droit par raport à l'ame dont ils sont doués aussi-bien que nous. Rien n'est plus fabuleux que ce conte ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il recommandoit l'abstinence de toute viande, afin que les hommes s'accoutumassent à une maniére de vivre plus commode, qu'ils se contentassent d'alimens sans aprêt, qu'ils s'accommodassent de mêts qui n'eussent pas besoin de passer par le feu, & qu'ils aprissent à étancher leur soif en ne buvant que de l'eau claire. Il insistoit d'autant plus sur la nécessité de sustenter le

corps de cette maniére, qu'elle contribuoit à lui donner de la santé & à aiguiser l'esprit. Aussi ne pratiquoit-il ses actes de piété qu'à Délos, devant l'autel d'*Apollon le pere*, placé derriére l'Autel des Cornes, parce qu'on n'y offroit que du froment, de l'orge, des gâteaux sans feu, & qu'on n'y immoloit aucune victime, dit Aristote dans sa *République de Délos*. Il a encore le nom d'avoir été le premier qui avança que l'ame change alternativement de cercle de nécessité, & revêt différemment d'autres corps d'animaux.

Selon Aristoxene le Musicien, il fut encore celui qui avant tout autre introduisit parmi les Grecs l'usage des poids & des mesures. Parmenide est un autre garand qui dit le premier, que l'étoile du matin & celle du soir sont le même astre. Pythagore étoit en si grande admiration, que ses disciples apeloient ses discours autant de voix divines, & lui-même a écrit quelque part dans ses œuvres, qu'il y avoit deux cens sept ans qu'il étoit venu de l'autre monde parmi les hommes. Ses disciples lui demeuroient constamment attachés, & sa doctrine lui attiroit de tous côtés une foule d'auditeurs, de Lucques, d'Ancone & de la Pouille, sans même en excepter Rome. Ses dogmes furent inconnus jusqu'au tems de Philolaus, le seul qui publia ces trois fameux ouvrages que Platon ordonna qu'on lui achetât pour le

prix de cent mines. On ne lui comptoit pas moins de six cens disciples, qui venoient de nuit prendre ses leçons; & si quelques-uns avoient mérité d'être admis à le voir, ils en écrivoient à leurs amis comme s'ils avoient à leur faire part du plus grand bonheur qui eût pû leur arriver. Au raport de Phavorin, dans ses *Histoires diverses*, les habitans de Métapont apeloient sa maison le *Temple de Cérès*, & la petite rue, où elle étoit située, un *Endroit consacré aux Muses*. Au reste, les autres Pythagoriciens disoient qu'il ne falloit point divulguer toutes choses à tout le monde, comme s'exprime Aristoxene dans le dixiéme livre de ses *Loix d'Institution*, où il remarque que Xénophile Pythagoricien étant interrogé comment on devoit s'y prendre pour bien élever un enfant, il répondit qu'il falloit qu'il fût né dans une ville bien gouvernée. Pythagore forma en Italie plusieurs grands hommes célébres par leur vertu, entr'autres les Législateurs Zaleucus & Charondas. Il étoit sur-tout zèlé partisan de l'amitié; & s'il aprenoit que quelqu'un participoit à ses symboles, aussi-tôt il recherchoit sa compagnie & s'en faisoit un ami.

Voici quels étoient ces symboles : *Ne remuez point le feu avec l'épée. Ne passez point par-dessus* [illegible] *balance. Ne vous asseyez pas sur le boisseau. Ne* [illegible]*ngez point votre cœur. Otez les fardeaux de con-*[illegible] *mais n'aidez pas à les imposer. Ayez toujours*

vos couvertures pliées. Ne portez pas l'image de Dieu enchassée dans votre anneau. Enfouissez les traces de la marmite dans les cendres. Ne nettoyez pas votre siége avec de l'huile. Gardez-vous de lâcher de l'eau le visage tourné vers le soleil. Ne marchez point hors du grand chemin. Ne tendez pas legérement la main droite. Ne vous logez point sous un toît où nichent des hirondelles. Il ne faut pas nourrir des oiseaux à ongles crochus. N'urinez ni sur les rognures de vos ongles, ni sur vos cheveux coupés, & prenez garde que vous n'arrêtiez le pied sur les unes & les autres. Détournez-vous d'un glaive pointu. Ne revenez pas sur les frontiéres de votre pays, après en être sorti. Voici l'explication de ces expressions figurées. *Ne remuez pas le feu avec l'épée*, signifie que nous ne devons pas exciter la colére & l'indignation de gens plus puissans que nous. *Ne passez point par-dessus la balance*, veut dire qu'il ne faut pas transgresser l'équité & la justice. *Ne vous asseyez pas sur le boisseau*; c'est-à-dire, qu'on doit prendre également soin du present & de l'avenir, parce que le boisseau (1) est la mesure d'une portion de nourriture pour un jour. *Ne mangez point votre cœur*, signifie qu'il ne faut pas se laisser abbatre par le chagrin & l'ennui. *Ne retournez point sur vos pas, après vous être mis en voyage*, est un avertissement

(1) Il y a en Gréce, *Le Chenix*.

tiſſement qu'on ne doit point regretter la vie lorſqu'on eſt près de mourir, ni être touché des plaiſirs de ce monde. Ainſi s'expliquent ces ſymboles, & ceux qui les ſuivent; mais auſquels nous ne nous arrêterons pas plus longtems. Pythagore défendoit ſur-tout de manger du rouget & de la ſéche; défenſe dans laquelle il comprenoit le cœur des animaux & les fêves. Ariſtote y ajoute la matrice des animaux & le poiſſon nommé *Mulet.* Pour lui, comme le préſument quelques-uns, il ne vivoit que de miel, ou de rayons de miel avec du pain, & ne goûtoit d'aucun vin pendant le jour. La plûpart du tems il mangeoit avec ſon pain des légumes crûs ou bouillis, & rarement des choſes qui venoient de la mer. Il portoit une robe blanche, qu'il avoit toujours ſoin de tenir fort propre, & ſe ſervoit de couvertures de laine de même couleur, l'uſage de la toile n'ayant point encore été introduit dans ces endroits-là. Jamais on ne le ſurprit en gourmandiſe, ni en débauche d'amour, ou en yvreſſe. Il s'abſtenoit de rire aux dépens d'autrui, & ſçavoit ſi bien réprimer la colére, qu'elle n'eut jamais aſſez de force ſur ſa raiſon pour le réduire à fraper perſonne, eſclave ou non.

Il comparoit l'inſtruction à la maniére dont les cigognes nourriſſent leurs petits. Il ne ſe ſervoit que de cette partie de la divination qui conſiſte dans les préſages & les augures, n'employant jamais celle qui ſe fait par le feu, hormis l'en-

cens, que l'on brûle dans les sacrifices sans victimes. Sa coutume, dit-on, étoit de n'offrir que des coqs & des chevreaux de lait, de ceux qu'on apelle tendres; mais aucun Agneau. Aristoxene raporte qu'il permettoit de manger toutes sortes d'animaux, excepté le bœuf qui sert au labourage, le belier & la brebis.

Le même Auteur, ainsi que nous l'avons déja raporté, dit que Pythagore tenoit ses dogmes de Themistoclée, Prêtresse de Delphes. Jérôme raconte qu'il descendit aux Enfers, qu'il y vit l'ame d'Hésiode attachée à une colomne d'airain & grinçant les dents; qu'il y aperçut encore celle d'Homére pendue à un arbre, & environnée de serpens, en punition des choses qu'il avoit attribuées aux Dieux; qu'il y fut aussi témoin des suplices infligés à ceux qui ne s'acquitent pas envers leurs femmes des devoirs de maris; & que par tous ces recits Pythagore se rendit fort respectable parmi les Crotoniates. Aristippe de Cyréne observe dans son traité de *Physiologie* que le nom de *Pythagore*, donné à ce Philosophe, fait allusion à ce qu'il passoit pour dire la vérité, ni plus ni moins qu'Apollon Pythien luimême. On dit qu'il recommandoit à ses disciples de se faire ces questions à chaque fois qu'ils rentroient chez eux: *Par où as-tu passé? qu'as-tu fait? quel devoir as-tu négligé de remplir?* Il défendoit d'offrir aux Dieux des victimes égor-

gées, & vouloit qu'on ne fit ses adorations que devant des Autels qui ne fussent pas teints du sang des animaux. Il interdisoit les juremens par les Dieux, juremens d'autant plus inutiles, que chacun pouvoit mériter par sa conduite d'en être crû sur sa parole. Il vouloit qu'on honorât les vieillards, parce que les choses qui ont l'avantage de la priorité de tems, éxigent plus d'estime que les autres, comme dans la nature le lever du soleil est plus estimable que le coucher, dans le cours de la vie son commencement plus que sa fin, dans l'éxistance la génération plus que la corruption. Il recommandoit de révérer les Dieux avant les Démons (1), les Héros plus que les mortels, & ses parens plus que les autres hommes. Il disoit qu'il faut converser avec ceux-ci de maniére que d'amis ils ne deviennent pas ennemis; mais tout au contraire, que d'ennemis on s'en fasse des amis. Il n'aprouvoit pas qu'on possédât rien en particulier, exhortoit chacun à contribuer à l'éxécution des Loix, & à s'oposer à l'injustice.

Il trouvoit mauvais que l'on gâtât ou détruisît les arbres dans le tems de la maturité de leurs fruits, & que l'on maltraitât les animaux qui ne nuisent point aux hommes. Il inculquoit la pudeur & la piété, & vouloit qu'on tint un milieu entre la joïe excessive & la tristesse; qu'on évitât de trop s'engraisser le corps; que tantôt on

(1) Autrement, les demi-Dieux.

interrompît les voyages, & que tantôt on les reprît ; qu'on cultivât sa mémoire ; qu'on ne dît & ne fit rien dans la colére ; qu'on respectât toutes sortes de divinations ; qu'on s'éxerçât à jouer de la lyre ; & qu'on aimât à chanter les louanges des Dieux & des grands hommes.

Pythagore excluoit les fêves des alimens, parce qu'étant spiritueuses, elles tiennent de la nature de ce qui est animé. D'autres prétendent que si on en mange, elles rendent le ventre plus leger, & les representations, qui s'offrent à l'esprit pendant le sommeil, moins grossiéres & plus tranquilles.

Alexandre dans ses *Successions des Philosophes*, dit avoir lû dans les Commentaires des Pythagoriciens, que l'Unité est le principe de toutes choses ; que de là est venu la Dualité qui est infinie, & qui est sujette à l'Unité comme à sa cause ; que de l'Unité & de la Dualité infinie proviennent les nombres, des nombres les points, & des points les lignes ; que des lignes procédent les figures planes, des figures planes les solides ; des solides les corps qui ont quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air ; que de l'agitation & des changemens de ces quatre élémens dans toutes les parties de l'Univers résulte le monde, qui est animé, intellectuel & sphérique, ayant pour centre la terre, qui est de même figure & habitée tout autour ; qu'il y a des Antipodes ;

qu'eux & nous marchons piés contre piés; que la lumiére & les ténébres, le froid & le chaud, le sec & l'humide ſont en égale quantité dans le monde; que quand la portion de chaleur prédomine, elle améne l'été, & que lorſque la portion de froidure l'emporte ſur celle de la chaleur, elle cauſe l'hyver; que ſi ces portions de froid & de chaud ſe trouvent dans un même degré de proportion, elles produiſent les meilleures ſaiſons de l'année; que le printems où tout verdit eſt ſain, & que l'automne où tout deſſeche, eſt contraire à la ſanté; que même par raport au jour, l'aurore ranime par-tout la vigueur, au lieu que le ſoir répand ſur toutes choſes une langueur qui le rend plus mal ſain; que l'air qui environne la terre eſt immobile, propre à cauſer des maladies, & à tuer tout ce qu'il renferme dans ſon volume; qu'au contraire, celui qui eſt au-deſſus, agité par un mouvement continuel, n'ayant rien que de très-pur & de bienfaiſant, ne contient que des êtres tout à la fois immortels & divins; que le ſoleil, la lune & les autres aſtres ſont autant de Dieux, par l'excès de chaleur qu'ils communiquent, & qui eſt la cauſe de la vie; que la lune emprunte ſa lumiére du ſoleil; que les hommes ont de l'affinité avec les Dieux, en ce qu'ils participent à la chaleur; que pour cette raiſon la Divinité prend ſoin de nous; qu'il y a une deſtinée pour tout l'Univers en gé-

néral, pour chacune de ſes parties en particulier, & qu'elle eſt le principe du gouvernement du monde ; que les rayons du ſoleil pénètrent l'éther froid & l'éther épais. Or, ils apellent l'air l'éther froid, & donnent le nom d'éther épais à la mer & à l'humide. Ils ajoûtent que ces rayons du ſoleil percent dans les endroits les plus profonds, & que par ce moyen ils vivifient toutes choſes ; que tout ce qui participe à la chaleur eſt doué de vie ; que par conſéquent les plantes ſont animées, mais qu'elles n'ont pas toutes une ame ; que l'ame eſt une partie détachée de l'éther froid & chaud, puiſqu'elle participe à l'éther froid ; qu'elle différe de la vie en ce qu'elle eſt immortelle, ce dont elle eſt détachée, étant de même nature ; que les animaux s'engendrent les uns des autres par le moyen de la ſemence ; mais que celle qui naît de la terre n'a point de conſiſtance ; que la ſemence eſt une diſtillation du cerveau, laquelle contient une vapeur chaude ; que lorſqu'elle eſt portée dans la matrice, les matiéres groſſiéres & le ſang qui viennent du cerveau, forment les chairs, les nerfs, les os, le poil & tout le corps ; mais que la vapeur qui accompagne ces matiéres, conſtitue l'ame & les ſens ; que le premier aſſemblage des parties du corps ſe fait dans l'eſpace de quarante jours, & qu'après que, ſuivant des régles de proportion, l'enfant a acquis ſon parfait accroiſ-

ſement en ſept ou neuf, ou au plus tard en dix mois, il vient au monde; qu'il a en lui-même les principes de vie, qu'il reçoit joints enſemble, & dont chacun ſe dévelope dans un tems marqué, ſelon des régles harmoniques; que les ſens ſont en général une vapeur extrêmement chaude, & la vue en particulier, ce qui fait qu'elle pénétre dans l'air & dans l'eau; que la chaleur éprouvant une réſiſtance de la part du froid, ſi la vapeur de l'air étoit froide, elle ſe perdroit dans un air de même qualité. Il y a des endroits où Pythagore apelle les yeux *les portes du ſoleil*, & en dit autant ſur l'ouïe & ſur les autres ſens.

Il diviſe l'ame humaine en trois parties, qui ſont l'eſprit, la raiſon & la paſſion. Ce Philoſophe enſeigne que l'eſprit & la paſſion apartiennent auſſi aux autres animaux; que la raiſon ne ſe trouve que dans l'homme; que le principe de l'ame s'étend depuis le cœur juſqu'au cerveau, & que la paſſion eſt la partie de l'ame qui réſide dans le cœur; que le cerveau eſt le ſiége de la raiſon & de l'eſprit, & que les ſens paroiſſent être des écoulemens de ces parties de l'ame; que celle qui conſiſte dans le jugement, eſt immortelle, à l'excluſion des deux autres; que le ſang ſert à nourrir l'ame; que la parole en eſt le ſouffle, qu'elles ſont l'une & l'autre inviſibles, parce que l'éther lui-même eſt imperceptible; que les veines, les artéres & les nerfs ſont les liens de

l'ame ; mais que lorſqu'elle vient à ſe fortifier & qu'elle ſe renferme en elle-même, alors les paroles & les actions deviennent ſes liens (1), que l'ame jettée en terre, erre dans l'air avec l'apparence d'un corps ; que Mercure eſt celui qui préſide ſur ces êtres, & que de là lui viennent les noms de *Conducteur*, de *Portier*, & de *Terreſtre*, parce qu'il tire les ames des corps, de la terre & de la mer ; qu'il conduit au Ciel les ames pures, & ne permet pas que les ames impures aprochent, ni de celles qui ſont pures, ni ſe joignent les unes aux autres ; que les Furies les attachent avec des liens qu'elles ne peuvent rompre ; que l'air entier eſt rempli d'ames ; qu'on les apelle Démons & Héros ; qu'ils envoyent aux hommes les ſonges, leur annoncent la ſanté & la maladie, de même qu'aux quadrupédes & aux autres bêtes ; que c'eſt à eux que ſe raportent les purifications, les expiations, les divinations de toute eſpéce, les préſages, & les autres choſes de ce genre.

Pythagore diſoit qu'en ce qui regarde l'homme, rien n'eſt plus conſidérable que la diſpoſition de l'ame au bien ou au mal, & que ceux à qui une bonne ame écheoit en partage, ſont heureux ; qu'elle n'eſt jamais en repos, ni toujours dans le même mouvement ; que le juſte a l'autorité de

(1) Il n'y a point de note ſur ce paſſage.

jûrer, & que c'eſt par équité que l'on donne à Jupiter l'hépithéte de *Jureur*; que la vertu, la ſanté, & en général toute ſorte de bien, ſans en excepter Dieu même, ſont une harmonie, au moyen de laquelle toutes choſes ſe ſoutiennent; que l'amitié eſt auſſi une égalité harmonique; qu'il faut honorer les Dieux & les Héros, mais non également; qu'à l'égard des Dieux, on doit en tout tems célébrer leurs louanges avec chaſteté & en habit blanc; au lieu que pour les Héros, il ſuffit qu'on leur porte honneur après que le ſoleil a achevé la moitié de la courſe de la journée; que la pureté de corps s'acquiert par les expiations, les ablutions & les aſperſions, en évitant d'aſſiſter aux funérailles en ſe ſevrant des plaiſirs de l'amour, en ſe préſervant de toute ſouillure, en s'abſtenant de manger de la chair d'animaux ſujets à la mort & ſuſceptibles de corruption, en prenant garde de ne point ſe nourrir de mulets & de ſurmulets, d'œufs, d'animaux ovipares, de fêves, & d'autres alimens prohibés par les Prêtres qui préſident aux myſtéres qu'on célébre dans les Temples. Ariſtote, dans ſon livre des *Fêves*, dit que Pythagore en défendoit l'uſage, ſoit parce qu'elles ont la figure d'une choſe honteuſe, ſoit parce qu'étant le ſeul des légumes qui n'a point de nœuds, elles ſont l'emblême de la cruauté, & reſſemblent à la

mort (1), ou parce qu'elles dessechent, ou qu'elles ont quelque affinité avec toutes les productions de la nature, ou parce qu'enfin on s'en servoit dans le gouvernement Oligarchique pour tirer au sort les sujets qu'on avoit à élire. Il ne vouloit point qu'on ramassât ce qui tomboit de la table pendant le repas, afin qu'on s'accoutumât à manger modérément, ou bien en vue de quelque cérémonie mystérieuse. En effet, Aristophane, dans son traité des *Demi-Dieux*, dit que ce qui tombe de la table apartient aux Héros. Voici ses termes : *Ne mangez point ce qui est tombé de la table.* Pythagore comprenoit dans ses défenses celle de manger d'un coq blanc, par la raison que cet animal est sous la protection de Jupiter, que la couleur blanche est le symbole des bonnes choses, que le coq est consacré à la lune, & qu'il indique les heures (2). Il en disoit autant de certains poissons, lesquels, consacrés aux Dieux, il ne convenoit pas plus de servir aux hommes, qu'il étoit à propos de presenter les mêmes mets aux personnes libres & aux esclaves. Il ajoûtoit que ce qui est blanc tient de la nature du bon, & le noir du mauvais ; qu'il ne faut pas rompre le pain, parce qu'anciennement les amis s'assem-

(1) Allusion à ce qu'on touchoit les genoux de ceux dont on imploroit la misericorde, & à ce que la mort est dite inéxorable. *Aldobrandin.*

(2) Je suis sur ce passage une savante note de *Ménage.*

bloient pour le manger enſemble, comme cela ſe pratique encore chez les étrangers, inſinuant par-là qu'on ne doit pas diſſoudre l'union de l'amitié. D'autres interprêtent ce précepte comme relatif au jugement des Enfers, d'autres comme ayant raport au courage qu'il faut conſerver pour la guerre, d'autres encore comme un marque que le pain eſt le commencement de toutes choſes. Enfin le Philoſophe prétendoit que la forme ſphérique eſt la plus belle des corps ſolides, & que la figure circulaire l'emporte en beauté ſur les figures planes; que la vieilleſſe, & tout ce qui éprouve quelque diminution, reſſortit à une loi commune; qu'il en eſt de même de la jeuneſſe & de tout ce qui prend quelque accroiſſement; que la ſanté eſt la perſévérance de l'eſpéce dans le même état, au lieu que la maladie en eſt l'altération. Il recommandoit de preſenter du ſel dans les repas, afin qu'on penſât à la juſtice, parce que le ſel préſerve de corruption, & que par l'effervefcence du ſoleil, il eſt formé des parties les plus pures de l'eau de la mer.

Voilà ce qu'Aléxandre dit avoir lû dans les Commentaires des Philoſophes Pythagoriciens, & en quoi Ariſtote eſt d'accord avec lui.

Timon, qui cenſure Pythagore dans ſes poëſies bouffonnes, n'a pas épargné ſa gravité & ſa modeſtie.

Pythagore, dit-il, *ayant renoncé à la Magie*;

s'est mis à enseigner des opinions pour surprendre les hommes par ses conversations graves & mystérieuses.

Xénophane reléve ce qu'assuroit Pythagore, qu'il avoit éxisté auparavant sous une autre forme, lorsque dans une Elegie il commence par ces paroles : *Je vais parler d'autres choses, je vais vous indiquer le chemin.* Voici comme en parle Xénophane.

On raporte qu'en passant, il vit un jeune chien qu'on battoit avec beaucoup de cruauté. Il en eut compassion, & dit : Arrêtez, ne frapez plus. C'est l'ame infortunée d'un de mes amis; je le reconnois à sa voix.

Cratinus lui lance aussi des traits dans sa piéce intitulée, *La Pythagoricienne.* Il l'apostrophe en ces termes dans celle qui a pour titre, *Les Tarentins.*

Ils ont coutume, lorsque quelqu'un sans étude vient parmi eux, d'essayer la force de son génie, en confondant ses idées par des objections, des conclusions, des propositions composées de membres qui se ressemblent, des erreurs & des discours ampoulés; tellement qu'ils le jettent dans un si étrange embarras, qu'il n'en peut sortir.

Mnésimaque, dans sa piéce d'Alcméon, s'exprime ainsi.

Nous sacrifions à Apollon, comme sacrifient les Pythagoriciens, sans rien manger d'animé.

Aristophon de son côté plaisante sur le compte

du Philosophe dans sa piéce, intitulée *Le Pythagoricien.*

Pythagore racontoit qu'étant descendu aux Enfers, il vit la manière de vivre des morts & les observa tous; mais qu'il remarqua une grande différence entre les Pythagoriciens & les autres, les premiers ayant seuls l'honneur de manger avec Pluton, en considération de leur piété. A. Il faut, selon ce que vous dites, que ce Dieu ne soit pas délicat, puisqu'il se plaît dans la compagnie de gens si sales.

Il dit aussi dans la même piéce : *Ils mangent des légumes & boivent de l'eau; mais je défie que personne puisse suporter la vermine qui les couvre, leur manteau sale & leur crasse.*

Pythagore eut une fin tragique. Il étoit chez Mylon avec ses amis ordinaires, quand quelqu'un de ceux qu'il avoit refusé d'admettre dans cette compagnie, mit le feu à la maison. Il y en a qui accusent les Crotoniates d'avoir commis cette action, par la crainte qu'ils avoient de se voir imposer le joug de la Tyrannie. Ceux-là racontent que s'étant sauvé de l'incendie, & étant resté seul, il se trouva près d'un champ planté de fêves, à l'entrée duquel il s'arrêta, en disant : *Il vaut mieux se laisser prendre que fouler aux piés ces légumes, & j'aime mieux périr que parler.* Ils ajoutent qu'ensuite il fut égorgé par ceux qui le poursuivoient; que plusieurs de ses amis, au nombre d'environ quarante, périrent dans cette

occafion ; qu'il y en eut fort peu qui fe fauvérent, entr'autres Archytas de Tarente & Lyfis, dont nous avons parlé ci-deffus. Dicéarque dit que Pythagore mourut à Métapont dans le Temple des Mufes où il s'étoit réfugié, & où la faim le confuma au bout de quarante jours. Héraclide, dans fon abregé des *Vies* de Satyrus, prétend que Pythagore, ayant enterré Phérécyde dans l'Ifle de Délos, revint en Italie, fe trouva à un grand feftin d'amitié que donnoit Mylon de Crotone, & qu'il s'en fut de là à Métapont, où, ennuyé de vivre, il finit fes jours en s'abftenant de nourriture. D'un autre côté Hermippe raporte que dans une guerre entre les Agrigentins & les Syracufains, Pythagore courut avec fes amis au fecours des premiers ; que les Agrigentins furent battus, & que Pythagore lui-même fut tué par les vainqueurs pendant qu'il faifoit le tour d'un champ planté de fêves. Il raconte encore que les autres au nombre de près de trente-cinq, furent brûlés à Tarente, parce qu'ils s'opofoient à ceux qui avoient le gouvernement en main. Une autre particularité dont Hermippe fait mention, eft que le Philofophe étant venu en Italie, fe fit une petite demeure fous terre ; qu'il recommanda à fa mere d'écrire fur des tablettes tout ce qui fe pafferoit ; qu'elle eut foin d'en marquer les époques, & de les lui envoyer lorfqu'il reparoîtroit ; que fa mere éxécuta la commiffion ; qu'au

bout de quelque-tems, Pythagore reparut avec un air défait & décharné; que s'étant presenté au peuple, il dit qu'il venoit des Enfers; que pour preuve de vérité, il lut publiquement tout ce qui étoit arrivé pendant son absence; que les assistans, émus de ses discours, s'abandonnérent aux cris & aux larmes; que regardant Pythagore comme un homme divin, ils lui amenérent leurs femmes pour être instruites de ses préceptes, & que ces femmes furent celles qu'on apela *Pythagoriciennes*. Tel est le recit d'Hermippe.

Pythagore avoit épousé une nommée *Theano*, fille de Brontin de Crotone. D'autres disent qu'elle étoit femme de Brontin, & qu'elle fut disciple du Philosophe. Il eut aussi une fille nommée *Damo*, selon Lysis dans son Epître à Hipparque, où il parle ainsi de Pythagore: *Plusieurs personnes vous accusent de rendre publiques les lumiéres de la Philosophie, contre les ordres de Pythagore, qui, en confiant ses commentaires à Damo sa fille, lui défendit de les laisser sortir de chez elle. En effet, quoiqu'elle pût en avoir beaucoup d'argent, elle ne voulut jamais les vendre, & aima mieux, toute femme qu'elle étoit, préférer à la richesse la pauvreté & les exhortations de son pere.* Pythagore eut encore un fils nommé *Télauge*, qui lui succéda, & qui, selon le sentiment de quelques-uns, fut le Maître d'Empédocle. On cite ces paroles que celui-ci adressa à Télauge: *Illustre*

fils de Théano & de Pythagore. Ce Télauge n'a rien écrit; mais on attribue quelques ouvrages à sa mere. C'est elle qui, étant interrogée quand une femme devoit être censée pure du commerce des hommes, répondit qu'*elle l'étoit toujours avec son mari, & jamais avec d'autres.* Elle exhortoit aussi les mariées, qu'on conduisoit à leurs maris, de ne quitter leur modestie qu'avec leurs habits, & de la reprendre toujours en se r'habillant. Quelqu'un lui ayant demandé de quelle modestie elle parloit, elle répondit, *de celle qui est la principale distinction de mon sexe.*

Héraclide, fils de Sérapion, dit que Pythagore mourut âgé de quatre-vingt ans, selon le partage qu'il avoit lui-même fait des différens âges de la vie; mais suivant l'opinion la plus générale, il parvint à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ces vers, que j'ai composés à son sujet, contiennent des allusions à ses sentimens.

Tu n'es pas le seul, ô Pythagore! qui t'abstiens de manger des choses animées; nous faisons la même chose. Car qui de nous se nourrit de pareils alimens? Lorsqu'on mange du rôti, du bouilli, ou du salé, ne mange-t'on pas des choses qui n'ont plus ni vie, ni sentiment?

En voici d'autres semblables.

Pythagore étoit si grand Philosophe, qu'il ne vouloit point goûter de viande, sous prétexte que c'eût été un crime. D'où vient donc en régaloit-il

ses

ſes amis ? Etrange manie ! de regarder comme permis aux autres ce que l'on croit mauvais pour ſoi-même.

En voici encore d'autres.

Veut-on connoître l'eſprit de Pythagore, que l'on enviſage la face empreinte ſur le (1) *bouclier d'Euphorbe. Il prétend que c'eſt-là ce qu'il étoit lorſqu'il vivoit autrefois, & qu'il n'étoit point alors ce qu'il eſt à preſent. Traçons ici ſes propres paroles. Lorſque j'éxiſtois alors, je n'étois point ce que je ſuis aujourd'hui.*

Ceux-ci font alluſion à ſa mort.

Hélas ! pourquoi Pythagore honore-t'il les fêves au point de mourir avec ſes diſciples pour l'amour d'elles. Il ſe trouve près d'un champ planté de ce légume ; il aime mieux négliger la conſervation de ſa vie par ſcrupule, que de les fouler aux piés en prenant la fuite, qu'échaper à la main meurtriére des Agrigentins, en ſe rendant coupable d'un crime.

Il fleuriſſoit vers la LX. Olympiade. L'école, dont il fut le fondateur, dura près de dix-neuf générations, puiſque les derniers Pythagoriciens, que connut Ariſtoxène, furent Xénophile, Chalcidien de Thrace, Phanton de Phliaſie,

(1) Il y a, *regardez le milieu du bouclier d'Euphorbe.* On dit que le milieu des bouliers étoit relevé en boſſe. Le ſens d'ailleurs donne à connoître qu'on voyoit ſur celui-ci les traits d'Euphorbe.

Echecrates, Dioclès & Polymneste, aussi Phliasiens. Ces Philosophes étoient disciples de Philolaus & d'Euryte, tous deux natifs de Tarente.

Il y eut quatre Pythagores qui vécurent dans le même-tems, & non loin les uns des autres. L'un étoit de Crotone, homme d'un caractére fort tyrannique; l'autre de Phlisie, Maître d'éxercices & Baigneur (1), à ce qu'on dit; le troisiéme, né à Zacynthe, auquel on attribue des mystéres de Philosophie qu'il enseignoit, & l'usage de cette expression proverbiale, *Le Maître l'a dit*. Quelques-uns ajoûtent à ceux-là un Pythagore de Reggio, Statuaire de profession, & qui passe pour avoir le premier réussi dans les proportions; un autre de Samos, aussi Statuaire; un troisiéme, Rhéteur, mais peu estimé; un quatriéme, Médecin, qui donna quelque traité sur la Hernie & sur Homére. Enfin, Denys parle d'un Pythagore, Ecrivain en langue Dorique. Eratosthène, en cela d'accord avec Phavorin dans son *Histoire Diverse*, dit que dans la XLVIII. Olympiade celui-ci combattit le premier, selon les régles de l'art, dans les combats du ceste; qu'ayant été chassé & insulté par les jeunes gens à cause qu'il portoit une longue chévelu-

(1) Je prens ce mot pour l'équivalent du Grec, où il y a proprement, *qui oignoit les Athletes.*

re & une robe de pourpre, il fut si sensible à cet affront, qu'il alla se mesurer avec des hommes & les vainquit. Théætete lui adresse cette Epigramme :

Passant, saches que ce Pythagore de Samos à longue chevelure, se rendit fameux dans les combats du Ceste. Oui, te dit-il, je suis Pythagore; & si tu t'informes à quelque habitant d'Elée quels furent mes exploits, tu en aprendras des choses incroyables.

Phavorin assure que ce Pythagore se servoit de définitions tirées des Mathématiques, que Socrate & ses sectateurs en firent un plus fréquent usage, lequel Aristote & les Stoïciens suivirent après eux (1). On le répute encore pour le premier qui donna au ciel le nom de *Monde*, & qui crut que la terre est orbiculaire; ce que néanmoins Théophraste attribue à Parménide, & Zénon à Hésiode. On prétend de plus qu'il eut un adversaire dans la personne de Cydon, comme Socrate eut le sien dans celle d'Antidocus (2). Enfin on a vu courir l'Epigramme suivante à l'occasion de cet Athlete :

Ce Pythagore de Samos, ce fils de Crateus, tout à la fois enfant & Athlete, vint du berceau à

(1) *Fougerolles* dit que Phavorin s'est trompé, en confondant Pythagore l'Athlete avec le Philosophe. Diogene ne distingue pas clairement ces sujets.

(2) Voyez la note de *Ménage*.

Olympie se distinguer dans les combats du Ceste.

Revenons à Pythagore le Philosophe, dont voici une lettre.

Pythagore à Anaximène.

» Vous, qui êtes le plus estimable des hommes, si vous ne surpassiez Pythagore en noblesse & en gloire, vous eussiez certainement quitté Milet pour nous joindre. Vous en êtes détourné par l'éclat que vous tenez de vos ancêtres, & j'avoue que j'aurois le même éloignement; si j'étois Anaximène ? Je conçois d'ailleurs, que si vous quittiez vos villes, vous les priveriez de leur plus beau lustre, & les exposeriez à l'invasion des Médes (1). Il n'est pas toujours à propos de contempler les astres, il convient aussi que l'on dirige ses pensées & ses soins au bien de sa patrie. Moi-même, je ne m'occupe pas tant de mes raisonnemens, que je ne m'intéresse quelquefois aux guerres qui divisent les Italiotes ».

Après avoir fini ce qui regarde Pythagore, il nous reste à parler de ses plus célébres sectateurs, & de ceux que l'on met communément dans ce

(1) Voyez dans le livre second une lettre d'Anaximène à Pythagore.

nombre ; à quoi nous ajouterons la ſuite des plus ſçavans hommes juſqu'à Epicure, comme nous nous le ſommes propoſé dans le plan de cet Ouvrage. Nous avons déja fait mention de Théanus & de Télauge ; à preſent nous entrerons en matiére par Empédocle, qui, ſelon quelques-uns, fut diſciple de Pythagore.

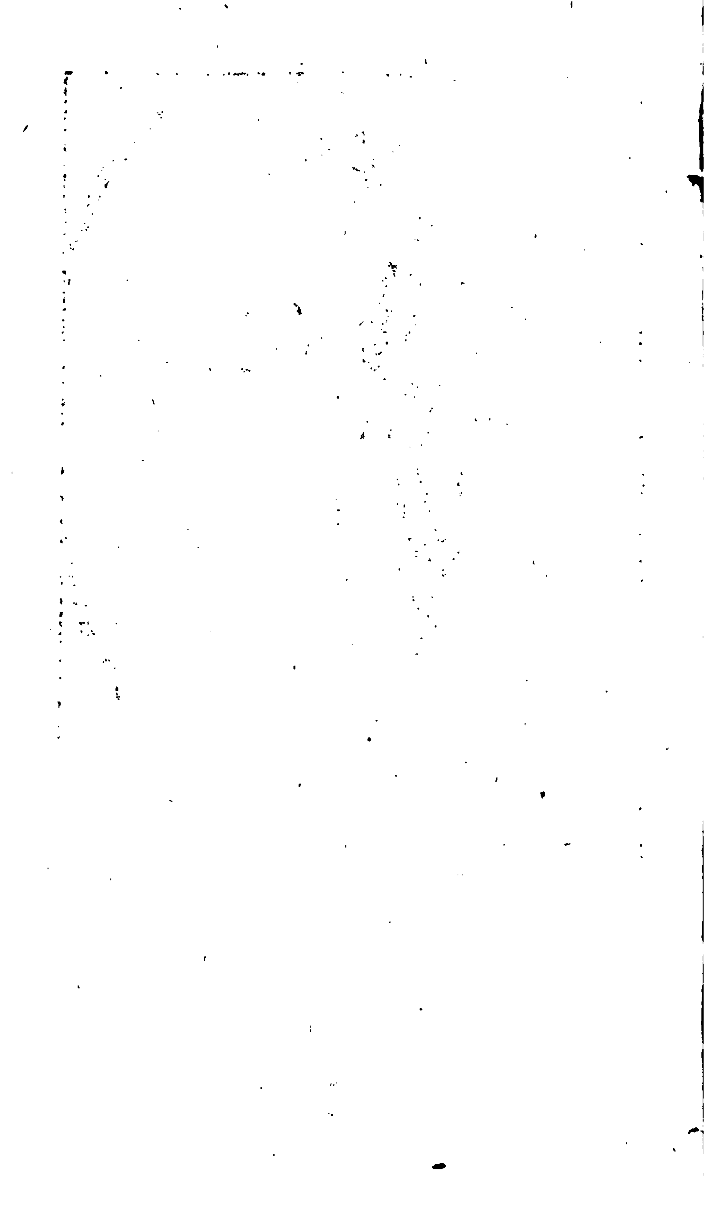




EMPÉDOCLE.

Empédocle d'Agrigente fut fils de Meron, & petit-fils d'Empédocle. C'est le sentiment d'Hippobote & celui de Timée, qui, dans le quinziéme livre de ses *Histoires*, dépeint Empédocle, ayeul du Poëte, comme un homme fort distingué. Hermippe aproche de leur opinion, & Héraclide, dans son traité des *Maladies*, la confirme, en assurant que le grand-pere d'Empédocle descendoit de famille noble, & qu'il entretenoit des chevaux pour son service. Eratosthène, dans ses *Victoires Olympiques* ajoute à toutes ces particularités que le pere de Meton remporta le prix dans la LXXI. Olympiade, en quoi il s'apuye du témoignage d'Aristote. Apollodore *le Grammairien*, dans ses *Chroniques*, est de l'avis de ceux qui font Empédocle fils de Méton. Glaucus raporte qu'il se rendit chez les Thuriens lorsque cette Colonie ne venoit que d'être fondée. Ce même Auteur remarque plus bas, que ceux qui racontent qu'il s'enfuit de sa patrie, & que s'étant réfugié chez les Syracusains, il porta avec eux les armes contre le peuple d'Athènes, ne prennent pas garde aux époques ; » car, dit-il, ou il devoit être mort en ce tems-» là, ou fort avancé en âge ; ce qui n'est nulle-


EMPEDOCLES





blable, puiſqu'Ariſtote obſerve
& Empédocle moururent à l'âge
ns. Mais, continue Glaucus,
voir donné lieu à l'erreur, c'eſt
ui dans la LXXI. Olympiade
rix à la courſe du cheval, por-
nom, comme il compte par cet-
ie raporte Apollodore *a*. Saty-
es, dit qu'Empédocle étoit fils
l eut un fils apelé de ce nom,
ie Olympiade le pere fut vain-
du cheval, & le fils à la lutte,
ſelon le témoignage d'Héraclide
J'ai lû dans les *Commentaires*
à cette occaſion Empédocle fa-
ectateurs la figure d'un bœuf,
de miel & de farine. Ce mê-
onne un frere, qu'il nomme

le Pythagore, aſſure dans une
, qu'Empédocle étoit iſſu d'Ar-
te, on ſçait de lui-même qu'il
e en Sicile. Voici ce qu'il dit
l'éxorde de ſes Vers ſur les

i habitez la fameuſe Cité, ſituée
agas, cette ville ſi conſidérable
ur ſon origine. Timée racon-
me livre, qu'il fut diſciple de

Pythagore ; mais qu'ayant été surpris comme Platon, dans un larcin de papiers, il ne fut plus admis aux conversations de ce Philosophe. C'est de lui qu'Empédocle parle dans ces vers.

Entre ceux-là étoit un homme qui connoissoit les choses les plus sublimes, & qui possédoit plus que personne les richesses de l'ame.

D'autres prétendent qu'en s'énonçant ainsi, Empédocle avoit égard à Parménide. Néanthe raporte que les Pythagoriciens avoient coutume de converser ensemble jusqu'au tems de Philolaus & d'Empédocle ; mais que depuis que celui-ci eut divulgué leurs sentimens par ses vers, on fit une loi qu'aucun Poëte ne seroit admis dans leurs entretiens. On raconte la même chose de Platon, qui pour un pareil cas fut exclu du commerce des Pythagoriciens. Cependant, Empédocle ne désigne pas lequel de ces Philosophes fut celui dont il étudia les préceptes, & on ne peut guéres ajouter foi à une prétendue épître de Télauge, où il est dit qu'il s'attacha à Hippase & à Brontin. Selon Théophraste, il fut l'émule de Parménide, lequel il se proposa pour modèle dans ses Poësies. En effet, il parle dans ses vers de la doctrine de la nature, mais Hermippe soutient que ce fut Xénophane, & non Parménide, qu'Empédocle voulut égaler ; qu'ayant été long-tems en liaison avec le premier, il en imita

imita le génie poëtique, & qu'enſuite il fréquenta les Pythagoriciens. Alcidamas, dans ſa *Phyſique*, raporte que Zénon & Empédocle prirent dans le même-tems les inſtructions de Parménide, mais qu'après s'être ſéparés, Zénon continua ſes études de Philoſophie en particulier; & qu'Empédocle ſe mit ſous la diſcipline d'Anaxagore & de Pythagore, ayant imité l'un dans ſes recherches ſur la nature, & l'autre dans la gravité de ſes mœurs & de ſon extérieur.

Ariſtote, dans ſon ouvrage intitulé *le Sophiſte*, attribue à Empédocle l'invention de la Réthorique, & donne celle de la Dialectique à Zénon. Dans ſon livre des *Poëtes*, il dit qu'Empédocle reſſembloit beaucoup à Homére, qu'il avoit l'élocution forte, & qu'il étoit riche en métaphores & en d'autres figures poëtiques. Il compoſa entr'autres un poëme ſur la deſcente de Xerxès en Gréce, & un Hymne à Apollon; piéces que ſa ſœur ou ſa fille, aſſure Jérôme, mit au feu; l'Hymne ſans y penſer, mais les *Perſiques* à deſſein, ſous prétexte que c'étoit un ouvrage imparfait. Le même Auteur veut qu'Empédocle ait auſſi écrit des tragédies & des ouvrages de politique; mais Héraclide, fils de Sérapion, prétend que les tragédies qu'on lui ſupoſe, ſont d'un autre. Jérôme atteſte qu'il lui en eſt tombé quarante-trois entre les mains, & Néanthe

certifie avoir lû des tragédies faites par Empédocle dans le tems de sa jeunesse.

Satyrus, dans ses *Vies*, le qualifie Médecin & excellent Orateur. La preuve qu'il en allégue, est qu'il eut pour disciple Gorgias de Léonte, fameux en ce genre de science, & qui a laissé des régles sur l'Art de bien dire. Apollodore, dans ses *Chroniques*, remarque que Gorgias vécut jusqu'à l'âge de cent neuf ans, & Satyrus raconte qu'il disoit avoir connu Empédocle, éxerçant la Magie. Lui-même en convient dans ses poësies, lorsqu'entr'autres choses il dit :

Vous connoîtrez les remédes qu'il y a pour les maux & pour soulager la vieillesse ; vous serez le seul à qui je donnerai ces lumiéres. Vous réprimerez la fureur des vents infatigables qui s'élévent sur la terre, & dont l'haleine desséche les champs labourés ; ou bien si vous voulez, vous pourrez exciter les ouragans, vous ferez naître la sécheresse dans les tems pluvieux, vous ferez tomber dans les saisons les plus arides ces torrens d'eaux qui déracinent les arbres & gâtent les moissons, vous pourrez même évoquer les morts.

Timée, dans le dix-huitiéme livre de ses *Histoires*, dit aussi qu'Empédocle se fit admirer à plusieurs égards ; qu'un jour sur-tout les vents périodiques, qu'on nomme *Etésiens*, s'étant élevés avec tant de violence qu'ils gâtoient tous les fruits, il ordonna qu'on écorchât des ânes ; que

de leur peau on fit des outres, qu'ensuite on les plaçât au haut des collines & sur les sommets des montagnes pour rompre le vent, lequel cessa en effet; ce qui le fit surnommer *Maître des vents*.

Héraclide dans son livre des *Maladies*, assure qu'Empédocle dicta à Pausanias ce qu'il a écrit touchant une femme que l'on réputoit pour morte. Selon Aristippe & Satyrus, il avoit pour Pausanias une amitié si particuliére, qu'il lui dédia son ouvrage sur la Nature, en employant ces termes : *Ecoutes-moi, Pausanias, fils du sage Anchite.* Il lui fit encore l'Epigramme suivante.

Cela est la Patrie du célébre disciple d'Esculape, de Pausanias, surnommé fils d'Anchite, de celui qui a sauvé du pouvoir de Proserpine plusieurs malades, attaqués de langueurs mortelles.

Héraclide définit cet empêchement de la respiration, un état dans lequel le corps peut se conserver trente jours sans respiration & sans battement de poux. De là vient qu'il apelle Empédocle *Médecin* & *Devin*; ce qui infére encore de ces vers :

Je vous salue, chers Amis, qui habitez la fameuse & grande Cité près des rives dorées du fleuve Acragas; vous ne vous attachez qu'à des choses utiles, & je vous parois un Dieu, plutôt (1) *qu'un*

(1) La version Latine, *Fougerolles* & *Boileau* font dire à

mortel, lorſque je viens, honoré convenablement de tout le monde, me rendre auprès de vous. Quand, orné de couronnes ou de guirlandes, j'aproche de ces floriſſantes villes, les hommes & les femmes viennent en ſoule me rendre leurs hommages. Je ſuis accompagné de ce grand nombre de gens qu'attire la recherche du gain, de ceux qui s'apliquent à la Divination, de ceux enfin qui ſouhaitent d'acquérir la ſcience, de connoître les maladies & de procurer la ſanté.

Empédocle apelloit Agrigente une ville conſidérable, parce que, dit Potamilla, elle contenoit huit cens (1) mille habitans. De là ce mot d'Empédocle ſur la molleſſe de cette ville : *Les Agrigentins jouiſſent des plaiſirs avec autant d'ardeur que s'ils devoient mourir demain, & bâtiſſent des maiſons comme s'ils avoient toujours à vivre.* Cléoméne, chantre de vers héroïques, recita à Olympie ceux qu'Empédocle fit pour l'uſage des expiations, comme le raporte Phavorin dans ses *Commentaires*. Ariſtote dit qu'Empédocle avoit de généreux ſentimens, & qu'il étoit ſi éloigné de tout eſprit de domination, qu'au raport de Xanthus qui vante ſes qualités, la Royau-

à Empédocle qu'il eſt un Dieu ; mais outre que le Grec ne dit pas abſolument cela, je ne penſe pas que jamais perſonne ſe ſoit ſérieuſement dit immortel. *Ménage* explique cela des progrès d'Empédocle dans la ſageſſe.

(1) *Ménage* corrige d'après Bochart & Diodore ; *deux cens mille*.

té lui ayant été offerte, il la refusa par prédilection pour une condition médiocre. Timée ajoute à ce trait le recit d'une occasion où il fit voir qu'il avoit le cœur populaire. Il fut invité à un repas par un des principaux de la ville; & comme on se mit à boire avant que de servir sur table, Empédocle, témoin du silence des autres conviés, s'impatienta & ordonna qu'on aportât de quoi manger. Le maître du logis s'excusa sur ce qu'il attendoit un Officier du Conseil. Il arriva enfin, & ayant été établi Roi de la fête par les soins de celui qui donnoit le régal, il fit entrevoir assez clairement des dispositions à la tyrannie, en voulant que les conviés bussent, ou qu'on leur répandît le vin sur la tête. Empédocle se tut; mais le lendemain il convoqua le Conseil, fit condamner à mort cet Officier & celui qui avoit fait les frais du repas. Tel fut le commencement de la part qu'il prit aux affaires publiques. Une autre fois le Médecin Acron prioit le Conseil de lui assigner une place où il pût élever un monument à son pere, comme ayant surpassé tous les Médecins en sçavoir. Empédocle empêcha qu'on ne lui octroyât sa demande, tant par des raisons prises de l'égalité, que par le discours qu'il lui tint: *Quelle inscription voulez-vous*, lui demanda-t'il, *qu'on mette sur le monument? sera-ce cette Epitaphe:*

Le grand Médecin Acron d'Agrigente, fils d'un

pere célèbre, repose ici sous le précipice de sa glorieuse patrie (1). D'autres traduisent ainsi le second vers, *ce grand tombeau contient une grande tête*. Il y a des Auteurs qui attribuent cela à Simonide.

Enfin Empédocle abolit le conseil des Mille; & lui substitua une Magistrature de trois ans, dans laquelle il admettoit non-seulement les riches, mais aussi des personnes qui soutinssent les droits du peuple. Timée, qui parle souvent de lui, dit pourtant qu'il ne paroissoit pas avoir un systême utile au bien de sa Patrie, parce qu'il témoignoit beaucoup de présomption & d'amour-propre, témoin de ce qu'il dit dans ces vers :

Je vous salue, ma personne vous paroît celle d'un Dieu, plutôt que d'un mortel, quand je viens vers vous, & le reste.

On raconte que lorsqu'il assista aux Jeux Olympiques, il attira sur lui l'attention de tout le monde; de sorte que dans les conversations on ne s'entretenoit de personne autant que d'Empédocle. Néanmoins dans le tems qu'on rétablit la ville d'Agrigente, les parens de ses ennemis s'oposérent à son retour; ce qui l'engagea à se retirer dans le Péloponèse, où il finit sa vie. Timon ne l'a pas épargné, au contraire, il l'invective dans ces vers :

(1) Il y a ici un jeu de mots, qui perd son sel dans la traduction; il consiste en ce que le mot de *grand* est répété plusieurs fois.

Empédocle, hérissé de termes du Barreau, & en ceci supérieur aux autres, créa des Magistrats qui avoient besoin qu'on leur donnât des seconds.

Il y a différentes opinions sur le sujet de sa mort. Héraclyde, qui détaille l'histoire de la femme censée n'être plus en vie, dit qu'Empédocle l'ayant ranimée & mérité beaucoup de gloire par ce prodige, fit un sacrifice dans le champ de Pysianacte, auquel il invita ses amis, du nombre desquels fut Pausanias; qu'après le repas, quelques-uns se retirérent pour se reposer, quelques autres se mirent sous les arbres d'un champ voisin, d'autres s'en allérent où ils voulurent; qu'Empédocle se tint dans la place qu'il avoit occupée pendant le repas; que le lendemain chacun s'étant levé, il n'y eut qu'Empédocle qui ne parut point; qu'on le chercha & questionna les Domestiques pour sçavoir ce qu'il étoit devenu; qu'un d'entr'eux déclara qu'à minuit il avoit entendu une voix forte, qui apelloit Empédocle par son nom; que là-dessus il s'étoit levé, mais qu'il n'avoit aperçu rien d'autre qu'une lumiére céleste, & la lueur de flambeaux; que ce discours causa une surprise extrême; que Pausanias descendit de la chambre & envoya des gens à la découverte d'Empédocle; qu'enfin il cessa de se donner des peines inutiles, en disant qu'Empédocle avoit reçu un bonheur digne de la dévotion qu'il avoit fait paroître, & qu'il fal-

loit lui immoler des victimes comme à un homme élevé au rang des Dieux. Hermippe contredit Héraclide en ce que le sacrifice fut offert à l'occasion d'une femme d'Agrigente nommée *Panthée*, qu'Empédocle avoit guérie, quoiqu'abandonnée des Médecins : à quoi il ajoute que le nombre de ceux qu'il avoit invité, se montoit à près de quatre-vingt personnes. Hippobote raconte qu'à son réveil Empédocle prit le chemin du mont Ethna, qu'il se précipita dans les ouvertures de cette montagne, & disparut ainsi dans le dessein de confirmer par-là le bruit de son apothéose ; mais que la chose se découvrit par un sandale, travaillé avec de l'airain, que le volcan rejetta en vomissant des flammes, & que l'on reconnut être un des siens, tels qu'il avoit coutume d'en porter. Néanmoins ce fait fut toujours démenti par Pausanias.

Diodore d'Ephèse, en parlant d'Anaximandre, dit qu'Empédocle le prenoit pour modèle, qu'il l'imitoit dans ses expressions ampoulées, & affectoit la gravité de son habillement. On ajoute à cela que les habitans de Selinunte, étant affligés de la peste, causée par l'infection d'une riviére voisine qui exhaloit de si mauvaises odeurs, qu'elles produisoient des maladies & faisoient avorter les femmes, Empédocle imagina de conduire à ses propres dépens deux autres riviéres dans celle-là pour en adoucir les eaux par

ce mêlange ; qu'effectivement il fit cesser le fléau ; qu'ensuite il se presenta aux Sélinuntiens pendant qu'ils assistoient à un festin auprès de ce fleuve ; qu'à son aspect ils se levérent & lui rendirent les honneurs divins ; que ce fut pour les confirmer dans l'opinion qu'il étoit un Dieu, qu'il prit la résolution de se jetter dans le feu. Mais ce recit est contesté par Timée, qui dit formellement qu'il se retira dans le Péloponnèse, d'où il ne revint jamais ; de sorte qu'on ne sçait de quelle maniére il finit ses jours. Dans son quatriéme livre il prend à tâche de décréditer le recit d'Héraclide, en disant que Pysianacte étoit de Syracuse, qu'il n'avoit point de champ à Agrigente, & qu'au reste ce bruit s'étant répandu touchant Empédocle, Pausanias, qui étoit riche, érigea à sa mémoire un monument, soit statue ou chapelle. » Et comment poursuit-il, Empé-» docle se seroit-il jetté dans les ouvertures du » mont Ethna, lui qui n'en fit jamais mention, » quoiqu'il ne demeurât pas loin de là ? Il mou-» rut donc dans le Péloponnèse, & on ne doit pas » être surpris si on ne rencontre pas son sépulchre, » puisqu'on ignore la sépulture de plusieurs au-» tres «. Timée conclut, en reprochant à Héraclide la coutume d'avancer des paradoxes, jusqu'à parler d'un homme, tombé de la lune en terre. Hippobote dit qu'Empédocle eut d'abord à Agrigente une statue couverte, dressée à son honneur ; mais qu'ensuite elle fut placée décou-

verte vis-à-vis le Sénat des Romains, qui la transportérent dans cet endroit. Il est aussi représenté dans quelques tableaux, qui éxistent encore. Néanthe de Cyzique, qui a écrit sur les Pythagoriciens, raporte qu'après la mort de Méton, la Tyrannie commença à s'établir, & qu'Empédocle persuada aux Agrigentins de calmer leurs séditions & de conserver l'égalité dans leur gouvernement. Comme il possédoit de gros biens, il dota plusieurs filles qui n'en avoient pas; & Phavorin, dans le premier livre de ses *Commentaires*, dit qu'il étoit dans une si grande opulence, qu'il portoit la pourpre, un ornement d'or autour de la tête, des sandales d'airain, & une couronne Delphienne. Il avoit la chevelure longue, l'air imposant, se faisoit suivre par des Domestiques, & ne changeoit jamais de maniére & d'arrangement. C'est ainsi qu'il paroissoit en public, & l'on remarquoit dans son maintien une sorte d'aparence royale qui le rendoit respectable. Enfin un jour qu'il se transportoit en chariot à Messine pour y assister à une fête solemnelle, il tomba & se cassa la cuisse; accident dont il mourut à l'âge de soixante & dit-sept ans. Il a son tombeau à Mégare. Aristote est d'un autre avis touchant son âge. Il ne lui donne que soixante ans de vie; d'autres cent & neuf. Il fleurissoit vers la LXXXIV. Olympiade. Démétrius de Trœzene, dans son livre contre les *Sophis-*

tes, nous aprend, en se servant des expressions d'Homére, qu'*ayant pris un licou, il se pendit à un cornouiller fort haut, afin que son ame descendît de là aux Enfers.* Mais dans la lettre de Télauge, dont nous avons parlé, il est dit qu'il tomba dans la mer par un effet de vieillesse, & qu'il s'y noya. Telles sont les opinions qu'on a sur sa mort. Voici des vers satyriques qui se trouvent sur son sujet dans notre Recueil de vers de toutes sortes de mesures.

Empédocle, tu as purifié ton corps par le moyen des flammes dévorantes qui s'élancent continuellement à travers les ouvertures de l'Etna. Je ne dirai pas que tu t'y es plongé de propos délibéré. Qu'on ignorât ton sort, c'étoit-là ton dessein; mais qu'il t'en coutât la vie, n'étoit pas ta volonté.

En voici encore d'autres.

Empédocle, dit-on, mourut d'une chute de chariot, qui lui cassa la cuisse droite. S'il fut assez malavisé pour s'être jetté dans les ouvertures du mont Etna, comment se peut-il que ses os reposent dans son sépulchre à Mégare?

Au reste Empédocle croyoit qu'il y a quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air, accompagnés d'un accord qui les unit, & d'une antipathie qui les sépare. Il les nomme, *le prompt Jupiter, Junon qui donne la vie, Pluton, & Nestis qui remplit de larmes les yeux des humains*; Jupiter est le feu, Junon la terre, Pluton l'air;

& Nestis l'eau. Il ajoute que ces élémens, sujets à de continuels changemens, ne périssent jamais, & que cet ordre de l'Univers est éternel. Il conclut enfin que tantôt une correspondance unit ces parties, & que tantôt une contrariété les fait agir séparément. Il estimoit que le soleil est un amas de feu, & un astre plus grand que la lune; que celle-ci ressemble à un disque pour la figure; que le ciel est semblable à du cristal, & que l'ame revêt toutes sortes de formes de plantes & d'animaux. Il assuroit qu'il se souvenoit d'avoir été autrefois jeune garçon & jeune fille, plante, poisson & oiseau.

On a en cinq cens vers ce qu'il a composé sur la Nature & sur les Expiations, & en six cens ce qu'il a écrit de la Médecine. Nous avons parlé plus haut de ses tragédies.





EPICHARME.

Epicharme, natif de Co & fils d'Elothale ; étudia sous Pythagore. Il n'avoit que trois mois lorsqu'on le porta à Mégare de Sicile, & de là à Syracuse, comme il le dit lui-même dans ses œuvres. Voici l'inscription qui se trouve au bas de sa statue :

Autant le Soleil surpasse en éclat les autres astres, & autant la force des vagues de la mer l'emporte sur la rapidité des fleuves ; autant Epicharme, couronné par Syracuse sa patrie, excelle en sagesse par-dessus les autres hommes.

Il a laissé des Commentaires, qui contiennent des sentences, & dans lesquels il traite de la Nature & de la Médecine. A la plûpart de ces Commentaires sont joints des vers acrostiches, qui prouvent indubitablement qu'il en est l'Auteur. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.





ARCHYTAS.

ARchytas de Tarente, issu de Mnesagore, ou d'Hestiée selon Aristoxene, embrassa la secte de Pythagore. Ce fut lui qui, par une lettre qu'il écrivit à Denys, sauva la vie à Platon, dont le Tyran avoit résolu la mort. Il réunissoit en sa personne tant de vertus, qu'admiré des uns & des autres pour son mérite, on lui confia jusqu'à sept fois la Régence, malgré la Loi qui défendoit qu'on l'exerçât plus d'un an.

Platon lui écrivit deux fois en réponse à une lettre qu'il en avoit reçue, & qui étoit conçue en ces termes :

Archytas à Platon, santé.

» Je vous félicite de votre rétablissement,
» suivant ce que vous m'en dites, & comme je
» l'ai apris de Damiscus. Quant aux écrits
» dont vous m'avez parlé, j'en ai eu soin, &
» me suis rendu en Lucanie auprès des parens
» d'Ocellus. Les Commentaires sur la Loi, la
» Royauté, la Piété & la Génération de toutes
» choses sont entre mes mains. Je vous en ai
» même fait tenir une partie; mais jusqu'ici on n'a



ARCHYTAS

AIY

» encore pû recouvrer les autres. S'ils se retrou-
» vent, soyez persuadé que je ne manquerai pas
» de vous les envoyer. »

Tel étoit le contenu de la lettre d'Archytas ; tel celui de la réponse suivante de Platon.

Platon à Archytas, sagesse.

» Je ne sçaurois assez vous exprimer la satis-
» faction avec laquelle j'ai reçu les écrits que
» vous m'avez envoyés. Je fais de l'Auteur un cas
» infini, je l'admire en ce qu'il se montre digne
» de ses ancêtres du vieux tems, & si estima-
» bles pour leurs bonnes qualités. On les dit
» originaires de Myra, & du nombre de ces
» Troyens que Laomédon amena avec lui ; tous
» gens pleins de vertus, selon le témoignage
» qu'en rend l'histoire. Les Commentaires,
» dont vous me parlez & que vous souhaitez,
» ne sont pas encore en assez bon état ; n'im-
» porte, je vous les envoye tels qu'ils se trou-
» vent. Nous pensons de même l'un & l'autre
» sur le soin avec lequel ils méritent d'être con-
» servés : aussi n'ai-je rien à vous recommander
» là-dessus. Je finis, portez-vous bien. »

Voilà en quels termes ils s'écrivoient de part & d'autre.

Il y a eu quatre Archytas. Le premier est celui dont nous parlons ; le second étoit de

Mitylene, & Muſicien de profeſſion; le troiſiéme a écrit de l'Agriculture; le quatriéme a compoſé des Epigrammes. Quelques Auteurs en comptent un cinquiéme, qu'ils diſent avoir été Architecte, & dont on a un ouvrage ſur la Mécanique, qui commence par ces mots: *J'ai apris ceci de Teucer de Carthage.* On raporte auſſi du Muſicien Archytas, que quelqu'un lui diſant qu'on ne l'écoutoit pas lorſqu'il diſcouroit, il répondit que ſon inſtrument de Muſique parloit pour lui. Ariſtoxéne raconte d'Archytas le Pithagoricien que pendant qu'il fut Général, il ne perdit jamais de combat; mais qu'ayant été démis de cet emploi par envie, l'armée ſuccomba & tomba au pouvoir des ennemis.

Celui-ci eſt le premier qui ait traité des Mécaniques par des principes qui leur ſont propres, & qui ait communiqué un mouvement organique à une figure faite géométriquement, en cherchant, par le moyen de la ſection d'un demi cylindre, deux lignes proportionnelles pour trouver la duplication du cube. Platon dans ſa *République*, atteſte qu'on lui eſt auſſi redevable de la découverte de la duplication du cube par la Géométrie.



ALCMEON.



ALCMÉON.

ALcméon de Crotone, autre Disciple de Pythagore, a principalement traité de la Médecine, quoiqu'il ait aussi parlé de la nature, comme quand il dit, que la plûpart des choses humaines sont doubles. (1) Phavorin, dans son *Histoire diverse*, présume qu'il fut le premier qui enfanta le système de Physique, & qui crut que la lune conserve éternellement la même nature. Il étoit fils de Pirithus, suivant son propre aveu dans l'éxorde d'un ouvrage, en ces termes : *Alcméon, Crotoniate, fils de Pirithus; à Brontin, Leonte & Bathyllus touchant les Etres invisibles. Les Dieux ont une parfaite connoissance de ce qui regarde les choses mortelles; mais les hommes n'en peuvent juger que par conjecture*, & le reste. Il disoit aussi que l'ame est immortelle, & qu'elle se meut continuellement, comme le soleil.

(1) Cela désigne les contraires, comme *blanc & noir, doux & amer, &c.* Ménage.





HIPPASUS.

HIppasus de Métapont étoit Pythagoricien. Il croyoit que le monde est sujet à des vicissitudes dont le tems est déterminé, que l'Univers est fini, & qu'il se meut continuellement.

Démétrius, dans son Traité des *Auteurs de même nom*, veut qu'il n'ait laissé aucun ouvrage. Il y a eu deux Hippasus; celui-ci, & un autre qui a traité en cinq livres de la République de Lacédémone, sa patrie.





PHILOLAUS.

PHilolaus de Crotone fut un autre Philosophe de la secte de Pythagore. Ses ouvrages, sur la Philosophie Pythagoricienne sont ceux que Platon pria Dion de lui acheter. Ce Philosophe mourut, soupçonné d'aspirer à la Tyrannie. Voici une de mes Epigrammes à son occasion.

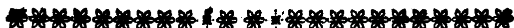
Les soupçons eurent toujours de mauvaises suites. Ne fissiez-vous aucun mal, on vous tiendra pour coupable si vous paroissez en faire. Ainsi périt autrefois Philolaus, par un soupçon qu'il vouloit imposer un rude joug à Crotone sa patrie.

Il étoit dans l'opinion que tout se fait par le moyen de la nécessité & de l'harmonie. Il enseigna le premier que la terre se meut circulairement; doctrine que d'autres attribuent à Icétas de Syracuse. Il composa un livre que Platon, dit Hermippe d'après quelque Ecrivain, lorsqu'il vint trouver Denys en Sicile, acheta des parens de Philolaus pour la somme de quarante mines d'Alexandrie, & qu'il tira de ce livre les matériaux dont il se servit pour bâtir son *Timée*.

D'autres prétendent que Platon reçut ce livre de Denys, qu'il engagea à accorder la grace à un jeune homme, Disciple de Philolaus, lequel il

avoit condamné à mort. Démétrius, dans ses *Auteurs de même nom*, assure qu'il fut le premier qui publia les dogmes des Pythagoriciens sur la Nature, & qui commencent par cette opinion : que *la Nature, le Monde & tout ce qu'il contient, renferment une harmonie des choses finies avec les choses infinies.*





EUDOXE.

Eudoxe, fils d'Æschine, nâquit à Gnide, & devint tout à la fois Astrologue, Géométre, Médecin & Légiflateur. Il aprit d'Archytas la Géométrie, & étudia la Médecine sous Philistion de Sicile, dit Callimaque dans ses *Tables*. Sotion, dans ses *Successions*, nous informe qu'il eut Platon pour Maître. Dans sa vingt-troisiéme année, Eudoxe, pauvre & nécessiteux, mais aussi empressé de s'instruire que touché de la réputation des disciples de Socrate, s'en fut à Athènes avec le Médecin Théomédon, qui le nourrissoit, & qui, selon quelques-uns, avoit pour lui une tendresse toute particuliére. Etant arrivé au Pyrée, il alloit réguliérement tous les jours à Athènes, d'où après avoir entendu les Orateurs, il revenoit au logis. Son séjour dans ce lieu dura deux mois, au bout desquels il s'en retourna chez lui. Ses amis ayant contribué à lui amasser quelqu'argent, il partit pour l'Egypte, accompagné du Médecin Chrysippe, & muni d'une lettre de recommandation qu'Agésilas lui donna pour Nectanabe, qui parla en sa faveur aux Prêtres d'Egypte. Il s'arrêta dans ce pays pendant un an & quatre mois, se faisant raser la barbe & les sourcils. Si on en croit quelques-uns, il s'y occupa à composer un ou-

vrage de mathématique, qu'il intitula *Octaëtre*. Il se rendit ensuite à Cyzique & dans la Propontide, où il exerça la Philosophie. Enfin, après avoir vû Mausole, il reprit la route d'Athènes, & y parut avec un grand nombre de disciples, dans le dessein, à ce qu'on croit, de mortifier Platon, qui n'avoit pas d'abord voulu le recevoir. Il y en a qui disent qu'étant avec plusieurs autres à un repas que donnoit celui-ci, il introduisit l'usage de se placer à table en demi-cercle. Nicomaque, fils d'Aristote, lui attribue d'avoir dit que la volupté est un bien.

Eudoxe fut extraordinairement estimé dans sa patrie, témoin le decret qu'on y fit à son honneur. La Gréce n'eut pas moins de respect pour lui, tant à cause des Loix qu'il donna à ses concitoyens, comme le raporte Hermippe dans son quatriéme livre des *Sept Sages*, que par raport à ses excellens ouvrages sur l'Astrologie, la Géométrie & d'autres Sciences.

Ce Philosophe eut trois filles, nommées *Actis*, *Philtis* & *Delphis*. Eratosthène, dans ses livres adressés à Baton, (1) dit qu'il écrivit aussi des Dialogues Ciniques. D'autres au contraire prétendent qu'ils furent l'ouvrage d'Auteurs Egyptiens, qui les composérent en leur langue, & qu'Eudoxe les traduisit en Grec. Il prit de Chrysip-

(1) D'autres traduisent *Hécaton*. Voyez *Ménage*.

pe de Gnide, fils d'Erinée, les notions des choses qui regardent les Dieux, le Monde & les Météores. Quant à la Médecine, il fut dressé à cette science par Philistion de Sicile. Au reste il a laissé de fort beaux Commentaires.

Outre ses trois filles, Eudoxe eut un fils apellé *Aristagore*, qui éleva Chrysippe, fils d'Æthlius. Ce Chrysippe est Auteur d'un Traité de Médecine sur les maladies des yeux, auquel il travailla par occasion, en faisant des recherches Physiques.

Il y a eu trois Eudoxes; celui-ci; un autre, Rhodien de naissance & Historien; un troisiéme de Sicile, fils d'Agathocle, Poëte Comique, trois fois vainqueur dans les fêtes de Bacchus qui se célébroient en ville, & cinq fois dans celles de la campagne, selon Apollodore dans ses *Chroniques*. Nous trouvons encore un Médecin de même nom, natif de Gnide, & de qui notre Eudoxe, dans son livre de la *Circonférence de la Terre*, dit qu'il avoit pour maxime d'avertir qu'il falloit tenir son corps & ses sens dans un mouvement continuel par toutes sortes d'exercices.

Le même raporte que cet Eudoxe de Gnide étoit en vogue vers la CIII. Olympiade, & qu'il découvrit les régles des lignes courbes. Il mourut dans la cinquante-troisiéme année de son âge. Pendant qu'il étoit en Egypte auprès d'Iconuphis Héliopolitain, il arriva que le bœuf

Apis lui lécha l'habit, d'où les Prêtres conclurent qu'il feroit fort célébre, mais qu'il ne vivroit pas long-tems. Ce recit de Phavorin, dans fes *Commentaires*, nous a donné matiére à ces vers fur fon fujet.

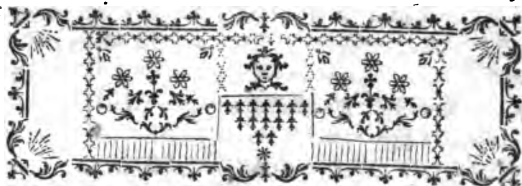
On dit qu'Eudoxe, étant à Memphis, s'informa de fon fort en s'adreffant au bœuf célébre de ces lieux. L'animal ne répondit rien. Eh ! qu'auroit pû dire un bœuf? Apis manque de voix, la nature ne lui en a pas donné l'ufage ; mais fe tênant de côté, il lécha l'habit d'Eudoxe. Qu'annonçoit-il par-là ? qu'Eudoxe ne vivroit pas long-tems. En effet, il mourut bien-tôt, n'ayant vécu que cinquante-trois ans.

La grande réputation, qu'il avoit dans le monde, fit que par le changement de la feconde lettre de fon nom, on l'apella d'un autre qui fignifioit *Homme célébre.*

Mais après avoir fait mention des Philofophes Pythagoriciens les plus diftingués, venons-en à divers autres qui fe font rendus illuftres, & commençons par Héraclite.



LIVRE IX.



LIVRE IX.



HÉRACLITE.

HÉRACLITE, fils de Blyson, ou d'Héracionte, selon quelques-uns, nâquit à Ephèse & fleurit vers la LXIX. Olympiade. Il étoit haut & décisif dans ses idées comme on en peut juger par un de ses ouvrages, où il dit que *ce n'est pas une grande science qui forme l'esprit.* Il enseignoit à Hésiode, à Pythagore, à Xénophane & à Hécatée que la seule sagesse consiste à connoître la volonté, suivant laquelle toutes choses se gouvernent dans l'Univers, ajoutant qu'Homére & Archilochus méritoient d'être chassés des Colléges à coups de poing.

Il avoit pour maxime, *qu'il faut étouffer les in-*

jures avec plus de soin qu'un incendie, & qu'un peuple doit combattre pour ses loix comme pour ses murailles. Il reprit aigrement les Ephésiens sur ce qu'ils avoient chassé son ami Hermodore.

Ils sont dignes, disoit-il, *qu'on les mette à mort dès l'âge de puberté, & qu'on laisse leur ville à des enfans, eux qui ont été assez lâches pour en chasser Hermodore leur bienfaiteur, en se servant de ces expressions : Que personne ne mérite notre reconnoissance, & si quelqu'un nous rend jusques-là redevables envers lui, qu'il aille vivre ailleurs & avec d'autres.*

On dit même que requis par ses concitoyens de leur donner des Loix, Héraclite rejetta leur demande avec mépris, parce qu'une mauvaise police avoit déja corrompu la ville. S'en étant allé du côté du Temple de Diane, il s'y mit à jouer avec des enfans. *De quoi vous étonnez-vous, gens perdus de mœurs?* dit-il à ceux qui l'éxaminoient. *Ne vaut-il pas mieux s'amuser de cette façon, que partager avec vous l'administration des affaires publiques?* A la fin il devint si misantrope, qu'il se retira dans les montagnes, où il passoit sa vie, ne se nourrissant que d'herbes & de racines. Il en contracta une hydropisie, qui l'obligea de revenir en ville, où il demanda énygmatiquement aux Médecins, *s'ils pourroient bien changer la pluye en sécheresse?* Ils ne le comprirent point; de sorte qu'il entra dans un

étable & s'y enfonça dans du fumier de vache, espérant que la chaleur évaporeroit par les pores les eaux dont il étoit surchargé. Il éprouva l'inutilité de ce remède, & mourut âgé de soixante ans. Telle est notre Epigramme à son sujet.

Je me suis souvent étonné qu'Héraclite se soit attiré une dure mort par une vie si dure. Une funeste hydropisie inonda son corps, glaça ses membres, éteignit la lumière de ses yeux & les couvrit de ténèbres.

Hermippe raporte qu'il consulta les Médecins, pour sçavoir s'il n'y avoit pas moyen de pomper l'eau des intestins; qu'ils répondirent qu'ils n'en connoissoient aucun; que là-dessus il alla se mettre au soleil; qu'il ordonna à des enfans de le couvrir de fumier; que ce remède dont il s'étoit avisé, l'exténua à un tel point, qu'il en mourût deux jours après, & qu'on l'enterra dans la place publique. Néanthe de Cyzique dit au contraire, que n'ayant pû se tirer de dessous le fumier, il resta dans cet état, & fut mangé des chiens.

Il se fit admirer dès l'enfance. Lorsqu'il étoi jeune, il avouoit qu'il ne sçavoit rien, & quand il eut atteint l'âge viril, il se vantoit de sçavoir tout. Il n'eut point de Maître, aussi disoit-il qu'il ne devoit sa Philosophie & toute sa science qu'à ses propres soins. Néanmoins Sotion assure avoir trouvé des Auteurs qui attestent qu'il fut disciple de

Xénophane. Il cite même Ariston, lequel dans son livre sur Héraclite veut que ce Philosophe, ayant été guéri de son hydropisie, mourut d'une autre maladie, en quoi Hippobote est de même sentiment.

A la vérité l'ouvrage qui porte son nom, a en général la Nature pour objet; aussi il roule sur trois sortes de matiéres, sur l'Univers, sur la Politique, & la Théologie. Selon quelques-uns, il déposa cet ouvrage dans le Temple de Diane & l'écrivit exprès d'une maniére obscure, tant afin qu'il ne fût entendu que par ceux qui en pourroient profiter, qu'afin qu'il ne lui arrivât pas d'être exposé au mépris du vulgaire. De là cette critique de Timon:

Entre ceux-là est Héraclite, ce criard, mal bâti, cet injurieux discoureur & ce diseur d'énygmes,

Théophraste attribue à son humeur mélancolique les choses qu'il a écrites imparfaitement & celles qu'il a traitées différemment de ce qu'elles sont. Antisthène, dans ses *Successions*, allégue pour preuve de sa grandeur d'ame, qu'il céda à son frere la présidence des affaires de Prêtrise. Au reste, son livre lui acquit tant d'honneur, qu'il eut des sectateurs qui portérent le nom d'*Héraclitiens*.

Voici en général quelles furent ses opinions. Il croyoit que toutes choses sont composées du feu, & se résolvent dans cet élément; que tout se

fait par un destin, & que tout s'arrange & s'unit par les changemens des contraires; que toutes les parties du monde sont pleines d'esprits & de Démons. Il a parlé aussi des divers changemens qui se remarquent dans les mouvemens de la nature. Il croyoit de plus que la grandeur du soleil est telle qu'elle paroît; que la nature de l'ame est une chose si profonde, qu'on n'en peut rien définir, quelque route qu'on suive pour parvenir à la connoître. Il disoit que l'opinion de soi-même est une maladie sacrée, & la vûe une chose trompeuse. Quelquefois il s'énonce d'une maniére claire & intelligible; de sorte que les esprits les plus lents peuvent l'entendre, & que ce qu'il dit pénétre jusques dans le fond de l'ame. Il est incomparable pour la briéveté & pour la force avec laquelle il s'explique; mais exposons ses sentimens plus en détail.

Suivant ce Philosophe, le feu est un élément; & c'est de ses divers changemens que naissent toutes choses, selon qu'il est plus rarefié, ou plus dense. Il s'en tient-là, & n'explique rien ouvertement. Il croit que tout se fait par l'opposition qu'une chose a avec l'autre; & compare le cours de la nature à celui d'un fleuve. Il supose l'Univers fini, & n'admet qu'un seul monde, qui, comme il est produit par le feu, se dissout aussi par cet élément au bout de certains périodes; & cela en vertu d'une destinée. Il

apelle l'action des contraires, qui produit la génération, une guerre & une discorde; il nomme celle qui produit l'embrasement du monde, une paix & une union. Il qualifie aussi cette vicissitude un mouvement de haut en bas, & de bas en haut, suivant lequel le monde se fait. Le feu condensé se change en humidité, qui ayant acquis sa consistence, devient eau. L'eau épaissie se change en terre, & c'est-là le mouvement de haut en bas. Réciproquement la terre liquefiée se change en eau, de laquelle naît ensuite tout le reste par l'évaporation qui s'éleve de la mer, & voilà le mouvement de bas en haut. Il est d'avis qu'il s'éleve des évaporations de la terre & de la mer, les unes claires & pures, les autres ténébreuses; que les premiéres servent de nourriture au feu, & les secondes à l'eau.

Il n'explique pas de quelle nature est le ciel qui nous environne. Il y supose des espéces de bassins, dont la partie concave est tournée de notre côté, & les évaporations pures, qui s'y rassemblent, forment des flammes que nous prenons pour des astres. Les flammes qui forment le soleil, sont extrêmement pures & vives; celles des autres astres, plus éloignées de la terre, ont moins de pureté & de chaleur. La lune, comme plus voisine de la terre, ne passe pas par des espaces purs, au lieu que le soleil

est placé dans un lieu pur, clair, & éloigné de nous à une distance proportionnée; ce qui fait qu'il éclaire & échauffe davantage. Les éclipses du soleil & de la lune viennent de ce que les bassins qui forment ces astres, sont tournés à rebours de notre côté; & les phases, que la lune presente chaque mois, viennent de ce que le bassin qui la forme, tourne peu à peu. Les jours & les nuits, les mois, les saisons, les années, les pluyes, les vents & autres phénoménes semblables ont leur cause dans les différences des évaporations. L'évaporation pure, enflammée dans le cercle du soleil, produit le jour; l'évaporation contraire à celle-là cause la nuit. Pareillement la chaleur augmentée par les évaporations pures, occasionne l'été, & au contraire l'augmentation de l'humidité par les évaporations obscures améne l'hyver. Ainsi raisonne Héraclite sur les autres causes naturelles. Au reste, il ne s'explique ni sur la forme de la terre, ni sur les bassins des astres. Voilà ce qu'on sait de ses opinions.

Nous avons eu occasion de parler dans la vie de Socrate de ce que ce Philosophe pensoit d'Héraclite après en avoir lû le livre que lui remit Euripide, comme le raporte Ariston. Néanmoins Séleucus *le Grammairien*, dit qu'un nommé Croton, dans un ouvrage intitulé *le verseur d'eau*, ra-

conte que ce fut un certain Cratès qui le premier fit connoître ce livre en Gréce, & qui en avoit cette idée, qu'il faudroit être nageur de Délos pour ne pas y suffoquer. Ce livre d'Héraclite est différemment intitulé. *Les Muses* par les uns, *De la nature* par les autres. Diodote le désigne sous ce titre : *Le moyen de bien conduire sa Vie* ; d'autres le distinguent sous celui-ci : *La science des Mœurs, renfermant une régle de conduite universelle.*

Héraclite, interrogé pourquoi il ne répondoit pas à ce qu'on lui demandoit, repliqua : *C'est afin que vous parliez.* Il fut recherché de Darius, & ce Prince avoit tant d'envie de jouir de sa compagnie, qu'il lui écrivit cette lettre.

Le Roi Darius, fils d'Hystaspe, au sage Héraclite d'Ephèse, salut.

» Vous avez composé un livre sur la Nature, » mais en termes si obscurs & si couverts, qu'il » a besoin d'explication. En quelques endroits » si on prend vos expressions à la lettre, il sem- » ble que l'on ait une théorie de l'Univers, des » choses qui s'y font, & qui cependant dépendent » d'un mouvement de la puissance divine. On est » arrêté à la lecture de la plûpart des passages ; » de sorte que ceux mêmes, qui ont manié le » plus de volumes, ignorent ce que vous avez

» précisément voulu dire. Ainsi le Roi Darius, » fils d'Hystaspe, souhaite de vous entendre & » de s'instruire par votre bouche de la doctrine » des Grecs. Venez donc au plutôt, & que je » vous voye dans mon Palais. C'est assez la cou» tume en Gréce d'être peu attentif au mérite » des grands hommes, & de ne pas faire beau» coup de cas des fruits de leurs veilles, quoi» qu'ils soient dignes qu'on y prête une sérieuse » attention, & que l'on s'empresse à en profiter. » Il n'en sera pas de même chez moi. Je vous » recevrai avec toutes les marques d'honneur » possibles ; j'aurai journellement avec vous des » entretiens d'estime & de politesse, en un mot, » vous serez témoin du bon usage que je ferai » de vos préceptes.

Héraclite d'Ephèse au Roi Darius, fils d'Hystaspe, salut.

» Tous les hommes, quels qu'ils soient, s'é» cartent de la vérité & de la justice. Ils n'ont » d'attachement que pour l'avarice, ils ne res» pirent que la vaine gloire par un entêtement » qui est le comble de la folie. Pour moi, qui » ne connois point la malice, qui évite tout su» jet d'ennui, qui ne m'attire l'envie de person» ne ; moi, dis-je, qui méprise souverainement

» la vanité qui régne dans les Cours, jamais il » ne m'arrivera de mettre le pied sur les terres » de Perse. Content de peu de chose, je jouis » agréablement de mon sort & vis à mon gré «.

Telles furent les dispositions de ce Philosophe à l'égard du Roi Darius.

Démétrius, dans son livre des *Auteurs de même nom*, raporte qu'il eut du mépris pour les Athéniens, malgré la grande opinion qu'ils avoient de son mérite, & que quoiqu'il ne fût pas fort estimé des Ephésiens, il préféra de demeurer chez eux. Démétrius de Phalére a aussi parlé de lui dans sa *Défense de Socrate*.

Son Livre a eu plusieurs Commentateurs; Antisthène, Héraclite & Cléanthe, natifs du Pont; Sphærus *le Stoïcien*; Pausanias, surnommé l'*Héraclistique*; Nicoméde, Denys, & Diodote entre les Grammairiens. Celui-ci prétend que cet ouvrage ne roule pas sur la Nature, mais sur la Politique, ce qui s'y trouve sur la premiére de ces matiéres, n'y étant proposé que sous l'idée d'éxemple. Jérôme nous instruit qu'un nommé *Scythinus*, Poëte en vers Iambes, avoit entrepris de versifier cet ouvrage.

On lit diverses Epigrammes à l'occasion d'Héraclite, entr'autres celle-ci :

Je suis Héraclite; à quel propos, gens sans Lettres, voulez-vous me connoître de plus près? Un travail aussi important que le mien, n'est pas fait

pour vous ; il ne s'adresse qu'aux Savans. Un seul me suffit autant que trois mille. Que dis-je ? Une infinité de lecteurs me vaut à peine un seul qui m'entend. J'en avertis, j'en instruis les Mânes & les Ombres.

En voici d'autres semblables.

Lecteur, ne parcourez par Héraclite avec trop de vîtesse. Les routes qu'il trace, sont difficiles à trouver. Vous avez besoin d'un guide qui vous conduise à travers des ténébres qu'il répand sur ses Ecrits, & à moins qu'un fameux Devin ne vous déchiffre le sens de ses expressions, vous n'y verrez jamais clair.

Il y a eu cinq Héraclites. Le premier est celui-ci ; le second, Poëte Lyrique, qui a fait l'éloge des douze Dieux ; le troisiéme natif d'Halicarnasse & Poëte Elégiaque, au sujet duquel Callimaque composa ces vers.

Héraclite, la nouvelle de ta mort m'a arraché les larmes des yeux, en me souvenant combien de jours nous avons passés ensemble à mêler le sérieux avec le badin. Hélas ! où es-tu maintenant, cher Hôte d'Halicarnasse ? Tu n'éxistes plus qu'en poussière ; mais les fruits de ta verve subsistent encore, & ne sont point soumis au pouvoir de la mort.

Le quatrième Héraclite de nom, né à Lesbos, a écrit l'Histoire de Macédoine ; le cinquième n'a produit que des sottises, ausquelles il s'est amusé, au lieu de suivre sa profession de joueur de cithre.



XENOPHANE.

XEnophane, fils de Dexius, ou d'Orthoméne au raport d'Apollodore, nâquit à Colophon. Timon parle de lui avec éloge.

Xenophane moins vain, & le fléau d'Homére, par ses critiques. Chassé de sa patrie, il se réfugia à Zancle en Sicile, & de là à Catane. Selon les uns, il n'eut point de Maître ; selon les autres, il fut disciple de Boton d'Athènes ; ou d'Archelaus selon quelques-uns. Sotion le croit contemporain d'Anaximandre.

Il composa des Poësies élégiaques & des vers Iambes contre Hésiode & Homére, qu'il critique sur les choses qu'ils ont dites des Dieux. Il déclamoit lui-même ses vers. On veut aussi qu'il ait combattu les sentimens de Thalès, de Pythagore & d'Epiménide. Au reste, il mourut fort âgé ; témoignage qu'il rend de lui-même dans ces vers :

Il y a déja soixante-sept ans que la Gréce vante mes lumiéres, & dès avant ce tems-là j'en comptois vingt-cinq depuis ma naissance, si tant est que je puisse suputer mon âge avec certitude.

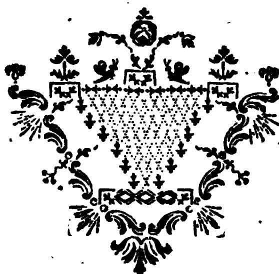
Il suposoit quatre élémens, dont toutes choses sont composées, & n'admettoit des mondes infinis, qu'il disoit n'être sujets à aucun change-

ment. Il croyoit que les nuées sont formées de vapeurs, que le soleil éléve & soutient dans l'air; que la substance divine est sphérique & ne ressemble point à l'homme; qu'elle voit & entend tout, mais ne respire point; qu'elle réunit tout en elle-même, l'entendement, la sagesse & l'éternité. Il est le premier qui ait dit que tout être créé est corruptible. Il définissoit l'ame un *Esprit*, & mettoit les biens au-dessous de l'entendement. Il étoit dans l'opinion qu'on ne doit aprocher des Tyrans, ou en aucune façon, ou avéc beaucoup de douceur. Empédocle lui ayant dit, qu'il étoit difficile de rencontrer un homme sage : *Vous avez raison*, répondit-il; *car pour en trouver un, il faut être sage soi-même.* Sotion prétend qu'avant lui personne n'avança que toutes choses sont incompréhensibles; mais il se trompe. Xénophane a écrit deux mille vers sur la fondation de Colophon, & sur une colonie Italienne, envoyée à Elée. Il étoit en réputation vers la LX. Olympiade.

Démétrius de Phalére, dans son livre de la *Vieillesse*, & Panœtius *le Stoïcien*, dans son ouvrage de *la Tranquillité*, racontent qu'il enterra ses fils de ses propres mains, comme Anaxagore. Il paroît, suivant ce que dit Phavorin, livre premier de ses *Commentaires*, que les Philosophes Pythagoriciens, Parméniscus & Orestade

pratiquérent la même chose à l'égard de leurs enfans.

Il y a eu un autre Xénophane de Lesbos, Poëte en vers Iambes. Voilà ceux qu'on apelle *Philosophes divers*.





PARMENIDE.

PArménide, fils de Pyrithus & natif d'Elée, fut disciple de Xénophane, quoique Théophraste dans son *Abregé*, le fasse disciple d'Anaximandre. Cependant, bien qu'il ait eu Xénophane pour Maître, au lieu de l'avoir suivi, il se lia avec Aminias; ensuite avec Diochete, lequel, dit Sotion, étoit Pythagoricien & pauvre; mais fort honnête homme. Aussi fut-ce pour ces raisons que Parménide s'attacha plus à lui qu'à tout autre; jusques-là qu'il lui éleva une Chapelle après sa mort. Parménide également noble & riche, dut aux soins d'Aminias, & non aux instructions de Xénophane, le bonheur d'avoir acquis la tranquillité d'esprit.

On tient de lui ce systême, que la terre est ronde, & située au centre du monde. Il croyoit qu'il y a deux élémens, le feu & la terre, dont le premier a la qualité d'ouvrier, & le second lui sert de matiére; que l'homme a été premiérement formé par le soleil, qui est lui-même composé de froid & de chaud; qualités dont l'assemblage constitue l'essence de tous les êtres. Selon ce Philosophe, l'ame & l'esprit ne sont qu'une même chose, comme le raporte Théophraste dans ses livres de *Physique*, où il détaille les sen-

timens de presque tous les Philosophes. Enfin, il distingue une double Philosophie, l'une fondée sur la vérité, l'autre sur l'opinion. De là ce qu'il dit : *Il faut que vous connoissiez toutes choses ; la simple vérité qui parle toujours sincérement, & les opinions des hommes, sur lesquelles il n'y a point de fond à faire.*

Il a expliqué en vers ses idées philosophiques à la maniére d'Hésiode, de Xénophane & d'Empédocle. Il établissoit la raison dans le jugement, & ne trouvoit pas que les sens pussent suffire pour juger sainement des choses.

Que les aparences diverses, disoit-il, *ne t'entraînent jamais à juger, sans examen, sur le faux raport des yeux, des oreilles, ou de la langue. Mais discernes toutes choses par la raison.*

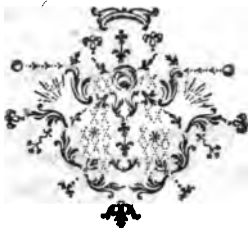
C'est ce qui donna à Timon occasion de dire, en parlant de Parménide, que son *grand sens lui fit rejetter les erreurs qui s'insinuent dans l'imagination.*

Platon composa à la louange de ce Philosophe, un Dialogue qu'il intitula *Parménide*, ou *des Idées*. Il fleurissoit vers la LXIX. Olympiade, & paroît avoir observé le premier que l'étoile du matin & celle du soir sont le même astre, écrit Phavorin dans le cinquiéme livre de ses *Commentaires*. D'autres attribuent cette observation à Pythagore. Callimaque conteste au Philosophe le Poëme qu'on lui attribue.

L'histoire

L'histoire porte qu'il donna des Loix à ses concitoyens. Speusippe en fait foi dans son premier livre des *Philosophes*, & Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, le répute pour le premier qui s'est servi du syllogisme, apelé *Achille*.

Il y a eu un autre Parmenide, Auteur d'un traité de l'art oratoire.





MELISSE.

MÉlisse de Samos & fils d'Ithagène, fut auditeur de Parménide. Il eut aussi des entretiens sur la Philosophie avec Héraclite, qui le recommanda aux Ephésiens dont il étoit inconnu, de même qu'Hippocrate recommanda Démocrite aux Abdéritains. Ce fut un homme orné de vertus civiles, par conséquent fort chéri & estimé de ses concitoyens. Devenu Amiral, il se conduisit dans cet emploi de maniére à faire paroître encore plus la vertu qui lui étoit naturelle.

Il suposoit l'Univers infini, immuable, immobile, unique, semblable à lui-même, & dont tous les espaces sont remplis. Il n'admettoit point de mouvement réel, n'y en ayant d'autre qu'un aparent & imaginaire. Par raport aux Dieux, il étoit d'avis qu'il n'en faut rien définir, parce qu'on ne les connoît point assez pour expliquer leur essence.

Apollodore dit qu'il florissoit vers la LXXXIV. Olympiade.





ZENON.

ZÉnon nâquit à Elée. Apollodore, dans ses *Chroniques*, le dit issu de Pyrithus. Quelques-uns lui donnent Parménide pour pere, d'autres le font fils de Teleutagore par nature, & celui de Parménide par adoption. Timon parle de lui & de Mélisse en ces termes :

Celui qui possède les forces d'une double éloquence, (1) *est à l'abri des atteintes de Zénon, dont la critique n'épargne rien, & à couvert des contentions de Mélissus, qui ayant peu de fausses idées, en a corrigé beaucoup.*

Zénon étudia sous Parménide, qui le prit en amitié. Il étoit de haute taille, suivant la remarque de Platon dans le *Dialogue de Parménide*, lequel dans celui des *Sophistes* lui donne le nom de *Palamède d'Elée*. Aristote lui fait gloire d'avoir inventé la Dialectique, & attribue l'invention de la Rhétorique à Empedocle. Au reste, Zénon s'est fort distingué, tant par sa capacité dans la Philosophie, que par son habileté dans la Politique. En effet, on a de lui des ouvrages pleins de jugement & d'érudition.

(1) Il s'agit, je le crois, du talent de disputer pour & contre. Voyez *Ménage*.

Héraclide, dans l'*Abregé de Satyrus*, raconte que Zénon, résolu d'attenter à la vie du Tyran Néarque, apelé par d'autres *Diomédon*, fut pris & mis en lieu de sûreté; qu'interrogé sur ses complices & sur les armes qu'il avoit assemblées à Lipara, il répondit, exprès pour montrer qu'il étoit abandonné & sans apui, que tous les amis du Tyran étoient ses complices; qu'ensuite ayant nommé quelques-uns, il déclara qu'il avoit des choses à dire à l'oreille de Néarque, laquelle il saisit avec les dents, & ne lâcha que par les coups dont il fut percé; de sorte qu'il eut le même sort qu'Aristogiton, l'homicide d'un autre Tyran.

Démétrius, dans ses *Auteurs de même nom*, prétend que Zénon arracha le nez à Néarque, & Antisthène, dans ses *Successions*, assure qu'après qu'il eut nommé ses complices, le Tyran l'interrogea s'il y avoit encore quelque coupable; qu'à cette demande il répondit: *Oui, c'est toi-même, qui es la peste de la ville;* qu'ensuite il adressa ces paroles à ceux qui étoient présens: *Je m'étonne de votre peu de courage, si après ce qui m'arrive, vous continuez encore de porter le joug de la Tyrannie;* qu'enfin s'étant mordu la langue en deux, il la cracha au visage du Tyran; que ce spectacle anima tellement le peuple, qu'il se souleva contre Néarque, & l'assomma à coups de pierres. La plûpart des Auteurs s'accordent dans les circonstances de cet événement; mais Hermippe dit que

Zénon fut jetté & mis en piéces dans un mortier. Cette opinion est celle que nous avons suivie dans ces vers sur le sort du Philosophe.

Affligé de la déplorable opression d'Elée ta patrie, tu veux, courageux Zénon, en être le libérateur. Mais le Tyran, qui échape à ta main, te saisis de la sienne, & t'écrases, par un cruel genre de suplice, dans un mortier à coups de pilon.

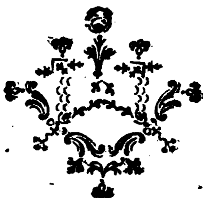
Zénon étoit encore illustre à d'autres égards Semblable à Héraclite, il avoit l'ame si élevée, qu'il méprisoit les Grands. Il en donna des preuves en ce qu'il préféra à la magnificence des Athéniens Elée sa patrie, chétive ville, autrefois apelée *Hyelé*, & colonie des Phocéens; mais recommandable pour la probité de ses habitans. Aussi alloit-il peu à Athènes, se tenant chez lui la plûpart du tems.

Il est le premier qui dans la dispute ait fait usage de l'argument, connu sous le nom d'*Achille*, quoi qu'en puisse dire Phavorin, qui cite avant lui Parménide & plusieurs autres.

Il pensoit qu'il y a plusieurs mondes, & point de vuide; que l'essence de toutes choses est composée des changemens réciproques, du chaud, du froid, du sec & de l'humide; que les hommes sont engendrés de la terre, & que l'ame est un mêlange des élémens dont nous avons parlé; mais en telle proportion, qu'elle ne tient pas plus de l'un que de l'autre.

On raconte que piqué au vif à l'occasion de quelques injures que l'on vomissoit contre lui, quelqu'un l'ayant repris de sa colére, il répondit : *Si je ne suis pas sensible aux invectives, le serai-je aux louanges ?*

En parlant de Zénon Cittien, nous avons fait mention de huit personnes de même nom. Celui-ci fleurissoit vers la LXXIX. Olympiade.





LEUCIPPE.

LEucippe étoit d'Elée, ou d'Abdére, selon quelques-uns, ou de Milet selon d'autres.

Ce disciple de Zénon croyoit que le monde est infini ; que ses parties se changent l'une dans l'autre ; que l'Univers est vuide & rempli de corps ; que les mondes se forment par les corps qui tombent dans le vuide & s'accrochent l'un à l'autre ; que le mouvement, qui résulte de l'accroissement de ces corps, produit les astres ; que le soleil parcourt le plus grand cercle autour de la lune ; que la terre est portée comme dans un chariot, qu'elle tourne autour du centre, & que sa figure est pareille à celle d'un tambour. Ce Philosophe est le premier qui ait établi les atômes pour principes. Tels sont ses sentimens en général, les voici plus en détail.

Il croyoit, comme on vient de dire, que l'Univers est infini ; que par raport à quelques-unes de ses parties il est vuide, & plein par raport à quelques autres. Il admettoit des élémens, qui servent à produire des mondes à l'infini, & dans lesquels ils se dissolvent. Les mondes, suivant ce Philosophe, se font de cette maniére : un grand nombre de corpuscules, détachés de l'infini, & différens en toutes sortes de figures, volti-

gent dans le vuide immenſe, juſqu'à ce qu'ils ſe raſſemblent & forment un tourbillon, qui ſe meut en rond de toutes les maniéres poſſibles; mais de telle ſorte que les parties, qui ſont ſemblables, ſe ſéparent pour s'unir les unes aux autres. Celles qui ſont agitées par un mouvement équivalent, ne pouvant être également tranſportées circulairement à cauſe de leur trop grand nombre, il arrive de là que les moindres paſſent néceſſairement dans le vuide extérieur, pendant que les autres reſtent, & que jointes enſemble, elles forment un premier aſſemblage de corpuſcules qui eſt ſphérique. De cet amas conjoint ſe fait une eſpéce de membrane, qui contient en elle-même toutes ſortes de corps, leſquels étant agités en tourbillon à cauſe de la réſiſtance qui vient du centre, il ſe fait encore une petite membrane, ſuivant le cours du tourbillon, par le moyen des corpuſcules qui s'aſſemblent continuellement. Ainſi ſe forme la terre, lorſque les corps, qui avoient été pouſſés dans le milieu, demeurent unis les uns aux autres. Réciproquement l'air, comme une membrane, augmente ſelon l'accroiſſement des corps qui viennent de dehors, & étant agité en tourbillon, il s'aproprie tout ce qu'il touche. Quelques-uns de ces corpuſcules, deſſéchés & entraînés par le tourbillon qui agite le tout, forment par leur entrelaſſement un aſſemblage, lequel, d'abord humide

&

& bourbeux, s'enflamme ensuite & se transforme en autant d'astres différens. Le cercle du soleil est le plus éloigné, celui de la lune le plus voisin de la terre, ceux des autres astres tiennent le milieu entre ceux-là. Les astres s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. Le soleil tire son feu des astres, la lune n'en reçoit que très-peu. Tous les deux s'éclipsent, parce que la terre est entraînée par son mouvement vers le Midi; ce qui fait que les pays septentrionnaux sont pleins de neige, de brouillards & de glace. Le soleil s'éclipse rarement; mais la lune est continuellement sujette à ce phénoméne, à cause de l'inégalité de leurs orbes. Au reste, de même que la génération du monde, de même aussi ses accroissemens, ses diminutions & ses dissolutions dépendent d'une certaine nécessité, dont le Philosophe ne rend point raison.



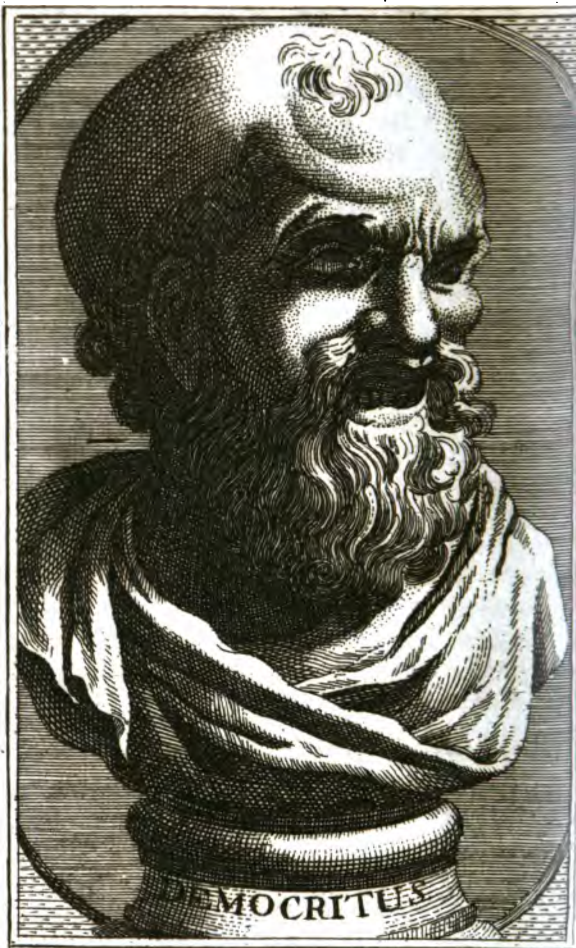


DÉMOCRITE.

DEmocrite, fils d'Hégésistrate, ou d'Athénocrite selon les uns, ou même de Damasippe selon d'autres, nâquit à Abdére, sinon à Milet suivant une troisiéme opinion.

Il fut disciple de quelques Mages & de Philosophes Chaldéens, que le Roi Xerxès raporte Hérodote, laissa pour précepteurs à son pere lorsqu'il le reçut chez lui. Ce fut d'eux qu'il aprit la Théologie & l'Astrologie dès son bas âge. Ensuite il s'attacha à Leucippe, & fréquenta, disent quelques-uns, Anaxagore, quoiqu'il eût quarante ans moins que lui. Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, raconte que Démocrite accusoit celui-ci de s'être aproprié ce qu'il avoit écrit touchant le soleil & la lune, d'avoir traité ses opinions de Surannées, & soutenu qu'elles n'étoient pas de lui, jusques-là même qu'il avoit défiguré son systême sur la formation du monde & sur l'entendement, par dépit de ce qu'Anaxagore avoit refusé de l'admettre dans son commerce. Cela étant, comment a-t'il pû être son disciple? Démétrius, dans son livre des *Auteurs de même nom*, & Antisthène dans ses *Successions*, disent qu'il fut trouver en Egypte les Prêtres de ce Pays, qu'il aprit d'eux la Géométrie, qu'il se rendit en Perse au-




DEMOCRITUS

près des Philosophes Chaldéens, & pénétra jusqu'à la Mer Rouge. Il y en a qui assurent qu'il passa dans les Indes, qu'il conversa avec des Gymnosophistes, & fit un voyage en Ethiopie.

Il étoit le troisiéme fils de son pere, dont le bien ayant été partagé, il prit, disent la plûpart des Auteurs, la moindre portion qui consistoit en argent, dont il avoit besoin pour voyager; ce qui donna lieu à ses freres de soupçonner qu'il avoit dessein de les frauder. Démétrius ajoute que sa portion se montoit à près de cent talens, & qu'il dépensa toute la somme.

Il avoit tant de passion pour l'étude, qu'il se choisit dans le jardin de la maison un cabinet, où il se renferma. Un jour son pere ayant attaché à l'endroit un bœuf qu'il vouloit immoler, il y fut long-tems avant que Démocrite s'en aperçut, tant il étoit concentré en lui-même; encore ne sçut-il qu'il s'agissoit d'un sacrifice que lorsque son pere le lui aprit, & lui ordonna de prendre garde au bœuf.

Démétrius raconte qu'il vint à Athènes; qu'à cause du mépris qu'il avoit pour la gloire, il ne chercha point à s'y faire connoître; & que quoiqu'il eût occasion de voir Socrate, il ne fut pas connu de ce Philosophe; aussi dit-il: *Je suis venu à Athènes, & en suis sorti inconnu.*]

Thrasillus dit que si le Dialogue, intitulé *Les Rivaux*, est de Platon, Démocrite pourroit bien être le personnage anonyme qui se rencontre avec Œnopide & Anaxagore, & dans une conversation sur la Philosophie avec Socrate, qui compare le Philosophe à un Athléte qui fait cinq sortes d'exercices. En effet, il étoit quelque chose de pareil en Philosophie, car il entendoit la Physique, la Morale, les Humanités, les Mathématiques, & avoit beaucoup d'expérience dans les Arts. On a de lui cette maxime: *la parole est l'ombre des actions.* Démétrius de Phalére, dans l'*Apologie de Socrate*, nie que Démocrite soit jamais venu à Athènes; en quoi il paroît encore plus grand, puisque s'il méprisa une ville si célébre, il fit voir qu'il ne cherchoit pas à tirer sa renommée de la réputation du lieu, mais que par sa presence il pouvoit lui communiquer un surcroit de gloire.

Au reste, ses écrits le donnent à connoître. Selon Thrasillus, il paroît avoir suivi les opinions des Philosophes Pythagoriciens, d'autant plus qu'il parle de Pythagore même avec de grands éloges dans un ouvrage qui en porte le nom. D'ailleurs il semble qu'il ait tellement adhéré aux dogmes de ce Philosophe, qu'on seroit porté à croire qu'il en fut le disciple, si on n'étoit convaincu du contraire par la différence des tems. Glaucus de Rheggio, son contemporain, at-

teste qu'il eut quelque Pythagoricien pour Maître, & Apollodore de Cyzique prétend qu'il fut lié d'amitié avec Philolaus. Au raport d'Antisthène, il s'éxerçoit l'esprit de différentes maniéres, tantôt dans la retraite, tantôt parmi les sépulchres.

Démétrius raconte qu'après avoir fini ses voyages & dépensé tout son bien, il vécut pauvrement; de sorte que son frere Damaste, pour soulager son indigence, fut obligé de le nourrir. L'événement ayant répondu à quelques-unes de ses prédictions, plusieurs le crurent inspiré, & le jugérent déja digne qu'on lui rendît les honneurs divins. Il y avoit une Loi, qui interdisoit la sépulture dans sa patrie à quiconque avoit dépensé son patrimoine. Démocrite, dit Antisthène, informé de la chose, & ne voulant point donner prise à ces envieux & à ses calomniateurs, leur lut son ouvrage intitulé *Du Grand Monde*; ouvrage qui surpasse tous ses autres écrits. Il ajoute que cela lui valut cinq cens talens, qu'on lui dressa des statues d'airain, & que lorsqu'il mourut, il fut enterré aux dépens du public, après avoir vécu cent ans & au-delà. Démétrius au contraire, veut que ses parens lurent son ouvrage *du Monde*, & qu'il ne fut estimé qu'à cent talens. Hippobote en fait le même recit.

Aristoxène, dans ses *Commentaires Historiques*,

raporte que Platon voulut bruler tout ce qu'il avoit pû recueillir des œuvres de Démocrite ; mais qu'Amyclas & Clinias, Philosophes Pythagoriciens, l'en détournérent, en lui representant qu'il n'y gagneroit rien, parce que ces ouvrages étoient déja trop répandus. Cela est si vrai, que quoique Platon fasse mention de presque tous les anciens Sages, il garde absolument le silence sur Démocrite, même à l'égard de certains passages susceptibles de critique, sçachant aparemment qu'avec les mauvaises dispositions qu'on lui connoissoit à son égard, il passeroit autrement pour s'être déchaîné contre le meilleur des Philosophes, à qui Timon n'a pû refuser ces louanges : *Tel qu'étoit Démocrite, plein de prudence, & agréable dans ses discours.*

Démocrite, dans son traité intitulé *le petit Monde*, dit qu'il étoit jeune homme lorsqu'Anaxagore avançoit déja en âge, lequel avoit alors quarante ans de plus que lui. Il nous aprend qu'il composa ce traité sept cens trente ans après la ruine de Troye. Il étoit donc né, comme le remarque Apollodore dans ses *Chroniques*, vers la LXXX. Olympiade, ou selon le calcul de Thrasyllus dans son ouvrage *des choses qu'il faut sçavoir avant de lire Démocrite*, la troisiéme année de la LXXVII. Olympiade, par conséquent un an plus âgé que Socrate, par conséquent encore contemporain d'Archélaus disciple d'Anaxagore, & d'Œ-

nopide de qui il a parlé. Il fait aussi mention de l'opinion de Parménide & de Zénon, Philosophes célébres de son tems, au sujet de l'Unité, ainsi que de Protagoras d'Abdére, que l'on convient avoir été contemporain de Socrate.

Apollodore, dans le septiéme livre de ses *Promenades*, raconte qu'Hippocrate étant allé voir Démocrite, celui-ci envoya querir du lait, & qu'après l'avoir regardé, il dit que c'étoit du lait d'une chévre noire, qui avoit porté pour la premiére fois ; ce qui donna de lui une grande idée à Hippocrate, qui s'étoit fait accompagner par une jeune fille. Démocrite la remarqua. *Bon jour, ma fille*, lui dit-il ; mais l'ayant revue le lendemain, il la salua par ces mots : *Bon jour, femme*. Effectivement elle l'étoit devenue dès la nuit derniére.

Voici de quelle maniére il mourut, selon Hermippe. Il étoit épuisé de vieillesse, & paroissoit aprocher de sa fin ; ce qui affligeoit fort sa sœur. Elle craignoit que s'il venoit à mourir bien-tôt, elle ne pourroit pas assister à la prochaine fête de Cérès. Démocrite l'encouragea, se fit aporter tous les jours des pains chauds qu'il aprochoit de ses narines, & se conserva par ce moyen la vie aussi long-tems que dura la fête. Les trois jours de solemnité étant expirés, il rendit l'esprit avec beaucoup de tranquillité, dans la quatre-vingt-dix-neuviéme année de son

âge, dit Hipparque. Ces vers sont les nôtres à son occasion.

Quel est le Sage, dont le sçavoir aprocha jamais de celui de Démocrite, à qui rien ne fut caché? La mort s'avance, il l'arrête, il la retarde de trois jours, en respirant la vapeur de pains chauds.

Passons de la vie de ce grand homme à ses sentimens. Il admettoit pour principes de l'Univers les atômes & le vuide, rejettant tout le reste comme fondé sur des conjectures. Il croyoit qu'il y a des mondes à l'infini, qu'ils ont un commencement, & qu'ils sont sujets à corruption; que rien ne se fait de rien, ni ne s'anéantit; que les atômes sont infinis par raport à la grandeur & au nombre; qu'ils se meuvent en tourbillon, & que de là proviennent toutes les concrétions, le feu, l'eau, l'air, & la terre; que ces matiéres sont des assemblages d'atômes; que leur solidité les rend impénétrables, & fait qu'ils ne peuvent être détruits, que le soleil & la lune sont formés par les mouvemens & les circuits grossis de ces masses agitées en tourbillon; que l'ame, qu'il dit être la même chose que l'esprit, est un composé de même nature; que l'intuition se fait par des objets qui tombent sous son action; que tout s'opére absolument par la raison du mouvement de tourbillon qui est le principe de la génération, & qu'il apelle *Nécessité*; que la fin de nos actions est la tranquillité d'esprit, non

celle qu'on peut confondre avec la volupté, comme quelques-uns l'ont mal compris ; mais celle qui met l'ame dans un état de parfait repos ; de maniére que constamment satisfaite, elle n'est troublée, ni par la crainte, ni par la superstition, ou par quelque autre passion que ce soit. Cet état il le nomme la vraye situation de l'ame, & le distingue sous d'autres différens noms. Il disoit encore que les choses faites sont des sujets d'opinion, mais que leurs principes, c'est-à-dire les atômes & le vuide, sont tels par la nature (1). Voilà sa doctrine.

Thrasillus a dressé le catalogue de ses ouvrages, qu'il partage en quatre classes, suivant l'ordre dans lequel on range ceux de Platon.

Ses ouvrages moraux sont intitulés : *Pythagore : le caractére du Sage : des Enfers : la Triple Génération*, ou *la Génération produisant trois choses qui comprennent toutes les Choses humaines : de l'Humanité*, ou *de la Vertu : la Corne d'Abondance : de la tranquillité d'esprit : des Commentaires Moraux*. Celui qui porte le titre, *du bon état de l'Ame*, ne se trouve point. Voilà ses ouvrages de Morale. Ses Livres de Physique sont intitulés : *la grande Description du Monde* ; ouvrage que Théophraste dit être de Leu-

(1) Voyez *Ménage*.

cippe. *La Petite Description du monde. De la Cosmographie. Des Plantes. Un sur la Nature. Deux sur la Nature de l'Homme*, ou *de la chair : de l'Esprit : Des Sens.* Quelques - uns ajoutent ici des traités intitulés : *de l'Ame : des choses Liquides : des Couleurs : des différentes Rides : des changemens des Rides :* (1) *des Préservatifs*, ou *des Remédes contre ces accidens : de la vision*, ou *de la Providence : trois Traités des maladies pestilentielles : un livre des choses ambiguës.* Tels sont ses ouvrages sur la Nature. Suivent ceux qu'on ne range pas parmi les autres : *des causes Célestes : des causes de l'Air : des causes Terrestres : des causes du Feu & de celles qui y sont : des causes de la Voix : des causes des Semences, des Plantes & des Fruits : des causes des Animaux : des causes mêlées : de l'Aiman.* Ses ouvrages de Mathématiques sont intitulés : *de la différence de l'Opinion*, ou *de l'attouchement du Cercle & de la Sphére : de la Géométrie : un Ouvrage Géométrique : des nombres : deux livres des Lignes innombrables & des Solides : des Explications : la grande Année*, ou *Astronomie : Instrument pour remarquer le Lever ou le Coucher des Astres : éxamen de l'Horloge : description du Ciel : description de la Terre : description du Pôle : description des Rayons.* Ce sont-là ses ouvrages de Mathématique. Ses livres de Musique ont pour titres : *des Rythmes & de l'Harmonie : de la*

(1) Voyez *Ménage.*

Poësie : de la beauté des Vers : des Lettres qui sonnent bien, & de celles qui sonnent mal : d'Homére ou de la Justesse des Vers, & des Dialectes : du Chant : des Mots : des Noms. Voici ce qu'il a écrit sur les Arts : *des Pronostics : de la Diette*, ou *la Science de la Médecine : des causes par raport aux Choses qui sont de saison, & à celles qui ne le sont point : de l'Agriculture, ou Traité Géométrique : de la Peinture : de la Tactique, & de la Science des Armes :* Quelques-uns ajoutent à ses Commentaires les ouvrages suivans : *des Ecrits Sacrés qui sont à Meroë : de l'Histoire : discours Chaldaïque & discours Phrygien : de la Fiévre : de la Toux : des Causes d'institution : le Livre de l'Anneau* ou *des Problêmes.* Les autres ouvrages, qu'on lui attribue, ou sont pris de ses livres, ou ne sont pas de lui. Voilà ce que comprennent ses œuvres.

Il y a eu six Démocrites. Le premier est celui-ci. Le second, son contemporain, étoit un Musicien de Chio ; le troisiéme un Statuaire, de qui Antigone a parlé ; le quatriéme a traité du Temple d'Ephèse & de la ville de Samothrace ; le cinquiéme, célébre Poëte, a composé de belles Epigrammes ; le sixiéme étoit un fameux Orateur de Pergame.





PROTAGORE.

PRotagore étoit fils d'Artemon, ou de Mœandre, disent Apollodore, & Dion dans son *Histoire de Perse*. Il nâquit à Abdére selon Héraclide du Pont, qui dans son traité des *Loix*, avance qu'il donna des statuts aux Thuriens ; mais Eupolis, dans sa piéce intitulée, *les Flateurs*, veut qu'il prit naissance à Tejum : *Protagoras de Tejum*, dit-il, *est là-dedans*. Lui & Prodicus de Cée gagnoient leur vie à lire leurs ouvrages. De là vient que Platon dans son *Protagoras*, assure que Prodicus avoit la voix forte.

Protagore fut disciple de Démocrite. Phavorin, dans son *Histoire Diverse*, remarque qu'on lui donna le surnom de *Sage*. Il est le premier qui ait soutenu qu'en toutes choses on pouvoit disputer le pour & le contre ; méthode dont il fit usage. Il commence quelque part un discours, où il dit que l'*homme est la manière & la mesure de toutes choses de celles qui sont comme telles en elles-mêmes, & de celles qui ne sont point, comme différentes de ce qu'elles sont*. Il disoit que tout est vrai, & Platon, dans son *Théætete*, observe qu'il pensoit que l'ame & les sens ne sont qu'une même chose. Dans un autre endroit il raisonne en ces termes : *Je n'ai rien à dire des*

Dieux. Quant à la question s'il y en a ou s'il n'y en a point, plusieurs raisons empêchent qu'on ne puisse le sçavoir, entr'autres l'obscurité de la question, & la courte durée de la vie. Cette proposition lui attira la disgrace des Athéniens, qui le chassérent de leur ville, condamnérent ses œuvres à être brulées en plein Marché, & ceux qui en avoient des copies, à les produire en Justice sur la sommation qui leur en fut faite par le Crieur public.

Il est le premier qui ait exigé cent mines de salaire, qui ait traité des parties du tems & des propriétés des saisons, qui ait introduit la dispute & inventé l'art des Sophismes. Il est encore auteur de ce genre leger de dispute qui a encore lieu aujourd'hui, & qui consiste à laisser le sens, & à disputer du mot. De là les épithétes d'*embrouillé*, *d'habile disputeur* que lui donne Timon. Il est aussi le premier qui ait touché à la maniére de raisonner de Socrate & au principe d'Antisthène, qui a prétendu, dit Platon dans son *Euthydème*, prouver qu'on ne peut disputer contre ce qui est établi. Artemidore le *Dialecticien*, dans son traité contre *Chrysippe*, veut même qu'il ait été le premier qui enseigna à former des argumens sur les choses mises en question. Aristote à son tour lui attribue, dans son traité de l'*Education*, l'invention de l'engin, qui sert à porter les fardeaux, étant lui-même porte-faix, selon Epicure dans quelque endroit

de ſes ouvrages, & n'ayant fait la connoiſſance de Démocrite, ſous lequel il s'eſt rendu ſi célébre, qu'à l'occaſion d'un fagot dont ce Philoſophe lui vit lier & arranger les bâtons. Protagore diviſa, avant tout autre, le diſcours en priére, demande, réponſe & ordre. D'autre augmentent ſa diviſion juſqu'à ſept parties, la narration, la demande, la réponſe, l'ordre, la déclaration, la priére, l'apellation, qu'il nommoit les fondemens du diſcours. Au reſte Alcidamas ne le diviſe qu'en affirmation, négation, interrogation & apellation.

Le premier de ſes ouvrages qu'il lut, fut le traité des *Dieux*, dont nous venons de parler. La lecture s'en fit par Archagoras ſon diſciple, & fils de Théodote, à Athènes chez Euripide, ou dans la maiſon de Mégaclide, ſelon quelques-uns, ou dans le Lycée, ſelon d'autres. Pythodore, fils de Polyzele, un des quatre cens, le déféra à la Juſtice; mais Ariſtote reconnoît Euathle pour accuſateur de Protagore.

Ceux de ſes ouvrages qui exiſtent encore, ſont intitulés *: de l'art de diſputer : de la lutte : des ſciences : de la République : de l'ambition : des vertus : de l'état des choſes conſidérées dans leurs principes : des enfers : des choſes dont abuſent les hommes : des Préceptes : Jugement ſur le Gain ; Deux livres d'Objections.* On a de Platon un Dialogue, qu'il compoſa contre ce Philoſophe.

Philochore dit qu'il périt à bord d'un vaisseau, qui fit naufrage en allant en Sicile. Il se fonde sur ce qu'Euripide le donne à entendre dans sa piéce, intitulée, *Ixion*. Quelques-uns raportent que pendant un voyage il mourut en chemin à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ou de soixante & dix, selon Apollodore. Au reste, il en passa quarante à exercer la Philosophie, & fleurissoit vers la LXXIV. Olympiade. Nous lui avons fait cette Epigramme:

Tu vieillissois déja, Protagore, lorsque la mort te surprit, dit-on, à moitié chemin dans ton retour à Athènes. La ville de Cécrops a pû te chasser; tu as pû toi-même quitter ce lieu chéri de Minerve; mais non te soustraire au cruel empire de Pluton.

On raconte qu'un jour il demanda à Euathle son disciple le salaire de ses leçons, & que celui-ci lui ayant répondu qu'il n'avoit point encore vaincu, il répliqua: *J'ai vaincu, moi. Il est juste que j'en reçoive le prix. Quand tu vaincras à ton tour, fais-toi payer de même.*

Il y a eu deux autres Protagores; l'un Astrologue, dont Euphorion a fait l'oraison funébre; l'autre, Philosophe Stoïcien.





DIOGENE APOLLONIATE.

DIogène, fils d'Apollothemide, nâquit à Apollonie. Il fut grand Phiſicien & fort célébre pour ſon éloquence. Antiſthène le dit diſciple d'Anaximéne. Il étoit contemporain d'Anaxagore; & Démétrius de Phalere, dans l'*Apologie de Socrate*, raconte qu'il faillit périr à Athènes par l'envie que lui portoient les habitans.

Voici ſes opinions. Il regardoit l'air comme l'élément général. Il croyoit qu'il y a des mondes ſans nombre & un vuide infini; que l'air produit les mondes, en ſe condenſant & ſe raréfiant; que rien ne ſe fait de rien, & que le rien ne ſçauroit ſe corrompre; que la terre eſt oblongue en rondeur, & ſituée au milieu du monde; qu'elle a reçu ſa conſiſtance de la chaleur, & du froid la ſolidité de ſa circonférence. Il entre en matiére dans ſon ouvrage par ces mots: *Quiconque veut établir un ſyſtême, doit, à mon avis, poſer un principe certain, & l'expliquer d'une maniére ſimple & ſérieuſe.*



ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

ANaxarque, natif d'Abdere, fut disciple de Dioméne de Smyrne, ou selon d'autres, de Métrodore de Chio, qui disoit qu'il *ne sçavoit pas même qu'il ne sçavoit rien.* Au reste on veut que Métrodore étudia sous Nessus de Chio, pendant que d'un autre côté on prétend qu'il fréquenta l'école de Démocrite.

Anaxarque eut quelque habitude avec Alexandre, & fleurissoit vers la CX. Olympiade. Il se fit un ennemi dans la personne de Nicocréon, Tyran de Cypre. Un jour qu'il soupoit à la table d'Alexandre, ce Prince lui demanda comment il trouvoit le repas: *Sire*, répondit-il, *tout y est réglé avec magnificence. Il n'y manque qu'une chose; c'est la tête d'un de vos Satrapes qu'il faudroit y servir.* Il prononça ces paroles en jettant les yeux sur Nicocréon, qui en fut irrité & s'en souvint. En effet, lorsqu'après la mort du Roi, Anaxarque aborda malgré lui en Cypre par la route qu'avoit pris le vaisseau à bord duquel il étoit, Nicocréon le fit saisir, & ayant ordonné qu'on le mît dans un mortier, il y fut pilé à coups de marteaux de fer. Il suporta ce suplice sans s'en embarrasser; & lâcha ces mots remarquables: *Broyes, tant que tu voudras, le sac qui contient Anaxarque; ce ne*

sera jamais lui que tu broyeras. Le Tyran, dit-on, commanda qu'on lui coupât la langue; mais il se la coupa lui-même avec les dents & la lui cracha au visage. Voici de notre poësie à son occasion.

Ecrasez, Bourreaux, écrasez; redoublez vos efforts. Vous ne mettrez en pièces que le sac qui renferme Anaxarque. Pour lui, il est déja en retraite auprès de Jupiter. Bientôt il en instruira les Puissances infernales, qui s'écrieront à haute voix: Vas, barbare Exécuteur.

On apelloit ce Philosophe *Fortuné*, tant à cause de sa fermeté d'ame, que par raport à sa tempérance. Ses répréhensions étoient d'un grand poids; jusques-là qu'il fit revenir Alexandre de la présomption qu'il avoit de se croire un Dieu. Ce Prince saignoit d'un coup qu'il s'étoit donné. Il lui montra du doigt la blessure & lui dit: *Ce sang est du sang humain, & non celui qui anime les Dieux.*

Néanmoins Plutarque assure qu'Alexandre lui-même tint ce propos à ses courtisans. Dans un autre tems Anaxarque but avant le Roi, & lui montra la coupe, en disant: *Bientôt un des Dieux sera frapé d'une main mortelle.*





PYRRHON.

PYrrhon, Elien de naiſſance, eut Pliſtarque pour pere, au raport de Dioclès. Apollodore, dans ſes *Chroniques*, dit qu'il fut d'abord peintre. Il devint diſciple de Dryſon, fils de Stilpon, ſelon le témoignage qu'en rend Aléxandre dans ſes *Succeſſions*. Il s'attacha enſuite à Anaxarque, qu'il ſuivit par-tout; de ſorte qu'il eut occaſion de connoître les Gymnoſophiſtes dans les Indes & de converſer avec les Mages: c'eſt de-là qu'il paroît avoir tiré une Philoſophie hardie, ayant introduit l'Incertitude, comme remarque Aſcanius d'Abdere. Il ſoutenoit que rien n'eſt honnête ou honteux, juſte ou injuſte; qu'il en eſt de même de tout le reſte; que rien n'eſt tel qu'il paroît; que les hommes n'agiſſent comme ils font que par inſtitution & par coutume; & qu'une choſe n'eſt dans le fond pas plus celle-ci que celle-là. Sa maniére de vivre s'accordoit avec ſes diſcours; car il ne ſe détournoit pour rien, ne penſoit à éviter quoique ce fût, & s'expoſoit à tout ce qui ſe rencontroit dans ſont chemin. Chariots, précipices, chiens & autres choſes ſemblables, tout lui étoit égal, & n'accordoit rien aux ſens. Ses amis le ſuivoient, & avoient ſoin de le garder, dit Antigone de Caryſte; mais Æne-

ſydeme veut que quoiqu'il établît le ſyſtême de l'Incertitude dans ſes diſcours, il ne laiſſoit pas que d'agir avec précaution. Il vécut près de quatre-vingt-dix ans.

Antigone de Caryſte, dans ſon livre ſur ce Philoſophe, en raporte les particularités ſuivantes. » Il mena d'abord, dit-il, une vie obſcure, » n'ayant dans ſa pauvreté d'autre reſſource que » ce qu'il gagnoit à peindre. On conſerve en- » core dans le lieu des Exercices à Elis quelques- » uns de ſes tableaux aſſez bien travaillés, & » qui repreſentent des torches. Il avoit coutu- » me de ſe promener, aimoit la ſolitude, & ſe » montroit rarement aux perſonnes de ſa maiſon. » En cela il ſe régloit ſur ce qu'il avoit oui dire à » un Indien, qui reprochoit à Anaxarque qu'on » le voyoit toujours aſſidu à la Cour & diſpoſé à » captiver les bonnes graces du Prince, au lieu » de ſonger à réformer les mœurs. Il ne chan- » geoit jamais de mine & de contenance, & » s'il arrivoit qu'on le quittât pendant qu'il » parloit encore, il ne laiſſoit pas que d'a- » chever ſon diſcours ; ce qui paroiſſoit ex- » traordinaire, eu égard à la vivacité qu'on » lui avoit connue dans ſa jeuneſſe. » Antigone ajoute qu'il voyageoit ſouvent ſans en rien dire à perſonne, & qu'il lioit converſation avec tous ceux qu'il vouloit. Un jour qu'Anaxarque étoit tombé dans une foſſe, Pyrrhon paſſa

outre & ne l'aida point à le tirer de là. Il en fut blâmé ; mais loué d'Anaxarque lui-même de ce qu'il portoit l'indifférence jusqu'à ne s'émouvoir d'aucun accident. On le surprit dans un moment qu'il parloit en lui-même, & comme on lui en demanda la raison, *je médite*, répliqua-t'il, *sur les moyens de devenir homme de bien.* Dans la dispute personne ne trouvoit à reprendre sur ses réponses, toujours éxactement conformes aux questions proposées ; aussi se concilia-t'il par-là l'amitié de Nausiphane, lors même qu'il étoit encore bien jeune. Celui-ci disoit que dans les sentimens qu'on adoptoit, il falloit être son propre guide ; mais que dans les dispositions on devoit suivre celles de Pyrrhon, qu'Epicure admiroit souvent le genre de vie de ce Philosophe, & qu'il le questionnoit continuellement sur son sujet.

Pyrrhon remplit dans sa patrie les fonctions de grand-Prêtre. On rendit même à sa considération un décret public, par lequel les Philosophes furent déclarés éxemts de tout tribut. Grand nombre de gens imitérent son indifférence, & le mépris qu'il faisoit de toutes choses. De là le sujet de ces beaux vers de Timon dans son *Python* & dans ses Poësies Satyriques.

Pyrrhon, j'ai peine à comprendre comment il te fut jamais possible de t'élever au-dessus des fastueu-

ses, vaines & frivoles opinions des Sophistes. Oui, je ne conçois pas que tu ayes pû, en t'affranchissant de l'esclavage des faussetés & des erreurs, te former un système d'indifférence si parfaite, que tu ne t'es soucié, ni de sçavoir sous quel climat est la Gréce, ni en quoi consiste, ni d'où provient chaque chose. Il dit de plus dans ses *Images :*

Aprens-moi, Pyrrhon, donnes-moi à connoître quelle est cette vie aisée, cette vie tranquille dont tu jouis avec joïe, cette vie enfin qui te fait seul goûter sur la terre une félicité semblable à celle d'un Dieu entre les hommes.

Dioclès raporte que les Athéniens accordérent le droit de bourgeoisie de leur ville à Pyrrhon pour avoir tué Cotys, Tyran de Thrace. (r) Ce Philosophe, observe Eratosthène dans son livre de *l'Opulence & de la Pauvreté*, tint ménage avec sa sœur, qui faisoit le métier de sage-femme. Il avoit pour elle tant de complaisance, qu'il portoit au Marché des poules & des cochons de lait à vendre selon les occasions. Indifférent à tous égards, il balayoit la maison, avoit coutume de laver une truye & d'en nétoyer l'étable. Ayant un jour grondé sa sœur Philista, il répondit à quelqu'un, qui lui remontroit qu'il

(r) C'est Python, disciple de Platon, qui fit cette action. *Ménage* croit que ce passage n'est point de Laërce ; mais que comme d'autres endroits, il s'est glissé de la marge dans le texte.

oublioit son systême, que *ce n'étoit pas d'une petite femme que dépendoit la preuve de son indifférence.* Une autre fois qu'il se vit attaqué par un chien, il le repoussa ; sur quoi ayant été repris de sa vivacité, il dit : *Il est difficile à l'homme de se dépouiller tout-à-fait de l'humanité. Il faut y travailler de toutes ses forces, d'abord en réglant ses actions ; & si on ne peut réussir par cette voye, on doit employer la raison contre tout ce qui révolte nos sens.*

On raconte que lui étant venu un ulcére, il souffrit les emplâtres corrosifs, les incisions & les remédes caustiques, sans froncer le sourcil. Timon trace son caractére dans ce qu'il écrit à *Python.* Philon d'Athènes son ami, dit aussi qu'il parloit souvent de Démocrite & qu'il admiroit Homére, dont il citoit fréquemment ce vers :

Les hommes ressemblent aux feuilles des arbres.

Il aprouvoit la comparaison que ce Poëte fait des hommes avec les mouches & les oiseaux, & répétoit souvent ces autres vers :

Ami, tu meurs ; mais pourquoi répandre des larmes inutiles ? Patrocles, cet homme bien au-dessus de toi, a cessé de vivre & n'est plus.

En un mot, il goûtoit tout ce que ce Poëte a avancé sur l'incertitude des choses humaines, sur la vanité des hommes & sur leur puérilité.

Posidonius raporte que Pyrrhon, témoin de la consternation des personnes qui étoient avec lui dans un vaisseau exposé à une violente tempête, leur montra tranquillement un cochon qui mangeoit à bord du vaisseau, & leur dit, que la tranquillité de cet animal devoit être celle du Sage au milieu des dangers.

Numénius est le seul qui avance que ce Philosophe admettoit des dogmes dans sa Philosophie.

Entre autres célébres disciples de Pyrrhon, on nomme Euryloque, qui avoit le défaut d'être si vif, qu'un jour il poursuivit son cuisinier jusqu'à la place publique avec la broche & les viandes qui y tenoient. Un autre fois étant embarrassé dans une dispute à Elis, il jetta son habit & traversa le fleuve Aphée. Il étoit, ainsi que Timon, grand ennemi des Sophistes. Pour Philon, il se donnoit plus au raisonnement; aussi Timon dit de lui :

Qu'il évite les hommes & les affaires, qu'il parle avec lui-même, & ne s'embarrasse point de la gloire des disputes.

Outre ceux-là, Pyrrhon eut pour disciples Hécatée d'Abdere, Timon de Phliasie, auteur des Poësies Satyriques, duquel nous parlerons ci-après, & Nausiphane de Tejum, que la plûpart prétendent avoir été le Maître d'Epicure.

Tous ces Philosophes s'apelloient *Pyrrhoniens*, du nom de Pyrrhon, dont ils avoient été

les

les disciples. Eu égard au principe qu'ils suivoient, on les nommoit autrement *Hésitans*, *Incertains*, *Doutans* & *Rechercheurs*. Le titre de *Rechercheurs* portoit sur ce qu'ils cherchoient toujours la vérité ; celui d'*Incertains*, parce qu'ils ne la trouvoient jamais; celui de *Doutans*, parce qu'après leurs recherches, ils persévéroient dans leurs doutes ; celui d'*Hésitans*, parce qu'ils balançoient à se ranger parmi les Dogmatistes. J'ai dit qu'on les apelloit *Pyrrhoniens* du nom de Pyrrhon ; mais Théodosius, dans ses *Chapitres Sceptiques*, trouve que le nom de *Pyrrhoniens*, ne convient point à ces Philosophes *Incertains*, parce qu'entre deux sentimens contraires, l'ame ne panche pas plus d'un côté que d'un autre. On ne peut pas même se faire une idée de la disposition de Pyrrhon, pour la préférer à d'autres, jusqu'à s'apeller de son nom ; vû que Pyrrhon n'est pas le premier inventeur du principe de l'Incertitude, & qu'il n'enseigne aucun dogme. Ainsi il faut plutôt apeller ces Philosophes semblables à Pyrrhon pour les mœurs. Il y en a qui regardent Homére comme le premier auteur de ce systême, parce qu'il parle plus diversement des mêmes choses que d'autres Ecrivains, & ne s'attache à porter un jugement déterminé sur rien. Les sept Sages même ont dit des choses qui s'accordent avec ce principe, comme ces maximes, *Rien de trop*, *Qui répond s'expose à perdre*, parce que celui qui s'engage pour un

autre, en reçoit toujours quelque dommage. Archiloque & Euripide paroissent aussi partisans de l'Incertitude ; l'un dans ces vers,

Glaucus, fils de Leptine, sçachez que les idées des hommes sont telles que Jupiter les leur envoye tous les jours ;

L'autre dans ceux-ci :

O Jupiter ! quelle sagesse peut-on attribuer aux hommes, puisque nous dépendons de toi, & que nous ne faisons que ce que tu veux que nous fassions?

Bien plus, suivant ceux dont nous parlons, Xénophane, Zénon d'Elée, & Démocrite ont été eux-mêmes Philosophes sceptiques. Xénophane dit que *personne ne sçait, & ne sçaura jamais rien clairement.* Zénon anéantit le mouvement, par la raison que *ce qui se meut, ne se meut ni dans l'endroit où il est, ni dans un lieu différent de celui où il est.* Démocrite détruit la réalité des qualités, en disant que c'est *par opinion qu'une chose passe pour froide & l'autre pour chaude, & que les seules causes réelles sont les atômes & le vuide.* Il ajoute que *nous ne connoissons rien des causes, parce que la vérité est profondément cachée.* Platon *laisse aux Dieux & aux enfans des Dieux la connoissance de la vérité, & recherche seulement ce qui est vraisemblable. Qui sçait*, dit Euripide, *si ce que les hommes apellent vivre n'est pas mourir, & si ce qu'ils apellent mourir n'est pas une vie ?* Empédocle veut qu'il

y ait des choses que les hommes n'ont pas vûes, qu'ils n'ont point entendues & qu'ils ne peuvent comprendre. Il avoit dit auparavant, *qu'on n'est persuadé que des choses ausquelles chacun en particulier vient à faire réfléxion*. Héraclite prétend que *nous ne devons pas risquer des conjectures sur des choses au-dessus de nous*. Hippocrate s'exprime avec ambiguité & *humainement parlant*. Long-tems auparavant Homére avoit soutenu *que les hommes ne font que parler, & debitent des fables*; que *chacun trouve dans un sujet une abondante matiére de parler*; que *ce que l'un a dit d'abord, il l'entendra ensuite dire à un autre*. Par-là il entendoit le crédit qu'ont parmi les hommes les discours pour & contre.

Les Philosophes sceptiques renversent donc les opinions de toutes les Sectes de Philosophie, sans fonder eux-mêmes aucun dogme, se contentant d'alleguer les sentimens des autres & de n'en rien définir, pas même cela qu'ils ne décident rien. C'est pourquoi en avertissant *qu'ils ne définissoient rien*, ils envelopoient là-dedans cette proposition même, *qu'ils ne définissoient rien*; car sans cela, ils auroient décidé quelque chose. Ils disoient donc qu'ils ne faisoient qu'alleguer les sentimens des autres pour en montrer le peu de solidité, comme si en indiquant cela, ils en constatoient la preuve. Ainsi ces mots, *Nous ne définissons rien*, marquent une indécision; com-

me l'expreſſion de *Pas plus que* dont ils ſe ſervoient, de même que ce qu'ils diſoient qu'*il n'y a pas de raiſon à laquelle on ne puiſſe en opoſer une autre.*

Il faut remarquer ſur l'expreſſion de *Pas plus que*, qu'elle s'aplique quelquefois dans un ſens poſitif à certaines choſes, comme ſi elles étoient ſemblables; par exemple, *Un pirate n'eſt pas plus méchant qu'un menteur.* Mais les Philoſophes ſceptiques ne prenoient pas ce mot dans un ſens poſitif; ils le prenoient dans un ſens deſtructif, comme quand on dit : *Il n'y a pas plus eu de Scylle que de Chimére.* Ce mot *plus que* ſe prend auſſi quelquefois par comparaiſon, comme quand on dit que *le miel eſt plus doux que le raiſin;* & quelquefois tout enſemble affirmativement & négativement, comme dans ce raiſonnement : *La vertu eſt plus utile que nuiſible.* Car on affirme qu'elle eſt utile, & on nie qu'elle ſoit nuiſible. Mais les Sceptiques ôtent toute force à cette expreſſion *Pas plus que*, en diſant que tout comme on ne peut pas plus dire qu'il y a une Providence qu'on ne peut dire qu'il n'y en a point; de même auſſi cette expreſſion *Pas plus que*, n'eſt pas plus qu'elle n'eſt pas. Elle ſignifie donc la même choſe que ne rien définir & être indécis, comme le dit Timon dans ſon *Python.*

Pareillement ce qu'ils diſent, qu'*il n'y a point de raiſon à laquelle on ne puiſſe en opoſer une con-*

traire, emporte la même indécision, parce que si les raisons de choses contraires sont équivalentes, il en doit résulter l'ignorance de la vérité; & cette proposition même est, selon eux, combattue par une raison contraire, qui à son tour, après avoir détruit celles qui lui sont oposées, se détruit elle-même, à peu près comme les remédes purgatifs passent eux-mêmes avec les matiéres qu'ils chassent. Quant à ce que disent les Dogmatistes, que *cette maniére de raisonner n'est pas détuire la raison, mais plutôt la confirmer*, les Sceptiques répondent qu'ils ne se servent des raisons que pour un simple usage, parce qu'en effet il n'est pas possible qu'une raison soit détruite par ce qui n'est point une raison, tout comme, ajoutent-ils, lorsque nous disons qu'il n'y a point de lieu, nous sommes obligés de prononcer le mot de lieu; nous l'exprimons, non dans un sens affirmatif, mais d'une maniére simplement déclarative. La même chose a lieu, lorsqu'en disant que rien ne se fait par nécessité, nous sommes obligés de prononcer le mot de *nécessité*. Ainsi expliquoient ces Philosophes leurs sentimens; car ils prétendoient que tout ce que nous voyons n'est pas tel dans sa nature, mais une aparence. Ils disoient qu'ils recherchoient, non ce qui se peut comprendre, car la compréhension emporte évidence, mais seulement ce que les sens nous découvrent des objets; de sorte que la raison,

ſelon Pyrrhon, n'eſt qu'un ſimple ſouvenir des aparences, ou des choſes qu'on conçoit tellement quellement : ſouvenir par lequel on compare les choſes les unes aux autres, dont on fait un aſſemblage inutile & qui ne ſert qu'à troubler l'eſprit, comme s'exprime Ænefidème dans ſon *Tableau du Pyrrhoniſme*. Quant à la maniére contraire dont ils enviſagent les objets, après avoir montré par quels moyens on ſe perſuade une choſe, ils employent les mêmes moyens pour en détruire la croyance. Les choſes qu'on ſe perſuade, ſont, ou des choſes qui ſelon le raport des ſens ſont toujours telles, ou qui n'arrivent jamais, ou rarement ; des choſes ordinaires, ou différenciées par les Loix ; enfin des choſes agréables ou ſurprenantes : & ils faiſoient voir par des raiſons, contraires à celles qui fondent la croyance à ces divers égards, qu'il y avoit égalité dans les perſuaſions opoſées.

Les Pyrrhoniens rangent ſous dix claſſes, ſuivant la différence des objets, leurs raiſons d'incertitude ſur les aparences qui tombent ſous la vûe, ou ſous l'entendement. Premiérement, ils allèguent la différence qui ſe remarque entre les animaux par raport au plaiſir & à la douleur, & à ce qui eſt utile ou nuiſible. De là ils concluent que les mêmes objets ne produiſent pas les mêmes idées ; différence qui doit entraîner l'incertitude. Car, diſent-ils, il y a des animaux

qui s'engendrent sans union de sexes, comme ceux qui vivent dans le feu, le phénix d'Arabie & les tignes; d'autres par l'union des sexes, comme les hommes & plusieurs autres. Pareillement leur constitution n'est pas la même; ce qui fait aussi qu'il y a de la différence dans les sens dont ils sont doüés. Le faucon a la vûe perçante, le chien l'odorat fin. Or, il faut nécessairement qu'y ayant diversité dans la maniére dont ils voyent les objets, il y en ait aussi dans les idées qu'ils s'en forment. Les chévres broutent des branches d'arbrisseaux, les hommes les trouvent améres; la caille mange de la ciguë, c'est un poison pour les hommes; le porc se nourrit de fiente; ce qui répugne au cheval.

En second lieu, ils alléguent la différence qui se remarque entre les hommes selon les tempéramens. Démophon, Maître-d'hôtel d'Alexandre, avoit chaud à l'ombre, & froid au soleil. Aristote dit qu'Andron d'Argos traversoit les sables de Lybie, sans boire. L'un s'aplique à la Médecine, l'autre à l'Agriculture, celui-là au Négoce; & ce qui est nuisible aux uns se trouve être utile aux autres: nouveau sujet d'incertitude.

En troisiéme lieu, ils se fondent sur la différence des organes des sens. Une pomme paroît pâle à la vûe, douce au goût, agréable à l'odorat. Le même objet, vû dans un miroir, change se-

lon que le miroir est disposé. D'où il s'ensuit, qu'une chose n'est pas plus telle qu'elle paroît, qu'elle n'est telle autre.

En quatriéme lieu, ils citent les différences qui ont lieu dans la disposition, & en général les changemens ausquels on est sujet par raport à la santé, à la maladie, au sommeil, au réveil, à la joye, à la tristesse, à la jeunesse, à la vieillesse, au courage, à la crainte, au besoin, à la réplétion, à la haine, à l'amitié, au chaud, au froid. Tout cela influe sur l'ouverture ou le resserrement des pores des sens; de sorte qu'il faut que les choses paroissent autrement, selon qu'on est différemment disposé. Et pourquoi décide-t'on que les gens qui ont l'esprit troublé, sont dans un dérangement de nature? Qui peut dire qu'ils sont dans ce cas, plutôt que nous n'y sommes? Ne voyons-nous pas nous-mêmes le soleil comme s'il étoit arrêté? Tithotée *le Stoïcien*, se promenoit en dormant, & un domestique de Périclès dormoit au haut d'un toît.

Leur cinquiéme raison est prise de l'éducation, des loix, des opinions fabuleuses, des conventions nationales & des opinions dogmatiques, autant de sources d'où découlent les idées de l'honnête, & de ce qui est honteux, du vrai & du faux, des biens & des maux, des Dieux, de l'origine & de la corruption, des choses qui paroissent dans le monde. De là vient que ce que

les uns estiment juste, les autres le trouvent injuste, & que ce qui paroît un bien à ceux-ci, est un mal pour ceux-là. Les Perses croyoient le mariage d'un pere avec sa fille permis ; les Grecs en ont horreur. Les Massagetes pratiquent la communauté des femmes, comme dit Eudoxe dans le premier livre de son ouvrage intitulé, *Le Tour de la Terre ;* les Grecs n'ont point cette coutume. Les habitans de Cilicie aiment le larcin ; les Crecs le blâment. Pareillement à l'égard des Dieux, les uns croyent une Providence, les autres n'y ajoutent aucune foi. Les Egyptiens embaument leurs morts ; les Romains les brûlent ; les Pæoniens les jettent dans les étangs : nouveau sujet de suspendre son jugement sur la vérité.

En sixiéme lieu, ils se fondent sur le mélange des choses les unes avec les autres ; ce qui est cause que nous n'en voyons jamais aucune simplement & en elle-même, mais selon l'union qu'elle a avec l'air, la lumiére, avec des choses liquides ou solides, avec le froid, le chaud, le mouvement, les évaporations & autres qualités semblables. Ainsi le pourpre paroît de couleur différente au soleil, à la lune & à la chandelle. Notre propre teint paroît être autre le midi que le soir. Une pierre que deux hommes transportent difficilement par l'air, se transporte plus aisément par l'eau, soit que l'eau diminue sa

pesanteur, ou que l'air l'augmente.

En septiéme lieu, ils s'apuyent sur la différente situation de certaines choses, & sur leur relation avec les lieux où elles se trouvent. Cela fait que celles qu'on croit grandes, paroissent petites; que celles qui sont quarrées, semblent être rondes; que celles qui ont la superficie plâne, paroissent relevées; que celles qui sont droites paroissent courbes, & que celles qui sont blanches, se presentent sous une autre couleur. Ainsi le soleil nous paroît peu de chose à cause de son éloignement. Les montagnes nous paroissent de loin comme des colomnes d'air & aisées à monter, au lieu que vûes de près, nous en trouvons la pente roide & escarpée. Le soleil nous paroît autre en se levant, qu'il n'est à midi. Le même corps nous paroît différent dans un bois que dans une plaine. Il en est ainsi d'une figure selon qu'elle est différemment posée, & du coû d'un pigeon selon qu'il est diversement tourné. Comme donc on ne peut éxaminer aucune chose en faisant abstraction du lieu qu'elle occupe, il s'ensuit qu'on en ignore aussi la nature.

Leur huitiéme raison est tirée des diverses quantités, soit du froid ou du chaud, de la vitesse ou de la lenteur, de la pâleur ou d'autres couleurs. Le vin pris modérément, fortifie; bû avec excès, il trouble le cerveau. On doit en dire autant de la nourriture & d'autres choses semblables.

Leur neuviéme raiſon conſiſte en ce qu'une choſe paroît extraordinaire & rare, ſuivant qu'une autre eſt plus ou moins ordinaire. Les tremblemens de terre ne ſurprennent point dans les lieux où l'on a coutume d'en ſentir, & nous n'admirons point le ſoleil, parce que nous le voyons tous les jours. Au reſte, Phavorin compte cette neuviéme raiſon pour la huitiéme. Sextus & Æneſidème en font la dixiéme ; de ſorte, que Sextus ſupute pour dixiéme raiſon celle que Phavorin nomme la neuviéme.

Leur dixiéme raiſon eſt priſe des relations que les choſes ont les unes avec les autres, comme de ce qui eſt leger avec ce qui eſt peſant, de ce qui eſt fort avec ce qui eſt foible, de ce qui eſt grand avec ce qui eſt petit, de ce qui eſt haut avec ce qui eſt bas. Ainſi le côté droit n'eſt pas tel par ſa nature, mais par ſa relation avec le côté gauche ; de ſorte que ſi on ôte celui-ci, il n'y aura plus de côté droit. De même les qualités de pere & de frere ſont des choſes relatives. On dit qu'il fait jour relativement au ſoleil, & en général tout a un raport ſi direct avec l'entendement, qu'on ne ſçauroit connoître les choſes relatives en elles-mêmes. Voilà les dix claſſes dans leſquelles ces Philoſophes rangent les raiſons de leur incertitude.

Agrippa y en ajoute encore cinq autres ; la différence des ſentimens, le progrès qu'il faut

faire à l'infini de l'une à l'autre, les relations mutuelles, les supositions arbitraires, le raport de la preuve avec la chose prouvée. La différence qu'il y a dans les sentimens, fait voir que toutes les questions que l'on traite ordinairement, ou qui sont proposées par les Philosophes, sont toujours pleines de disputes & de confusion. La raison prise du progrès qu'il faut faire d'une chose à l'autre, démontre qu'on ne peut rien affirmer, puisque la preuve de celle-ci dépend de celle-là, & ainsi à l'infini. Quant aux relations mutuelles, on ne sçauroit rien considérer séparément: au contraire, il faut éxaminer une chose conjointement avec une autre, ce qui répand de l'ignorance sur ce que l'on recherche. La raison, prise des supositions arbitraires, porte contre ceux qui croyent qu'il faut admettre certains premiers principes comme indubitables en eux-mêmes, & au-delà desquels on ne doit point aller; sentiment d'autant plus absurde, qu'il est également permis de suposer des principes contraires. Enfin, la raison prise du raport de la preuve avec la chose prouvée, porte contre ceux qui voulant établir une hypothèse, se servent d'une raison qui a besoin d'être confirmée par la chose même qu'on veut prouver, comme si pour démontrer qu'il y a des pores, parce qu'il se fait des évaporations, on prenoit celles-ci pour preuve des autres.

Ces Philosophes nioient toute démonstration, tout jugement, tout caractére, toute cause, mouvement, science, génération, & croyoient que rien n'est par sa nature bon ou mauvais.

Toute démonstration, disoient-ils, est formée, ou de choses démontrées, ou d'autres qui ne le sont point. Si c'est de choses qui se démontrent, elles-mêmes dévront être démontrées, & ainsi jusqu'à l'infini. Si au contraire, c'est de choses qui ne se démontrent point, & que toutes, ou quelques-unes, ou une seule, soient autres qu'on ne les conçoit, tout le raisonnement cesse d'être démontré. Ils ajoutent que s'il semble qu'il y ait des choses qui n'ont pas besoin de démonstration, il est surprenant qu'on ne voïe pas qu'il faut démontrer cela même que ce sont de premiers principes. Car on ne sçauroit prouver qu'il y a quatre élémens par la raison qu'il y a quatre élémens. Outre cela, si on ne peut ajouter foi aux parties d'une proposition, nécessairement on doit se refuser à la démonstration générale. Il faut donc un caractére de vérité, afin que nous sçachions que c'est une démonstration, & nous avons également besoin d'une démonstration pour connoître le caractére de vérité. Or, comme ces deux choses dépendent l'une de l'autre, elles font un sujet qui nous oblige de suspendre notre jugement. Et comment parviendra-t'on à la certitude sur des choses qui ne sont pas évidentes, si on ignore comment

elles doivent se démontrer ? On recherche, non pas ce qu'elles paroissent être, mais ce qu'elles sont en effet. Ils traitoient les Dogmatistes d'insensés ; car, disoient-ils, des principes, qu'on supose prouvés, ne sont point un sujet de recherche, mais des choses posées telles ; & en raisonnant de cette maniére, on pourroit établir l'éxistence de choses impossibles. Ils disoient encore que ceux qui croyoient qu'il ne faut pas juger de la vérité par les circonstances des choses, ni fonder ses régles sur la nature, se faisoient eux-mêmes des régles sur tout, sans prendre garde que ce qui paroît, est tel par les circonstances qui l'environnent, & par la maniére dont il est disposé ; de sorte, concluoient-ils, qu'il faut dire, ou que tout est vrai, ou que tout est faux. Car si l'on avance qu'il y a seulement certaines choses vrayes, comment les discernera-t'on ? Les sens ne peuvent être caractére de vérité pour ce qui regarde les choses sensibles, puisqu'ils les envisagent toutes d'une maniére égale. Il en est de même de l'entendement par la même raison, & outre le sens & l'entendement, il n'y a aucune voïe par laquelle on puisse discerner la vérité. Celui donc, continuent-ils, qui établit quelque chose, ou sensible, ou intelligible, doit premiérement fixer les opinions qu'on en a ; car les uns en ôtent une partie, les autres une autre. Il est donc nécessaire de juger, ou par

les ſens, ou par l'entendement. Mais tous les deux ſont un ſujet de diſpute ; ainſi on ne peut diſcerner la vérité entre les opinions, tant à l'égard des choſes ſenſibles que part raport aux choſes intelligibles. Or ſi, vû cette contrariété qui eſt dans les eſprits, on eſt obligé de rendre raiſon à tous, on détruit la régle par laquelle toutes choſes paroiſſent pouvoir être diſcernées, & il faudra regarder tout comme égal.

Ils pouſſent plus loin leur diſpute par ce raiſonnement. Une choſe vous paroît probable. Si vous dites qu'elle vous paroît probable, vous n'avez rien à opoſer à celui qui ne la trouve pas telle ; car comme vous êtes croyable en diſant que vous voyez une choſe de cette maniére, votre adverſaire eſt auſſi croyable que vous, en diſant qu'il ne la voit pas de même. Que ſi la choſe, dont il s'agit, n'eſt point probable, on n'en croira pas non plus celui qui aſſurera qu'il la voit clairement & diſtinctement. On ne doit pas prendre pour véritable ce dont on eſt perſuadé, les hommes n'étant pas tous, ni toujours également perſuadés des mêmes choſes. La perſuaſion vient ſouvent d'une cauſe extérieure, & eſt quelquefois produite, ou par l'autorité de celui qui parle, ou par la maniére inſinuante dont il s'exprime, ou par la conſidération de ce qui eſt agréable.

Les Pyrrhoniens détruiſoient encore tout ca-

ractére de vérité, en raisonnant de cette maniére. Ou ce caractére de vérité est une chose éxaminée, ou non. Si c'est une chose qu'on n'a pas éxaminée, elle ne mérite aucune créance, & ne peut contribuer à discerner le vrai & le faux. Si c'est une chose dont on a fait l'éxamen, elle est du nombre des choses qui doivent être considérées par parties; de sorte qu'elle sera à la fois juge & matiére de jugement. Ce qui sert à juger de ce caractére de vérité, dévra être jugé par un autre caractére de même nature, celui-ci encore par un autre, & ainsi à l'infini.

Ajoutez à cela, disent-ils, qu'on n'est pas même d'accord sur ce caractére de vérité, les uns disant que c'est l'effet du jugement de l'homme, les autres l'attribuant aux sens, d'autres à la raison, d'autres encore à une idée évidente. L'homme ne s'accorde, ni avec lui-même, ni avec les autres, témoin la différence des loix & des mœurs. Les sens sont trompeurs, la raison n'agit pas en tous d'une maniére uniforme, les idées évidentes doivent être jugées par l'entendement, & l'entendement lui-même est sujet à divers changemens de sentimens. De là ils inféroient qu'il n'y a point de caractére de vérité avec certitude, & que par conséquent on ne peut connoître la vérité.

Ces Philosophes nioient aussi qu'il y eût des signes par lesquels on pût connoître les choses, parce que s'il y a quelque signe pareil, il

il doit être, ou ſenſible, ou intelligible. Or, diſent-ils, il n'eſt pas ſenſible, parce que la qualité ſenſible eſt une choſe générale, & le ſigne une choſe particuliére. La qualité ſenſible regarde d'ailleurs la différence d'une choſe, au lieu que le ſigne a raport à ſes relations. Ce n'eſt pas non plus une choſe intelligible; car ce devroit être, ou un ſigne aparent d'une choſe aparente, ou un ſigne obſcur d'une choſe obſcure, ou un ſigne obſcur d'une choſe aparente, ou un ſigne aparent d'une choſe obſcure. Or, rien de tout cela n'a lieu; par conſéquent point de ſignes. Il n'y en a pas d'aparent d'une choſe aparente, puiſque pareille choſe n'a pas beſoin de ſigne. Il n'y en a point d'obſcur d'une choſe obſcure; car une choſe qui eſt découverte par quelqu'autre, doit être aparente. Il n'y en a point d'obſcur d'une choſe aparente, parce qu'une choſe eſt aparente dès-là même qu'elle eſt connoiſſable. Enfin, il n'y a point de ſigne aparent d'une choſe obſcure, parce que le ſigne regardant les relations des choſes, eſt compris dans la choſe même dont il eſt ſigne; ce qui ne peut autrement avoir lieu. De ces raiſonnemens ils tiroient cette conſéquence, qu'on ne peut parvenir à connoître rien des choſes qui ne ſont pas évidentes, puiſqu'on dit que c'eſt par leurs ſignes qu'on doit les connoître.

Pareillement, ils n'admettent point de cauſe à

la faveur de ce raifonnement. La caufe eft quelque chofe de relatif. Elle a raport à ce dont elle eft caufe : or, les relations font des objets de l'efprit qui n'ont point d'éxiftence réelle ; donc les caufes ne font que des idées de l'efprit. Car fi elles font effectivement caufes, elles doivent être jointes à ce dont on dit qu'elles font caufes ; autrement elles n'auront point cette qualité. Et de même qu'un pere n'eft point tel, à moins que celui, dont on dit qu'il eft pere, n'éxifte ; de même auffi une caufe n'eft point caufe fans la réalité de ce dont on dit qu'elle eft caufe. Cette réalité n'a point lieu, n'y ayant ni génération, ni corruption, ni autre chofe femblable. De plus s'il y a des caufes, ou ce fera une chofe corporelle qui fera caufe d'une chofe corporelle, ou ce fera une chofe incorporelle qui fera caufe d'une chofe incorporelle ; mais rien de cela n'a lieu, il n'y a donc point de caufe. Une chofe corporelle ne peut être caufe d'une chofe corporelle, puifqu'elles ont toutes deux la même nature ; & fi l'on dit que l'une des deux eft caufe entant que corporelle, l'autre étant pareillement corporelle, fera auffi caufe en même-tems ; de forte qu'on aura deux caufes fans patient. Par la même raifon une chofe incorporelle ne peut être caufe d'une chofe incorporelle, non plus qu'une chofe incorporelle ne peut l'être d'une chofe corporelle, parce que

ce qui est incorporel ne produit pas ce qui est corporel. De même une chose corporelle ne sera point cause d'une chose incorporelle, parce que dans la formation l'agent & le patient doivent être d'une même matiére, & que ce qui est incorporel ne peut être le sujet patient d'une cause corporelle, ni de quelque autre cause matérielle & eficiente. De là ils déduisent que ce qu'on dit des principes des choses ne se soutient pas, parce qu'il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose qui agisse par lui-même, & qui opére le reste.

Ces Philosophes nient aussi le mouvement, par la raison que ce qui est mû, ou se meut dans l'endroit même où il est, ou dans celui où il n'est pas. Or, il ne se meut ni dans l'un, ni dans l'autre ; donc il n'y a point de mouvement.

Ils abolissent toute science en disant, ou qu'on enseigne ce qui est entant qu'il est, ou ce qui n'est pas entant qu'il n'est pas. Le premier n'est point nécessaire, puisque chacun voit la naure des choses qui éxistent ; le second inutile, vû que les choses qui n'éxistent point, n'acquiérent rien de nouveau que l'on puisse enseigner & aprendre.

Il n'y a point de génération, disent-ils ; car ce qui est déja ne se fait point, non plus que ce qui n'est pas, puisqu'il n'a point d'éxistence actuelle.

Ils nient encore que le bien & le mal soient tels par nature, parce que s'il y a quelque chose naturellement bonne ou mauvaise, elle doit être l'un ou l'autre pour tout le monde, comme la nége que chacun trouve froide. Or, il n'y a aucun bien, ni aucun mal qui paroisse tel à tous les hommes : donc il n'y en a point qui soit tel par nature. Car enfin, ou l'on doit regarder ce qu'on apelle *bien*, comme bien en général, ou il ne faut pas le considérer comme bien réel. Le premier ne se peut, parce que la même chose est envisagée comme un bien par l'un, & comme un mal par l'autre. Epicure tient que la volupté est un bien, Antisthène l'apelle un mal. La même chose sera donc un bien & un mal tout à la fois. Que si on ne regarde pas ce qu'un homme apelle *bien* comme étant universellement tel, il faudra distinguer les différentes opinions ; ce qui n'est pas possible à cause de la force égale des raisons contraires, d'où ils concluoient que nous ignorons s'il y a quelque bien qui soit tel par nature.

Au reste, on peut connoître tout le systême de leurs raisons par les recueils qu'ils en ont laissés. Pyrrhon n'a rien écrit, mais on a des ouvrages de ses disciples, de Timon, d'Ænésidème, de Numénius, de Nausiphane & d'autres.

Les Philosophes dogmatistes oposent aux

Pyrrhoniens que contre leurs principes, ils reçoivent des vérités & établissent des dogmes. Ils reçoivent des vérités par cela même qu'ils disputent, qu'ils avancent qu'on ne peut rien définir, & que toute raison est combattue par des raisons contraires. Au moins il est vrai qu'en ceci ils définissent & établissent un principe. Voici ce qu'ils répondent à ces objections. „ Nous con-
» venons que nous participons aux sentimens de
» l'humanité. Nous croyons qu'il fait jour, que
» nous vivons, & que nous recevons bien d'autres
» choses pareilles qui ont lieu dans la vie ; mais
» nous suspendons notre jugement sur les cho-
» ses que les Dogmatistes affirment être évidentes
» par la raison, & nous les regardons comme in-
» certaines. En un mot nous n'admettons que les
» sentimens. Nous convenons que nous voyons,
» nous sçavons que nous pensons ; mais nous
» ignorons de quelle maniére nous apercevons
» les objets, ou comment nous viennent nos
» pensées. Nous disons, par maniére de par-
» ler, que telle chose est blanche ; mais non
» par voïe d'affirmation pour assurer qu'elle est
» telle en effet. Quant aux expressions que
» *nous ne définissons rien*, & autres termes sem-
» blables dont nous faisons usage, nous ne les
» employons pas comme des principes. Ces
» expressions sont différentes en cela des princi-
» pes qu'établissent les Dogmatistes, quand ils di-

» sent, par éxemple, que le monde est sphéri-
» que. L'assertion est incertaine, au lieu que nos expressions sont des aveux qui emportent une certitude. Ainsi quand nous disons que *nous ne définissons rien*, nous ne décidons pas même ce que nous exprimons ". Les Dogmatistes leur reprochent encore, qu'ils détruisent l'essence de la vie, dès qu'ils en ôtent tout ce en quoi elle consiste. Les Pyrrhoniens leur donnent le démenti. Ils disent qu'ils n'ôtent point la vûe, qu'ils ignorent seulement comment elle se fait. „ Nous suposons avec vous ce qui paroît, ajoutent-ils; nous doutons seulement qu'il soit tel qu'il est vû. Nous sentons que le feu brûle; mais s'il agit ainsi par une faculté qui lui est naturelle, c'est ce que nous ne déterminons point. Nous voyons qu'un homme se remue & se proméne; mais nous ignorons comment s'effectue ce mouvement. Nos raisonnemens ne tombent donc simplement que sur l'incertitude qui est jointe aux aparences des choses. Quand nous disons qu'une statue a des dehors relevés, nous exprimons ce qui paroît; lorsqu'au contraire nous assurons qu'elle n'en a point, nous ne parlons plus de l'aparence, nous parlons d'autre chose. " De là vient ce qu'observe Timon dans trois de ses ouvrages; dans ses écrits à *Python*, que *Pyrrhon n'a point détruit l'autorité de la coutume*; dans ses *Images*

qu'il prenoit l'objet tel qu'il paroiſſoit à la vûe ; & dans ſon traité des *Sens*, qu'*il n'affirmoit pas qu'une choſe étoit douce, mais qu'elle ſembloit l'être.* Ænéſidème, dans ſon premier livre des *Diſcours de Pyrrhon*, dit auſſi que ce Philoſophe ne décidoit rien dogmatiquement à cauſe de l'équivalence des raiſons contraires, mais qu'il s'en tenoit aux aparences ; ce qu'Ænéſidème répéte dans ſon traité *contre la Philoſophie* & dans celui de *La Recherche*. Zeunis, ami d'Ænéſidème, dans ſon livre des *Deux ſortes de Raiſons*, Antiochus de Laodicée, & Apellas dans ſon traité d'*Agrippa*, ne poſent auſſi d'autre ſyſtême que celui des ſeules aparences. Ainſi donc les Pyrrhoniens admettent pour caractére de vérité ce que les objets preſentent à la vûe, ſelon ce qu'en dit Ænéſidème.

Epicure a été du même ſentiment, & Démocrite déclare qu'il ne connoît rien aux aparences ; qu'elles ne ſont point toutes réelles, & qu'il y en a même qui n'éxiſtent pas.

Les Dogmatiſtes font là-deſſus une difficulté aux Pyrrhoniens, priſe de ce que les mêmes aparences n'excitent pas les mêmes idées. Par éxemple, une tour peut paroître ronde & quarrée. Si donc un Pyrrhonien ne décide ſur aucune de ces aparences, il demeure ſans agir ; & s'il ſe détermine pour l'une ou l'autre, il ne don-

ne pas aux aparences une force égale. Ils répondent que quand les aparences excitent des idées différentes, ils disent cela même qu'il y a diverses aparences, & que c'est pour cela qu'ils font profession de n'admettre que ce qui paroît.

Quant à la fin qu'il faut se proposer, les Pyrrhoniens veulent que ce soit la tranquillité d'esprit, qui suit la suspension du jugement, à peu près comme l'ombre accompagne un corps, s'expriment Timon & Ænésidème. Ils avancent que les choses qui dépendent de nous, ne sont pas un sujet de choix ou d'aversion, excepté celles qui excédent notre pouvoir, & ausquelles nous sommes soumis par une nécessité que nous ne pouvons éviter, comme d'avoir faim & soif, ou de sentir de la douleur; choses contre lesquelles la raison ne peut rien. Sur ce que les Dogmatistes leur demandent comment un Sceptique peut vivre sans se dispenser, par éxemple, d'obéïr si on lui ordonnoit de tuer son pere, ils répondent qu'ils ne sçavent pas comment un Dogmatiste pourroit vivre en s'abstenant des questions qui ne regardent point la vie & la conduite ordinaire. Ils concluent enfin qu'ils choisissent & évitent certaines choses en suivant la coutume, & qu'ils reçoivent l'usage des Loix. Il y en a qui prétendent que les Pyrrhoniens établissoient pour fin l'éxemtion de passions; d'autres, la douceur.

TIMON.



TIMON.

APollonide de Nicée, dont nous avons fait l'éloge dans nos Œuvres Poëtiques, assure, livre premier de ses *Poësies Satyriques* dédiées à Tibére César, que Timon étoit fils de Timarque & originaire de Phliasie ; qu'ayant perdu son pere dans sa jeunesse, il s'apliqua à la danse, qu'ensuite il changea de sentiment, & s'en alla à Mégare auprès de Stilpon; qu'après avoir passé bien du tems avec lui, il retourna dans sa patrie & s'y maria; que de là il se rendit conjointement avec sa femme à Elis chez Pyrrhon; qu'il s'arrêta dans cet endroit jusqu'à ce qu'il eût des enfans; & qu'il instruisit dans la Médecine l'aîné de ses fils, nommé *Xantus*, lequel hérita de son pere sa maniére de vivre & ses préceptes. Timon, assure Sotion, livre onziéme, se rendit illustre par son éloquence; mais comme il manquoit du nécessaire, il se retira dans l'Hellespont & dans la Propontide. Il y enseigna à Chalcédoine la Philosophie & l'Art Oratoire avec un succès qui lui mérita beaucoup de louange. Devenu plus riche, il partit de là pour Athènes, où il vécut jusqu'à sa mort, excepté qu'il demeura peu de tems à Thèbes. Il fut connu & estimé du Roi Antigone, ainsi que de Ptolomée Philadel-

phe, comme il l'avoue lui-même dans ses Vers Iambes.

Antigone dit que Timon aimoit à boire, & ne s'occupoit pas beaucoup de la Philosophie. Il composa des Poëmes, différentes sortes de Vers, des Tragédies, des Satyres, trente Comédies, soixante Tragédies, outre des Poësies libres & bouffonnes. On a aussi de lui un livre de Poësie logadique, où sont contenus plus de vingt mille vers; livre dont il est fait mention dans Antigone de Caryste, auteur de *la Vie de Timon*. Ses Poësies burlesques renfermant trois livres, dans lesquels, en qualité de Pyrrhonien, il satyrise tous les Philosophes Dogmatistes, en les parodiant à l'imitation des anciens Poëtes. Le premier de ces livres est un narré simple & clairement écrit; le second & le troisiéme sont une espéce de Dialogue où les questions se proposent par Xénophane de Colophon, & ausquelles il semble répondre lui-même. Dans le second livre il parle des Anciens, dans le troisiéme des Modernes; ce qui a donné à quelques-uns occasion de l'apeller *Epilogueur*. Le premier livre contient les mêmes matiéres que les deux autres, hormis qu'il n'y introduisit qu'un personnage qui parle. Il commence par ces mots:

Venez, Sophistes, venez tous ici; vous, gente vaine, & qui vous rendez si importune.

Il mourut, âgé de près de quatre-vingt-dix ans;

selon la remarque d'Antigone, & de Sotion dans son livre onziéme. J'ai oui dire qu'il étoit borgne, & qu'il se traitoit lui-même de *Cyclope*.

Il y a eu un autre Timon, qui étoit misanthrope.

Timon *le Philosophe* aimoit beaucoup les jardins & la solitude, comme le raporte Antigone. On raconte que Jerôme *le Péripatéticien*, disoit de lui que comme parmi les Scythes on lançoit des fléches dans la poursuite & dans la retraite, de même entre les Philosophes il y en avoit qui gagnoient des disciples à force de les poursuivre, d'autres en les fuyant, & que Timon étoit de ce caractére.

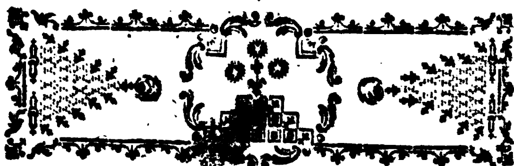
Il avoit l'esprit subtil & piquant, aimoit à écrire, & excelloit sur-tout à inventer des contes propres à composer des fables pour les Poëtes & des piéces pour le Théâtre. Il communiquoit ses tragédies à Aléxandre & à Homére *le Jeune*. Il ne s'embarrassoit pas d'être troublé par ses domestiques, ou par des chiens, n'ayant rien plus à cœur que la tranquillité d'esprit. On dit qu'Aratus lui demanda comment on pourroit faire pour avoir un *Homére* correct, & qu'il répondit qu'*il falloit tâcher d'en trouver les plus anciens exemplaires, & non d'autres plus récens, revûs & corrigés*. Il laissoit traîner ses productions, qui étoient souvent à demi-rongées par négligence. On conte là-dessus que l'Orateur Zopyrus, lisant

un de ses ouvrages dont Timon lui montroit des endroits, lorsqu'ils vinrent à la moitié du livre, il s'en trouva une partie déchirée ; ce que Timon avoit ignoré jusqu'alors, tant il étoit indifférent à cet égard. Il étoit d'une si heureuse compléxion, qu'il n'avoit aucun tems marqué pour prendre ses repas.

On raconte que voyant Arcésilas marcher, accompagné de flateurs à droite & à gauche, il lui dit: *Que viens-tu faire parmi nous, qui sommes libres & éxemts de servitude?* Il avoit coutume de dire de ceux qui prétendoient que les sens s'accordent avec l'entendement dans le raport qu'ils font des objets : *Attagas & Numenius sont d'accord*. Ordinairement il prenoit un ton railleur. Il dit un jour à quelqu'un qui se faisoit de tout un sujet d'admiration : *Pourquoi ne vous étonnez-vous pas de ce qu'étant trois ensemble, nous n'avons que quatre yeux?* En effet, lui & Dioscoride son disciple étoit chacun privé d'un œil, au lieu que celui, à qui il parloit, en avoit deux. Arcésilas lui demanda pour quelle raison il étoit venu de Thébes. *Afin*, lui repliqua-t'il, *d'avoir occasion de me moquer de vous, qui vous êtes élevé à un si haut dégré.* Néanmoins il a donné, dans son livre intitulé, *Repas d'Acrésilas*, des lonanges à ce même Philosophe qu'il avoit dénigré dans ses *Poësies burlesques*.

Ménodote écrit que Timon n'eut point de

successeur. Sa Secte finit avec sa vie, jusqu'à ce qu'elle fut renouvellée par Ptolomée de Cyrene. Au reste Hippobote & Sotion disent qu'il eut pour disciple Dioscoride de Cypre, Nicoloque de Rhodes, Euphranor de Séleucie, & Praylus de la Troade, qui fut, au raport de Phylarque *l'Historien*, si constant & si patient, que malgré toute son innocence, il se laissa condamner à mort comme traître, sans avoir même prononcé un seul mot de suplication. Euphranor forma Eubule d'Aléxandrie, qui enseigna Ptolomée, lequel dressa Sarpédon & Héraclide. Ce dernier fut Maître d'Ænésideme de Gnosse, auteur des huit livres sur les Raisons que les Pyrrhoniens alleguoient en faveur de leur systême. Ænésidème instruisit Zeuxippe, nommé *Polites*; & celui-ci Zeuxis, surnommé *Goniope*. Zeuxis eut sous sa discipline Antiochus de Laodicée, descendu de Lycus, dont Ménodote de Nicomédie, Médecin Empyrique, & Théodas de Laodicée prirent les leçons. Ménodote à son tour devint Maître d'Hérodote fils d'Arieus natif de Tarse, qui le fut ensuite de Sextus Empiricus, duquel on a les dix volumes du Pyrrhonisme & autres beaux ouvrages. Enfin Sextus Saturnin eut pour disciple un nommé Cythénas aussi Empyrique.



LIVRE X.



ÉPICURE.

Épicure fut fils de Néoclès & de Cherestrate. La ville d'Athènes fut sa patrie, & le bourg de Gargette le lieu de sa naissance. Les Philaïdes, ainsi que dit Métrodore dans le livre qu'il a fait *de la Noblesse*, furent ses ancêtres.

Il y a des Auteurs, entre lesquels est Héraclide, selon qu'il est écrit dans l'*Abregé de Sotion*, qui raportent que les Athéniens ayant envoyé une colonie à Samos, il y fut élevé, & qu'ayant atteint l'âge de dix ans, il vint à Athènes dans le tems que Xénocrate enseignoit la Philosophie dans l'Académie, & Aristote dans la Chalcide; mais qu'après la mort d'Alexandre le Grand,



EPICURUS.



cette capitale de la Gréce étant sous la tyrannie de Perdiccas, il revint à Colophon chez son pere, où ayant demeuré quelque-tems & assemblé quelques écoliers, il retourna une seconde fois à Athènes pendant le gouvernement d'Anaxicrate, & qu'il professa la Philosophie parmi la foule & sans être distingué, jusqu'à ce qu'enfin il se fit Chef de cette Secte, qui fut apellée de son nom.

Il écrit lui-même qu'il avoit quatorze ans lorsqu'il commença à s'attacher à l'étude de la Philosophie. Apollodore, un de ses Sectateurs, assure dans le premier livre de la *Vie d'Epicure*, qu'il s'apliqua à cette connoissance universelle des choses par le mépris que lui donna l'ignorance des Grammairiens, qui ne lui purent jamais donner aucun éclaircissement sur tout ce qu'Hésiode avoit dit du Cahos.

Hermippus écrit qu'il fut Maître d'école, & qu'étant ensuite tombé sur les livres de Démocrite, il se donna tout entier à la Philosophie; c'est ce qui a fait dire de lui à Timon: *vient enfin de Samos le dernier des Physiciens, un Maître d'école, un effronté, & le plus misérable des hommes.*

On aprend de Philodéme Epicurien, dans le dixiéme livre de son *Abregé des Philosophes*, qu'il eut trois freres, Néoclès, Chæredême & Aristobule, à qui il inspira le desir de s'apliquer, comme lui, à la découverte des secrets de la

nature. Myronianus, dans ses *Chapitres Historiques*, remarque que Mus, quoique son esclave, fut aussi un des compagnons de son étude.

Diotime *le Stoïcien*, qui haïssoit mal à propos Epicure, l'a voulu faire passer malicieusement pour un voluptueux, ayant inséré cinquante lettres, toutes remplies de lasciveté, sous le nom de ce Philosophe, à qui il imputa encore certains billets qu'on a toujours crû être de Chrysippe. Il n'a pas été traité plus favorablement de Possidonius *le Stoïcien*, de Nicolaus, de Sotion dans son douziéme livre *des Répréhensions*, parlant de la XXIV. lettre.

Denys d'Halicarnasse a été aussi de ses envieux. Ils disent que sa mere & lui alloient purger les maisons par la force de certaines paroles; qu'il accompagnoit son pere, qui montroit à vil prix à lire aux enfans; qu'un de ses freres faisoit faire l'amour pour subsister, & que lui-même demeuroit avec une courtisane qui se nommoit Léontie; qu'il s'étoit aproprié tout ce que Démocrite avoit écrit des atômes, aussi-bien que les livres d'Aristippe sur *la Volupté*.

Timocrate & Hérodote, dans son livre de *la Jeunesse d'Epicure*, lui reprochent qu'il n'étoit pas bon citoyen; qu'il avoit eû une complaisance indigne & lâche pour Mythras, Lieutenant de Lysimachus, l'apellant dans ses lettres *Apollon*, & le traitant de Roi; qu'il avoit de même fait

les éloges d'Idoménée, d'Hérodote & de Timocrate, parce qu'ils avoient mis en lumiére quelques-uns de ses ouvrages qui étoient encore inconnus, & qu'il avoit eu pour eux une amitié pleine d'une flaterie excessive ; qu'il se servoit ordinairement dans ses *Epîtres* de certains termes, comme à Léontie : *O! Roi Apollon, ma petite Léontie, mon Cœur, avec quel excès de plaisir ne nous sommes-nous pas récreés à la lecture de votre billet?* lorsqu'il écrit à Thémista, femme de Léonte : *Je vous aime*, lui dit-il, *à tel point, que si vous ne me venez trouver, je suis capable, avant qu'il soit trois jours, d'aller avec une ardeur incroyable où vos ordres, Thémista, m'apelleront ;* & à Pythoclès, jeune homme admirablement beau : *Je séche*, lui mande-t'il, *d'impatience, dans l'attente de jouir de votre aimable presence, & je la souhaite comme celle de quelque Divinité.*

Il ajoute encore à Thémista, si l'on en croit ces Ecrivains, qu'il ne s'imagine pas faire rien d'indigne lorsqu'il se sert de tout ce qu'il y a de plus insinuant pour la persuader. C'est ce que remarque Théodote dans son quatriéme livre *contre Epicure*, qu'il eut un commerce avec plusieurs autres courtisanes, mais qu'il fut particuliérement attaché à celui qu'il conserva pour Léontie, que Métrodore, ainsi que lui, aima éperdûment.

On prétend que dans son livre *de la Fin*, il y a de lui ces paroles : *Je ne trouve plus rien qui*

d'*yvrogne*. Au lieu de nommer Démocrite par son nom, il l'apelloit *Lémocrite*, qui veut dire *chassieux*. Il disoit qu'Antidote étoit un enjôleur; que les Cyrénaïques étoient ennemis de la Gréce; que les Dialecticiens crevoient d'envie, & qu'enfin Pyrrhon étoit un ignorant, & un homme mal élevé.

Ceux qui lui font ces reproches, n'ont agi sans doute que par un excès de folie. Ce grand homme a de fameux témoins de son équité & de sa reconnoissance. L'excellence de son bon naturel lui a toujours fait rendre justice à tout le monde. Sa patrie célébra cette vérité par les statues qu'elle dressa pour éterniser sa mémoire. Elle fut consacrée par ses amis, dont le nombre fut si grand, qu'à peine les villes pouvoient-elles les contenir, aussi-bien que par ses disciples, qui s'attachérent à lui par le charme de sa doctrine, laquelle avoit, pour ainsi dire, la douceur des Syrénes. Il n'y eut que le seul Métrodore de Stratonice, qui, presque accablé par l'excès de ses bontés, suivit le parti de Carnéades.

La perpétuité de son école triompha de ses envieux, & parmi la décadence de tant d'autres Sectes, la sienne se conserva toujours par une foule continuelle de disciples qui se succédoient les uns aux autres.

Sa vertu fut marquée en d'illustres caractéres; par la reconnoissance & la piété qu'il eut envers

ſes parens, & par la douceur avec laquelle il traita ſes eſclaves; témoin ſon teſtament, où il donna la liberté à ceux qui avoient cultivé la Philoſophie avec lui, & particuliérement au fameux Mus, dont nous avons déja parlé.

Cette même vertu fut enfin généralement connue par la bonté de ſon naturel, qui lui fit donner univerſellement à tout le monde des marques d'honnêteté & de bienveillance? Sa piété envers les Dieux & ſon amour pour ſa patrie ne ſe démentirent jamais juſqu'à la fin de ſes jours. Ce Philoſophe eut une modeſtie ſi extraordinaire, qu'il ne voulut jamais ſe mêler d'aucune charge de la République.

Il eſt certain néanmoins que parmi les troubles qui affligérent la Gréce, il y paſſa toute ſa vie, excepté deux ou trois voyages qu'il fit ſur les confins de l'Ionie pour viſiter ſes amis, qui s'aſſembloient de tous côtés pour venir vivre avec lui dans ce jardin qu'il avoit acheté pour prix de quatre-vingt mines. C'eſt ce que raporte Apollodore.

Ce fut-là que Dioclès raconte dans ſon livre *de l'Incurſion*, qu'ils gardoient une ſobriété admirable, & ſe contentoient d'une nourriture très-médiocre. „ Un demi-ſeptier de vin leur ſuffi-„ ſoit, dit-il, & leur breuvage ordinaire n'étoit „ que de l'eau. „

Il ajoute qu'Epicure n'aprouvoit pas la com-

munauté de biens entre ses Sectateurs, contre le sentiment de Pythagore, qui vouloit que toutes choses fussent communes entre amis, parce que, disoit notre Philosophe, c'étoit-là plutôt le caractére de la défiance que de l'amitié.

Il écrit lui-même dans ses *Epîtres* qu'il étoit content d'avoir de l'eau & du pain bis. *Envoyez-moi*, dit ce Philosophe à un de ses amis, *un peu de fromage Cythridien, afin que je fasse un repas plus excellent lorsque l'envie m'en prendra.* Voilà quel étoit celui qui avoit la réputation d'établir le souverain bien dans la volupté. Athenée fait son éloge dans l'Epigramme suivante.

Mortels, pourquoi courez-vous après tout ce qui fait le sujet de vos peines? Vous êtes insatiables pour l'acquisition des richesses, vous les recherchez parmi les querelles & les combats, quoique néanmoins la nature les ait bornées, & qu'elle soit contente de peu pour sa conservation; mais vos desirs n'ont point de bornes. Consultez sur cette matiére le sage fils de Néoclès; il n'eut d'autre Maître que les Muses, ou le trepied d'Apollon.

Cette vérité sera beaucoup mieux éclaircie dans la suite par ses dogmes & par ses propres paroles. Il s'attachoit particuliérement, si l'on en croit Dioclès, à l'opinion d'Anaxagore entre les Anciens, quoiqu'en quelques endroits il s'éloignât de ses sentimens. Il suivoit aussi Archelaus, qui avoit été le Maître de Socrate.

Il dit qu'il exerçoit ses écoliers à aprendre par cœur ce qu'il avoit écrit. Apollodore a remarqué, dans ses *Chroniques*, qu'il écouta Lysiphanes & Praxiphanes ; mais Epicure parle tout au contraire dans ses *Epîtres à Eurydicus* ; car il assure qu'il n'eut d'autre Maître dans la Philosophie que sa propre spéculation, & que ni lui, ni Hermachus ne disent point qu'il y ait jamais eu de Philosophe apellé Leucippe, qu'Apollodore néanmoins, Sectateur d'Epicure, affirme avoir enseigné Démocrite. Au reste, Démétrius de Magnésie fait foi qu'il fut auditeur de Xénocrate. Sa diction est proportionnée à la matiére qu'il traite ; aussi Aristophane *le Grammairien* le reprend de ce qu'elle n'étoit point assez élégante ; mais sa maniére d'écrire a été si pure & si claire, que dans le livre qu'il a composé de *la Réthorique*, il a soutenu qu'il ne falloit éxiger de cet Art que les régles de se faire entendre facilement.

Au lieu de mettre pour inscription à toutes ses *Epîtres*, ces paroles : *Soyez en santé* ; *Réjouissez-vous ; Que la Fortune vous rie ; Passez agréablement le tems*, il recommandoit toujours *de vivre honnêtement*.

Il y en a, qui dans *la Vie d'Epicure*, soutiennent qu'il a pris le livre, intitulé *Canon* ou *Régle*, dans le traité du *Trepied*, qu'on attribuoit à Nausiphanes, lequel, selon ces mêmes Auteurs, fut son Maître, aussi-bien que Pamphile *le Platoni-*

rien, qui enseignoit dans l'Isle de Samos. Ils ajoutent qu'il commença d'étudier en Philosophie à l'âge de douze ans, & qu'à trente-deux il l'enseigna publiquement.

Apollodore dit qu'il nâquit la troisiéme année de la CIX. Olympiade, le septiéme jour du mois de Gaméléon, sous le gouvernement de Sosigene, & sept ans depuis la mort de Platon.

Il dressa son école dans Mitylene à trente-deux ans, & en passa ensuite cinq à Lampsaque. Etant retourné à Athènes, il y mourut à l'âge de soixante & douze ans, la seconde année de la CXXVII. Olympiade, sous l'Archontat de Pytharatus, & laissa la conduite de son école à Hermachus de Mitylene, fils d'Argemaque.

Le même Hermachus raporte dans ses *Epitres*, qu'après avoir été tourmenté par de cruelles douleurs pendant quatorze jours, une rétention d'urine, causée par la gravelle, lui donna la mort. „C'est dans ce tems, ajouta-t'il, que „ s'étant fait mettre dans une cuve d'airain, „ pleine d'eau chaude, pour donner quelque „ intervalle à son mal, & qu'ayant bû un peu „ de vin, il exhorta ses amis à se souvenir de „ ses préceptes, & finit sa vie dans cet entre„ tien. „ Voici des vers que nous avons faits sur lui.

Réjouissez-vous, dit Epicure en mourant à ses amis; gardez mes préceptes. Puis étant entré dans

une cuve pleine d'eau chaude, il prit du vin, & partit aussi-tôt après pour aller boire des eaux froides de Pluton.

Telle fut la vie & la mort de ce Philosophe; voici son testament.

„ Ma derniére volonté est que tous mes biens „ apartiennent à Amynomaque, fils de Philo- „ crate, à Batithe & à Timocrate, fils de Dé- „ métrius, ainsi qu'il paroît par la donation que „ je lui ai faite, dont l'acte est inséré dans les „ Registres qui se gardent dans le Temple de la „ Mere des Dieux; à condition néanmoins que „ le jardin sera donné avec toutes ses commodi- „ tés à Hermachus Mitylénien, fils d'Agemar- „ que, à ceux qui enseigneront avec lui, & „ même à ceux qu'il nommera pour tenir cette „ école, afin qu'ils y puissent plus agréablement „ continuer l'exercice, & que les noms de ceux „ qui seront apellés Philosophes de notre Sec- „ te, soient consacrés à l'éternité.

„ Je recommande à Amynomaque, & à Ti- „ mocrate de s'apliquer, autant qu'il leur sera „ possible, à la réparation & à la conservation „ de l'école qui est dans le jardin. Je les char- „ ge d'obliger leurs héritiers d'avoir autant de „ soin, qu'eux-mêmes en auront eu, pour la „ conservation du jardin & de tout ce qui en dé- „ pend, & d'en laisser pareillement la jouissance

» à tous les autres Philosophes, successeurs de » notre opinion.

» Amynomaque & Timocrate laisseront à Hermachus pendant sa vie, & à ceux qui s'attacheront avec lui à l'étude de la Philosophie, » la maison que j'ai au bourg de Mélite.

» On prendra sur le revenu des biens que » j'ai donnés à Amynomaque & à Timocrate, » selon qu'on en conviendra avec Hermachus, ce » qui sera nécessaire pour célébrer dans les dix » premiers jours du mois de Gameléon celui » de notre naissance, & ceux de mon pere, de » ma mere & de mes freres ; & le vingtiéme de » la lune de chaque mois on traitera tous ceux » qui nous ont suivis dans la connoissance de la » Philosophie, afin qu'ils se souviennent de » moi & de Métrodore, & qu'ils fassent aussi la » même chose au mois de Possidéon en mémoire » de nos freres, ainsi qu'ils nous l'ont vû ob- » server. Il faudra qu'ils s'acquitent de ce de- » voir dans le mois de Métagitnion en faveur » de Polyene.

» Amynomaque & Timocrate prendront soin » de l'éducation d'Epicure, fils de Métrodore, » & du fils de Polyene, tandis qu'ils demeurent » ensemble chez Hermachus, & qu'ils prennent » ses leçons.

» Je veux que la fille de Métrodore soit aussi » sous leur conduite, & que lorsqu'elle sera en

» âge d'être mariée, elle épouse celui d'entre les
» Philosophes qu'Hermachus lui aura choisi. Je
» lui recommande d'être modeste, & d'obéïr en-
» tiérement à Hermachus.

» Amynomaque & Timocrate, après avoir
» pris l'avis d'Hermachus, prendront du revenu
» de mes biens ce qu'il faudra pour leur nourri-
» ture & pour leur entretien. Il jouira, com-
» me eux, de la part & portion que je lui donne
» dans ma succession, parce qu'il a vieilli avec
» nous dans la recherche des découvertes que
» nous avons faites sur la nature, & que nous
» l'avons laissé pour notre successeur à l'école
» que nous avons établie; ainsi il ne sera rien
» fait sans son conseil. La fille, lors de son
» mariage, sera dotée selon les biens que je laisse.
» Amynomaque & Timocrate en délibéreront
» avec Hermachus.

» On aura soin de Nicanor, ainsi que nous
» avons fait. Il est juste que tous ceux qui
» ont été les compagnons de nos études, qui y
» ont contribué de tout ce qu'ils ont pû, & qui
» se sont fait un honneur de vieillir avec nous
» dans la spéculation des sciences, ne manquent
» point, autant que nous pourrons, des cho-
» ses qui leur sont nécessaires pour le succès de
» leurs découvertes. Je veux qu'Hermachus ait
» tous mes livres.

» S'il arrive qu'Hermachus meure avant que

„ les enfans de Métrodore soient en âge, j'or-
„ donne qu'Amynomaque & Timocrate se char-
„ gent de leur conduite, afin que tout se passe
„ avec honneur, & qu'ils proportionnent la dé-
„ pense, qu'il faudra faire pour eux, à la valeur
„ de mes biens.

„ Au reste, je souhaite qu'autant qu'il sera pos-
„ sible, toutes ces dispositions soient exécutées de
„ point en point, conformément à ma volonté.
„ Entre mes esclaves, j'affranchis Mus, Nicias,
„ & Lycon; je donne aussi la liberté à Phédrion. „
Voici une lettre qu'il écrivit à Idoménée, étant prêt de mourir.

„ Je vous écrivois au plus heureux jour de
„ ma vie, puisque c'étoit le dernier. Je souffrois
„ tant de douleurs dans la vessie & dans les in-
„ testins, que rien n'en pouvoit égaler la vio-
„ lence; néanmoins le souvenir de mes raisonne-
„ mens sur la Philosophie & de mes découvertes
„ sur la nature charmoit tellement mon esprit,
„ que ce m'étoit une grande consolation contre
„ les maux du corps. Je vous recommande
„ donc, au nom de cette amitié que vous avez
„ toujours eue pour moi, & de ce noble pen-
„ chant que dès votre jeunesse vous avez eu
„ pour la Philosophie, de soutenir les enfans de
„ Métrodore. „ Ce fut ainsi qu'il fit son tes-
„ tament.

Il eut plusieurs disciples, tous fort sages &

célébres, entr'autres Métrodore, Athénée, Timocrate & Sandes de Lampsaque; mais dont le premier fut Métrodore, qui ne l'eut pas plûtôt connu, qu'il ne s'en sépara jamais, hormis un séjour de six mois qu'il fit chez lui, & d'où il revint trouver le Philosophe.

Ce Métrodore fut un parfait honnête homme, selon ce qu'en écrit Epicure dans son livres *des Choses importantes*. Il lui rend le même témoignage dans le troisiéme livre qu'il intitule *Timocrate*. Il donna en mariage sa sœur Batithe à Idomenée, & prit pour maîtresse une courtisane d'Athènes, apellée *Léontie*. Toujours ferme contre tout ce qui peut troubler l'ame, il fut intrépide contre les atteintes de la mort. C'est ce que raporte de lui Epicure dans son premier livre, intitulé *Métrodore*. Il mourut en la cinquantiéme année de son âge, sept ans avant Epicure, qui parle souvent dans son testament du soin qu'il veut qu'on ait des enfans de ce Philosophe, comme étant déja mort.

Métrodore eut un frere, apellé *Timocrate*, mais d'un esprit brouillon, & dont on a dit quelque chose ci-devant. Voici le catalogue des livres qu'il composa : *Trois contre les Médecins. Un des Sens à Timocrate. De la Magnanimité. De la Maladie d'Epicure. Contre les Dialecticiens. Neuf livres contre les Sophistes. Du Chemin qu'il faut tenir pour arriver à la Sagesse. De la Vicis-*

situde des Choses. Des richesses. Contre Démocrite. De la Noblesse.

Polyene de Lampsaque, fils d'Athénodore, fut encore un des disciples d'Epicure. Philodeme dit que ses mœurs avoient tant de douceur & d'agrément, qu'il étoit universellement aimé.

Il y eut aussi Hermaque, fils d'Agemarque Mitylénien, qui succéda à l'école d'Epicure. Il avoit beaucoup de mérite; mais quoique né d'un pere pauvre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'apliquât à la Rhétorique. Voici quelques-uns de ses livres dont on fait beaucoup de cas, outre vingt-deux Epitres qu'il écrivit contre Empédocles. Il fit un traité *des Sciences* contre Platon, contre Aristote, & mourut chez Lysias avec la grande réputation qu'il s'étoit acquise.

Léonte de Lampsaque & sa femme Themista assistérent aussi aux leçons d'Epicure dans la Philosophie. Cette femme est la même à qui il écrivoit, comme on l'a dit plus haut. Colotes, & Idomenée, natif de la même ville, furent aussi du nombre de ses principaux disciples, ausquels on peut joindre Polystrate, qui remplaça Hermaque dans l'école fondée par Epicure, ainsi que Denys, qui la tint après lui, & auquel succéda Basilide.

Apollodore, qu'on apelloit *le Gouverneur des jardins*, & qui a écrit plus de quatre cens volumes, s'est fort distingué parmi les sectateurs du

Philosophe, sans oublier deux Ptolomées, Mélas, Leucus, Zénon Sydonien, qui laissa quantité d'écrits & fut auditeur d'Apollodore; Démétrius, surnommé *Lacon*; Diogène de Tarse, dont on a une description *des Ecoles Choisies*; Orion & beaucoup d'autres, que les véritables Epicuriens n'apelloient que des *Sophistes*.

Il y a eu trois autres Epicures, dont l'un fut fils de Léonte & de Themista; l'autre natif de Magnésie; & le quatriéme, Gladiateur de profession.

Au reste, Epicure a plus écrit lui seul qu'aucun autre des Philosophes. On compte jusqu'à trois cens livres de sa composition, sans autre titre que celui-ci; *Ces ouvrages renferment les sentimens d'Epicure*. En effet, ils sont tous remplis de ses propres idées. Chrysippe a voulu l'imiter dans la multitude de ses écrits, remarque Carnéades, qui à cette occasion l'apelloit *le Parasite des Livres d'Epicure*, parce qu'il affectoit de l'égaler en ce qui regardoit le nombre des productions; aussi ses œuvres sont-elles pleines de redites, de choses mal digérées & avancées avec tant de précipitation, qu'il n'avoit pas de tems de reste pour les relire & les corriger. D'ailleurs il a tellement farci ses livres de citations, qu'il y a beaucoup plus de travail d'autrui que du sien propre; défaut qu'il a en commun avec Zénon & Aristote.

Les volumes d'Epicure se montent donc à la

quantité que nous venons de dire ; mais ceux, qui par l'excellence des matiéres l'emportent sur les autres, sont les trente-sept qu'il a composés sur la *Nature* ; ce qu'il nous a laissé des *Atômes*, du *Vuide*, de l'*Amour* ; un *Abregé contre les Physiciens* ; des *Doutes contre ceux de Mégare* ; des *Opinions certaines des Sectes* ; des *Plantes* ; *de la Fin* ; *de la Maniére qu'il faut juger* ; *Cheredeme*, *ou des Dieux* ; *Hegesinax*, *ou de la Sainteté* ; *quatre livres des Vies* ; *des Actions justes* ; son *Néocle dédié à Thémista* ; son *Banquet* ; *Euryloque à Métrodore* ; *de la Vûe* ; *de l'Angle*, *ou de l'Extrémité de l'Atôme* ; *de l'Impalpabilité du Vuide* ; *du Destin* ; *des Opinions sur les Passions à Timocrate* ; *des Présages* ; *de l'Exhortation* ; *des Simulachres* ; *de la Faculté d'imaginer* ; son *Aristobule* ; *de la Musique* ; *de la Justice & des autres Vertus* ; *des Dons & de la Grace* ; *Polymede* ; *trois livres* intitulés *Timocrate* ; *cinq* qu'il apelle *Métrodore*, *& deux* qu'il nomme *Antidore* ; *Sentimens sur les Maladies à Mitras* ; *Callistolas* ; *de la Royauté* ; *Anaximene* ; *des Epîtres*.

Je vais tâcher de donner un abregé de ces ouvrages & de ce qu'il y enseigne, en raportant trois lettres de ce Philosophe dans lesquelles il a compris sommairement toute sa Philosophie. Je marquerai quelles ont été ses principales opinions, & s'il y a d'autres choses essentielles dans ce qu'il a écrit, j'en ferai mention, afin que vous

vous puissiez vous former à tous égards une idée de ce Philosophe, si tant est que je puisse en juger. Sa première lettre s'adresse à Hérodote & roule sur la Physique ; la seconde à Pythoclès, & dans laquelle il parle des Corps célestes ; la troisiéme, adressée à Ménœcée, concerne la Morale. Nous commencerons par la premiére, après avoir touché quelque chose de la maniére dont ce Philosophe partage la Philosophie.

Il la divise en trois parties, dont la premiére donne des régles pour bien juger, la seconde traite de la Physique, & la troisiéme de la Morale. Celle qui donne des régles, sert d'introduction à la Philosophie & est contenue dans un ouvrage intitulé, *Canon.* La partie Physique renferme la Théorie de la Nature, & est rédigée en trente-sept livres & Epîtres sur *les Choses naturelles.* La Morale roule sur le *Choix de la Volonté par raport aux Biens & aux Maux*, & est traitée dans son livre de *la Conduite de la Vie*, dans ses *Epîtres* & dans son livre *des Fins.* On joint ordinairement la partie qui contient les régles, avec la partie Physique ; combinaison qu'on apelle *Caractére de vérité*, *Principes* & *premiers Elémens de la Philosophie.* La partie Physique est intitulée, *De la Génération*, *De la Corruption*, & *De la Nature.* La partie Morale est connue sous ces noms. *Des Choses qu'il faut choisir & éviter*, *Des Vies* & *De la Fin.*

Au reste, les Epicuriens rejettent la Dialectique comme superflue, & en donnent pour raison que ce que les Physiciens disent sur les noms des choses suffit.

Epicure dit donc, dans son livre intitulé, *Canon*, que *les Moyens de connoître la vérité, sont les sens, les notions antécédentes & les passions.* (1) Les sectateurs de ce Philosophe y ajoutent *lès idées* qui se presentent à l'esprit; & voici ce qu'Epicure lui-même dit dans son *Abregé à Hérodote*, & dans ses opinions principales. Les sens, dit-il, ne renferment point de raison, ils ne conservent aucun souvenir des choses; car ils ne se meuvent point eux-mêmes & ne peuvent, ni rien ajouter au mouvement qu'ils reçoivent, ni en rien diminuer. Ils ne sont aussi soumis à aucune direction; car une sensation homogène ne peut en rectifier une autre de même espéce, parce qu'elles ont une force égale; non plus qu'une sensation hétérogène n'en peut rectifier une semblable, parce que les objets dont elles jugent, ne sont pas les mêmes. Pareillement différentes sensations ne peuvent se rectifier l'une l'autre, vû que dans ce que nous disons, nous avons égard à toutes. On ne peut pas même dire que la raison conduise les sens, puisqu'elle dépend

(1) Le mot de *passions* se prend ici pour *sentimens de l'ame.*

d'eux. Ainsi la réalité des sensations établit la certitude des sens. En effet, il est aussi certain que nous voyons & que nous entendons, qu'il est certain que nous sentons de la douleur; de sorte, qu'il faut juger des choses que nous n'apercevons point par les signes que nous en donnent celles que nous découvrons. On doit encore convenir que toutes nos idées viennent des sens, & se forment par incidence, par analogie, ressemblance & composition, à l'aide du raisonnement, qui y contribue en quelque sorte. Les idées même des gens qui ont l'esprit troublé, & celles qui nous naissent dans les songes sont réelles, puisqu'elles se trouvent accompagnées de mouvement, & que ce qui n'éxiste pas, n'en peut produire aucun.

Par ce que les Epicuriens apellent *notions antécédentes*, ils entendent une espéce de compréhension, soit opinion vraye, soit pensée, ou acte inné & universel de l'entendement, c'est-à-dire, le souvenir d'une chose qui s'est souvent representée à nous extérieurement, comme dans cette proposition: *L'homme est disposé de cette manière*. En même-tems que le mot d'*homme* se prononce, l'idée de la figure de l'homme se represente à l'esprit en vertu des notions antécédentes, dans lesquelles les sens nous servent de guide. Ainsi l'évidence d'une chose est liée avec le nom qu'elle porte originairement. En effet, nous ne sçau-

rions rechercher une chose, sans nous avoir formé auparavant l'idée de l'objet qui fait le sujet de notre recherche. Par éxemple, pour juger si une chose qu'on voit de loin, est un cheval ou un bœuf, il faut avoir premiérement l'idée de ces deux animaux; & nous ne pourrions nommer aucune chose, sans en avoir auparavant acquis l'idée, par les notions antécédentes, d'où s'ensuit que ces notions sont évidentes.

Il faut encore remarquer que toute opinion que l'on conçoit, dépend d'une chose antécédente déja connue comme évidente, & à laquelle nous la raportons, comme dans cette question: *D'où sçavons-nous, que c'est-là un homme ou non?* Les Epicuriens donnent aussi à ces opinions le nom de *croyance*, qu'ils distinguent en vraye & en fausse. La vraye est celle que quelque témoignage, ou apuye, ou ne combat; la fausse n'a aucun témoignage en sa faveur, ou n'en a d'autre que contr'elle. C'est ce qui leur a fait introduire sur ce sujet l'expréssion d'*attendre*, comme, par éxemple, d'attendre qu'on soit proche d'une tour pour juger de près de ce qu'elle est.

Ils reconnoissent deux passions, ausquelles tous les animaux sont sujets, le plaisir & la douleur. Ils disent que l'une de ces passions nous est naturelle, l'autre étrangére, & qu'elles nous servent à nous déterminer dans ce que nous avons à choisir & à éviter par raport aux biens & aux maux.

Ils diſtinguent auſſi les queſtions en celles qui regardent les choſes mêmes, & en d'autres qui concernent leurs noms. Voilà ce qu'il falloit dire ſur la maniére dont ces Philoſophes partagent la Philoſophie & ſur ce qu'ils enviſagent comme caractére de vérité.

Revenons à preſent à la lettre dont nous avons fait mention.

Epicure à Hérodote. Joye.

Comme il y a des gens, ſçavant Hérodote, qui ne peuvent abſolument ſe réſoudre à éxaminer toutes les queſtions que nous avons traitées ſur la Nature, ni à donner leur attention aux grands ouvrages que nous avons publiés ſur ce ſujet, j'ai réduit toute la matiére en un Abrégé, afin que pour autant qu'il m'a paru ſuffire à aider leur mémoire, il leur ſerve de moyen à ſe rapeller facilement mes opinions en général, & que par ce ſecours ils retiennent en tout tems ce qu'il y a de plus eſſentiel, ſelon le degré auquel ils auront porté l'étude de la Nature. Ceux même qui ont fait quelques progrès dans la contemplation de l'Univers, doivent avoir preſente à l'eſprit toute cette matiére, qui conſiſte dans ſes premiers élémens, puiſque nous avons plus ſouvent beſoin d'idées générales que d'idées particuliéres. Nous nous attacherons donc à cette matiére

& à ces élémens, afin que traitant les questions principales, on se rapelle les particuliéres, & qu'on s'en fasse de justes idées par le moyen d'idées générales dont on aura conservé le souvenir. D'ailleurs, l'essentiel dans ce genre d'étude est de pouvoir se servir promptement de ses idées, lorsqu'il faut se rapelles les élémens simples & les termes, parce qu'il est impossible que l'on traite abondamment les choses générales, si on ne sçait pas réduire le tout en peu de mots, & comprendre en raccourci ce qu'on a auparavant soigneusement éxaminé par parties. Ainsi cette méthode sera utile à tous ceux qui se seront apliqués à l'étude de la Nature; & comme cette étude contribue à divers égards à la tranquillité de la vie, il est nécessaire que je fasse un pareil Abregé, dans lequel je traite de tous les dogmes par leurs premiers élémens.

Pour cela, il faut premiérement, Hérodote, acquérir la connoissance des choses qui dépendent de la signification des mots, afin de pouvoir juger de celles dont nous concevons quelque opinion, ou quelque doute, ou que nous cherchons à connoître, & afin qu'on ne nous méne pas jusqu'à l'infini, ou que nous-mêmes ne nous bornions point à des mots vuides de sens. Car il est nécessaire que nous soyons au fait de tous les termes qui entrent dans une notion antécédente, & que nous n'ayons besoin de la dé-

montrer à aucun égard. Par ce moyen nous pourrons l'apliquer, ou à la question que nous agitons, ou au doute que nous avons, ou à l'opinion que nous concevons. La même méthode est nécessaire par raport aux jugemens qui se font par les sens, & par les idées qui viennent, tant de l'esprit que de tel autre caractére de vérité que ce soit. Enfin, il faut agir de la même maniére touchant les passions de l'ame, afin que l'on puisse distinguer les choses sur lesquelles il faut suspendre son jugement, & celles qui ne sont pas évidentes. Cela étant distinctement compris, voyons ce qui regarde les choses qui ne sont pas connues.

Premiérement, il faut croire que rien ne se fait de rien ; car si cela étoit, tout se feroit de tout, & rien ne manqueroit de semence. De plus, si les choses qui disparoissent, se réduisoient à rien, il y a long-tems que toutes choses seroient détruites, puisqu'elles n'auroient pû se résoudre dans celles que l'on supose n'avoir pas eu d'éxistence. Or, l'Univers fut toujours tel qu'il est, & sera toujours dans le même état, n'y ayant rien en quoi il puisse se changer. En effet, outre l'Univers il n'éxiste rien en quoi il puisse se convertir & subir un changement. Epicure soutient aussi cette opinion dès le commencement de son grand *Abregé*, & voici ce qu'il dit

dans le premier livre de son ouvrage sur la *Nature*.

L'Univers est corporel. Qu'il y ait des corps : c'est ce qui tombe sous les sens, selon lesquels nous formons des conjectures, en raisonnant sur les choses qui nous sont cachées, comme on l'a dit plus haut. S'il n'y avoit point de vuide, ni de lieu, ce qu'autrement nous désignons par le nom de *Nature impalpable*, les corps n'auroient point d'endroit où ils pourroient être, ni où ils pourroient se mouvoir, quoiqu'il soit évident qu'ils se meuvent. Mais hors de là, il n'y a rien qu'on puisse concevoir ; ni par pensée, ni par voye de compréhension, ni par analogie tirée de choses qu'on a comprises ; rien, non de ce qui concerne les qualités ou les accidens des choses, mais de ce qui concerne la nature des choses en général. Epicure propose à peu près les mêmes principes dans le premier livre de son ouvrage sur *la Nature*, & dans le quatorziéme & le quinziéme, ainsi que dans son grand *Abregé*. Quant aux corps, les uns sont des assemblages, les autres des corps dont ces assemblages sont formés. Ceux-ci sont indivisibles & immuables, à moins que toutes choses ne s'anéantissent en ce qui n'est point ; mais ces corps subsisteront constamment dans les dissolutions des assemblages, éxisteront par leur nature, & ne peuvent être dissous, n'y ayant rien en quoi & de quelle maniére ils puissent se

réſoudre. Auſſi il faut de toute néceſſité que les principes des corps ſoient naturellement indiviſibles.

L'Univers eſt infini ; car ce qui eſt fini a une extrêmité, & ce qui a une extrêmité eſt conçu & borné par quelque choſe. Donc ce qui n'a point d'éxtrêmité n'a point de bornes, & ce qui n'a nulles bornes eſt infini & ſans terme. Or, l'Univers eſt infini à deux égards, par raport au nombre des corps qu'il renferme, & par raport à la grandeur du vuide. Car ſi le vuide étoit infini, & que le nombre des corps ne le fût pas ; les corps n'auroient nulle part de lieu où ils puſſent ſe fixer ; ils erreroient diſperſés dans le vuide ; parce qu'ils ne rencontreroient rien qui les arrêtât, & ne recevroient point de répercuſſion. D'un autre côté, ſi le vuide étoit fini & que les corps fuſſent infinis en nombre, cette infinité de corps empêcheroit qu'ils n'euſſent d'endroit à ſe placer.

Ces corps ſolides & indiviſibles, dont ſe forment & dans leſquels ſe réſolvent les aſſemblages, ſont diſtingués par tant de ſortes de figures, qu'on n'en peut concevoir la variété. En effet, il eſt impoſſible de ſe repreſenter qu'il y ait tant de conformations différentes de corps indiviſibles. Au reſte, chaque eſpéce de figure d'atômes renferme des atômes à l'infini ; mais ces eſpéces mêmes ne ſont point infinies, elles ſont ſeulement incompréhenſibles en nombre : car, comme Epicure l'enſeigne plus bas, il n'y

a point de divisibilité à l'infini ; ce qu'il dit relativement au changement de qualités que subissent les atômes, afin qu'on ne les supose pas infinis, uniquement par raport à leur grandeur.

Les atômes sont dans un mouvement continuel ; & Epicure dit plus bas qu'ils se meuvent avec la même vîtesse, parce que le vuide laisse sans cesse le même passage au plus leger, comme au plus pesant. Les uns s'éloignent des autres à une grande distance, les autres tournent ensemble lorsqu'ils sont inclinés à s'entrelasser, ou qu'ils sont arrêtés par ceux qui les entrelassent. Cela se fait par le moyen du vuide, qui sépare les atômes les uns des autres, ne pouvant lui-même rien soutenir. Leur solidité est cause qu'ils s'élancent par leur collision, jusqu'à ce que leur entrelassement les remette de cette collision. Les atômes n'ont point de principe, parce qu'avec le vuide ils sont la cause de toutes choses. Epicure dit aussi plus bas qu'ils n'ont point de qualité, excepté la figure, la grandeur & la pesanteur, & dans le douziéme livre de ses *Elémens*, que leur couleur change selon leur position. Ils n'ont pas non plus toutes sortes de grandeurs, puisqu'il n'y en a point dont la grandeur soit visible. L'atôme ainsi conçu, donne une idée suffisante de la Nature.

Il y a des mondes à l'infini, soit qu'ils ressemblent à celui-ci, ou non ; car les atômes étant

infinis, comme on l'a montré, font transportés dans le plus grand éloignement ; & comme ils ne font pas épuisés par le monde qu'ils servent à former, n'étant tous employés ni à un seul, ni à plusieurs mondes bornés, soit qu'ils soient semblables, soit qu'ils ne le soient pas, rien n'empêche qu'il ne puisse y avoir à l'infini des mondes conçus de cette maniére.

Il y a encore des formes, qui par la figure ressemblent aux corps solides, & surpassent de beaucoup par leur ténuité les choses sensibles. Car rien n'empêche qu'il ne se forme dans l'air de ces sortes de séparations, ou qu'il y ait des propriétés forméespar le moyen des cavités & des ténuités ; ou qu'il se fasse des émanations des parties qui conservent la même position & le même ordre qu'elles avoient dans les solides. Ces formes sont ce que nous apellons des *images*, dont le mouvement qui se fait dans le vuide, ne rencontrant rien qui l'arrête, a une telle vélocité, qu'il parcourt le plus grand espace imaginable en moins de tems qu'il soit possible, parce qu'il ne reçoit ni plus ni moins de vitesse, ou de lenteur par la répulsion & la non répulsion (1). Il ne faut pourtant pas croire qu'un corps, qui est porté en bas dans un tems mesurable, par-

(1) *Kühnius* remarque que les idées de cette lettre sont fort confuses.

vienne en plusieurs endroits à la fois, car c'est de quoi on ne peut se former d'idée, & pouvant venir également de quelqu'endroit du vuide que ce soit dans un tems sensible ; il ne sera point parti de l'endroit que nous croyons, parce que sans supofer même que la vitesse de son mouvement ne rencontre point de répulsion, celle-ci ne le retarde pas. Il est important de retenir ce principe, parce que les images que nous voyons, tirent leur usage de celles qui sont de cette ténuité. Elle fait aussi que ces images ne peuvent être sujettes à des difficultés, prises de choses qu'on voit. C'est encore là ce qui produit leur vitesse incomparable, qui les rend propres à toutes sortes de mouvemens, afin qu'elles ne causent que peu ou point de résistance dans le vuide ; au lieu qu'étant en grand nombre, ou plutôt innombrable, elles en rencontrent d'abord quelqu'un. Il faut encore remarquer que ces images se forment en même-tems que naît la pensée, parce qu'il se fait continuellement des écoulemens de la superficie des corps, lesquels ne sont pas sensibles aux sens, trop grossiers pour s'en apercevoir. Ces écoulemens conservent long-tems la position & l'ordre des atômes dont ils sont formés, quoiqu'il y arrive quelquefois de la confusion. D'ailleurs, ces assemblages se font promptement dans l'air, parce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils ayent de profondeur. Outre

ces maniéres, il y en a encore d'autres dont se forment ces sortes de natures. Rien de tout cela ne contredit les sens, si on considére la maniére dont les images produisent leurs effets, & comment elles nous donnent un sentiment des objets extérieurs. Il faut supposer aussi que c'est par le moyen de quelque chose d'extérieur que nous voyons les formes, & que nous en avons une idée distincte ; car un objet qui est hors de nous, ne peut nous imprimer l'idée de sa nature, de sa couleur & de sa figure autrement que par l'air qui est entre lui & nous, & par les rayons ou espéces d'écoulemens qui parviennent de nous jusqu'à l'objet. Nous voyons donc par le moyen des formes, qui se détachent des objets mêmes, de leur couleur, de leur ressemblance, & qui pénétrent à proportion de leur grandeur, & avec un mouvement extrêmement prompt, dans la vûe ou dans la pensée. Ensuite ces formes nous ayant donné de la même maniére l'idée d'un objet unique & inconnu, & conservant toujours leur conformité avec l'objet dont elles sont séparées, nourries d'ailleurs par les atômes qui les produisent, l'idée que nous avons reçûe dans la pensée, ou dans les sens, soit d'une forme, soit d'un accident, nous represente la forme même du solide par le moyen des espéces qui se succédent (1).

(1) Voyez *Kuhnius.*

Il y a erreur dans ce que nous concevons, s'il n'eſt confirmé par un témoignage, ou s'il eſt contredit par quelqu'autre ; c'eſt-à-dire, ſi ce que nous concevons n'eſt pas confirmé par le mouvement qui s'excite en nous-mêmes, conjointement avec l'idée qui nous vient, qui eſt ſuſpendu dans les cas où il y a erreur. Car la reſſemblance des choſes que nous voyons dans leurs images, ou en ſonge, ou par les penſées qui tombent dans l'eſprit, ou par le moyen de quelque autre caractére de vérité, ne ſeroit pas conforme aux choſes qu'on apelle éxiſtantes & véritables, s'il n'y en avoit pas d'autres auſquelles nous raportons celles-là, & ſur leſquelles nous jettons les yeux. Pareillement, il n'y auroit point d'erreur dans ce que nous concevons, ſi nous ne recevions en nous-mêmes un autre mouvement, qui eſt bien conjoint avec ce que nous concevons ; mais qui eſt ſuſpendu. C'eſt de ce mêlange d'une idée étrangére avec ce que nous concevons, & d'une idée ſuſpendue que provient l'erreur dans ce que nous concevons, & qui fait qu'il doit, ou être confirmé, ou n'être pas contredit. Au contraire, nos conceptions ſont vrayes, lorſqu'elles ſont confirmées, ou qu'elles ne ſont pas contredites. Il importe de bien retenir ce principe, afin qu'on ne détruiſe pas les caractéres de vérité en tant qu'ils concernent les actions, ou que l'erreur, ayant un égal degré d'évidence,

n'occasionne une confusion générale.

L'ouïe se fait pareillement par le moyen d'un souffle qui vient d'un objet parlant, ou résonnant, ou qui cause quelque bruit, ou en un mot de tout ce qui peut exciter le sens de l'ouïe. Cet écoulement se répand dans des parties similaires, qui conservent un certain raport des unes avec les autres, & étendent leur faculté, comme une unité, jusqu'à ce qui reçoit le son, d'où naît la plûpart du tems une sensation de la chose, qui a envoyé le son, telle qu'elle est; ou si cela n'a pas lieu, on connoît seulement qu'il y a quelque chose au dehors. Car sans une certaine sympathie transportée de l'objet qui résonne, il ne se feroit point de semblable sensation. On ne doit donc pas s'imaginer que l'air reçoit une certaine figure par la voix, ou par les choses semblables qui frapent l'ouïe; car il faudroit beaucoup d'effort pour que cela arrivât. C'est la percussion que nous éprouvons à l'ouïe, d'une voix, laquelle se fait par le moyen d'un écoulement de corpuscules, accompagné d'un souffle leger, & propre à nous donner la sensation de l'ouïe.

Il en est de l'odorat comme de cet autre sens; puisque nous n'éprouverions aucune sensation, s'il n'y avoit des corpuscules, qui, se détachant des objets qui nous les communiquent, remuent les sens par la proportion qu'ils ont avec eux; ce que les uns font d'une maniére confuse &

contraire, les autres avec ordre & d'une façon plus naturelle.

Outre cela, il faut croire que les atômes ne contribuent aux qualités des choses que nous voyons, que la figure, la pesanteur, la grandeur & ce qui fait nécessairement partie de la figure; parce que toute qualité est sujette au changement; au lieu que les atômes sont immuables. En effet, il faut que dans toutes les dissolutions des assemblages de matiére il reste quelque chose de solide qui ne puisse se dissoudre, & qui produise les changemens, non pas en anéantissant quelque chose, ou en faisant quelque chose de rien; mais par des transpositions dans la plûpart, & par des additions & des retranchemens dans quelques autres. Il est donc nécessaire que les parties des corps, qui ne sont point sujettes à transposition, soient incorruptibles, aussi-bien que celles dont la nature n'est point sujette à changement, mais qui ont une masse & une figure qui leur sont propres. Il faut donc que tout cela soit permanent, puisque, par éxemple, dans les choses que nous changeons nous-mêmes de propos délibéré, on voit qu'elles conservent une certaine forme; mais que les qualités, qui ne résident point dans le sujet même que l'on change, n'y subsistent pas, & qu'au contraire elles sont séparées de la totalité du corps. Les parties qui se maintiennent

dans

dans le ſujet ainſi changé, ſuffiſent pour former les différences des compoſitions, & il doit reſter quelque choſe, afin que tout ne ſe corrompe pas juſqu'à s'anéantir.

Il ne faut pas croire que les atômes renferment toutes ſortes de grandeurs, car cela ſeroit contredit par les choſes qui tombent ſous les ſens; mais ils renferment des changemens de grandeur, ce qui rend auſſi mieux raiſon de ce qui ſe paſſe par raport aux ſentimens & aux ſenſations. Il n'eſt pas néceſſaire encore, pour la différence des qualités, que les atômes ayent toutes ſortes de grandeurs. Si cela étoit, il y auroit auſſi des atômes que nous dévrions apercevoir; ce qu'on ne voit pas qui ait lieu, & on ne comprend pas non plus comment on pourroit voir un atôme. Il ne faut pas auſſi penſer que dans un corps terminé il y ait une infinité d'atômes & de toute grandeur. Ainſi non-ſeulement on doit rejetter cette diviſibilité à l'infini, qui s'étend juſqu'aux plus petites parties des corps; ce qui va à tout exténuer, & en comprenant tous les aſſemblages de matiére, à réduire à rien les choſes qui éxiſtent. Il ne faut pas non plus ſupoſer dans les corps terminés de tranſpoſition à l'infini, & qui s'étende juſqu'aux plus petites parties, d'autant plus qu'on ne peut guéres comprendre comment un corps, qu'on ſupoſeroit renfermer des atômes à l'infini ou de toute gran-

deur, peut être ensuite supposé avoir une dimension terminée. De plus, soit qu'on supose (1) certains atômes infinis dans leur quantité, soit qu'on mette cette infinité dans leurs quantités diverses, cela devra toujours produire une grandeur infinie. Cependant elle a une extrémité dans un corps terminé, & si on ne peut la considérer à part, on ne peut de même imaginer ce qui suit; de sorte qu'en allant toujours à rebours, il faudra passer par la pensée jusqu'à l'infini.

Quant à ce qu'il y a de moindre dans l'atôme, il faut considérer qu'il n'est ni entiérement semblable aux parties qui reçoivent des changemens, ni entiérement différent d'elles, ayant ensemble une certaine convenance, excepté qu'il n'a point de parties distantes; mais comme, à cause de cette convenance, nous croyons en séparer quelque chose, tantôt à un égard, tantôt à l'autre, il agit sur nous comme s'il ne différoit point du tout du sujet. Et de même que quand nous considérons les objets de suite, en commençant par le premier, nous n'en mesurons pas la grandeur en le considérant en

(1) Voyez une note de *Ménage*. Nous devons avertir que *Gassendus* & d'autres Sçavans font diverses corrections sur cette lettre; mais nous ne les adoptons pas toutes, pour ne pas nous faire juges d'un sujet obscur, d'autant plus que les corrections ne s'accordent pas.

lui-même, ou par l'addition d'une partie à l'autre, mais par ce que chaque chose est en particulier, nous servant d'une plus grande mesure pour les grandes, & d'une plus petite pour les moindres, il faut penser que la même analogie a lieu par raport à ce qu'il y a de moindre dans l'atôme. Il différe par sa petitesse de ce qui tombe sous les sens; mais il est soumis à la même analogie; & quand nous disons que l'atôme a une grandeur suivant cette analogie, nous ne parlons que de celle qui est petite, & nous excluons celle qui s'étend en longueur. Il faut concevoir aussi les extrémités des longueurs comme étant petites & sans mêlange, par où elles peuvent également servir de mesure pour ce qui est grand & petit, selon la maniére dont l'esprit considére les choses invisibles; la convenance qu'elles ont avec les choses qui ne sont pas sujettes au changement, les rendant propres à les former jusques-là. Il ne peut se faire de mouvement des atômes tout d'un côté, & lorsqu'on parle du haut & du bas par raport à l'infini, il ne faut pas proprement l'apeler haut & bas, puisque ce qui est au-dessus de notre tête, si on le supose aller jusqu'à l'infini, ne peut plus être aperçu, & que ce qui est suposé au-dessous se trouve être en même-tems supérieur & inférieur par raport au même sujet, & cela à l'infini. Or, c'est de quoi il est impossible de se former d'idée;

il vaut donc mieux ſupoſer un mouvement à l'infini qui aille vers le bas, quand même ce qui, par raport à nous eſt ſupérieur, toucheroit une infinité de fois les pieds de ceux qui ſont au-deſſus de nous, & que ce qui, par raport à nous eſt inférieur, toucheroit la tête de ceux qui ſont au-deſſous de nous; car cela n'empêche pas que le mouvement entier des atômes ne ſoit conçu en des ſens opoſés l'un à l'autre à l'infini.

Les atômes ont tous une égale viteſſe dans le vuide, où ils ne rencontrent aucun obſtacle. Les legers ne vont pas plus lentement que ceux qui ont plus de poids, ni les petits moins vîte que les grands, parce que n'y ayant rien qui en arrête le cours, leur vîteſſe eſt également proportionnée, ſoit que leur direction les porte vers le haut, ou qu'elle devienne oblique par colliſion, ou qu'elle tende vers le bas en conſéquence de leur propre poids. Car autant qu'un atôme retient l'autre, autant celui-ci employe de mouvement contre lui avec une action plus prompte que la penſée, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien qui lui réſiſte, ſoit au-dehors, ſoit dans ſon propre poids. D'ailleurs un atôme n'a pas plus de vélocité que l'autre dans les compoſitions, parce qu'ils ont encore une vîteſſe égale, relativement aux aſſemblages qu'ils forment, & dans le moindre tems continué. Que s'ils ne ſont pas portés dans un même lieu, & qu'ils

soient souvent repoussés, ils seront transportés par des tems mesurables, jusqu'à ce que la continuité de leur transport tombe sous les sens. Car l'opinion où l'on est touchant ce qui est invisible, que les espaces de tems qu'on peut mesurer, emportent un transport continu, n'est pas véritable dans le sujet dont il s'agit, puisque tout ce que l'on considére, ou que l'esprit peut concevoir, n'est point éxactement vrai. Après tout ceci, il est à propos d'éxaminer ce qui concerne l'ame (1), relativement aux sens & aux passions. Par-là on achévera de s'assurer que l'ame est un corps, composé de parties fort menues, & dispersées dans tout l'assemblage de matiére qui forme le corps. Elle ressemble à un mêlange d'air & de chaleur, tempéré de maniére, qu'à quelques égards elle tient plus de la nature de l'air, & qu'à d'autres elle participe plus de la nature de la chaleur. En particulier elle est sujette à beaucoup de changemens, à cause de la petitesse de ces parties dont elle est composée, & qui rendent aussi d'autant plus étroite l'union qu'elle a avec le corps. Les usages de l'ame pa-

(1) Il semble que de ce début & de ce qui suit, on pourroit conclure qu'Epicure n'a pas eu dessein de faire dans cette lettre un Systême suivi de ses idées, & qu'elle ne contient que des principes détachés, entre lesquels il ne faut peut-être pas chercher une aussi grande liaison grammaticale que l'ont fait les Interprétes que nous suivons. Les plaintes qu'ils font sur la confusion qui régne dans ce Systême, doivent nous servir de justification sur l'obscurité de ce morceau.

roissent dans ses passions, dans la facilité de ses mouvemens, dans ses pensées & autres fonctions, dont le corps ne peut être privé sans mourir. La même chose paroît encore en ce que c'est l'ame qui est la principale cause de la sensation. Il est bien vrai qu'elle ne la recevroit pas, si elle n'étoit revêtue du corps. Cet assemblage de matiére est nécessaire pour la lui faire éprouver; il la reçoit d'elle; mais il ne la posséde pas de même, puisque lorsque l'ame quitte le corps, il est privé de sentiment. La raison en est qu'il ne le posséde pas en lui-même, mais en commun avec cette autre partie que la Nature a préparée pour lui être unie, & qui, en conséquence de la vertu qu'elle en a reçue, formant par son mouvement le sentiment en elle-même, le communique au corps par l'union qu'elle a avec lui, comme je l'ai dit. Aussi, tant que l'ame est dans le corps, ou qu'il n'arrive pas de changement considérable dans les parties de celui-ci, il jouit de tous les sens; au contraire, elle périt avec le corps, dont elle est revêtue, lorsqu'il vient à être dissous, ou en tout, ou dans quelque partie essentielle à l'usage des sens. Ce qui reste alors de cet assemblage, soit le tout, soit quelque partie, est privé du sentiment qui se forme dans l'ame par un concours d'atômes. Pareillement, cette dissolution de l'ame & du corps est cause que l'ame se disperse, perd les forces

qu'elle avoit, aussi-bien que le mouvement & le sentiment. Car il n'est pas concevable qu'elle conserve le sentiment, n'étant plus dans la même situation qui lui donnoit les mouvemens qu'elle a à present, parce que les choses, dont elle est environnée & revêtue, ne sont pas semblables à celles par le moyen desquelles elle a maintenant ses mouvemens.

Epicure enseigne encore la même doctrine dans d'autres endroits, & ajoute que l'ame est composée d'atômes ronds & legers, fort différens de ceux du feu; que la partie irraisonnable de l'ame est dispersée dans tout le corps; & que la partie raisonnable réside dans la poitrine, ce qui est d'autant plus évident, que c'est là où la crainte & la joïe se font sentir.

Le sommeil est l'effet de la lassitude qu'éprouvent les parties de l'ame qui sont dispersées dans le corps, ou de celles qui y sont retenues, ou y errent & tombent avec celles parmi lesquelles elles sont répandues. La vertu générative provient de toutes les parties du corps, & il faut prendre garde à ce que dit Epicure, qu'elle n'est point incorporelle. Car il prend seulement le mot d'*incorporel*, comme un terme en usage, & non comme voulant dire qu'il y ait quelque chose d'incorporel considéré en lui-même, vû que rien n'est par lui-même incorporel, hormis le vuide, lequel aussi ne peut ni agir, ni recevoir

d'action ; il ne fait que laisser un libre cours aux corps qui s'y meuvent. De là il suit que ceux qui disent que l'ame est incorporelle, s'écartent du bon sens, puisque si cela étoit, elle ne pourroit ni avoir d'action, ni recevoir de sentiment. Or, nous voyons clairement que l'un & l'autre de ces accidens ont lieu par raport à l'ame. Si on aplique tous ces raisonnemens à la nature de l'ame, aux passions & aux sensations, en se souvenant de ce qui a été dit dans le commencement; on connoîtra assez les idées qui sont comprises sous cette description, pour pouvoir se conduire sûrement dans l'éxamen de chaque partie de ce sujet.

On ne doit pas croire que les figures, les couleurs, les grandeurs, la pesanteur & les autres qualités qu'on donne à tous les corps visibles & connus par les sens, ayent une éxistence par eux-mêmes, puisque cela ne peut se concevoir. On ne doit point les considérer comme un Tout, en quel sens ils n'éxistent pas, ni comme des choses incorporelles résidantes dans le corps, ni comme des parties du corps. Il ne faut les envisager que comme des choses, en vertu desquelles le corps a une essence constante, & non pas comme si elles y étoient nécessairement comprises. On ne doit pas les regarder sur le même pied que s'il en résultoit un plus grand assemblage d'atômes, ou qu'elles

qu'elles fussent les principes de la grandeur du Tout, ou de la petitesse d'une partie. Elles ne sont, comme je dis, que contribuer à ce que le corps ait par leur moyen une essence constante. Il faut remarquer qu'il arrive en tout cela des additions & des interruptions, mais en suposant que l'assemblage suive ensemble & ne soit pas divisé, parce que c'est en conséquence de la réunion de ce qui compose le corps, qu'il reçoit sa dénomination (1), il arrive souvent aux corps d'être accompagnés de quelque chose qui n'est pas constant, qui n'a point lieu entant qu'il ne tombe pas sous la vûe, & qui n'est point incorporel. En prenant donc ce mot suivant le sens qui y est le plus généralement attaché, nous donnons à entendre que les accidens n'ont point la nature du Tout que nous apellons *Corps*, en réunissant tout ce qui entre dans son essence, non plus que celle des qualités qui l'accompagnent toujours, & sans lesquelles on ne peut avoir aucune idée du corps. On ne doit les considérer que comme des choses qui accompagnent l'assemblage du corps par une espé-

(1) *Fougerolles* a sauté ici une douzaine de périodes, & y a substitué un discours de sa façon. *Boileau* en à omis une partie, en abrégeant & paraphrasant le reste. Les Interprétes Latins ne disent rien sur le sens de ce morceau, qui est d'une obscurité sans pareille. Ainsi on ne doit pas se plaindre de celle de notre version; heureusement ce sont des idées assez inutiles.

ce d'addition. Quelquefois même on envisage les qualités séparément, d'autant que les accidens ne les suivent pas toujours. On ne sçauroit même nier que ce qui est ainsi, n'est ni de la nature du Tout, à qui il survient quelque chose, & que nous nommons Corps, ni de la nature des choses qui l'accompagnent constamment, ni qu'il ne doive point être regardé comme subsistant par lui-même. Car il ne faut penser cela ni des accidens, ni des attributs constans; au contraire, ainsi qu'il paroît, tous les corps sont des accidens qui n'ont point de suite nécessaire, ni d'ordre naturel, & qui doivent être considérés tels que les sens se les representent. Il faut avoir attention à ce principe, parce que nous ne devons pas rechercher la nature du tems de la maniére dont nous recherchons les autres choses qui sont dans quelque sujet, en les raportant aux notions antécédentes que nous en avons en nous-mêmes. On en doit parler selon l'effet même qui nous le fait apeller court ou long, sans chercher là-dessus d'autres maniéres de nous exprimer, comme si elles étoient meilleures. Il faut se servir de celles qui sont en usage, & ne point dire d'autres choses sur ce sujet, comme si elles étoient signifiées par le langage ordinaire, ainsi que font quelques-uns. Il n'y a seulement qu'à prendre garde que dans ces expressions nous joignions ensemble l'idée propre du tems, &

que nous le mesurions. En effet, ce n'est pas ici un sujet où il s'agisse de démonstration; il ne demande que de l'attention. Par les jours, les nuits, & leurs parties nous joignons le tems ensemble. Et comme les passions, la tranquillité, le mouvement & le repos que nous éprouvons, nous font joindre quelque chose d'accidentel avec ces sentimens, de même aussi lorsque nous pensons de nouveau à ces parties de la durée, nous leur donnons le nom de tems. Epicure enseigne la même chose dans son second livre *de la Nature*, & dans son grand *Abregé*.

Il ajoute à ce que nous avons dit ci-devant, qu'il faut croire que les mondes ont été produits de tout tems, suivant toutes les sortes de compositions, semblables à celles que nous voyons, & différentes les unes des autres par des changemens qui leur sont propres, soit grands ou moindres, & que pareillement toutes choses se dissolvent, les unes promptement, les autres plus lentement, les unes & les autres par diverses causes de différente maniére. Il paroît de là qu'Epicure faisoit consister la corruptibilité des mondes dans le changement de leurs parties.

En d'autres endroits, il dit que la terre est portée par l'air comme dans un char. Il ajoute qu'on ne doit pas croire que les mondes ayent nécessairement la même configuration. Au contraire, dans son douziéme livre *de la Nature*

il affirme qu'ils ſont différens, les uns étant ſphériques, les autres ovales & d'autres autrement figurés ; quoiqu'il ne faille pas ſupoſer qu'il y en ait de toutes ſortes de formes. Epicure ne croit pas que l'infini ſoit la cauſe des diverſes eſpéces d'animaux, parce qu'on ne ſçauroit dire dans cette ſupoſition pourquoi telles ſemences d'animaux, de plantes & d'autres choſes ſe trouvent dans tel autre, puiſqu'ils reçoivent tous la même nourriture. Il avance les mêmes principes ſur ce qui concerne la terre. Il croit auſſi que les hommes ſe ſont beaucoup inſtruits par les circonſtances des choſes qui les environnent & par la néceſſité, & que le raiſonnement s'étant joint enſuite à cette inſtruction, a éxaminé les choſes plus ſoigneuſement, faiſant des découvertes plus promptes ſur certaines choſes, & plus tardives ſur d'autres, de ſorte qu'il y en a qu'il faut placer dans des tems fort éloignés de l'infini, & d'autres dans des tems moins éloignés. De là vient, dit-il, que les noms ne furent pas d'abord impoſés aux choſes à deſſein comme ils le ſont, mais que les hommes ayant dans chaque pays leurs propres idées, les exprimérent par un ſon articulé, convenablement à ces ſentimens & à ces idées ; que cette articulation ſe trouva même différente ſelon les lieux ; qu'enſuite on convint dans chaque pays d'impoſer certains noms aux choſes, afin de les faire

connoître aux autres d'une maniére moins équivoque, & de les exprimer d'une façon plus abregée ; que ces expressions servirent à montrer des choses qu'on ne voyoit point, à ceux qui sçavoient les y apliquer, & dont les unes doivent leur origine à la nécessité, & les autres à ce qu'on a dû employer dans le discours les mots qui étoient le plus en usage.

Quant aux corps célestes, à leurs mouvemens, leurs changemens, les éclipses, le lever & le coucher du soleil, & autres phénoménes compris dans cette classe, on ne doit point s'imaginer qu'ils se fassent par le ministére de quelque Etre qui les ordonne, les arrange, & qui réunit en lui-même la béatitude & l'immortalité. Car les occupations, les soucis, les coléres & la joye ne sympathisent point avec la félicité ; tout cela ne peut venir que d'infirmité, de crainte & du besoin des choses nécessaires. On ne doit pas croire non plus que ce soient des Natures de feu, qui jouissant de la félicité, se soient accordées à recevoir volontairement ces mouvemens. Il faut observer tout cet arrangement de maniére que ces sortes d'idées ne renferment rien qui paroisse contraire à la beauté de l'arrangement, cette contrariété ne pouvant que produire beaucoup de trouble dans nos esprits. Ainsi, il faut penser que ces mouvemens s'éxécutent suivant des Loix établies dès l'origine du monde, & que

ce ſont des mouvemens périodiques qui ſe font néceſſairement. L'étude de la Nature doit être regardée comme deſtinée à nous déveloper les cauſes des principaux phénoménes, & à nous faire enviſager les choſes céleſtes ſous une face qui contribue à notre bonheur, nous portant à conſidérer, pour en acquérir une meilleure connoiſſance, l'affinité qu'elles ont avec d'autres choſes, & nous faiſant obſerver que la maniére diverſe dont ſe font ces mouvemens, ou dont ils peuvent ſe faire, pourroit encore renfermer d'autres différences; mais qu'il nous ſuffit de ſçavoir que la cauſe de ces mouvemens ne doit point être cherchée dans une Nature bienheureuſe & incorruptible, qui ne ſçauroit renfermer aucun ſujet de trouble. Il ne s'agit que de penſer pour concevoir que cela eſt ainſi. Il faut dire de plus, que la connoiſſance des cauſes du lever & du coucher du ſoleil, des ſolſtices, des éclipſes & d'autres phénoménes ſemblables à ceux-là, ne produit point une ſcience heureuſe, puiſque ceux qui les connoiſſent, ne laiſſent pas d'être également craintifs, quoique les uns ignorent de quelle nature ſont ces phénoménes, & que les autres n'en ſçavent point les véritables cauſes, outre que quand même ils les connoîtroient, ils n'en auroient pas moins de crainte, la ſimple connoiſſance à cet égard ne ſuffiſant pas pour bannir la terreur par raport à

l'arrangement de ces choſes principales. De là vient que nous trouvons pluſieurs cauſes des ſolſtices, du coucher & du lever du ſoleil, des éclipſes, & d'autres mouvemens pareils, tout comme nous en trouvons pluſieurs dans les choſes particuliéres, quoique nous ne ſupoſions pas que nous ne les avons point éxaminées avec l'attention qu'elles demandent, entant qu'elles concernent notre tranquillité & notre bonheur. Ainſi, toutes les fois que nous remarquons quelque choſe de pareil parmi nous, il faut conſidérer qu'il en eſt de même des choſes céleſtes & de tout ce que nous ignorons, & mépriſer ceux qui prétendent ſçavoir qu'elles ne peuvent ſe faire que d'une ſeule maniére, qui ne parlent point des divers accidens qui nous paroiſſent y arriver, à cauſe de l'éloignement où nous en ſommes, & qui ne ſçavent pas même dire dans quel aſpect les phénoménes céleſtes ne doivent pas nous effrayer. En effet, ſi nous croyons que ces phénoménes, ſe faiſant d'une certaine maniére, ne doivent pas nous troubler, ils ne devront pas non plus nous cauſer de l'inquiétude dans la ſupoſition qu'ils peuvent ſe faire de pluſieurs autres maniéres.

Après cela, il faut abſolument attribuer la principale cauſe des agitations de l'eſprit des hommes, à ce qu'ils croyent qu'il y a des choſes heureuſes & incorruptibles, & qu'en même-tems ils ont des volontés contraires à cette croyance,

qu'ils supposent des causes oposées à ces biens & agissent directement contre ces principes, sur-tout en ce qu'ils croyent des peines éternelles sur la foi des fables, soit qu'ils s'assurent qu'ils ont quelque chose à craindre dans la mort, comme si l'ame continuoit à éxister après la destruction du corps, soit que n'admettant point ces idées, ils s'imaginent qu'ils souffriront quelqu'autre chose par une persuasion déraisonnable de l'ame, qui fait que ceux qui ne définissent point ce sujet de crainte, sont aussi troublés que d'autres qui le croyent vainement. L'éxemption de trouble consiste à se préserver de ces opinions, & à conserver l'idée des choses principales & universellement reconnues. Aussi il faut en tout avoir égard à ce qui est actuellement & aux sens, à tous en commun pour des choses communes, à chacun en particulier pour des choses particuliéres, & en général à l'usage de quelque caractére de vérité que ce soit. Si on prend garde à tout cela, on s'apercevra d'où viennent le trouble & la crainte qu'on ressent, & on s'en délivrera, soit qu'il s'agisse des choses célestes, ou des autres sujets qui épouvantent les hommes, & dont on sçaura rendre raison. Voilà, Hérodote, ce que nous avons réduit en abregé sur la nature de l'Univers. Si ces considérations sont efficaces & qu'on ait soin de les retenir, je crois que quand même on ne s'apliqueroit pas à

toutes les parties de cette étude, on ne laissera pas de surpasser le reste des hommes en force d'esprit; car tel parviendra lui-même à plusieurs vérités particuliéres, en suivant cette route générale que nous traçons, & s'il se les imprime dans l'esprit, elles l'aideront toujours dans l'occasion. Ces considérations sont aussi telles, que ceux qui ont déja fait des progrès dans l'étude particuliére de la Nature, pourront en porter plus loin la connoissance générale, & que ceux qui ne sont pas consommés dans cette science, ou qui s'y sont adonnés sans l'aide d'un Maître, ne laisseront pas, en repassant ce cours de vérités principales, travailler efficacement à la tranquillité de leur esprit.

Telle est la lettre d'Epicure sur la Physique; voici l'autre qui roule sur les phénoménes célestes.

Epicure à Pythoclès. Joye.

Cléon m'a aporté votre lettre, dans laquelle vous continuez à me témoigner une amitié qui répond à celle que j'ai pour vous. Vous y raisonnez aussi fort bien des idées qui contribuent à rendre la vie heureuse, & vous me demandez sur les phénoménes célestes un systême abregé que vous puissiez retenir facilement, parce que ce que j'ai écrit là-dessus dans d'autres ouvrages

eſt difficile à retenir, quand même, dites-vous, on les porteroit toujours ſur ſoi. Je conſens à votre demande avec plaiſir, & fonde ſur vous de grandes eſpérances. Ayant donc achevé mes autres ouvrages, j'ai compoſé le traité que vous ſouhaitez, & qui pourra être utile à beaucoup d'autres, principalement à ceux qui ſont novices dans l'étude de la Nature, & à ceux qui ſont embarraſſés dans les ſoins que leur donnent d'autres occupations. Recevez-le, aprenez-le & étudiez-le conjointement avec les choſes que j'ai écrites en abregé à Hérodote.

Premiérement, il faut ſçavoir que la fin qu'on doit ſe propoſer dans l'étude des phénoménes céleſtes, conſidérés dans leur connexion, ou ſéparément, eſt de conſerver notre eſprit éxempt de trouble, & d'avoir de fermes perſuaſions; ce qui eſt auſſi la fin qu'on doit ſe propoſer dans les autres études. Il ne faut pas vouloir forcer l'impoſſible, ni apliquer à tout les mêmes principes, ſoit dans les choſes que nous avons traitées en parlant de la conduite de la vie, ſoit dans celles qui concernent l'explication de la Nature, comme, par éxemple, ces principes que l'Univers eſt compoſé de corps & d'une nature impalpable, que les élémens ſont des atômes & autres pareilles, qui ſont les ſeules qu'on puiſſe lier avec les choſes qui tombent ſous les ſens. Il n'en eſt pas de même des phénomé-

nes céleſtes, qui naiſſent de pluſieurs cauſes qui s'accordent également avec le jugement des ſens. Car il ne s'agit point de faire de nouvelles propoſitions, ni ne poſer des régles pour l'étude de la Nature; il faut l'étudier en ſuivant les phénoménes, & ce n'eſt pas de doctrines particuliéres & de vaine gloire que nous avons beſoin dans la vie, mais de ce qui peut nous la faire paſſer ſans trouble. Tout s'opére conſtamment dans les phénoménes céleſtes de pluſieurs maniéres, dont on peut également accorder l'explication avec ce qui nous en paroît par le jugement des ſens, pourvû qu'on renonce, comme on le doit, à des principes qui ne ſont fondés que ſur des vraiſemblances. Et ſi quelqu'un, en rejettant une choſe, en exclut une autre qui s'accorde également avec les phénoménes, il eſt évident qu'il s'écarte de la vraye étude de la Nature, & qu'il donne dans les fables. Il faut recevoir auſſi, pour ſignes des choſes céleſtes, quelques-unes de celles que nous voyons, & dont nous pouvons éxaminer la nature; ce que nous ne pouvons faire par raport aux choſes céleſtes, que nous voyons, ne peuvent pas ſe faire de pluſieurs maniéres différentes. Il faut prendre garde à chaque phénoméne, & diviſer les idées qu'il réunit, les choſes que nous voyons ne pouvant ſervir de preuve qu'ils ne s'opérent pas de pluſieurs maniéres différentes.

On comprend dans la notion du monde tout ce qu'embrasse le contour du Ciel, sçavoir les astres, la terre & toutes les choses visibles. C'est une partie détachée de l'infini, & terminée par une extrêmité, dont l'essence est ou rare ou dense, & qui venant à se dissoudre, entraînera la dissolution de tout ce qu'elle contient, soit que cette matiére qui limite le monde, soit en mouvement ou en repos, & que sa figure soit ronde, triangulaire ou telle autre. Car cette configuration peut être fort différente, n'y ayant rien dans les choses visibles qui forme de difficulté à ce qu'il y ait un monde borné d'une maniére qui ne nous soit pas compréhensible. Et on peut concevoir par la pensée que le nombre de ces mondes est infini, & qu'il s'en peut faire un tel que je dis, soit dans le monde même soit dans l'espace qui est entre les mondes, par où il faut entendre un lieu parfaitement vuide, & non comme le veulent quelques Auteurs, un grand espace fort pur, où il n'y a point de vuide. Ils prétendent qu'il y a des semences qui se séparent d'un ou de plusieurs mondes, ou des espaces qui sont entre deux, lesquelles s'augmentent peu à peu, se forment, changent de place selon que cela se rencontre, & reçoivent une nourriture convenable qui les perfectionne & leur donne une consistence, proportionnée à la force des fondemens qui les re-

çoivent. Mais ce n'eſt point aſſez qu'il ſe faſſe un aſſemblage, & que cet amas ſoit accompagné d'un mouvement de tourbillon dans le vuide, où l'on penſe qu'un tel monde ſe forme néceſſairement, ni qu'il prenne des accroiſſemens juſqu'à ce qu'il vienne à rencontrer un autre monde, comme dit un de ces Philoſophes qui paſſent pour Phyſiciens; car cela répugne aux phénoménes.

Le ſoleil, la lune & les autres aſtres, n'ayant point été faits pour éxiſter ſéparément (1), ont été enſuite compris dans l'aſſemblage du monde entier. Pareillement la terre, la mer & toutes les eſpéces d'animaux, après avoir d'abord reçû leur forme, ſe ſont augmentés par des accroiſſemens à l'aide des mouvemens circulaires d'autres choſes compoſées de parties, ſoit menues, ſoit d'air, ſoit de feu, ou de tous les deux enſemble; du moins les ſens nous le perſuadent ainſi.

Quant à la grandeur du ſoleil & à celle de tous les aſtres en général, elle eſt telle qu'elle nous paroît, enſeigne Epicure dans ſon livre onziéme ſur *la Nature*, où il dit que ſi l'éloignement ôte quelque choſe à la grandeur du ſoleil, il doit encore perdre beaucoup plus de ſa couleur. Nulle diſtance ne lui convenoit

(1) Voyez *Ménage*.

ſance, non plus qu'à la raiſon qui lui fait rechercher des choſes qu'il ne ſçauroit aprofondir. Il ſe peut auſſi que la lune tire ſa lumiére d'elle-même, il ſe peut encore qu'elle l'emprunte du ſoleil, tout comme parmi nous il y a des choſes qui (1) ont leurs propriétés d'elles-mêmes, & d'autres qui ne les ont que par communication. Rien n'empêche qu'on ne ſupoſe cela dans les phénoménes céleſtes, ſi on ſe ſouvient qu'ils peuvent ſe faire de pluſieurs maniéres différentes, ſi on réfléchit aux hypothèſes & aux diverſes cauſes qu'apuye ce principe, & ſi on a ſoin d'éviter les fauſſes conſéquences & les faux ſyſtêmes qui peuvent conduire à expliquer ces phénoménes d'une ſeule maniére.

L'aparence de viſage qu'on voit dans la lune, peut venir, ou des changemens qui arrivent dans ſes parties, ou de quelque choſe qui les couvre, & en général cela peut provenir de toutes les maniéres dont ſe font des phénoménes ſemblables qui ont lieu parmi nous. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter qu'il faut ſuivre la même méthode dans ce qui regarde tous les phénoménes céleſtes; car ſi on établit, par raport à quelques-uns, des principes qui combattent ceux que nous voyons être vrais, jamais on ne jouira d'une connoiſſance

(1) D'autres traduiſent : Des choſes qui tirent leur lumiére d'elles-mêmes, & des choſes qui n'en ont qu'une empruntée.

noissance propre à tranquilliser l'esprit.

Quant aux éclipses de soleil & de lune, on peut croire que des astres s'éteignent d'une maniére pareille à ce qui se voit parmi nous, ou parce qu'il se rencontre quelque chose qui les couvre, soit la terre, soit le ciel, ou quelque autre corps pareil. Il faut ainsi comparer entr'elles les maniéres dont une chose peut naturellement se faire, & avoir égard à ce qu'il n'est pas impossible qu'il se fasse des compositions de certains corps. Epicure, dans son douziéme livre sur *la Nature*, dit que le soleil s'éclipse par l'ombre que lui fait la lune, & la lune par celle que lui fait la terre; état dont ces astres se retirent ensuite. Tel est aussi le sentiment de Diogène *l'Epicurien*, dans le premier livre de ses *Opinions Choisies*. Il faut ajouter à cela que ces phénoménes arrivent dans des tems marqués & réguliers, tout comme certaines choses qui se font communément parmi nous, & ne point admettre en ceci le concours d'une Nature divine, qu'il faut supposer exempte de cette occupation, & jouissant de toute sorte de bonheur. Si on ne s'en tient à ces régles, toute la science des choses célestes dégénérera en vaine dispute, comme il est arrivé à quelques-uns, qui, n'ayant pas saisi le principe de la possibilité, sont tombés dans la vaine opinion que ces phénoménes ne peuvent se faire que par une

ſeule voïe, & ont rejetté toutes les autres maniéres dont ils peuvent s'éxécuter, adoptant des idées qu'ils ne peuvent concevoir clairement, & ne faiſant pas attention aux choſes que l'on voit, afin de s'en ſervir comme de ſignes pour connoître les autres (1).

La différente longueur des jours & des nuits doit s'attribuer à ce que le ſoleil paſſe plus promptement ou plus lentement ſur la terre, ou à ce qu'il y a des lieux plus ou moins éloignés du ſoleil, ou des endroits plus bornés que d'autres, tout comme nous voyons parmi nous des choſes qui s'éxécutent avec plus de vîteſſe, & d'autres avec plus de lenteur; raiſonnement qu'on peut apliquer par conformité à ce qui ſe fait dans les phénoménes céleſtes. Ceux dont l'opinion eſt que cela ne peut ſe faire que d'une ſeule maniére, contrediſent les phénoménes & perdent de vûe les choſes que les hommes peuvent connoître.

Les pronoſtics qu'annoncent les aſtres, naiſſent ou des accidens des ſaiſons, comme ceux que nous voyons arriver aux animaux, ou d'autres cauſes, comme peuvent être les changemens.

(1) Nous devons avertir ceux qui trouveront une grande différence entre cette traduction & celle de *Boileau*, que cet Auteur paroît avoir ſuivi les idées de *Gaſſendus*, qui eſt violemment critiqué par les autres Interprétes.

de l'air. Ni l'une, ni l'autre de ces supositions n'est contraire aux phénoménes ; mais à quelle cause précise il faut s'arrêter, c'est ce que nous ne sçavons point.

Les nuées peuvent se former, ou par des assemblages d'air, pressés les uns contre les autres ; ou par les secousses des vents, ou par des atômes qui s'accrochent & sont propres à produire cet effet, ou par des amas d'exhalaisons qui partent de la terre & de la mer, ou enfin de plusieurs autres maniéres semblables que la raison nous dicte. Ces nuées, soit par la pression qu'elles souffrent, soit par les changemens qu'elles éprouvent, peuvent se tourner en eau, ou en vents, selon qu'il y a pour cela des matiéres amenées de lieux convenables, agitées dans l'air, & entretenues par des assemblages propres à produire de semblables effets.

Les tonnerres peuvent être occasionnés, ou par des vents renfermés dans les cavités des nuées, comme il en est de nos vases pleins d'eau bouillante, ou par le bruit du feu spiritueux qu'elles contiennent, ou par les ruptures & les séparations qui leur arrivent, ou par leur choc & l'éclat avec lequel elles se rompent, après avoir acquis une consistence crystaline. Et en général les phénoménes que nous pouvons observer, nous conduisent à penser que celui-là peut s'opérer de plusieurs maniéres différentes.

Les éclairs se font aussi diversement par le [illegible], ou par la collision des nuées, qui produit cette disposition, laquelle engendre le feu, ou par l'ouverture des nuées faite par des corps spiritueux qui forment l'éclair, ou parce que les nuages poussent au-dehors le feu qu'ils contiennent, soit par leur pression réciproque, soit par celle des vents, ou par la lumiére qui sort des astres, & qui ensuite renvoyée par le mouvement des nuées & des vents, tombe au travers des nues, ou par la lumiére exténuée qui s'élance des nuées, ou parce que c'est le feu qui les assemble & cause les tonnerres. Il peut de même produire les éclairs par son mouvement, ou par l'inflammation des vents, faite suivant leur direction & la violence avec laquelle ils envelopent tout. Les éclairs peuvent aussi se faire lorsque les vents viennent à rompre les nuées & détachent des atômes, dont la chûte excite le feu & forme l'éclair. On pourra facilement trouver plusieurs autres explications de ce phénoméne, si on prend garde aux choses semblables qui arrivent sous nos yeux.

Au reste, l'éclair précéde le tonnerre, parce qu'il sort de la nue si-tôt que le vent s'y introduit, lequel se trouvant ensuite renfermé, cause le bruit que nous entendons, outre que quand tous les deux viennent à s'enflammer, l'éclair parvient plutôt jusqu'à nous, & est suivi du tonnerre, comme il arrive dans certaines choses que

nous voyons de loin, & qui rendent un son.

La foudre peut résulter d'un grand assemblage de vents, de leurs chocs, de leur inflammation & de leur violente chûte sur la terre, principalement sur les montagnes, où les foudres se remarquent le plus, ou par les ruptures qui se font successivement dans des lieux épais & remplis de nuées, & qui se trouvent envelopées par ce feu qui s'échape. C'est ainsi que le tonnerre peut encore se former par un grand amas de feu, mêlé d'un vent violent qui rompt les nuées, dont la réciproque empêche qu'il ne continue son cours. Les foudres peuvent aussi se faire de plusieurs autres maniéres, pourvû qu'on ne s'attache point aux fables. On les évitera, si on éxamine les choses que l'on voit, pour en tirer des conclusions par raport à celles qu'on ne voit pas. (1).

Les tourbillons de feu peuvent être probablement produits, ou par des nuées qu'un grand vent chasse diversement sur la terre, ou par plusieurs vents joints à une nuée qu'une autre vent extérieur pousse de côté, ou par un mouvement circulaire du vent qui se trouve pressé par l'air qui est au-dessus de lui, & qui l'empêche de trouver l'issue qu'il lui faut. Ce tourbillon, tombant sur la terre, y occasionne un mouve-

(1) Cette maniére de parler signifie toujours dans ce livre, *si des choses qui se font sur la terre on tire des conséquences par raport aux phénoménes célestes.*

ment en rond, l'effet étant pareil au mouvement du vent qui en eſt la cauſe, & lorſqu'il ſe jette ſur la mer il y produit des tournemens.

Les tremblemens de Terre peuvent être cauſés, ou par un vent renfermé dans la terre, qui en agite (2) continuellement les moindres parties, par où il la diſpoſe à un ébranlement, à quoi ſe joint l'air extérieur qui s'inſinue dans la Terre; ou bien ils viennent de l'air que les vents comprimés pouſſent dans les cavités de la terre, comme dans des eſpéces de cavernes. Suivant le cours que prend ce mouvement, les tremblemens de terre peuvent auſſi arriver par la chûte de certaines parties de la terre, qui, quelquefois renvoyées, rencontrent des endroits trop condenſés. Ces mouvemens peuvent auſſi ſe faire de pluſieurs autres maniéres.

Les vents ſe forment dans des tems réguliers par un aſſemblage inſenſible de matiéres qui viennent à ſe réunir d'ailleurs, comme quand il ſe fait un grand amas d'eau. Au reſte, les vents ſont foibles lorſqu'ils tombent en petit nombre dans pluſieurs cavités où ils ſe diſtribuent.

La grêle ſe fait lorſque les parties qui la compoſent, viennent à ſe fixer fortement, quelquefois de tous côtés par les vents qui les environnent & les partagent, quelquefois moins fortement, à cauſe de quelques parties d'eau

(1) Voyez *Kühnius*.

qui les féparent & les éloignent en même-tems l'une de l'autre. Elle peut fe former auffi par un brifement qui la rompt en diverfes parties, qui viennent à fe fixer par leur affemblage. La rondeur de fa circonférence vient de ce que fes extrémités fe fondent de toutes parts pendant qu'elle fe fixe, & de ce que fes parties font également preffées par l'eau, ou par l'air qui les environne.

On peut fupofer que la nége fe forme par le moyen d'une eau fubtile qui découle des nuées par des ouvertures qui lui font proportionnées, jointe à une preffion des nuées qui font difpofées à produire cette eau, & au vent qui la difperfe. Enfuite coulant de cette maniére, elle fe fixe par le grand froid qu'elle rencontre au bas des nues; ou bien cette congelation fe fait dans des nuées qui font également peu condenfées, & qui par leur collifion froiffent ces parties les unes contre les autres, auffi-bien qu'avec celles d'eau qui s'y trouvent jointes, & qui, en les éloignant, produifent la grêle; effet qui arrive principalement dans l'air. Cet affemblage de parties qui forment la nége, peut auffi provenir du froiffement de quelques nuées qui ont acquis un certain degré de congelation, quoique d'ailleurs la nége puiffe fe faire de plus d'une autre maniére.

La rofée vient d'un concours de parties de

l'air, propres à produire cette humidité ; ou bien ces parties viennent des lieux humides & arrosés d'eaux, qui sont effectivement les endroits les plus abondans en rosée. Ensuite ces parties, après avoir acquis un parfait degré d'humidité, retombent vers le bas, comme il arrive en plusieurs autres choses semblables qui se passent à notre portée.

La gelée blanche est un effet de la rosée qui s'est fixée par un air froid, dont elle s'est trouvée environnée.

La glace se forme par le moyen de particules rondes qui sortent de l'eau, & qui sont chassées par des particules angulaires, dont les unes sont obtuses, les autres aigues ; ou bien par des particules qui viennent de dehors, augmentent le volume de l'eau, & donnent en même-tems une autre forme aux parties rondes.

L'Arc-en-ciel naît des rayons du soleil, qui réfléchissent sur un air humide ; ou bien il se fait par une propriété particuliére de la lumiére & de l'air qui produit les couleurs qu'on aperçoit dans ce phénoméne, soit qu'elle les produise toutes, soit qu'elle n'en produise qu'une, qui, en réfléchissant sur les parties voisines de l'air, leur fait prendre les couleurs particuliéres que nous appercevons dans ce phénoméne. La circonférence qu'a l'Arc-en-ciel, vient de ce qu'il est vû à une distance égale de tous côtés, ou de ce que les atômes

dans

dans l'air, ſont obligés de prendre cette forme; ou bien de ce que ceux qui ſont emportés par les nuées que l'air pouſſe vers la lune, forment cette circonférence dans ce phénoméne.

Le cercle qui paroît autour de la lune, procéde du feu qui s'aſſemble de tous côtés autour de cet aſtre, & retient en équilibre les parties qui s'en détachent, juſqu'à en faire un cercle, au lieu de les ſéparer toutes l'une de l'autre; ou bien ce feu retient également de tous côtés l'air qui environne la lune, & produit par-là ce cercle épais qu'on aperçoit autour d'elle; ce qui ſe fait par repriſes, ſoit par le moyen d'une matiére extérieure qui y eſt conduite, ſoit par la chaleur augmentée au point néceſſaire pour cet effet.

Les cometes deviennent des aſtres, ſoit par un aſſemblage de feu qui ſe réunit au bout d'un certain tems en certains lieux parmi les corps céleſtes, ou parce qu'en vertu d'une poſition du ciel requiſe pour cela, il acquiert après un certain tems un mouvement au-deſſus de nous, qui fait paroître ces aſtres, ou parce que les cometes elles-mêmes, ſe trouvant dans une certaine poſition, s'aprochent de nous & deviennent viſibles.

Quant à ce qu'elles ne nous aparoiſſent pas toujours, cela dépend de certaines cauſes qui s'y

opofent, & de ce que quelqùes-uns de ces aftres prennent un détour. Non-feulement ceci vient de ce que cette partie du monde eft en repos ; tandis que les autres tournent autour d'elle, felon l'idée de quelques Philofophes ; mais auffi de ce que le mouvement de l'air qui l'environne, empêche ces corps de paffer autour d'elle comme les autres aftres. Ajoutez à cela que les cométes ne trouveroient pas dans la fuite de matiére qui leur convienne ; ce qui les fait refter dans les lieux où on les aperçoit. On peut encore attribuer à cela d'autres caufes, fi on fait bien raifonner fur ce qui s'accorde avec les chofes qui tombent fous nos fens.

Il y a des étoiles errantes, entant que c'eft-là l'ordre de leur mouvement ; & il y en a de fixes. Il fe peut qu'outre celles qui fe meuvent circulairement, il y en ait qui dès le commencement ont été deftinées à faire leur révolution également, tandis que d'autres font la leur d'une maniére inégale. Il fe peut auffi que l'air s'étende plus également dans certains lieux par où paffent les aftres, ce qui leur donne un mouvement plus fuivi & une lumiére plus réguliére, & qùe dans d'autres lieux il y ait des inégalités à cet égard, qui produifent celles qu'on voit dans certains aftres. Vouloir expliquer tout cela par une feule caufe, pendant que les phénoménes conduifent à en fupofer plufieurs, eft une penfée déraifonna-

ble & mal entendue de la part de ceux qui s'apliquent à une vaine Aſtrologie, & rendent inutilement raiſon de pluſieurs choſes, tandis qu'ils continuent à embarraſſer la Divinité de cette adminiſtration.

On voit des aſtres qui ne vont pas ſi vite que d'autres, ſoit parce qu'ils parcourent plus lentement le même cercle, ou parce que dans le même tourbillon, qui les entraîne, ils ont un mouvement contraire, ou parce qu'en faiſant la même révolution, les uns parcourent plus de lieux que les autres. Décider ſur tout cela, eſt une choſe qui ne convient qu'à ceux qui cherchent à ſe faire admirer par le peuple.

Pour ce qui regarde les étoiles qu'on dit tomber du Ciel, cela peut ſe faire, ou par des parties qui ſe détachent de ces aſtres, ou par leur choc, ou bien par la chûte de certaines matiéres d'où il ſort des exhalaiſons, comme nous l'avons dit ſur les éclairs ; cela peut auſſi venir d'un aſſemblage des atômes qui engendrent le feu, ou d'un mouvement qui ſe fait dans l'endroit où ſe forme d'abord leur concours, ou des vents qui s'aſſemblent & forment des vapeurs, leſquelles s'enflamment dans les lieux où elles ſont reſſerrées ; ou bien ce ſont des matiéres qui ſe franchiſſent un paſſage à travers de ce qui les environne & continuent à ſe mouvoir dans les lieux où elles ſe portent. Enfin cela ſe peut en-

core éxécuter de plus de maniéres qu'on ne peut dire.

Les pronoſtics qu'on tire de certains animaux ſont fondés ſur les accidens des ſaiſons; car il n'y a point de liaiſon néceſſaire entre des animaux & l'hyver, pour qu'ils puiſſent le produire, & on ne doit pas ſe mettre dans l'eſprit que le départ des animaux d'un certain lieu ſoit réglé par une Divinité, qui s'aplique enſuite à remplir ces pronoſtics; en effet, il n'y a point d'animal, pour peu qu'il mérite qu'on en faſſe cas, qui voulût s'aſſujettir à ce ſot deſtin: à plus forte raiſon ne faut-il pas avoir cette idée de la Nature Divine, qui jouit d'une félicité parfaite.

Je vous exhorte donc Pythoclès, à vous imprimer ces idées, afin de vous préſerver des opinions fabuleuſes, & de vous mettre en état de bien juger de toutes les vérités qui ſont du genre de celles que je vous ai expliquées. Etudiez bien ſur-tout ce qui regarde les principes de l'Univers, l'infini & les autres vérités liées avec celle-là, en particulier ce qui regarde les caractéres de vérité, les paſſions de l'ame, & la raiſon pourquoi nous devons nous apliquer à ces connoiſſances. Si vous ſaiſiſſez bien ces idées principales, vous vous apliquerez avec ſuccès à la recherche des vérités particuliéres. Quant à ceux qui ne ſont que peu ou point du tout

contens de ces principes, ils ne les ont pas bien considérés, non plus qu'ils ont eu de justes idées de la raison pourquoi nous devons nous apliquer à ces connoissances.

Tels sont les sentimens d'Epicure, sur ce qui regarde les choses célestes. Passons à ce qu'il enseigne sur la conduite de la vie, & sur le choix de la volonté par raport aux biens & aux maux. Commençons d'abord par dire quelle opinion lui & ses disciples ont du Sage.

Le Sage peut être outragé par la haine, par l'envie, ou par le mépris des hommes; mais il croit qu'il dépend de lui de se mettre au-dessus de tout préjudice par la force de sa raison. La sagesse est un bien si solide, qu'elle a ôté à celui qui l'a en partage, toute disposition à changer d'état, & l'empêche de sortir de son caractére, quand même il en auroit la volonté. A la vérité le Sage est sujet aux passions; mais leur impétuosité ne peut rien contre sa sagesse. Il n'est point de toutes les complexions, ni de toutes les sortes de tempéramens. Qu'il se sente affligé par les maladies, mis à la torture par les douleurs, il n'en est pas moins heureux. Egalement officieux envers ses amis, lui seul sçait les obliger véritablement, soit qu'ils soient presens sous ses yeux, ou qu'il les perde de vûe dans l'absence. Jamais on ne l'entendra pousser des cris, se lamenter & se desespérer dans le fort de la

douleur. Il évitera d'avoir commerce avec toutes femmes, dont l'ufage eft prohibé par les Loix, felon ce qu'en dit Diogène dans fon *Abregé des Préceptes Moraux d'Epicure.*

Il ne fera point affez cruel pour accabler fes efclaves de grands tourmens ; loin de là, il aura pitié de leur condition, & pardonnera volontiers à quiconque mérite de l'indulgence en confidération de fa probité. Il fera infenfible aux aiguillons de l'amour, lequel, dit Diogène, Liv. XII. n'eft point envoyé du Ciel fur la Terre. Les plaifirs de cette paffion ne furent jamais utiles ; au contraire, on eft trop heureux lorfqu'ils n'entraînent point après eux des fuites qu'on auroit fujet de déplorer. Le Sage ne s'embarraffera nullement de fa fépulture, & ne s'apliquera point à l'Art de bien dire. Il pourra, au fentiment d'Epicure dans fes *Doutes* & dans fes livres de *la Nature*, fe marier & procréer des enfans par confolation de fe voir renaître dans fa poftérité. Néanmoins, il arrive dans la vie des circonftances qui peuvent difpenfer le Sage d'un pareil engagement, & lui en infpirer le dégoût. Epicure dans fon *Banquet*, lui défend de conferver la rancune dans l'excès du vin, & dans fon premier livre de la *Conduite de la Vie*, il lui donne l'exclufion en ce qui regarde le maniment des affaires de la République. Il n'afpirera point à la Tyrannie, il n'imitera pas les Cyni-

ques dans leur façon de vivre, ni ne s'abaissera jusqu'à mandier ses besoins, dit encore Epicure dans son deuxiéme livre de *la Conduite de la Vie*. Quoiqu'il perde la vûe, ajoute-t'il dans cet Ouvrage, il continuera de vivre sans regret. Il convient pourtant avec Diogène dans le Livre V. *de ses opinions choisies*; que le Sage peut s'attrister en certaines occasions. Il peut aussi arriver qu'il soit apelé en jugement. Il laissera à la postérité des productions de son génie; mais il s'abstiendra de composer des panégyriques. Il amassera du bien sans attachement, pourvoira à l'avenir sans avarice, & se préparera à repousser courageusement les assauts de la fortune. Il ne contractera aucune liaison d'amitié avec l'avare, & aura soin de maintenir sa réputation, de crainte de tomber dans le mépris. Son plus grand plaisir consistera dans les spectacles publics. Tous les vices sont inégaux. La santé, selon quelques-uns, est une chose précieuse, d'autres prétendent qu'elle doit être indifférente. La Nature ne donne point une magnanimité achevée, elle ne s'acquiert que par la force du raisonnement. L'amitié doit être contractée par l'utilité qu'on en espére, de la même maniére que l'on cultive la Terre, pour recueillir l'effet de sa fertilité; cette belle habitude se soutient par les plaisirs réciproques du commerce qu'on a lié. Il y a deux sortes de félicités, l'une est suprême,

& n'apartient qu'à Dieu, elle eſt toujours égale ſans augmentation, ni diminution; l'autre lui eſt inférieure, ainſi que celles des hommes, le plus & le moins s'y trouvent toujours. Le Sage pourra avoir des Statuës dans les places publiques; mais il ne recherchera point ces ſortes d'honneurs. Il n'y a que le Sage qui puiſſe parler avec juſteſſe de la Muſique & de la Poëſie. Il ne lira point de fictions poëtiques, & n'en fera point. Il n'eſt point jaloux de la ſageſſe d'un autre. Le gain eſt permis au Sage dans le beſoin, pourvû qu'il l'acquiere par la Science. Le Sage obéïra à ſon Prince quand l'occaſion s'en preſentera. Il ſe réjouira avec celui qui ſera rentré dans le chemin de la vertu. Il pourra tenir une Ecole, pourvû que le vulgaire n'y ſoit point reçu. Il pourra lire quelques-uns de ſes écrits devant le peuple; que ce ne ſoit pourtant pas de ſon propre mouvement. Il ſera fixe en ſes opinions, & ne mettra point tout en doute. Il ſera auſſi tranquille dans le ſommeil, que lorſqu'il ſera éveillé. Si l'occaſion ſe preſente, le Sage mourra pour ſon ami. Voilà les ſentimens qu'ils ont du Sage. Maintenant paſſons à la Lettre qu'il écrivit à Ménécée.



EPICURE

à Ménécée, Salut.

La jeunesse n'est point un obstacle à l'étude de le Philosophie. On ne doit point différer d'acquérir ses connoissances, de même qu'on ne doit point avoir de honte de consacrer ses dernières années au travail de la spéculation. L'Homme n'a point de tems limité, & ne doit jamais manquer de force pour guérir son esprit de tous les maux qui l'affligent.

Ainsi celui qui excuse sa négligence sur ce qu'il n'a pas encore assez de vigueur pour cette laborieuse aplication, ou parce qu'il a laissé échaper les momens précieux qui pouvoient le conduire à cette découverte, ne parle pas mieux que l'autre qui ne veut pas se tirer de l'orage des passions, ni des malheurs de la vie, pour en mener une plus tranquille & plus heureuse, parce qu'il prétend que le tems de cette occupation nécessaire n'est pas encore arrivé, ou qu'il s'est écoulé d'une manière irréparable.

Il faut donc que les jeunes gens devancent la force de leur esprit, & que les vieux rapellent toute celle dont ils sont capables pour s'attacher à la Philosophie; l'un doit faire cet effort, afin qu'arrivant insensiblement au terme

prefcrit à fes jours, il perfévére dans l'habitude de la vertu qu'il s'eft acquife; & l'autre afin qu'étant chargé d'années, il connoiffe que fon efprit a toute la fermeté de la jeuneffe pour le mettre au-deffus de tous les événemens de la fortune, & pour lui faire regarder avec intrépidité tout ce qui peut l'allarmer dans la fpéculation de l'avenir, dont il eft fi proche.

Méditez donc, mon cher Ménécée, & ne négligez rien de tout ce qui peut vous mener à la félicité; heureux celui qui s'eft fixé dans cette fituation tranquille, il n'a plus de fouhaits à faire, puifqu'il eft fatisfait de ce qu'il poffède, & s'il n'a pû encore s'élever à ce degré d'excellence, il doit faire tous fes efforts pour y atteindre.

Suivez donc les préceptes que je vous ai donnés fi fouvent, mettez-les en pratique, qu'ils foient les fujets continuels de vos réfléxions, parce que je fuis convaincu que vous y trouverez pour la régle de vos mœurs une morale très-réguliére.

La bafe fur laquelle vous devez apuyer toutes vos maximes, c'eft la penfée de l'immortalité, & de l'état bienheureux des Dieux : ce fentiment eft conforme à l'opinion qui s'en eft répandue parmi les hommes; mais auffi prenez garde qu'en définiffant la Divinité, vous lui donniez aucun attribut qui profane la grandeur de fon

essence, en diminuant son éternité, ou sa félicité suprême; donnez à votre esprit sur cet Etre divin tel effort qu'il vous plaira, pourvû que son immortalité & sa béatitude n'en reçoivent aucune atteinte.

Il y a des Dieux, c'est une connoissance consacrée à la postérité; mais leur éxistence est tout-à-fait différente de celle qu'ils trouvent dans l'imagination des hommes. Celui-là donc n'est point un impie téméraire qui bannit cette foule de Divinités à qui le simple peuple rend des hommages; c'est plutôt cet autre qui veut donner à ces Etres divins les sentimens ridicules du vulgaire.

Tout ce que la plûpart de ces foibles esprits avancent, sur la connoissance qu'ils en ont, n'est point par aucune notion intérieure qui puisse servir de preuve invincible, c'est seulement par de simples préjugés. Quelle aparence que les Dieux, selon l'opinion commune, s'embarrassent de punir les coupables, & de récompenser les bons, qui pratiquant sans cesse toutes les vertus qui sont le propre d'un excellent naturel, veulent que ces Divinités leur ressemblent, & estiment que tout ce qui n'est point conforme à leurs habitudes mortelles, est fort éloigné de la Nature divine.

Faites-vous une habitude de penser que la mort n'est rien à notre égard, puisque la douleur ou

le plaisir dépend du sentiment, & qu'elle n'est rien que la privation de ce même sentiment.

C'est une belle découverte que celle qui peut convaincre l'esprit, que la mort ne nous concerne en aucune maniére; c'est un heureux moyen de passer avec tranquillité cette vie mortelle, sans nous fatiguer de l'incertitude des tems, qui la doivent suivre, & sans nous repaître de l'espérance de l'immortalité.

En effet, ce n'est point un malheur de vivre, à celui qui est une fois persuadé que le moment de sa dissolution n'est accompagné d'aucun mal, & c'est être ridicule de marquer la crainte que l'on a de la mort, non pas que sa vûe, dans l'instant qu'elle nous frape, donne aucune inquiétude; mais parce que dans l'attente de *ses* coups, l'esprit se laisse accabler par les tristes vapeurs du chagrin. Est-il possible que la presence d'une chose étant incapable d'exciter aucun trouble en nous, nous puissions nous affliger avec tant d'excès par la seule pensée de son aproche?

La Mort, encore un coup, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'est qu'une chimére, parce qu'elle n'est rien tant que la Vie subsiste, & lorsqu'elle arrive, la vie n'est plus: ainsi elle n'a point d'empire ni sur les vivans ni sur les morts; les uns ne sentent pas encore sa fureur, & les autres qui n'éxistent plus, sont à l'abri de ses atteintes.

Les ames vulgaires évitent quelquefois la mort, parce qu'elles l'envisagent comme le plus grand de tous les maux ; elles tremblent aussi très-souvent par le chagrin qu'elles ont de perdre tous les plaisirs qu'elle leur arrache, & de l'éternelle inaction où elle les jette ; c'est sans raison que la pensée de ne plus vivre leur donne de l'horreur, puisque la perte de la vie ôte le discernement que l'on pourroit avoir que la cessation d'être enfermât en soi quelque chose de mauvais ; & de même qu'on ne choisit pas l'aliment par sa quantité, mais par sa délicatesse, ainsi le nombre des années ne fait pas la félicité de notre vie ; c'est la maniére dont on la passe qui contribue à son agrément.

Qu'il est ridicule d'exhorter un jeune homme à bien vivre, & de faire comprendre à celui que la vieillesse aproche du tombeau, qu'il doit mourir avec fermeté ; ce n'est pas que ces deux choses ne soient infiniment estimables d'elles-mêmes ; mais c'est que les spéculations qui nous font trouver des charmes dans une vie réglée, nous ménent avec intrépidité jusqu'à l'heure de la mort.

C'est une folie beaucoup plus grande d'apeller le non-être un bien, ou de dire que dès l'instant qu'on a vû la lumiére, il faut s'arracher à la vie. Si celui qui s'exprime de cette sorte est véritablement persuadé de ce qu'il dit, d'où

rares & extraordinaires lui ſont inutiles, & ne peuvent ſervir qu'à la vanité, ou à l'excès. Une nourriture commune donne autant de plaiſir qu'un feſtin ſomptueux, & c'eſt un ragoût admirable que l'eau & le pain lorſque l'on en trouve dans le tems de ſa faim & de ſa ſoif.

Il faut donc s'habituer à manger ſobrement & ſimplement, ſans rechercher toutes ces viandes délicatement préparées; la ſanté trouve dans cette frugalité ſa conſervation, & l'homme par ce moyen devient plus robuſte, & beaucoup plus propre à toutes les actions de la vie. Cela eſt cauſe que s'il ſe trouve par intervalles à un meilleur repas, il y mange avec plus de plaiſir: mais le principal, c'eſt que par ce ſecours nous ne craignons point les viciſſitudes de la fortune, parce qu'étant accoutumés à nous paſſer de peu, quelque abondance qu'elle nous ôte, elle ne fait que nous remettre dans un état qu'elle ne nous peut ravir, par la louable habitude que nous avons priſe.

Ainſi lorſque nous aſſurons que la volupté eſt la fin d'une vie bienheureuſe, il ne faut pas s'imaginer que nous entendions parler de ces ſortes de plaiſirs qui ſe trouvent dans la jouiſſance de l'amour, ou dans le luxe & l'excès des bonnes tables, comme quelques ignorans l'ont pu inſinuer, auſſi-bien que les ennemis de notre ſecte, qui nous en ont impoſé ſur cette matiére,

par

par l'interprétation maligne qu'ils ont donné à notre opinion.

Cette volupté qui est le centre de notre bonheur, n'est autre chose que d'avoir l'esprit sans aucune agitation, & que le corps soit éxemt de douleur; l'yvrognerie, l'excès des viandes, le commerce criminel des femmes, la délicatesse des boissons & tout ce qui assaisonne les bonnes tables, n'ont rien qui conduise à une agréable vie, il n'y a que la frugalité & la tranquillité de l'esprit qui puisse faire cet effet heureux; c'est ce calme qui nous facilite l'éclaircissement des choses qui doivent fixer notre choix, ou de celles que nous devons fuir; & c'est par lui qu'on se défait des opinions qui troublent la disposition de ce mobile de notre vie.

Le principe de toutes ces choses ne se trouve que dans la prudence, qui par conséquent est un bien très-excellent; aussi mérite-t'elle sur la Philosophie l'honneur de la préférence, parce qu'elle est sa régle dans la conduite de ses recherches; qu'elle fait voir l'utilité qu'il y a de sortir de cette ignorance, qui fait toutes nos allarmes; & que d'ailleurs elle est la source de toutes les vertus, qui nous enseignent que la vie est sans agrémens, si la prudence, l'honnêteté & la justice ne dirige tous ses mouvemens, & que suivant toujours la route que ces choses nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette satisfaction, dont le

bonheur eſt inſéparable ; car ſes vertus ſont le propre d'une vie pleine de félicité & d'agrément, qui ne peut jamais être ſans leur excellente pratique.

Cela ſupoſé, quel eſt l'homme que vous pourriez préférer à celui qui penſe des Dieux tout ce qui eſt conforme à la grandeur de leur être, qui voit inſenſiblement avec intrépidité l'aproche de la mort, qui raiſonne avec tant de juſteſſe ſur la fin où nous devons tendre naturellement, & ſur l'éxiſtence du Souverain bien, dont il croit la poſſeſſion facile, & capable de nous remplir entiérement; qui s'eſt imprimé dans l'eſprit, que tout ce qu'on trouve dans les maux doit finir bien-tôt ſi la douleur eſt violente, ou que ſi elle languit par le tems, on s'en fait une habitude qui la rend ſuportable ; & qui enfin ſe peut convaincre lui-même, que la néceſſité du deſtin, ainſi que l'ont crû quelques Philoſophes, n'a point un empire abſolu ſur nous, ou que tout au moins elle n'eſt point tout-à-fait la maîtreſſe des choſes qui relévent en partie du caprice de la Fortune, & qui en partie ſont dépendantes de notre volonté, parce que cette même néceſſité eſt cruelle & ſans remède, & que l'inconſtance de la fortune peut nous laiſſer toujours quelque rayons d'eſpérance.

D'ailleurs, la liberté que nous avons d'agir comme il nous plaît, n'admet aucune tyrannie

qui la violente, auſſi ſommes-nous coupables des choſes criminelles ; de même que ce n'eſt qu'à nous qu'apartiennent les louanges que mérite la prudence de notre conduite.

Il eſt donc beaucoup plus avantageux de ſe rendre à l'opinion fabuleuſe que le peuple a des Dieux, que d'agir ſelon quelques Phyſiciens, par la néceſſité du Deſtin ; cette penſée ne laiſſe pas d'imprimer du reſpect, & l'on eſpére toujours du ſuccès à ſes priéres ; mais lorſque l'on s'imagine une certaine néceſſité dans l'action, c'eſt vouloir ſe jetter dans le deſeſpoir.

Gardez-vous donc bien d'imiter le vulgaire, qui met la Fortune au nombre des Dieux ; la bizarrerie de ſa conduite l'éloigne entiérement du caractére de la divinité, qui ne peut rien faire qu'avec ordre & juſteſſe. Ne croyez pas non plus que cette volage contribue en aucune maniére aux événemens ; le ſimple peuple s'eſt bien laiſſé ſéduire en faveur de ſa puiſſance ; il ne croit pas néanmoins qu'elle donne directement aux hommes ni les biens, ni les maux, qui font le malheur ou la félicité de leur vie ; mais qu'elle fait naître ſeulement les occaſions de tout ce qui peut produire les effets.

Arrachez donc autant qu'il vous ſera poſſible cette penſée de votre eſprit, & ſoyez perſuadé qu'il vaut mieux être malheureux ſans avoir manqué de prudence, que d'être au comble de ſes

il eſt encore perſécuté par le ſouvenir du paſſé, & par la crainte de l'avenir ; auſſi ce Philoſophe préfére les plaiſirs de la partie intelligente à toutes les voluptés du corps.

Il prouve que la volupté eſt la fin de tout, parce que les bêtes ne voyent pas plutôt la lumiére, que ſans aucun raiſonnement, & par le ſeul inſtinct de la nature, elles cherchent le plaiſir & fuyent la douleur ; c'eſt une choſe tellement propre aux hommes dès le moment de leur naiſſance, d'éviter le mal, qu'Hercules même ſentant les ardeurs de la chemiſe qui le brûloit, ne put refuſer des larmes à ſa douleur, & fit retentir de ſes plaintes les cimes élevées des montagnes d'Eubée.

Il croit que les vertus n'ont rien qui les faſſe ſouhaiter, par raport à elles-mêmes, & que c'eſt par le plaiſir qui revient de leur acquiſition ; ainſi la médecine n'eſt utile que par la ſanté qu'elle procure : c'eſt ce que dit Diogène dans ſon ſecond livre des Epiſtétes. Epicure ajoute auſſi qu'il n'y a que la vertu qui ſoit inſéparable du plaiſir, que toutes les autres choſes qui y ſont attachées, ne ſont que des accidens qui s'évanouiſſent.

Mettons la derniére main à cet ouvrage, & à la vie de ce Philoſophe, joignons-y les opinions qu'il tenoit certaines, & que la fin de notre travail ſoit le commencement de la béatitude.



MAXIMES D'ÉPICURE.

I.

CE qui eſt bienheureux & immortel ne s'embarraſſe de rien, il ne fatigue point les autres, la colére eſt indigne de ſa grandeur, & les bienfaits ne ſont point du caractére de ſa majeſté, parce que toutes ces choſes ne ſont que le propre de la foibleſſe.

II.

La Mort n'eſt rien à notre égard ; ce qui eſt une fois diſſolu n'a point de ſentiment, & cette privation de ſentiment fait que nous ne ſommes plus rien.

III.

Tout ce que le plaiſir a de plus charmant, n'eſt autre choſe que la privation de la douleur, par-tout où il ſe trouve il n'y a jamais de mal ni de triſteſſe.

IV.

Si le corps eſt attaqué d'une douleur violente, le mal ceſſe bien-tôt, ſi au contraire elle devient languiſſante par le tems de ſa durée, il en reçoit ſans doute quelque plaiſir ; auſſi la plûpart des

maladies qui ſont longues, ont des intervalles qui nous flattent plus que les maux que nous endurons, ne nous inquiétent.

V.

Il eſt impoſſible de vivre agréablement ſans la prudence, ſans l'honnêteté & ſans la juſtice. La vie de celui qui pratique l'excellence de ces vertus ſe paſſe toujours dans le plaiſir; de ſorte que l'homme, qui eſt aſſez malheureux pour n'être ni prudent, ni honnête, ni juſte, eſt privé de tout ce qui pouvoit faire la félicité de ſes jours.

VI.

Entant que le Commandement & la Royauté mettent à l'abri des mauvais deſſeins des hommes, c'eſt un bien ſelon la Nature, de quelque maniére qu'on y parvienne.

VII.

Pluſieurs ſe ſont imaginés que la Royauté & le Commandement pouvoient leur aſſurer des amis; s'ils ont trouvé par cette route le calme & la ſûreté de leur vie, ils ſont ſans doute parvenus à ce véritable bien, que la nature nous enſeigne; mais ſi au contraire ils ont toujours été dans l'agitation & dans la peine, ils ont été déchus de ce même bien, qui lui eſt ſi conforme, & qu'ils s'imaginoient trouver dans la ſuprême autorité.

VIII.

Toute forte de volupté n'eft point un mal en foi, celle-là feulement eft un mal qui eft fuivi de douleurs beaucoup plus violentes que fes plaifirs n'ont d'agrémens.

IX.

Si elle pouvoit fe raffembler toute en elle, & qu'elle renfermât dans fa durée la perfection des délices, elle feroit toujours fans inquiétude, & il n'y auroit pour lors point de différence entre les voluptés.

X.

Si tout ce qui flatte les hommes dans la lafciveté de leurs plaifirs, arrachoit en même-tems de leur efprit la terreur qu'ils conçoivent des chofes qui font au-deffus d'eux, la crainte des Dieux, & les allarmes que donne la penfée de la mort, & qu'ils y trouvaffent le fecret de fçavoir defirer ce qui leur eft néceffaire pour bien vivre; j'aurois tort de les reprendre, puifqu'ils feroient au comble de tous les plaifirs, & que rien ne troubleroit en aucune maniére la tranquillité de leur fituation.

XI.

Si tout ce que nous regardons dans les Cieux comme des miracles ne nous épouvantoit point, fi nous pouvions affez réfléchir pour ne point craindre la mort, parce qu'elle ne nous concerne point, fi enfin nos connoiffances alloient jufqu'à

ſçavoir quelle eſt la véritable fin des maux & des biens, l'étude & la ſpéculation de la Phyſique nous ſeroient inutiles.

X I I.

C'eſt une choſe impoſſible que celui qui tremble à la vue des prodiges de la Nature, & qui s'allarme de tous les événemens de la vie, puiſſe être jamais éxempt de peur; il faut qu'il pénétre la vaſte étendue des choſes & qu'il guériſſe ſon eſprit des impreſſions ridicules des fables; on ne peut ſans les découvertes de la Phyſique, goûter de véritables plaiſirs?

X I I I.

Que ſert-il de ne point craindre les hommes, ſi l'on doute de la maniére dont tout ſe fait dans les cieux, ſur la terre & dans l'immenſité de ce grand Tout.

X I V.

Les hommes ne pouvant nous procurer qu'une certaine tranquilité, c'en eſt une conſidérable que celle qui naît de la force d'eſprit & du renoncement aux ſoucis.

X V.

Les biens qui ſont tels par la nature, ſont en petit nombre & aiſés à acquérir; mais les vains deſirs ſont inſatiables.

X V I.

Le Sage ne peut jamais avoir qu'une fortune très-médiocre; mais s'il n'eſt pas conſidérable

par les biens qui dépendent d'elle ; l'élévation de son esprit, & l'excellence de ses conseils le mettent au-dessus des autres ; ce sont eux qui sont les mobiles des plus fameux événemens de la vie.

XVII.

Le Juste est celui de tous les hommes qui vit sans trouble & sans desordre ; l'injuste au contraire est toujours dans l'agitation.

XVIII.

La volupté du corps, qui n'est rien autre chose que la suite de cette douleur, qui arrive parce qu'il manque quelque chose à la nature, ne peut jamais être augmentée ; elle est seulement diversifiée selon les circonstances différentes.

XIX.

Cette volupté que l'esprit se propose pour la fin de sa félicité, dépend entiérement de la maniére dont on se défait de ces sortes d'opinions chimériques, & de tout ce qui peut avoir quelque affinité avec elles, parce qu'elles font le trouble de l'esprit.

XX.

S'il étoit possible que l'homme pût toujours vivre, le plaisir qu'il auroit ne seroit pas plus grand que celui qu'il goûte dans l'espace limité de sa vie, s'il pouvoit assez élever sa raison pour en bien considérer les bornes.

XXI.

Si le plaisir du corps devoit être sans bornes; le tems qu'on en jouit le seroit aussi.

XXII.

Celui qui considére la fin du corps & les bornes de sa durée, & qui se délivre des craintes de l'avenir, rend par ce moyen la vie parfaitement heureuse; de sorte que l'homme satisfait de sa maniére de vivre, n'a point besoin pour sa félicité, de l'infinité des tems, il n'est pas même privé de plaisir, quoi qu'il s'aperçoive que sa condition mortelle le conduit insensiblement au tombeau, puisqu'il y trouve ce qui termine heureusement sa course.

XXIII.

Celui qui a découvert de quelle maniére la nature a tout borné pour vivre, a connu, sans doute, le moyen de bannir la douleur qui se fait sentir au corps quand il lui manque quelque chose, & sçait l'heureux secret de bien régler le cours de sa vie; de sorte qu'il n'a que faire de chercher sa félicité dans toutes les choses dont l'acquisition est pleine d'incertitudes & de dangers.

XXIV.

Il faut avoir un principe d'évidence auquel on raporte ses jugemens, sans quoi il s'y mêlera toujours de la confusion.

XXV.

Si vous rejettez tous les ſens vous n'aurez aucun moyen de diſcerner la vérité d'avec le menſonge.

XXVI.

Si vous en rejettez quelqu'un, & que vous ne diſtinguiez pas entre ce que vous croyez avec quelque doute, & ce qui eſt effectivement ſelon les ſens, les mouvemens de l'ame & les idées, vous n'aurez aucun caractére de vérité, & ne pourrez vous fier aux autres ſens.

XXVII.

Si vous admettez comme certain ce qui eſt douteux, & que vous ne rejettiez pas ce qui eſt faux, vous ſerez dans une perpétuelle incertitude.

XXVIII.

Si vous ne raportez pas tout à la fin de la Nature, vos actions contrediront vos raiſonnemens.

XXIX.

Entre toutes les choſes que la ſageſſe nous donne pour vivre heureuſement, il n'y en a point de ſi conſidérable que celle d'un véritable ami. C'eſt un des biens qui nous procure le plus de tranquillité dans la médiocrité.

XXX.

Celui qui eſt fortement perſuadé qu'il n'y a rien dans la vie de plus ſolide que l'amitié, ſu

ſçu l'art d'affermir ſon eſprit contre la crainte que donne la durée, ou l'éternité de la douleur.

XXXI.

Il y a deux ſortes de voluptés, celles que la Nature inſpire, & celles qui ſont ſuperflues; il y en a d'autres qui pour être naturelles, ne ſont néanmoins d'aucune utilité; & il y en a qui ne ſont point conformes au panchant naturel que nous avons, & que la nature n'exige en aucune maniére; elles ſatisfont ſeulement les chiméres que l'opinion ſe forme.

XXXII.

Lorſque nous n'obtenons point les voluptés naturelles qui n'ôtent pas la douleur on doit penſer qu'elles ne ſont pas néceſſaires, & corriger l'envie qu'on en peut avoir en conſidérant la peine qu'elles coûtent à acquérir.

XXXIII.

Si là-deſſus on ſe livre à des deſirs violens, cela ne vient pas de la nature de ſes plaiſirs, mais de la vaine opinion qu'on s'en fait.

XXXIV.

Le droit n'eſt autre choſe que cette utilité qu'on a reconnue d'un conſentement univerſel, pour la cauſe de la Juſtice que les hommes ont gardée entr'eux; c'eſt par elle que ſans offenſer, & ſans être offenſés, ils ont vécu à l'abri de l'inſulte.

XXXV.

On n'eſt ni juſte envers les hommes, ni injuſte envers les animaux, qui par leur férocité n'ont pû vivre avec l'homme ſans l'attaquer, & ſans en être attaqués à leur tour. Il en eſt de même de ces Nations avec qui on n'a pû contracter d'alliance pour empêcher les offenſes réciproques.

XXXVI.

La juſtice n'eſt rien en ſoi, la ſociété des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples ſont convenus de certaines conditions, pour vivre ſans offenſer, & ſans être offenſés.

XXXVII.

L'Injuſtice n'eſt point un mal en ſoi, elle eſt ſeulement un mal en cela, qu'elle nous tient dans une crainte continuelle, par le remords dont la conſcience eſt inquiétée, & qu'elle nous fait apréhender que nos crimes ne viennent à la connoiſſance de ceux qui ont droit de les punir.

XXXVIII.

Il eſt impoſſible que celui qui a violé, à l'inſçu des hommes, les conventions qui ont été faites, pour empêcher qu'on ne faſſe du mal, ou qu'on n'en reçoive, puiſſe aſſurer que ſon crime ſera toujours caché; car quoi qu'il n'ait point été découvert en mille occaſions, il peut toujours douter que cela puiſſe durer juſqu'à la mort.

XXXIX.

Tous les hommes ont le même droit général ; parce que par-tout il eſt fondé ſur l'utilité ; mais il y a des pays où la même choſe particuliére ne paſſe pas pour juſte.

XL.

Tout ce que l'expérience montre d'utile à la République pour l'uſage réciproque des choſes de la vie, doit être cenſé juſte, pourvû que chacun y trouve ſon avantage ; de ſorte que ſi quelqu'un fait une loi, qui par la ſuite n'aporte aucune utilité, elle n'eſt point juſte de ſa nature.

XLI.

Si la loi qui a été établie eſt quelquefois ſans utilité, pourvû que dans d'autres occaſions *elle* ſoit avantageuſe à la République, elle ne laiſſera pas d'être eſtimée juſte, & particuliérement par ceux qui conſidérent les choſes en général, & qui ne ſe plaiſent point à ne rien confondre par un vain diſcours.

XLII.

Lorſque les circonſtances demeurant les mêmes, une choſe qu'on a crue juſte ne répond point à l'idée qu'on s'en étoit faite, elle n'étoit point juſte ; mais ſi par quelque changement de circonſtance elle ceſſe d'être utile, il faut dire qu'elle n'eſt plus juſte quoiqu'elle l'ait été tant qu'elle fut utile.

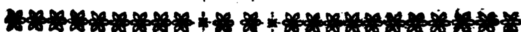
XLIII.

Celui qui par le conseil de la prudence a entrepris de chercher de l'apui dans les choses qui nous sont étrangéres, s'est borné à celles qui sont possibles, mais il ne s'est point arrêté à la recherche des impossibles, il a même négligé beaucoup de celles qu'on peut avoir, & a rejetté toutes les autres dont la jouissance n'étoit point nécessaire.

XLIV.

Ceux qui ont été assez heureux pour vivre avec des hommes de même tempérament, & de même opinion, ont trouvé de la sûreté dans leur société ; cette disposition réciproque d'humeurs & des esprits a été le gage solide de leur union ; elle a fait la félicité de leur vie, ils ont eu les uns pour les autres une étroite amitié, & n'ont point regardé leur séparation comme un sort déplorable.





POSIDONIUS.

POsidonius étoit né à Apamée en Syrie, il demeuroit à Rhodes où il fit commerce & enseigna la Philosophie ; il avoit eu pour maître Panétius, homme fort versé dans les Lettres, comme le raporte Strabon, livre XIV.

Posidonius fit un Voyage à Rome, ce fut là où Cicéron prit ses Leçons. C'étoit un homme universel, il professoit la Philosophie, il sçavoit les Mathématiques, la Musique, la Géographie, la Rhétorique, & possédoit l'Histoire.

Cicéron avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour son maître ; entr'autres raports qu'il fait de lui, il nous a conservé un trait, qui prouve qu'il étoit Stoïcien, & dont il dit *dans ses Pensées*, que Pompée le lui avoit souvent raconté qu'à son retour de Syrie passant par Rhodes, où étoit Posidonius, il eut le dessein d'aller entendre un Philosophe de cette réputation, étant venu à la porte de la maison on lui défendit, contre la coutume ordinaire, de fraper ; le portier jeune homme, lui aprit que Posidonius étoit incommodé de la Goutte; mais cela ne put empêcher Pompée de rendre visite au Philosophe. Après avoir été introduit, il lui fit toutes sortes de civilités & lui témoigna quelle


POSIDONIUS.



peine il ressentoit de ne pouvoir l'entendre. *Vous le pouvez*, reprit Posidonius : *& il ne sera pas dit qu'une douleur corporelle soit cause qu'un aussi grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi.*

Ensuite ce Philosophe dans son lit, commença à discourir avec gravité & éloquence, sur ce principe, *Qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête* : & qu'à diverses reprises, dans le moment où la douleur s'élançoit avec plus de force : *Douleur*, s'écrioit-il, *tu as beau faire ; quelque importune que tu sois, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Cicéron nous aprend encore *dans ses Entretiens sur la nature des Dieux, livre II.* que Posidonius étoit l'inventeur d'une Sphére artificielle, qui montroit tous les mouvemens nocturnes & diurnes que le Soleil, la Lune & les cinq autres Planetes font au Ciel.

Il nous instruit aussi de ce que son maître avoit écrit, sçavoir, cinq livres *Des Prédictions*, cinq livres *De la nature des Dieux.*

Fin du Tome second.

TABLE.

Des noms des Philosophes contenus dans le Second Volume.